

**L'ECOLE DE PRAGUE:
L'APPORT EPISTEMOLOGIQUE**

Cahiers de l'ILSL N° 5

Ont déjà paru dans cette série:

Cahiers du DLSL

- Stratégies d'apprentissage (1985, 1)
Linguistique et littérature (1986, 2)
La Représentation de l'espace (1986, 3)
Le Sujet et son énonciation (1987, 4)
La Traduction (1987, 5)
La Lecture (1988, 6)
La Construction de la référence (1988, 7)
Langage en confrontation :
langages scientifiques — langages communs (1989, 8)
La Lecture : difficultés spécifiques d'acquisition (1990, 9)
Logique et sciences humaines (1991, 10)
Logique et communication (1991, 11)

Cahiers de l'ILSL

- Lectures de l'image (1992, 1)
Langue, littérature et altérité (1992, 2)
Relations inter- et intrapredicatives (1993, 3)
Travaux d'étudiants (1993, 4)

A paraître

Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques

Comité de rédaction

Anne-Claude Berthoud, présidente
Marie-Jeanne Borel
Lorenza Mondada
Patrick Sériot

Responsables de publication

Mortéza Mahmoudian
Patrick Sériot
Yvan Cruchaud
Catherine Riva

Dessin de couverture

François Bernadi

**L'ECOLE DE PRAGUE :
L'APPORT EPISTEMOLOGIQUE**

Institut de linguistique et des
sciences du langage

édité par
Mortéza MAHMOUDIAN
et Patrick SERIOT

Cahier n°5, 1994



**Les cahiers de l'ILSL (ISSN 1019-9446)
sont une publication de l'Institut de Linguistique et
des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne**

**Ce numéro a été édité et publié
grâce au soutien du
Fonds du 450ème Anniversaire de
l'Université de Lausanne**

Copyright © Université de Lausanne 1994

**Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des lettres
Bâtiment des Facultés de Sciences Humaines 2
Université de Lausanne
CH -1015 Lausanne**

Présentation

Mortéza MAHMOUDIAN

Patrick SÉRIOT

Université de Lausanne

DEUX FAITS ONT PROVOQUÉ notre rencontre de Lausanne¹. Il y a eu la “Révolution de velours” à Prague, et la réouverture du pays qui s'en est suivie, après 45 ans d'isolement quasi total. Nous pouvions enfin reprendre contact avec nos collègues linguistes tchèques. Et un autre, plus diffus, mais peut-être plus important: les interrogations sur l'épistémologie de la linguistique se sont multipliées ces dernières années. Nous pouvions donc nous interroger à la fois sur les origines de notions qui, nées à Prague dans l'entre-deux-guerres, ont bouleversé la linguistique, et sur leurs prolongements actuels.

L'histoire du CLP est à la fois bien et mal connue dans le monde francophone. L'origine de la phonologie, par exemple, a été abondamment discutée, on en connaît presque les moindres détails. Pourtant le CLP ne se réduit pas à la phonologie, ni même à la notion de fonction ou de structure. Or des notions aussi fondamentales que *structure* ou *système* font toujours problème, en ce qu'elles donnent lieu à des interprétations divergentes. Il faut donc se méfier des classifications trop hâtives, des clichés trop réducteurs.

Il en va ainsi de la notion de *système*. Jacqueline Fontaine s'emploie à dégager les différences subtiles mais tenaces qui opposent la notion de systématité chez Saussure et au CLP. Son article débouche sur la conclusion peu banale que le CLP, dans son opposition à Saussure, est entièrement empreint d'un empirisme positiviste qui permet de laisser

1 Notre colloque, intitulé *Problèmes théoriques de la définition des unités linguistiques. Apports épistémologiques de l'École de Prague: origines, méthodes, perspectives*, a eu lieu à l'Université de Lausanne en juin 1993, et a bénéficié du soutien du FNRS (subside n°12-36688.92) et de l'Université de Lausanne.

dans le vague la valeur expressément heuristique de notions telles que *système* ou *synchronie*.

Le contexte culturel dans lequel se mouvait le CLP est mal connu en Europe occidentale. L'article de Milena Srpová éclaire tout un pan de ce contexte culturel : il s'agit du domaine de la bohémistique. Nous découvrons en Šmilauer un intellectuel tchèque de la trempe de Baudoin de Courtenay, engagé comme lui dans des combats éthiques et politiques qui ont des conséquences sur la manière même d'envisager la langue, et tout particulièrement les frontières entre le correct et l'incorrect, l'admissible et l'inadmissible, le pur et l'impur. Son engagement auprès de la revue conservatrice *Naše řeč* fait ressortir, par contraste, la complexité des lignes de partage de la vie culturelle et linguistique de la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres.

C'est un concept-clé dont František Daneš retrace l'émergence au CLP : la *division actuelle de la phrase*, et dont il étudie la continuation moderne dans la linguistique en Tchécoslovaquie. Lui aussi montre que la dichotomie saussurienne langue/ parole n'a jamais été véritablement acceptée au CLP, et que l'opposition thème/ rhème est le résultat de la tentative d'instituer une "linguistique de la parole", projet anti-saussurien par excellence (ou du moins opposé au Saussure tel qu'il était connu avant les travaux de Godel, Engler et T. de Mauro). Il insiste en particulier sur un aspect mal connu de la linguistique pragoise, à savoir l'orientation *psychologique*, chez un chercheur comme V. Mathesius. Ce type de travail tend, sinon à remettre en question, du moins à complexifier les études récentes sur l'anti-psychologisme (l'orientation phénoménologique) du CLP.

Patrick Sériot et Jindřich Toman abordent, chacun à sa manière, une analyse détaillée de l'univers épistémologique de Jakobson. Jindřich Toman met ainsi en lumière l'usage que fait Jakobson du mot *dialectique* dans les années vingt et trente, comme réponse à tout un courant de pensée qu'il accuse de reposer sur une explication *mécaniste* et *causaliste* du changement en langue.

Patrick Sériot, quant à lui, soutient une thèse selon laquelle le structuralisme du CLP, plus particulièrement celui représenté par les "Russes de Prague" est un structuralisme ontologique, toujours au bord de la métaphysique chez un linguiste comme Troubetzkoy. Il propose de rechercher dans le bouleversement de valeurs consécutif à l'échec de la Révolution française et au déclin de la philosophie des Lumières l'origine d'une pensée *holistique* dont il importe de dégager le rôle dans la genèse difficile et contradictoire du structuralisme européen.

C'est dans un même esprit que Françoise Gadet reprend le problème de la *marque*. Lui aussi abondamment discuté, ce problème a une histoire si complexe qu'une mise au point est la bienvenue. En particulier cet article montre qu'il a été pendant longtemps difficile de décider si la notion de *marque* était un fait phonétique ou un trait phonologique.

Jan Šabršula aborde la délicate question de la place de la sémantique au CLP, en étudiant les diverses hypostases de la notion de “signifié”. Il montre les diverses tentatives, parfois contradictoires, souvent divergentes, pour mettre en place une théorie sémantique au CLP. Enfin, après avoir évoqué les difficultés de l'après-guerre, il signale les problèmes soulevés par la traduction en tchèque de la terminologie saussurienne.

Plusieurs contributions sont consacrées à l'intérêt particulier porté par l'Ecole de Prague au signe linguistique — thème central dans la pensée linguistique de Saussure.

Henry Schogt retrace l'histoire du concept de signe dans l'œuvre de Ferdinand de Saussure, en relevant les hésitations et imprécisions, qu'elles soient attribuables aux rédacteurs du *Cours de linguistique générale* ou à l'auteur lui-même. Il examine ensuite la façon dont le concept de signe a été reçu par les Pragois mais aussi par des courants postérieurs à l'Ecole de Prague, et met en évidence les modifications et réajustements qu'a subis le concept pour être opérationnel, applicable aux données. L'examen montre que dans leur application au signe, les dichotomies saussuriennes — langue/ parole, synchronie/ diachronie, forme/ substance — ont dû être relativisées et nuancées, et qu'il y a eu un réel déplacement de l'objet “signe”; à tel point que le rôle du signe et sa place dans la réussite ou l'échec de la communication linguistique mériteraient un sérieux réexamen.

La contribution de Carl Ebeling part des principes énoncés par Saussure et repris par les Pragois, et a pour but d'établir les bases d'un modèle original de syntaxe. Etroitement lié à la sémantique, ce modèle conçoit la signification d'un énoncé comme une mosaïque de “particules sémantiques” où chaque pièce est le contenu d'un morphème (ou monème), et décrit le contenu d'un énoncé en terme des particules et de leur arrangement. Par recours aux couches de constructions et aux types de rapports, la description est censée fournir suffisamment d'informations permettant d'identifier non seulement le

signifié (donc l'ensemble des référents potentiels) mais aussi le référent visé par le locuteur.

Cornelis van Schooneveld bâtit son exposé sur le principe saussurien de solidarité entre signifiant et signifié dans son acception stricte. En prolongement des travaux de Jakobson sur la signification générale (*Gesamtbedeutung*) des cas russes, il propose un modèle abstrait censé rendre compte de la signification tant grammaticale que lexicale. Fondé sur six traits primitifs de sens, le modèle arrive — par le cumul des traits et la multiplication des niveaux — à une structure complexe qui devrait rester invariable à travers la diversité des langues: non que la structure sémantique soit identique dans toutes les langues, mais leur calcul serait le même alors que les dominantes sémantiques varieraient d'une langue à l'autre.

Parmi les apports de l'Ecole de Prague, Jiří Černý relève le système des oppositions grammaticales (c'est-à-dire morphologiques). En partant des principes qui sous-tendent l'étude de Roman Jakobson sur le verbe russe, il cherche à ramener les différences entre les catégories grammaticales à des oppositions binaires: marqué *versus* non marqué. L'application de cette procédure aux phénomènes d'évolution conduit Černý à en constater non seulement l'adéquation au domaine diachronique, mais aussi à y rechercher les causes des asymétries en synchronie.

Savina Raynaud montre dans sa contribution l'effort consenti par l'Ecole de Prague pour circonscrire le mot comme élément constitutif de l'énoncé. Elle passe en revue divers aspects que présente la délimitation du mot, et constate qu'on rencontre des problèmes quel que soit l'angle de vue choisi : du point de vue du choix qu'il implique, de ses rapports oppositifs, de sa constitution interne (union signifiant/ signifié), de sa forme phonologique ou de son contenu sémantique; tous problèmes auxquels aucune solution satisfaisante n'a été apportée, et demeurent par conséquent actuels.

Deux contributions débordent le cadre strict de la discipline linguistique.

Parth Bhatt examine la contribution de Roman Jakobson à l'aphasiologie, qui, partant du modèle proposé par Luria pour les troubles langagiers — fondé à son tour sur un modèle du fonctionnement normal du cerveau humain —, s'attache à en donner une réinterprétation linguistique. Bhatt soumet d'abord les thèses de

Jakobson à un examen historico-critique; ensuite, il les confronte aux données empiriques réunies par enquête. Cet examen conduit l'auteur à constater la pertinence de quatre principes classiques (oppositions langue/ parole et forme/ substance) ou moins classiques : distinction entre phonème (image mentale de nature acoustique) et articulème (trace mnésique du mouvement articuloire) ainsi que celle entre thème et rhème.

Mortéza Mahmoudian examine la contribution de l'Ecole de Prague à la constitution de la linguistique comme une science, et plus généralement au statut scientifique des humanités. Il relève que la phonologie pragoise a été guidée — dans sa construction théorique et dans ses applications pratiques — par deux principes conducteurs : la conception formelle de la structure et la quête de l'objectivité. Tenant compte des progrès de la linguistique et du déplacement de l'objet qui s'ensuit, il s'interroge sur l'adéquation des deux principes à l'état actuel de la recherche. Les difficultés rencontrées par la structure formelle et les acquis de l'intégration des variations à la structure (en sociolinguistique, par ex.) le conduisent à conclure que la conception formelle — si utile et indispensable aux progrès de la linguistique dans la première moitié du 20^{ème} siècle — est plutôt inhibitrice, et qu'elle doit céder la place à une conception alliant l'aléatoire au formel.

La multiplicité des voies ouvertes dans le sillage de l'Ecole de Prague témoigne de la richesse et de la fécondité de ses thèses que le présent recueil ne prétend de loin pas épuiser.

© Mortéza Mahmoudian
Patrick Sériot

La conception du système linguistique au Cercle linguistique de Prague

Jacqueline FONTAINE
Université Paris VIII, Saint-Denis

IL A ÉTÉ PLUS D'UNE FOIS REMARQUÉ que le terme de *structure* ne figurait pas dans le Cours de linguistique générale de F. de Saussure. On peut seulement constater que le texte des *Thèses*, qui constituent le manifeste du CLP, ne le contient pas non plus; seul l'adjectif *structural* (ou *de structure*) s'y trouve à plusieurs reprises : ex. *comparaison structurale* à distinguer de *comparaison génétique* ou encore *lois de structure* en phonologie.

Si je commence cet article en évoquant le terme de *structure*, c'est que celui de *système* fait référence à la définition de la structure¹, pour peu qu'on veuille s'y retrouver dans les emplois anciens, multiples et banalisés, du terme de *système*. En effet, *système* renvoie lui-même à des définitions instables, qui vont de la désignation d'un ensemble où existe une certaine solidarité entre les éléments qui le composent à celle d'un ensemble possédant une structure qui le détermine à elle seule, en faisant le détour par une autre désignation, qui est celle d'un tout organique.

La conception la plus dure à l'époque du CLP, structurale, du système renvoie, en linguistique, à Saussure. Je vais donc chercher à la caractériser d'abord, dans une courte mise au point, encore à l'ordre du jour, avant d'en venir à la conception, singulière ou plurielle, du système au CLP.

Pour Saussure, il importe de distinguer ce qui est donné à l'observation, une globalité linguistique hétérogène qu'il appelle le langage, qui peut

¹ Structure : « l'arrangement d'un tout en parties et la solidarité démontrée entre les parties du tout qui se conditionnent mutuellement. » (BENVENISTE (1954) « Tendances récentes en linguistique générale ». Repris in (1966 : 9) *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard).

prendre autant de formes qu'il y a d'idiomes et qu'il y a de sortes de discours.

Le langage a un côté individuel et un côté social. A chaque instant, il implique un système établi et une évolution (« à chaque moment institution actuelle et produit du passé », *C.L.G.*² : 24).

« Il semble à première vue très simple, lit-on dans le *C.L.G.*, de distinguer entre ce système et son histoire, entre ce qu'il est et ce qu'il a été; en réalité, le rapport qui unit ces deux choses est si étroit qu'on a peine à les séparer. »

Peut-on étudier scientifiquement le langage ? Celui-ci est-il objet de science ? Non, répond Saussure. C'est seulement la langue qui peut l'être.

Il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage.

Rappelons le rôle analogue qu'il assigne à la linguistique dans le grand ensemble sémiologique. La langue n'est qu'un constituant du langage, mais un constituant essentiel.

Alors que le langage est multiforme, hétéroclite, à cheval sur plusieurs domaines (physique, physiologique, psychique) appartenant au domaine individuel et social, ne pouvant être classé dans aucune catégorie de faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité, la langue se présente comme le produit social de la faculté du langage, un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social, pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. « La langue [...] est un tout en soi et un principe de classification »; elle a la qualité d'être homogène.

La langue, système de signes, est d'ordre conventionnel. La nature du signe est indifférente : comme l'écrivait Whitney, cité par Saussure, c'est pour de simples raisons de commodité que nous nous servons de l'appareil vocal comme instrument de la langue.

Le signe est conçu par Saussure, malgré certaines fluctuations d'expression, qui ne lui sont pas toutes directement imputables, comme un tout résultant de la fusion d'un signifiant ou *image acoustique* et d'un signifié ou *concept* au sens de la psychologie de son époque et non, comme cela a été trop souvent dit et écrit et surtout implicitement admis, de la réunion d'une chose et d'un nom.

² *C.L.G.* = SAUSSURE, F. de, (1968) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

Comme l'écrira plus tard E. Benveniste, « le concept *bœuf* est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique³ *böf*⁴. » Pour Saussure, comme pour Benveniste, la fusion se fait dans la conscience du locuteur. Il y a consubstantialité refaite du signifiant et du signifié par le relais d'un plan de référence commun aux deux faces du signe. Ce plan, c'est la conscience des locuteurs d'un même idiome qui assure le fondement de l'unité structurale du signe linguistique.

« La linguistique travaille donc sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres se combinent; cette combinaison produit une forme, non une substance », lit-on dans le *C.L.G.* : 157.

Un signe ne peut être considéré

comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme.

C'est ici qu'apparaît la notion de valeur qui, à la différence de celle de la signification, émane du système : les valeurs correspondent à des *concepts*, qui sont

purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système.

(162)

Pour Saussure, le concept de système trouve donc son répondant dans celui de synchronie, qui, en dépit de l'étymologie, n'est pas d'ordre chronique. On peut dire qu'il y a équivalence entre système dans la définition qu'il en donne et synchronie.

Le point de vue synchronique est autre, étranger au point de vue diachronique, qui, lui, ne vise pas le système, la structure d'ensemble, mais un élément du système, lequel peut être suivi à la trace dans son évolution à travers le temps. L'étude diachronique ne peut avoir pour objet que des éléments pris isolément hors d'un système, sans considération pour celui-ci. Saussure n'exclut pas l'étude de la diachronie, ni son intérêt, comme il n'exclura pas la légitimité d'une

³ (1939 : 51) « Nature du signe linguistique »; repris in *Problèmes de linguistique générale*, 1.

⁴ L'*ensemble phonique* correspond à l'*image acoustique* de la terminologie de Saussure.

linguistique de la parole. Simplement, ce n'est à quoi il peut accorder le statut de science dans la conception qui est la sienne.

La linguistique, synchronique, décrit bien un état de langue, mais

un état absolu [qui] se définit par l'absence de changements et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants, de même que les mathématiciens négligent les quantités infinitésimales dans certaines opérations, telles que le calcul des logarithmes.

La notion d'état de langue réel ne peut en effet qu'être approximative, d'autant que, si la délimitation dans le temps fait problème, c'est le cas également de la délimitation dans l'espace.

La notion de langue ainsi comprise, comme fondant la science linguistique, exclut les interprétations du système qui pourraient être compatibles avec la notion d'histoire.

C'est donc par l'introduction de la notion de synchronie, comme elle vient d'être définie, que Saussure fait accéder la langue au statut d'objet de science. Ceci n'empêchera pas de trouver ailleurs dans le *C.L.G.* le terme de *langue* utilisé dans l'acception commune, comme donnée empirique sur laquelle le linguiste fait ses observations, si bien que la confusion sera entretenue longtemps encore.

Il est clair, au vu du développement qui précède, que la notion de fonction d'un système est exclue d'une conception synchroniste, structurale du système, comme l'est celle d'histoire.

Nous allons voir maintenant comment le rejet de la synchronie dans son acception achronique, saussurienne, ruine la conception "dure" du système, permettant de lui substituer une vision imagée que les Praguais, dans leur majorité, ont retenue, à la suite de R. Jakobson.

Caractérisons maintenant la conception du système telle que les Praguais du CLP l'expriment. C'est ce que j'appelle la vulgate du CLP.

Commençons par relever dans le texte des *Thèses*⁵ elles-mêmes, précisément les trois premières qui intéressent la linguistique en général, ce qui a trait au problème épistémologique majeur qui se pose aux Praguais: la conciliation de deux attitudes, incompatibles, l'une structuraliste et l'autre fonctionnaliste.

Les *Thèses*, même si l'on en a identifié les inspirateurs principaux selon les passages, sont un texte de rédaction collective, de tonalité donc consensuelle, où sont gommés les désaccords, mais où filtre parfois une

⁵ in (1929) *T.C.L.P.* 1, I.

certaine faiblesse de pensée, au détour d'une phrase qu'il a été malaisé de contrôler. Ceci d'autant que les *Thèses* ont été rédigées en français, langue étrangère pour la majorité des participants.

Dès le titre de la première *Thèse*, la langue est présentée comme un système fonctionnel. L'activité humaine a une finalité. Le langage est produit de l'activité humaine; servant à quelque chose, il a une finalité ou encore une fonction qui s'exerce en direction d'un but. L'explication la plus naturelle, c'est que l'intention du sujet parlant est à l'origine de l'usage du langage pour l'expression et la communication. Dans l'analyse linguistique, il faudra toujours tenir compte de la fonction. Ainsi la langue constitue « un système de moyens d'expression appropriés à un but ». C'est le système qui explique les faits de langue.

Une remarque s'impose à la lecture de ce premier paragraphe : les termes de *langue* et de *langage* sont employés indifféremment.

Continuons la lecture. Il ne saurait y avoir de destruction du système, car la loi de l'évolution veut le maintien du système en équilibre pour que celui-ci soit toujours capable de répondre à sa fonction. En outre, l'idée d'« atteintes destructives s'opérant au hasard et hétérogènes du point de vue du système » (p. 8) est à exclure, parce que des éléments ne peuvent se désolidariser du reste de l'ensemble. Stabilisation, reconstruction du système sont les termes employés. Ainsi, les notions de système et de fonction ne sortent pas du champ diachronique. En outre, la « propagation des faits de langue » se fait conformément aux « dispositions des sujets qui se manifestent en harmonie avec la tendance de l'évolution » (p. 9).

Poursuivant ailleurs son entreprise d'anthropologisation du système, R. Jakobson s'aventure à parler de « motivation thérapeutique ». Cette vision auto-réparatrice du système, seulement suggérée dans les *Thèses*, extériorise le mode de vie du système impliqué par le principe téléologique: de lui-même et par lui-même le système est capable de réparer les mailles déficientes de son filet.

Cette conception finaliste implique que, dans le système phonologique, l'analyse acoustique soit au premier plan de l'étude: l'image acoustique prime l'image motrice (articulatoire), parce qu'elle est « visée par le sujet parlant » (*Thèses*, 2 : 10).

Dans la troisième *Thèse*, l'accent est mis sur l'importance, pour l'étude d'une langue, des « variétés des fonctions linguistiques et de leurs modes de réalisation », car « c'est d'après ces fonctions et ces modes que changent et la structure phonique et la structure grammaticale et la composition lexicale de la langue » (p. 14).

Le texte des *Thèses* révèle, dans sa rédaction condensée, la polysémie, parfois déconcertante, du terme de *fonction* sous la plume des Praguois : fonction du système linguistique dans son ensemble, fonction des éléments à l'intérieur du système, fonction des différentes sortes de discours dans une langue.

Pour une meilleure compréhension des *Thèses*, il est utile de revenir à un texte fondateur précédent, celui de la Proposition au premier Congrès international des linguistes de La Haye de 1927, que Jakobson a demandé à ses deux collègues russes, N. Troubetzkoy et S. Karcevskij, de co-signer avec lui. En dehors du ton, plus offensif que celui des *Thèses*, la *Proposition* se distingue par la prolifération des métaphores anthropomorphiques :

Nous sommes forcés d'abandonner l'ornière des « Junggrammatiker », [...] la conception selon laquelle les changements phonétiques sont fortuits et involontaires et que la langue ne prémédite rien nous faisait nous représenter la phonétique historique d'une langue comme une suite de troubles et de destructions aveugles causés par des facteurs extrinsèques du point de vue du système phonologique; ces actions désordonnées ne seraient que des cambriolages fâcheux et dépourvus de tout but.

Plus loin :

il existe des changements linguistiques qui, pareillement aux déplacements dans le jeu d'échecs, ont l'intention d'exercer une action sur le système.

On retrouve la même vision poétique du système dans un autre texte contemporain rédigé par R. Jakobson en collaboration avec Ju. Tynjanov⁶. Parfois, R. Jakobson se contente d'une rédaction plus placide, se proposant de « découvrir la logique interne de l'évolution linguistique (méthode antérieurement indiquée par la tradition linguistique russe). »⁷

C'est au nom du bon sens, de la compréhension naturelle des choses que les Praguois entendent combattre ce qu'ils appellent l'anti-finalisme de Saussure⁸.

⁶ « Les problèmes de l'étude de la littérature et de la langue » In (1928) *Novyj lef*, 12 : les auteurs s'en prennent à la dichotomie saussurienne synchronie/ diachronie, qu'ils veulent « atténuer ».

⁷ « Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves ». In (1929 : 8) *T.C.L.P.* I, II.

⁸ R. Jakobson a critiqué Saussure pour son anti-finalisme en ces termes : « hanté — malgré tout son élan novateur — par l'esprit anti-finaliste de la fin du siècle dernier, F. de Saussure enseigne ce qui suit : 'Par opposition à l'idée fausse que nous nous en faisons volontiers, la langue n'est pas un mécanisme créé et agencé

R. Jakobson a-t-il fait école chez les Praguais du Cercle, ou n'est-ce pas plutôt qu'il a rencontré chez ses collègues linguistes cette attitude commune toute empreinte d'empirisme positiviste qui les a fait entre autres choses se rebeller contre l'« illusion » de distinguer le statique et le synchronique ?

Il est remarquable que ce que R. Jakobson présentait comme un progrès théorique ait été, de fait, une retombée dans l'empirisme qui réduisait à rien l'effort épistémologique principal de Saussure. Pour la vulgate pragoise, synchronique et diachronique relèvent, l'un et l'autre de l'histoire⁹. L'héritage saussurien sera récupéré, dans une interprétation radicale, par Hjelmslev et les glossématiciens de Copenhague.

De même que pour Saussure, il y a solidarité entre les deux dichotomies synchronie/ diachronie et langue/ parole, il y a chez les Praguais du plus grand nombre, parallèlement, logiquement, solidarité dans le refus des deux dichotomies. En fait, en linguistes empiriques qu'ils sont pour la plupart, ils prennent le langage comme un grand tout, un langage pré-saussurien, ignorant la distinction de base entre langue et parole sur laquelle est édifiée toute la construction de Saussure.

Certes Troubetzkoy l'affiche, cette dichotomie-là, car il en a besoin pour son exposé, mais son erreur d'interprétation de la pensée de Saussure, dans sa volonté de bien faire, mine l'intérêt théorique de la distinction, en établissant un parallèle structurel entre langue et parole qui lui fait isoler, jusque dans la parole, des signes à deux faces, l'une de signifiant, l'autre de signifié¹⁰.

Par ailleurs, la vision du système comme un tout organique traversant les siècles avec bonheur est largement partagé par Troubetzkoy. Dans

en vue des concepts à exprimer'. Or à présent nous sommes à même de répliquer, que par opposition à l'hypercriticisme destructif de l'époque en question, c'est le sens commun, c'est précisément l'idée que nous, sujets parlants, nous faisons volontiers de la langue, qui est parfaitement véridique : la langue est en fait un instrument régi et agencé en vue des concepts à exprimer. » (Communication au 5ème Congrès des linguistes de Bruxelles. (1939) sous un titre refait : « Lois phoniques du langage infantin... ». Publié dans « Appendices » à N. TROUBETZKOY (1967) *Principes de phonologie*. Trad. J. Cantineau. Paris : Klincksieck)

⁹ Cf. BAUDOUIN DE COURTENAY écrivant : « le statique est un cas particulier de la dynamique du mouvement ou plutôt de sa cinématique. » (*Prace filologiczne*, vol.15, I, p.17)

¹⁰ « Tout ce qui appartient au langage, c'est-à-dire aussi bien acte de parole que langue, a d'après Saussure, deux faces : le signifiant et le signifié, de sorte qu'un langage est toujours une association, un recouvrement réciproque du signifiant et du signifié. » (*Principes de phonologie* : 2)

un article plein de feu, datant de 1932, intitulé « La phonologie actuelle », où il fait le point sur la toute neuve entreprise phonologique, Troubetzkoy écrit:

l'évolution du système phonologique est à chaque moment donnée dirigée par la tendance vers un but. Sans admettre cet élément téléologique, il est impossible d'expliquer l'évolution phonologique.

(163)

Il affirme, approuvant Jakobson, que le système phonologique est à considérer

comme une entité organique en train de se développer

(163 : note 31)¹¹

A cette conception du système qui est celle du plus grand nombre au CLP, dont témoignent les *Thèses* éclairées par certains textes particuliers, comme ceux de Jakobson, doivent être adjointes des conceptions plus élaborées, plus étayées du point de vue de la réflexion sur le langage, qui émanent d'individualités rompues à l'exercice de la pensée abstraite.

Sur cette pensée de quelques-uns plane la grande ombre tchécoslovaque de Masaryk dont la position de chef de l'Etat n'avait pas réussi à affaiblir l'autorité de philosophe préoccupé des questions du langage¹². Elève avec Marty et Husserl de Brentano, il avait eu comme auditeur, de même que ses deux condisciples, V. Mathesius, le fondateur du CLP.

Mathesius avait écrit, dès 1911, un article intitulé « O potenciálnosti jevů jazykových » [Sur la potentialité des phénomènes linguistiques] qui était devenu au CLP un texte de référence, moins pour les idées qui y étaient vraiment exprimées que pour faire la preuve qu'un Tchèque avait mis le premier en évidence certain caractère des phénomènes linguistiques statiques. Ainsi Mathesius avait distingué deux sortes de *potentialité* comprise comme instabilité à une période donnée (niveau

¹¹ A cause de l'importance, quantitative et qualitative, du travail que Troubetzkoy a accompli en phonologie, sa pensée théorique, plus que pour aucun autre, demande à être étudiée sous ses deux aspects, telle qu'elle fonctionne en réalité dans le travail scientifique et telle qu'elle se donne, idéologiquement, dans le discours que livre le linguiste russe. Cf. FONTAINE. « De l'idée du structuralisme au CLP »; à paraître.

¹² *Základové konkrétne logiky* [Les principes de la logique concrète] étaient parus à Prague, en tchèque, en 1885.

statique) des phénomènes linguistiques : instabilité chez les individus d'une même communauté linguistique, d'où le caractère *oscillatoire* de la langue, la langue définie comme contenant théoriquement tout ce qui est manifesté par les énoncés produits par ces individus et instabilité dans le discours d'un même individu. Cette instabilité statique est à distinguer de la mutabilité dynamique qui est manifestée par les altérations apparaissant au cours du temps. Cet article était directement inspiré de Masaryk qui avait mis en garde contre la confusion entre étude statique et étude historique de la langue.

On notera qu'il n'y avait rien là d'incompatible avec la position de Saussure, puisque, de toute évidence, Mathesius comprenait ici la langue dans son acception la plus générale, celle que, à la suite de Saussure, nous avons réservée à *langage*.

En revanche, la grande idée originale de Mathesius a été celle de la syntaxe fonctionnelle. Elle est partie de la considération, "philosophique", que le linguiste devait comparer les moyens employés par les différentes langues pour satisfaire aux mêmes nécessités de la communication. La méthode de comparaison qu'il choisira sera structurale et non plus, comme elle l'avait été exclusivement jusque là, génétique. Pour permettre à l'analyse syntaxique, de visée nécessairement particulariste à cause de la diversité des langues, de sortir du cul-de-sac morphologique, il faut dépasser la prise en compte de la seule forme spécifique des langues pour accéder à une autre conception de la forme comme structure répondant, par les modèles qu'on en déduit, aux besoins de la fonction de communication. Ainsi, la mise en comparaison des données de la syntaxe formelle des langues, qui ne perdent pas leur grand intérêt, avec les résultats de la « décomposition en acte » des phrases, critère d'analyse de la syntaxe fonctionnelle, débouchera sur une typologie des langues. C'est de cette conception généralement syntaxique de Mathesius que devait naître la tradition de l'analyse de la « perspective fonctionnelle de la phrase », qui, souvent, a infléchi, en l'appauvrissant, la problématique première qui a été à l'origine de sa pratique.

La deuxième individualité qui, à Prague, assure le lien avec une représentation théorique plus exigeante, plus cohérente des phénomènes linguistiques est K. Bühler, psychologue, philosophe allemand, qui a travaillé à Vienne.

A une reconnaissance de l'acquis saussurien sur la langue conçue comme un système de signes, Bühler ajoute la prise en considération des conditions de l'exercice de la parole, de ce qui constitue le scénario de la communication. Dans *Sprachtheorie* (1934), il explique que son

propos est de fonder la thèse qu'il existe dans le langage un seul champ « monstratoire » [Zeigfeld], domaine de l'index se référant à l'origine *hic et nunc* de la position du sujet, où « l'accomplissement du sens des signifiants est dépendant d'appuis monstratoires sensibles et de leurs équivalents » (deixis « naturelle » en situation, deixis hors de la situation et « deixis au phantasme »). Donc, d'un côté, le champ « monstratoire », où les mots qui servent à montrer sont à comprendre comme des signaux, et, de l'autre, le champ symbolique [Symbolfeld], où les mots qui servent à nommer sont à comprendre dans les relations qu'il entretiennent les uns avec les autres. L'étude de ce dernier champ implique une analyse précise de la relation de l'aspect syntaxique avec l'aspect lexical du langage. Pour l'étude du premier champ, Bühler propose un modèle-organon qui explicite la triple relation avec l'état de choses dont on parle (la représentation [Darstellung]); avec le locuteur (l'expression [Ausdruck]); avec le sujet interpellé (l'appel [Appell]), apportant ainsi un complément à l'analyse structurale de la langue *stricto sensu*.

Il est remarquable que l'intérêt de Bühler pour la phonologie ne soit jamais démenti.

La troisième individualité est un philosophe néerlandais qui s'inscrit originalement dans le monde de la phénoménologie husserlienne. C'est H. J. Pos. Dans un article de 1939, « Perspectives du structuralisme »¹³, il développe les implications épistémologiques de la phonologie, sans s'appuyer explicitement sur la différenciation sémantique dont est porteur le phonème.

A partir du constat que la phonétique du 19^{ème} siècle a été dominée par le nominalisme et par l'empirisme, rassemblant le plus de données individuelles possibles pour en dégager des moyennes formulables en lois, Pos affirme la réalité du général: le structuralisme a le mérite de promouvoir la généralité comme « fondement de la compréhension des phénomènes mêmes » (p. 72). Ainsi, la phonologie ne tient pas seulement compte du son émis, comme la phonétique, mais encore des points de vue du locuteur et de l'auditeur, rétablissant l'introspection dans ses droits.

Il [le structuralisme] a fait comprendre que la réalité linguistique du son n'est pas constituée par ce que l'observation extérieure en saisit, mais par sa connexion intime avec la conscience des sujets parlants.

(73)

¹³ In (1939) *T.C.L.P.*, t.5, vol.VIII.

Le son « parlé » a un caractère « intentionné ». La phonologie doit donc contribuer précieusement au développement de la « science de la réalité intersubjective ».

« L'idée d'une finalité inconsciente » s'impose à notre philosophe devant le rapport systématique qui rend les phonèmes dépendants les uns des autres dans un tout, « comme si l'ensemble était le produit d'une pensée ».

L'ordre intérieur qui fait des phonèmes d'une langue autre chose qu'un assemblage fortuit, est de nature à pouvoir convaincre tout penseur que la même finalité inconsciente qui domine l'organisme humain est à l'œuvre dans la réalité d'une langue donnée et qu'il n'est pas interdit de concevoir celle-ci comme un organe dans le grand organisme de la société humaine.

(75)

Même l'opposition distinctive, « relation qui ne se constate pas, mais qui se pense », apparaissant « comme un rapport hautement intelligible, qui peut sembler capable de créer les éléments, de les faire sortir de lui ne saurait faire oublier le caractère matériel, de propre contenu qui caractérise les éléments phonologiques et qui ne coïncide pas avec ses rapports »; « l'opposition est une forme, mais qui, dans la langue, ne figure pas toute seule: elle s'appuie sur un contenu » (p. 77).

L'article se termine par un retour sur la pensée inconsciente qui « semble avoir saisi, dans chaque système phonologique, une matière vocale originaire, qu'elle distribue sur des éléments opposés ». Ainsi, selon Pos, la phonologie entraîne, au-delà de ses autres mérites, « vers une métaphysique de l'entente humaine qui est indispensable aux sciences morales » (p. 78).

En conclusion, précisons qu'il a été choisi dans cet article d'analyser la conception du système au CLP en focalisant l'intérêt sur celle qui s'exprime dans les Thèses de 1929, tout en explicitant l'accompagnement philosophique qui non seulement suivait, mais même participait à l'activité du Cercle. Ce faisant, il a été laissé de côté un certain nombre d'écrits qui pourraient, de façon isolée et originale, mettre à mal la conception généralement partagée du système; je pense, par exemple, à des contributions de S. Karcevskij ou de E. Pauliny.

Pour m'en tenir au parti que j'ai pris ici, je peux conclure que les apports « philosophiques » n'infirmement pas la vision que les linguistes

pragoïs, — rappelons-le encore — praticiens avant tout¹⁴, s'étaient faite du système, mais qu'ils évitent seulement le contre-sens de la vulgate sur l'interprétation de la position théorique de Saussure et je peux même dire que la contribution de Pos offre, à l'époque, une sorte de légitimité phénoménologique, d'orientation spiritualisante, à la vision poétique du système linguistique qui a été choisie dans les *Thèses* pour représenter le sentiment de la majorité des membres du CLP, désireux de se libérer de l'emprise d'une pensée néo-grammairienne altérée par la transmission pédagogique et travaillant au sein d'un Cercle qui a été tout sauf une Ecole monolithique s'abritant à l'ombre d'un maître à penser.

© Jacqueline Fontaine

¹⁴ Cf. FONTAINE. (1974). *Le Cercle linguistique de Prague*. Paris : Mame, chap. 7.

L'origine contradictoire de la notion de système : la genèse naturaliste du structuralisme pragois

Patrick SÉRIOT
Université de Lausanne

L'espace clair de la science n'est pas si clair qu'il y paraît.
(Gusdorf, G., 1993, *Le romantisme*, Payot, t. 2 : 365)

QUE LE STRUCTURALISME ne soit pas apparu comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, qu'il ait une préhistoire, malgré les déclarations de rupture totale avec la période précédente qu'on trouve parfois chez les protagonistes du mouvement, voilà qui n'est plus une révélation depuis les textes éclairants de Cassirer (1945), Percival (1969), Koerner (1975), ce dernier étudiant la longue "période d'incubation"¹ du structuralisme depuis la fin du 18^{ème} siècle.

Pourtant, à ma connaissance, mis à part les travaux de Toman (1981, 1992), Holenstein (1984, 1987), Gasparov (1987) et Viel (1984), on n'a guère attiré l'attention sur le fait qu'une variante *orientale* du structuralisme se dessine à Prague dans les années vingt et trente, et que cette variante orientale, essentiellement dans les écrits des "Russes de Prague"², revendique son indépendance, sa spécificité épistémologique, sa différence fondamentale avec les autres écoles se réclamant du structuralisme, et principalement l'École de Genève.

Cassirer (1945 : 104), à propos de la très fameuse expression « la langue est un système où tout se tient »³, cite Bröndal (1935 : 110),

¹ KOERNER (1975 : 725).

² Il sera question ici principalement de Jakobson et Troubetzkoy. S. Karcevskij, en dehors de sa participation aux *Thèses de 29*, n'a pas joué un rôle important au CLP. La place que lui réserve Troubetzkoy dans sa correspondance est fort modeste. On parlera en revanche de P. Savickij, géographe, un des idéologues du mouvement *eurasiste*, membre du Cercle de Prague, qui participa aux *TCLP*, et qui exerça une influence considérable sur Jakobson et Troubetzkoy.

³ L'attribution de cette phrase est elle-même matière à controverse, cf. TOMAN (1987), HEWSON (1990), PEETERS (1990).

pour qui « dans un état de langue donnée, tout est systématique; une langue quelconque est constituée par des ensembles où tout se tient. [...] Qui dit système dit ensemble cohérent : si tout se tient, chaque terme doit dépendre de l'autre ». Or Cassirer étend cet exemple à l'ensemble du courant structuraliste, de manière unanimiste :

La même conviction apparaît dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure, dans les travaux de Troubetzkoy, de Jakobson et des autres membres du Cercle linguistique de Prague.

(Cassirer, 1945)

Il est vrai que certaines déclarations de Jakobson peuvent sembler corroborer cette vue unanimiste :

Quelques linguistes liés au Cercle de Prague arrivèrent en 1928 au Congrès international de La Haye avec leurs projets de réponse aux questions fondamentales proposées par le comité du Congrès. Ils avaient tous l'impression que leurs déviations à l'égard des dogmes traditionnels resteraient isolées et feraient peut-être l'objet de fortes oppositions. Entre-temps, dans les discussions officielles et plus encore dans les discussions privées du 1er Congrès des linguistes, il s'avéra que de jeunes chercheurs de différents pays partageaient les mêmes conceptions et les mêmes tendances. Ces chercheurs, qui travaillaient en solitaires et à leurs risques et périls découvrirent à leur grande surprise qu'ils combattaient pour une cause commune.

(Jakobson, 1963, « Efforts... », cité d'après Jak., 1973 : 312)

Il est vrai également que le seul ouvrage de Troubetzkoy vraiment lu en Occident, *Principes de phonologie*, s'appuie explicitement sur l'opposition saussurienne entre *langue* et *parole* pour fonder la distinction entre phonologie et phonétique⁴.

C'est ainsi que la thèse *unanimiste* est communément soutenue depuis la dernière guerre :

La formation des idées phonologiques de Troubetzkoy a été fondamentalement inspirée par les formules lumineuses du *Cours de linguistique générale* : la langue a une fonction sociale; elle est un système; les unités phoniques jouent le rôle d'unités de langue grâce auxquelles est assurée la communication.

(Ivič, 1970 : 135)

L'œuvre de F. de Saussure fut l'une des sources fondamentales d'inspiration du Cercle linguistique de Prague, et l'idée saussurienne qui y eut le plus d'influence fut le concept de *langue*.

(Steiner, 1978 : 357)

⁴ TROUBETZKOY (1986 : 4). Notons cependant que c'est pratiquement la seule mention de Saussure dans ce livre, et certainement la seule mention positive de Saussure dans toute l'œuvre de Troubetzkoy.

Même quand la thèse unanimiste est explicitement mise en cause, la référence à Saussure reste un point de départ intangible :

Le structuralisme, loin d'être un mouvement homogène, se présente sous des formes diverses, qu'on cite la phonologie de Troubetzkoy, la glossématique de Hjelmslev, les conceptions de Kuryłowicz ou la grammaire générale de Chomsky. [...] La seule chose qui unisse les structuralistes est qu'ils se réclament *tous*, dans une mesure plus ou moins grande, de Saussure comme de leur maître, ou tout au moins précurseur.

(Mańczak, 1970 : 170, cité par Koerner, 1975 : 808)

On peut néanmoins rester perplexe devant ces déclarations d'unanimité. Le Cercle de Prague serait-il "saussurien sans le savoir" ?

Il y a en effet un autre aspect du structuralisme des "Russes de Prague". Certes, leurs textes écrits dans des langues "occidentales" donnent à penser qu'ils œuvraient à une même « cause commune » que leurs collègues occidentaux. La nécrologie de Meillet par Jakobson, par exemple, est particulièrement élogieuse⁵. Des textes moins connus et écrits en russe ou en tchèque dans les années vingt et trente, pourtant, révèlent une face cachée de leur activité scientifique. Ainsi, dans une lettre de 1932, Troubetzkoy écrit à Jakobson qu'en relisant le *Cours* de Saussure, il n'y trouve qu'« un tas de vieilleries »⁶.

Si différentes écoles de l'entre-deux-guerres prennent le *même nom*, se réclament des mêmes principes tout en ayant très nettement conscience de leurs divergences, qu'ont-elles, au juste, de commun, pour partager ce nom ? Ce nom recouvre-t-il une réelle communauté de vues ou n'est-il qu'un signe de ralliement commode ? Qu'est-ce alors que cette entité nominale ?

Il me semble que l'histoire tourmentée du *structuralisme européen* (ou *continental*, comme disait Jakobson en 1963) recèle un malentendu qui repose sur deux façons d'envisager la notion clé de structure : en tant que totalité ontologique ou en tant que système de relations. L'apport des Russes de Prague est particulièrement instructif en tant que révélateur de l'existence de ces deux conceptions et des malentendus qu'elle provoque.

⁵ JAKOBSON, 1937, « A. Meillet... », in *SW-2* : 497 sqq.

⁶ TROUBETZKOY, *LN* : 241.

1. DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

C'est dans les moments de polémique et grâce à eux, par contraste, qu'une théorie se construit. Dans les années vingt et trente Jakobson et Troubetzkoy consacrent un temps non négligeable à se situer par rapport à des courants qu'ils tiennent, à tort ou à raison, pour adverses. En étudiant les grands thèmes de ce que M. Viel appelle la « démonologie jakobsonienne »⁷ on peut, par contraste, tenter de reconstituer ce qu'ils cherchaient à instituer en se démarquant des théories concurrentes.

Jakobson se situe très explicitement dans une situation de rupture et proclame qu'il appartient à un nouvel esprit du temps :

Dans la hiérarchie actuelle des valeurs, maintenant...

(Jak., 1931, « K xarakt.... », in *SW-I* : 144)

A l'atomisme de jadis on oppose... Si l'évolutionnisme orthodoxe enseignait que [...], les recherches de nos jours font au contraire voir...

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW--I* : 235)

l'idéologie européenne dominante de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle // l'idéologie contemporaine

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 110)

la phonétique historique traditionnelle // la psychologie moderne

(Jak., 1931, « Principes... », in *SW-I* : 202-203)

Les dogmes traditionnels // la nouvelle approche du langage

(Jak., 1963, « Towards... », cité d'après Jak., 1973 : 312-313)

Or cette rupture déclarée ne semble pas correspondre à ce que G. Bachelard appellera plus tard une *coupure épistémologique*. On va tenter ici de présenter le tableau de cette démonologie, pour faire apparaître cette *science actuelle*⁸ en train de se constituer.

Il y a d'abord ceux qu'il désigne explicitement : il s'agit essentiellement de Schleicher (1821-1868) et des néo-grammairiens, qui ne trouvent aucune grâce à ses yeux. Il y a ensuite les grands thèmes de ce tableau négatif. Citons essentiellement le *hasard*, l'*atomisme*, la *causalité* et l'*explication génétique*.

⁷ VIEL (1984 : 39).

⁸ JAKOBSON, 1970, in 1973 : 9.

Après la guerre Jakobson a une attitude beaucoup plus internationaliste et conciliante. Mais dans les années vingt et trente la rupture épistémologique qu'il prône est pensée par lui non seulement sur le modèle de l'opposition temporelle (l'ancienne science / la science nouvelle), mais aussi de l'opposition spatiale (la science occidentale / la science russe, la coupure épistémologique devenant ici géo-culturelle). Le *facteur espace* (prostranstvennyj faktor), qui fut un leitmotiv de Jakobson durant toute sa vie, joue alors le rôle de paradigme scientifique. Dans cette "théorie des deux sciences" la Russie (soviétique et émigrée) s'oppose à l'Occident et le dépasse (cf. Sériot, 1993, 1994).

Les démons de Jakobson ont pour nom *positivisme* et *naturalisme*.
Or, de quoi parle-t-on au juste ?

1. 1. LA QUESTION DU POSITIVISME

Il est certain qu'en France et en Allemagne, vers le milieu du 19^{ème} siècle l'attitude positiviste allait devenir dominante en linguistique, à la fois comme réaction aux théories échevelées de la *Naturphilosophie* et sous l'influence d'A. Comte. C'est chez les *Néogrammairiens* que cette attitude se manifeste le plus nettement. Hostiles à toute spéculation philosophique, les linguistes néo-grammairiens ne retiennent que les *faits* accessibles à tout observateur : les *données observables*, quelles qu'elles soient, et se méfient des abstractions.

Il s'agit d'un phénoménalisme, qui rejette radicalement tout ce qui ne se prête pas à un contrôle empirique et prône de ne jamais dépasser l'expérience.

Mais la linguistique ne doit pas être seulement descriptive, elle doit pouvoir aussi expliquer le changement en langue en trouvant les *causes* de chaque fait. L'explication causale est ainsi le critère le plus sûr de l'attitude scientifique positiviste. Les néo-grammairiens sont essentiellement hostiles à toute explication de type finaliste. Le but du travail scientifique est l'établissement de *lois* phonétiques, qui sont *absolues*, comme doit l'être tout rapport de causalité entre deux phénomènes.

Au point de vue du type d'argumentation, les néo-grammairiens sont hostiles à tout argument psychologiste et métaphysique. Si l'on peut dire que la langue est leur objet, cet objet est formé d'un ensemble de faits, c'est de la *matière* phonique. Enfin leur science, la linguistique, n'est pas

une science sociale, car la langue est totalement indépendante de l'activité des sujets parlants.⁹

Les néo-grammairiens (par exemple Brugmann et Delbrück) s'opposent explicitement au linguiste qui les a immédiatement précédés : A. Schleicher. Ils lui reprochent ses spéculations éloignées du terrain sûr des faits observables et son analogie entre langue et organisme vivant.¹⁰

Jakobson oppose à plusieurs reprises (non seulement dans les années vingt et trente, mais aussi plus tard) la « nouvelle science » aussi bien au positivisme qu'au naturalisme, en assimilant ces deux termes la plupart du temps.

La question est rendue délicate par le fait que, en France tout au moins, les critiques du structuralisme ont assimilé ce dernier au positivisme : on a parlé de « positivisme de la linguistique structurale » (Maldidier et al., 1972 : 117), et la conception jakobsonienne de la communication est dite s'être développée « sous les auspices d'une science positiviste » (Flahault, 1984 : 36).

Qu'entendent les Russes de Prague lorsque ils parlent de positivisme ?

C'est surtout à l'*atomisme* et au *mécanicisme* des néo-grammairiens que s'en prennent Jakobson et Troubetzkoy. Ils emploient peu le terme de positivisme. Jakobson l'utilise par exemple pour souligner que Prague, avant le structuralisme, était un endroit où régnait le positivisme le plus borné, décrit (à propos de Gebauer) comme « le culte fanatique des faits isolés », qui avait poussé Gebauer à s'opposer à la création d'une chaire de linguistique générale.¹¹

Remarquons d'abord que Jakobson et Troubetzkoy ne parlent jamais d'A. Comte. Ils n'analysent pas le positivisme en tant que philosophie,

⁹ Pourtant, à propos du positivisme des néo-grammairiens, Ducrot et Todorov insistent au contraire sur le fait que, pour ces derniers, «les seules causes vérifiables sont à chercher dans l'activité des sujets parlants, qui transforment la langue en l'utilisant» (DUCROT, TODOROV, 1972 : 27).

¹⁰ Pourtant on a parfois assimilé le positivisme au naturalisme de Schleicher : Ch. CAMPROUX (1979 : 26) parle de la place en linguistique des « théories positivistes exposées par A. Comte, dont on pensait qu'elles étaient confirmées par la théorie biologique de l'évolutionnisme soutenue par Darwin. Sous l'influence de Darwin, A. Schleicher, linguiste allemand qui était également botaniste, inventa la théorie dite de l'arbre généalogique. [...] Par là A. Schleicher en venait à nier absolument que la linguistique pût être une discipline historique ayant pour objet la libre activité de l'esprit humain ».

¹¹ JAKOBSON, 1932, « La scuola... », in SW-2 : 540.

mais l'utilisent comme signal négatif de la doctrine abhorrée, celle des néo-grammairiens.

On peut dire, avec Koerner¹², qu'au 19^{ème} siècle

aucun linguiste n'aurait sérieusement déclaré que la langue n'est pas, d'une façon ou d'une autre, organisée, mais qu'elle est un conglomerat anarchique de termes isolés.

Koerner ajoute :

En fait, je n'ai connaissance de personne qui, réfléchissant sur la nature de la langue durant les deux ou trois derniers millénaires de la civilisation occidentale, ait nié que la langue constitue, d'une façon ou d'une autre, une entité systématique.¹³

Pourtant c'est précisément l'absence de système que Jakobson reproche aux néo-grammairiens quand il parle de l'« atomisme » et du « mécanisme » des théories antérieures.

En 1929 dans ses *Remarques...*, Jakobson affirme que Saussure est resté, en ce qui concerne la linguistique diachronique, dans « l'ornière des néo-grammairiens » :

Pour lui [...] certains éléments sont altérés sans égard à la solidarité qui les lie au tout et, en conséquence, ne peuvent être étudiés qu'en dehors du système; le déplacement d'un système se fait sous l'action d'événements qui non seulement lui sont étrangers, mais qui sont isolés et ne forment pas un système entre eux.

(Jak., 1929, « Remarques... » , in *SW-1* : 17)

La conception d'un système phonologique comme agglomérat fortuit doit être abandonnée.

(ib. : 22)

La conception néogrammairienne de l'histoire de la langue équivalait à l'absence de théorie. La théorie d'un processus historique n'est possible qu'à la condition que l'entité qui subit le changement soit considérée comme une structure régie par des lois internes, et non comme un agglomérat fortuit.

(ib. : 109)

La doctrine de Saussure [...] continue à envisager la diachronie comme un agglomérat de changements de provenance accidentelle

(ib. : 109-110)

Puis, dans une de ses diatribes les plus célèbres :

¹² KOERNER (1975 : 724).

¹³ Ib. : 805.

Un entassement mécanique dû au jeu du hasard ou de facteurs hétérogènes — telle est l'image favorite de l'idéologie européenne prédominante de la seconde moitié du 19^{ème} siècle. L'idéologie contemporaine, dans ses manifestations variées et génétiquement indépendantes les unes des autres, met en relief, avec une netteté de plus en plus grande, au lieu d'une addition mécanique un système fonctionnel, au lieu d'un renvoi, tout bureaucratique, à une case voisine, des lois structurales immanentes et au lieu d'un hasard aveugle une évolution tendant vers un but.

(ib. : 110)

Les jugements se font parfois peu amènes, c'est là qu'apparaît le plus clairement l'opposition entre atomisme et systématisme :

Dans la phonétique historique traditionnelle, ce qui était caractéristique était sa façon de traiter isolément les modifications phoniques, c'est à dire sans tenir compte du système qui éprouve ces modifications. Cette manière d'agir allait de soi dans le cadre de la vision du monde qui régnait à cette époque : pour l'empirisme rampant des néo-grammairiens un système, et en particulier un système linguistique, était une *somme* mécanique (*Und-Verbindung*) et nullement une unité formelle (*Gestaltseinheit*), pour employer les termes de la psychologie moderne. La phonologie oppose à la méthode isolatrice des néo-grammairiens une *méthode intégrale*; chaque fait phonologique est traité comme un tout partiel qui s'articule à d'autres ensembles partiels de divers degrés supérieurs. Aussi le premier principe de la phonologie historique sera : *toute modification doit être traitée en fonction du système à l'intérieur duquel elle a lieu*. Un changement phonique ne peut être conçu qu'en élucidant son rôle dans le système de la langue.

(Jakobson, 1931, « Principes... », in *SW-I* : 202-203)

Jusque là, même si le jugement porté sur les néo-grammairiens est un peu rapide, on a affaire à une opposition claire et tranchée entre atomisme et systématisme.

Les choses commencent à se compliquer quand on aborde le problème du *hasard*, des *lois* et du *déterminisme*.

Schleicher, les néo-grammairiens et Saussure¹⁴ sont accusés, en bloc, de ne reconnaître dans l'évolution des langues que 1) le hasard, 2) l'idée de progrès. Ces deux notions sont contradictoires et ne s'appliquent nullement à ces trois écoles de la même façon, mais ceci est un autre problème.

Voici le tableau négatif que donne Jakobson :

Pour Saussure les changements se produisent en dehors de toute intention, ils sont fortuits et involontaires. [...] La brillante comparaison de Saussure entre le jeu de la langue et une partie d'échecs perd sa force persuasive si l'on se range à

¹⁴ Il est légitime de penser que, lorsque Saussure affirme que « la langue est une forme, et non une substance », c'est aux néo-grammairiens qu'il pense. Mais Jakobson l'associe aux néo-grammairiens à cause de son antifinalisme.

l'opinion de Saussure affirmant que la langue ne prémédite rien et que ses pièces se déplacent fortuitement. [...] Schleicher conciliait la reconnaissance du sens interne fonctionnel du système linguistique, fournie par l'expérience directe, avec l'idée du manque de sens et du hasard aveugle de l'évolution de la langue, en interprétant le dit sens interne et fonctionnel comme un reste d'une perfection originaire du système linguistique. De ce point de vue, l'évolution se réduit à une désagrégation, à une destruction.

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 17)

C'est sur ces bases, par contraste, que Jakobson va développer son opposition à la notion d'aléatoire, aussi bien dans l'évolution des langues que dans leur état synchronique.

Ainsi, à propos de l'ensemble apparemment hétérogène des langues parlées en URSS (qu'il appelle *l'Eurasie*) :

Y a-t-il une unité dans cette multitude de langues qui trouble l'Européen ? Qu'est-ce donc : un conglomérat fortuit (*slučajnoe sborišče*), un amas chaotique, ou bien une combinaison régulière (*zakonomernoe sočétanie*), une union harmonique ?

(Jak., 1931, « K xarakt... », in *SW-I* : 148)

On sait que Jakobson et Troubetzkoy avaient l'idée d'une évolution des langues selon des *lois* : c'est l'idée que la diachronie elle-même fait système.

Mais on sait moins que pour eux ce qui fait système, en synchronie, c'est non seulement la langue, mais encore que la langue est elle-même prise dans un ensemble qui la dépasse largement, et dont elle n'est qu'une partie. La langue est peut-être un *système de systèmes*, elle fait elle-même partie d'une plus grande totalité qui la transcende.

Voici d'abord quelques allusions voilées :

[Il faut] soumettre à révision les matériaux bruts. Certaines convergences sont trop probantes pour n'être que des coïncidences fortuites.

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 109)

ou, raconté après un demi-siècle avec émotion :

... peu après l'institution du Cercle linguistique de Prague en octobre 1926 [...] j'adressai à Troubetzkoy une longue lettre, où, bouleversé, je lui expliquai une idée à laquelle j'avais mûrement réfléchi, à savoir que les changements de la langue avaient un système et une finalité, que l'évolution de la langue et le développement des autres systèmes socio-culturels allaient de pair en vue d'une affinité profonde et d'une fin conjointe. [...] Troubetzkoy me répondit le 2 décembre par l'une de ses plus célèbres épîtres. [...] Troubetzkoy reconnaissait que « les autres aspects de la culture et de la vie d'un peuple évoluent eux aussi avec une logique interne propre et particulière et suivant des lois propres et particulières, qui n'ont, elles non plus, rien de commun avec le "progrès". C'est précisément la raison pour laquelle l'ethnologue et l'anthropologue ne veulent

pas étudier ces lois. [...] Néanmoins, il existe indéniablement un certain parallélisme dans l'évolution des différents aspects de la culture, et donc certaines lois qui déterminent ce parallélisme ».

(Jak., 1980, *Dialogues...* : 66-68)

Peu à peu se met en place une rationalisation interne des notions de territoire et de voisinage. Jakobson considère que là où il y a une aire de polytonie, on va trouver « d'ordinaire » une aire voisine à prononciation vocalique à coup de glotte (1938, « Affinités... » : 245). Il note également des phénomènes de symétrie spatiale : l'union phonologique eurasiennne (caractérisée par des langues à corrélation de mouillure) est un phénomène « central », entouré à l'est comme à l'ouest par des langues à polytonie (phénomène « périphérique »). Ces faits viennent corroborer la thèse de Jakobson selon laquelle il y a une relation de *nécessité* dans la répartition spatiale des phénomènes systémiques :

Il est peu probable que cette symétrie des deux frontières d'une même association soit due au simple hasard.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 245)

Ces passages font voir un monde intellectuel extrêmement éloigné de celui de Saussure, et où, si la linguistique est une « science sociale », alors ses lois ressemblent bien à des lois *nécessaires* et la société à une formation *naturelle*.

1. 2. LA QUESTION DU NATURALISME

Le naturalisme en linguistique, essentiellement associé au nom d'A. Schleicher¹⁵, consistait à voir dans les langues et les familles de langues des espèces en devenir, au même titre que les espèces animales et végétales. Schleicher considérait les langues comme des organismes naturels, vivants, qui, en dehors de toute volonté humaine, naissent, croissent et se développent selon des lois strictes, puis vieillissent et

¹⁵ A ma connaissance Schleicher n'a jamais utilisé le mot « naturalisme » pour qualifier sa théorie. Il s'agit d'une appellation « après-coup », qui colle à Schleicher. Il serait intéressant de savoir qui l'a employée pour la première fois. Il faut noter, de plus, que le naturalisme en linguistique n'a qu'un lointain rapport avec l'emploi de ce mot en philosophie (forme particulière de panthéisme ou de matérialisme, qui nie l'existence d'une cause créatrice ou organisatrice transcendante par rapport à la nature) ou en esthétique (reproduction de la réalité avec une objectivité parfaite et sous tous ses aspects).

meurent. C'est à lui qu'on doit la forme la plus élaborée de la théorie de *l'arbre généalogique* et la transposition de la typologie descriptive (les trois classes morphologiques de langues) en typologie évolutive (les langues flexionnelles sont une étape de l'évolution des langues venant *après* celle des langues agglutinantes, elles-mêmes postérieures aux langues isolantes).

La linguistique est ici une science naturelle, qui a pour objet d'étudier les lois d'évolution des langues, avec des méthodes aussi rigoureuses que celles de la chimie ou de la biologie. On va retrouver là une certaine lecture de la tradition hégélienne, pour laquelle les sciences de la nature, qui sont le domaine de la nécessité, s'opposent aux sciences sociales, domaine de la liberté. Les sciences de la nature ont pour idéal scientifique la recherche des *lois objectives*.

Les opposants à Schleicher sont nombreux. On a vu la critique qu'en font les néo-grammairiens. Il faut ajouter celle de J. Schmidt (1843-1901), qui remplace la théorie de l'arbre généalogique par celle des *ondes*, et H. Schuchardt (1842-1927), dont les travaux sur l'hybridation des langues font éclater le cadre contraignant de l'arbre généalogique.

Jakobson s'oppose peut-être encore plus violemment au naturalisme de Schleicher qu'au positivisme des néo-grammairiens. A de très nombreuses reprises il revient sur ce thème, et souvent sur le mode de l'évidence (sans donner de définition de ce qu'il entend par naturalisme) :

Est-il besoin aujourd'hui de rappeler que la linguistique appartient aux sciences sociales et non à l'histoire naturelle ? N'est-ce pas un truisme évident ? Pourtant, — et ceci arrive souvent dans l'histoire de la science — bien qu'une théorie surannée soit abolie, il en subsiste d'assez nombreux résidus, échappés au contrôle de la pensée critique.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-I* : 234)¹⁶

Or les raisons qu'a Jakobson de si mal traiter Schleicher et le naturalisme me semblent d'un ordre passablement différent de la critique que font ses contemporains.

¹⁶ Dans cette perspective il est très difficile de comprendre le début de l'article, extrêmement flatteur que Jakobson consacre à Kruszewski : « Ce n'est pas un hasard si, dans ses thèse de 1881, Kruszewski déclara en premier lieu que la tâche principale de la linguistique 'n'est pas de reconstruire le tableau du passé de la langue, mais de découvrir les lois des phénomènes linguistiques', ce qui implique que, en vertu de sa nature méthodologique même, la linguistique se rapproche non pas des sciences *historiques*, mais des sciences *naturelles* ». Il est vrai que cet article date de 1965. Le mot *naturel* semble être employé ici au sens de *conforme à des lois*.

Il y a d'abord des thèmes du naturalisme de Schleicher que Jakobson, à ma connaissance, ne mentionne jamais, par exemple, la naissance, la vie et la mort des langues, ou bien son insistance sur les *lois* strictes.

Certaines de ses critiques font partie du lot commun, il s'agit essentiellement de l'empirisme, et de ce qu'on pourrait appeler le *physicalisme* de Schleicher (bien que Jakobson n'utilise pas ce mot) :

La doctrine de Schleicher, ce grand naturaliste dans le domaine de la linguistique, est ébranlée depuis longtemps, mais on en trouve encore maintes survivances. C'est à sa thèse — la physiologie des sons est à la base de toute grammaire — qu'est due la place d'honneur qui reste réservée dans la science du langage à cette discipline auxiliaire et à proprement parler extrinsèque.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 234)

Mais dans la linguistique synchronique également les recherches concrètes sont encore riches de survivances du vieux naturalisme. L'exemple le plus notable en est l'analyse des sons du langage. Les linguistes concevaient la langue comme un idiome étranger et incompréhensible, comme s'il ne s'agissait que d'une chaîne de perceptions acoustiques dépourvues de sens.

(Jak., 1932, « La scuola... », in *SW-2* : 545)

Le naturalisme est ici nettement confondu avec le physicalisme, ce qui permet à Jakobson d'identifier la naturalisme avec la doctrine des néo-grammairiens :

L'analyse phonologique des sons d'une langue donnée diffère radicalement de l'analyse naturaliste dont s'occupe la phonétique. La phonologie n'exclut pas la phonétique, mais, alors que la première étudie les phonèmes en tant qu'éléments constitutifs d'une langue déterminée, la phonétique décrit du point de vue naturaliste le matériau sonore dont se sert cette langue.

(Jak., 1932, « La scuola... », in *SW-2* : 546)

Le naturalisme (qui peut à l'occasion être utilisé dans le sens qu'il a en esthétique) est pour Jakobson essentiellement asystématique :

Au discontinu et à l'épisodique d'un tableau naturaliste, comparons une composition de Cézanne, système intégral de rapports des volumes.

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-1* : 110)

Le mystère, pourtant, s'épaissit quand on voit que Schleicher est précisément présenté dans de nombreux textes et anthologies comme particulièrement systématique... Ainsi Saussure :

...seul il [Schleicher] eut un coup d'œil assez long pour avoir des vues d'ensemble. Aujourd'hui, ces vues ne nous satisfont plus, mais il y a eu une tentative vers le général et le systématique. Il est plus intéressant d'avoir un système même qu'un amas de notions confuses.

(Saussure : *CLG*, éd. critique de R. Engler : 8; cité dans Koerner, 1975 : 804)

ou l'article « le courant naturaliste » de l'*Encyclopédie linguistique* [Lingvističeskij encyklopedičeskij slovar' (1990). Moscou] :

Les idées scientifiques et les travaux de Schleicher sont d'une très grande importance : il a contribué pour la linguistique historique à l'élaboration du principe de systématité (sistemnost') et de la méthode de la reconstruction de la langue mère.

Le deuxième thème, qui amalgame le naturalisme à la doctrine néo-grammairienne, est l'atomisme et l'explication causale, permettant à Jakobson de mettre en avant sa propre explication structurale et téléologique, qu'il pense être en conformité avec les grandes orientations philosophiques de la vie culturelle de son époque (particulièrement en URSS et en Tchécoslovaquie) :

L'esprit du livre du structuraliste Fišer tend à montrer la faillite de la conception philosophique du naturalisme, qui réduit la réalité à une poudre atomiste¹⁷ et qui ne voit que rapports de quantité et de causalité mécanique. Le livre d'Engliš enseigne que l'étude causale de la conduite humaine est un échec, et qu'au lieu d'un rapport de cause à résultat il s'agit d'un rapport de moyen à fin, et que ce rapport doit être interprété selon la méthode téléologique.

(Jak., 1932, « La scuola... », in *SW-2* : 544)

Les problèmes d'ordre causal continuaient à prédominer, sans qu'on tienne compte que c'est la question du but et non celle des causes de la parole qui naît dans l'esprit de celui qui écoute comme réaction la plus immédiate et la plus naturelle.

(ib. : 545)

Mais le point où la critique de Jakobson commence à s'écarter des commentaires habituels sur le naturalisme faits à son époque est le problème de l'explication génétique.

[...] c'est la tendance à expliquer les similitudes phoniques et grammaticales de deux langues par leur descendance d'une langue-mère commune, et à n'envisager que les similitudes susceptibles d'être expliquées d'une telle manière, qui demeure sans aucun doute l'élément le plus stable de la doctrine en question. Même chez

¹⁷ Si on peut caractériser Schleicher par quelque chose, ce n'est certainement pas par la réduction de la réalité à une "poudre atomiste". Ce reproche irait beaucoup mieux aux néo-grammairiens. Mais ceux-ci s'opposaient justement au naturalisme de Schleicher...

ceux qui ne prennent plus au sérieux la généalogie simpliste des langues, l'image du Stammbau, de l'arbre généalogique, selon la juste remarque de Schuchardt, reste malgré tout en vigueur; le problème du patrimoine commun dû à la souche unique persiste à être la préoccupation essentielle de l'étude comparative des langues.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 234)

La « doctrine en question », caractérisée par une « généalogie simpliste », s'oppose à « l'orientation sociologique de la linguistique moderne » (ib. : 234) :

L'exploration des ressemblances héritées d'un état préhistorique commun n'est dans les sciences sociales comparées — par exemple dans l'étude de l'art, des mœurs ou des costumes — qu'une des questions à traiter, et le problème du développement des tendances innovatrices l'emporte ici sur celui des résidus.

(ib. : 234-235)

La sociologie jakobsonienne est fondée sur une *loi* :

Le développement convergent, englobant des masses immenses d'individus sur un vaste territoire, est à considérer comme une loi prédominante.

(ib. : 235)

Cette orientation dite *sociologique* s'appuie fortement sur les travaux du géographe P. Savickij (1895-1968)¹⁸, théoricien du rapport synthétique entre le *paysage géographique* (landšaft), le climat, le sol, la langue, la culture, les groupes sanguins. Ce type de théorie a un rapport certain, quoique jamais assumé, avec l'anthropo-géographie allemande de l'époque de F. Ratzel (1844-1904), elle-même fortement *naturaliste* (au sens où il existe un déterminisme géographique des groupes humains).

Pour étayer ma thèse que Jakobson et Troubetzkoy se trouvent à un point de tension extrême entre deux paradigmes divergents : une théorie des systèmes complexes accessibles par *l'immatériel* d'une part, et de l'autre une théorie de l'Un et du Tout héritée de la *Naturphilosophie* et du néo-platonisme du monde byzantin, je vais essayer de montrer que la théorie des convergences et des coïncidences se construit chez eux à partir d'un modèle qui est lui-même, à mon avis, précisément *naturaliste*.

Le mot *naturalisme* est systématiquement déprécié. Ainsi, dans sa nécrologie de Troubetzkoy, Jakobson écrit en 1939 :

¹⁸ Cf. SÉRIOT (1994). P. Savickij fut le parrain de Jakobson lorsque celui-ci se fit baptiser orthodoxe à Prague en 1936.

Les considérations de Troubetzkoy, fermement dirigées contre toute conception naturaliste (qu'elle soit biologique ou évolutionniste) du monde spirituel et contre tout égocentrisme délibéré, s'enracinent certes dans la tradition idéologique russe, mais apportent beaucoup d'éléments personnels et originaux et valent par leur profondeur et leur acuité critiques, dues surtout à la riche expérience scientifique de l'auteur et à sa collaboration avec le grand géographe et historien des civilisations P. N. Savickij. La doctrine de ces deux penseurs concernant la spécificité du monde géographique et historique russe (eurasien) par rapport à l'Europe et à l'Asie fut à l'origine de ce qu'on a appelé le courant idéologique eurasien.

(Jak., 1939, « N.S. Trubezkoy », in *ELG-2* : 300-301)

Or le modèle jakobsonien des convergences est précisément tiré d'une biologie bien précise (de nature anti-darwinienne¹⁹) et d'une philosophie : celle de la totalité.

Remarquons par exemple chez Jakobson l'utilisation courante de métaphores biologiques :

Il faut trouver les centres où la *greffe* [Einimpfung] de la tradition scientifique russe, le *croisement* avec les valeurs culturelles russes peut donner des résultats productifs. Il ne faut pas oublier ce que les grands peuples d'Occident ont compris depuis longtemps : l'expansion culturelle de la langue à l'étranger ne doit pas être considérée avec indifférence du point de vue des intérêts de la *croissance* [Wachstum] de la culture en question.

(Jak., 1929, « Über... », in Holenstein, 1988 : 60)

D'autre part, que veut dire cette alliance de la « tradition idéologique russe » avec le « courant idéologique eurasien » ?

Si l'évolutionnisme orthodoxe enseignait que « l'on doit prendre en considération les similitudes de structure des organes uniquement si elles dénotent que les porteurs de ces organes descendent d'un seul et même ancêtre », les recherches de nos jours font au contraire voir l'importance des similitudes secondaires acquises, soit par des organismes apparentés mais sans avoir appartenu à leurs ancêtres communs, soit par des organismes d'origines absolument différentes à la suite d'un développement convergent. Ainsi « les ressemblances que deux formes présentent dans leur organisation peuvent être un fait secondaire acquis récemment, et au contraire les différences être un fait primaire hérité ». Dans ces conditions la distinction des organismes en apparentés et non-apparentés perd son caractère décisif. Le développement convergent, englobant des masses immenses d'individus sur un vaste territoire, est à considérer comme une loi prédominante.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-I* : 235)

On peut faire une première constatation : Jakobson se préoccupait des phénomènes de diffusion (le contact, le « facteur espace » en

¹⁹ Sur ce point, cf. SÉRIOT (1994).

géolinguistique). En ce sens, il participe pleinement à l'air du temps, celui de Schuchardt et des néo-linguistes italiens. Le texte des *Dialogues* (1980) est intéressant à cet égard, en ce qu'il revient, pour la première fois depuis l'arrivée de Jakobson aux Etats-Unis, sur ce thème de l'espace :

[A Oslo en 1939] ... les questions de géographie phonologique, qui avaient vivement intéressé les collaborateurs du Cercle de Prague pendant les années trente, pouvaient, semblait-il, trouver ici une manifestation concrète et nuancée. Nous savions que la *diffusion* des phénomènes phonologiques passait bien au-delà des limites d'une langue donnée ou d'une famille de langues donnée, et qu'il existait une similitude des systèmes phonologiques chez des peuples voisins, même en l'absence totale de communauté génétique de leurs langues.

(*Dialogues*, 1980 : 42)

Au 20^{ème} s. la science du langage a pour la première fois pris conscience que des faits caractéristiques d'un système linguistique pouvaient *se diffuser* au-delà des limites de cette langue, et ce faisant, atteignaient très souvent des langues éloignées par leur structure et leur origine, tout en se limitant parfois à une seule partie de leurs aires.

(ib. : 83-84)

Néanmoins le texte des *Dialogues* est à prendre avec précaution. Le terme « diffusionnisme », par exemple, n'est pas, à ma connaissance, employé par Jakobson dans les années trente. S'agirait-il d'une réinterprétation, cinquante ans plus tard, en des termes plus accessibles au lecteur occidental, ayant pour effet de gommer les aspects les plus saillants de l'*idéologie eurasienne* ?

Il me semble que ce terme est un leurre. En effet dans la théorie des convergences de Jakobson et Troubetzkoy dans les années trente manquent deux aspects fondamentaux du diffusionnisme tel qu'il était connu à l'époque dans les travaux de Graebner et Schmidt en anthropologie : l'idée du caractère non inventif de la nature humaine (une invention ne peut pas se faire deux fois en deux endroits différents, elle ne peut être qu'*empruntée*), et le caractère atomistique des faits de diffusion. Ces deux éléments s'opposent totalement à l'idée de totalité des ensembles culturels (Troubetzkoy) et de communauté des caractères acquis (Jakobson).

Mais la différence fondamentale avec les théories diffusionnistes est sans doute le caractère géographique non aléatoire de la répartition spatiale des faits typologiques (indépendamment des origines génétiques) :

Etant donné que les isophones franchissant les limites des langues sont des cas fréquents, presque habituels, semble-t-il, en géographie linguistique, et que,

visiblement, la typologie phonologique des langues n'est pas sans rapport avec leur répartition dans l'espace, il serait important [...] de dresser un *atlas d'isolignes phonologiques* du monde linguistique tout entier.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-I* : 245)

L'idée très étonnante qui se trouve en toile de fond de cet ensemble de considérations sur les liens spatiaux entre les langues est qu'on ne doit pas étudier les faits de système seulement à l'intérieur du système. Une fois de plus nous nous trouvons ici devant un monde épistémologique extrêmement différent de celui de Saussure²⁰.

C'est donc une phonologie *trans-systématique* qui est ici proposée par les "Russes de Prague" dans les années trente :

Pour les principes fondamentaux de la structure phonologique, en particulier pour les différentes corrélations, l'existence isolée, délimitée par les limites d'une langue ou d'une famille de langues, n'est pas caractéristique. Plus typiques sont les associations phonologiques de langues, les isophones (limites de phénomènes phonologiques) de large envergure, que les îlots phonologiques.

(Jak., 1931, « K charakt... », in *SW-I* : 155)

On peut dire, ainsi, qu'il y a un rapport non aléatoire des types de langues entre eux. Mais qu'est-ce qui explique cette « attirance » de certains types pour d'autres ? Aucune explication n'est fournie. On a l'impression que la découverte des affinités phonologiques entre les langues (essentiellement les langues de l'*Eurasie-URSS*) suffit à étayer une thèse qui est en filigrane derrière ce travail : *l'Eurasie est un objet naturel, une totalité organique*.

Si ces traits systémiques que sont les oppositions phonologiques peuvent si facilement sauter les frontières des systèmes, c'est qu'ils ont quelque chose d'extrêmement matériel, immédiatement perceptible *même de l'extérieur du système*. Ainsi Jakobson, à propos de l'alliance de langues eurasiennes (langues à corrélation phonologique de mouillure des consonnes) parle des réactions psychologiques des locuteurs qui ne connaissent pas cette corrélation phonologique :

Il est [...] curieux que les représentants des langues auxquelles la mouillure phonologique des consonnes reste inconnue éprouvent parfois contre elle une véritable aversion. «Et ceci est, note à ce propos M. Chlumsky, un point de vue assez répandu que de voir dans les sons mouillés une faiblesse articulatoire. Et

²⁰ Cf. SAUSSURE : « Qu'est-ce qui a créé ces différences ? Quand on croit que c'est l'espace seul, on est victime d'une illusion. [...] La diversité géographique doit être traduite en diversité temporelle » (*CLG* : 271). Toute la quatrième partie du *Cours* semble être faite pour servir de réfutation aux thèses de Jakobson.

non seulement cela : on est porté à attribuer une part de cette faiblesse aux personnes qui possèdent des sons mouillés, notamment, par ex., aux Russes... Oh! ces pauvres Russes! Chez eux tout est mouillé»²¹. Dans les langues d'Europe confinant aux « langues mouillantes » on observe des cas fréquents de mouillure servant à la formation de mots péjoratifs. Ces attitudes prononcées d'adhésion et de répulsion montrent la force de contagion et la persistance du phénomène en question.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 242)

D'une part on a affaire à une argumentation fondée sur une psychologie très intuitive, où la citation de témoignages fait office de preuve. Mais le point important est que la corrélation phonologique n'est plus ici un phénomène de structure, mais une *substance*, perceptible non seulement dans la conscience des locuteurs, mais aussi dans celle des non-locuteurs : le phonème, ici, est un *son*. Que devient alors le thème de la *surdité phonologique* ? comment font les non-locuteurs pour *savoir* que cette opposition est pertinente du point de vue phonologique ? Or le caractère mouillé du point de vue phonétique n'est pas si rare dans les langues européennes (par nature : italien *figlio*, esp. *cavallo*; par position : français *tiens*). On a affaire à une *ontologisation* d'un trait de système : il y a perception extra-systémique d'un phénomène qui est, par définition, intra-systémique.

Jakobson, critiquant le modèle biologique de Schleicher et son inconséquence, propose un anti-modèle (où les mots-clés sont *convergence*, *téléologie* et *déterminisme spatial*) en s'appuyant sur une certaine biologie et une certaine géographie sans remarquer (ou sans faire remarquer) qu'il s'agit d'un autre type de naturalisme, conception très curieuse des *sciences sociales* ayant pour objet des sociétés vues comme des organismes soumis à un déterminisme naturel.

Cette théorie de l'influence du *milieu* et de l'hérédité des caractères acquis est une sorte de néo-lamarckisme, influent en Russie dans les années trente : on peut penser à Lysenko. Mais elle s'oppose au *mécano-lamarckisme* de ce dernier en ce que les organismes ont une sorte de *prédisposition* à se ressembler et donc à se rassembler (cf. infra).

Quoi qu'il en soit, la prégnance du modèle biologique dans la pensée des Russes de Prague dans les années trente me semble devoir être soulignée. Cette pensée ne peut en aucun cas se résumer à la formule selon laquelle « c'est un truisme évident, la linguistique est une science sociale, pas une science naturelle ».

²¹ *Recueil des travaux du 1er Congrès des philologues slaves*, II : 542.

Or il peut n'y avoir aucune contradiction entre le caractère social de la langue et le fait que la linguistique soit une science naturelle. Prenons pour exemple le travail de P. Lafargue : *La langue française avant et après la Révolution* (1894).

P. Lafargue est un marxiste, qui présente une théorie sociale de la langue :

le langage est la production la plus spontanée, la plus caractéristique des sociétés humaines.

(op. cit. : 80)

La langue dépend du *milieu* social, mais ce milieu est vu en termes biologiques :

Une langue ne peut pas s'isoler de son milieu social, pas plus qu'un végétal ne peut être transplanté de son milieu météorologique.

(ib. : 81)

Et c'est ce raisonnement de type biologique qui permet à P. Lafargue de rejeter les linguistes de son époque qui veulent faire de la linguistique une science autonome (rôle hypertrophié de l'étymologie pour étudier le sens des mots, au lieu de faire le lien entre la langue et son milieu). Mais l'important ici est que c'est précisément parce que la langue est un fait social (c'est à dire historique et dépendant de son *milieu*) que Lafargue utilise un raisonnement de type biologique :

Une langue, ainsi qu'un organisme vivant, naît, croît et meurt; dans le cours de son existence, elle passe par une série d'évolutions et de révolutions assimilant et désassimilant des mots, des locutions familiales et des formes grammaticales. Les mots d'une langue, de même que les cellules d'une plante ou d'un animal, vivent d'une vie propre : leur phonétique et leur orthographe se modifient sans cesse.

(ib. : 79)

On peut alors revenir au thème du *milieu* chez Jakobson : une étape supplémentaire dans le raisonnement (ou plutôt la série d'affirmations) consiste à introduire des *concordances* entre faits appartenant à des ordres différents :

En confrontant les diverses isophones formant des affinités linguistiques d'une part et la répartition des faits de structure grammaticale d'autre part, on voit se dessiner des faisceaux d'isolignes, de même qu'on est frappé par les concordances entre les limites des associations de langues, d'une part, et quelques limites de géographie politique et physique d'autre part.

Ainsi l'aire des langues monotoniques mouillantes coïncide avec l'ensemble géographique connu sous le nom d'*Eurasia sensu stricto*, ensemble qui se détache

du domaine européen et asiatique par plusieurs particularités de sa géographie physique et politique.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 246)

Il me semble qu'on peut bien parler ici de conception *naturaliste*, même si ce naturalisme est d'un autre type, beaucoup plus complexe, que celui de Schleicher. Mais l'aboutissement du passage est particulièrement représentatif de ce type de pensée :

Il ne s'agit pas de déduire les affinités linguistiques d'un facteur extrinsèque. Ce qui importe actuellement c'est de les décrire et de mettre en relief leurs correspondances avec des unités géographiques de nature différente, sans parti pris et sans généralisations prématurées telles que l'explication de l'affinité phonologique par la parenté, le mélange ou l'expansion des langues ou des communautés linguistiques.

(ib. : 246)

Ce qui est présenté dans ce texte de Jakobson comme nouveau, comme étant le résultat d'une *rupture*, est que les correspondances ne peuvent s'expliquer par une causalité extérieure. Qu'est-ce qui alors fait coïncider ces lignes ? La seule réponse possible, à mon sens, est que c'est la « nature », vue comme un facteur téléologique. Aucune autre explication n'est fournie, et surtout on ne voit pas en quoi le fait que la linguistique soit une science sociale et non pas naturelle nous fournirait la moindre ébauche d'explication.

Nous pouvons repenser au principe du « système où tout se tient » : qu'est ce que ça veut dire que « tout se tient » ? Ce qui se tient, ici, ce sont les « faits », des faits qui *attendent...* :

Pourtant la linguistique, tout en entrevoyant la question troublante des affinités phonologiques, la laisse à tort à la périphérie de ses recherches. Les faits attendent d'être dépouillés et mis au clair.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-1* : 237)

Jakobson critique à de nombreuses reprises la conception de la langue comme organisme. Or il prend pour caution des théories qui ont pour objet des organismes vivants, sous la dénomination générale du « langage scientifique » :

Je trouve les termes de *phonologisation* et de *déphonologisation* mieux appropriés que les termes de *divergence* et de *convergence* que Polivanov a employés dans ses remarquables études sur la déphonologisation [...] puisque dans le langage scientifique ceux-ci sont d'habitude liés à une autre signification. C'est ainsi qu'en biologie on entend par convergence l'acquisition de caractères similaires par des organismes différents, sans s'occuper de savoir s'il s'agit d'organismes apparentés ou non apparentés (Berg, 1922 : chap. IV); de même en linguistique on désigne par convergence des phénomènes similaires dans le

développement indépendant de diverses langues (cf. Meillet (1921) « Convergence des développements linguistiques ». In *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris : 61 sqq).

(Jak., 1931, « Principes... », in *SW-I* : 205)

On peut noter au passage qu'il utilise à tort Meillet pour étayer sa théorie des convergences entre organismes, ou systèmes, non apparentés, puisque Meillet reste strictement dans le cadre d'une famille génétique de langues.

Voici un autre exemple d'utilisation inexplicée d'une caution biologique, dans un texte de la même époque :

Le contact avec la tradition des Encyclopédistes français, de leurs précurseurs et de leurs continuateurs, fut pour la science polonaise du 18^{ème} et du 19^{ème} siècle un levain bénéfique d'où sont sorties des découvertes et des hypothèses extrêmement originales qui n'ont fini par être confirmées et utilisées largement dans le mouvement scientifique international que bien plus tard, et surtout de nos jours. Je me référerai, par exemple, aux liens étroits des vues biologiques de J. Sniadecki (1768-1838) avec la pensée scientifique avancée de la France d'alors [...]; le rôle dirigeant de l'héritage s'unit harmonieusement dans son ouvrage le plus important, *Théorie des êtres organiques* (1804-1838), à la nouveauté étonnante des conclusions et généralisations de l'auteur qui sont entrées dans la science mondiale de l'époque contemporaine et ont poussé une de ses personnalités les plus importantes, V. I. Vernadskij (*La structure chimique de la biosphère de la Terre et de son environnement*, Moscou, 1965), à porter une haute appréciation, tout en l'utilisant d'une manière nouvelle, sur cette «œuvre remarquable par la profondeur de la pensée et sa logique».

(Jak., 1929, « Jazykovedčeskie boi... » cité d'après *ELG-2*, 1973 : 190)

Jakobson s'appuie sur des « vues biologiques », qu'il lie à « la pensée scientifique avancée de la France d'alors », sans donner la moindre indication sur le contenu du livre qu'il commente. On ne saura en rien pourquoi et en quoi la biologie de Sniadecki a eu des « liens étroits » avec « la nouveauté étonnante des conclusions et généralisations de l'auteur (Mroziński) ».

Enfin Jakobson fait une utilisation explicite du modèle biologique (« Les biologistes... », « la biologie moderne... », « la biologie contemporaine, en particulier la russe »²²) à propos de sa théorie des convergences de langues non apparentées. Comme chez Troubetzkoy on y envisage des sortes de *prédispositions initiales* à la convergence, des *tendances communes* d'évolution, ensemble d'expressions appartenant à la théorie de l'*orthogénèse*, élaborée par le biologiste

²² « Remarques... », in *SW-I* : 110.

allemand Theodor Eimer (1843-1898), théorie dont se réclame L. Berg, si souvent cité par Jakobson.

Cette union de l'emprunt et de la convergence rappelle beaucoup le mimétisme dans la conception de la biologie moderne : «les facteurs de ressemblance existaient déjà dès le début chez l'imitateur aussi bien que chez le modèle, et il n'est besoin que d'une certaine impulsion pour les faire se manifester» (Berg, 1922 : 224). La théorie convaincante des biologistes qui dit que le mimétisme est un des cas particuliers de la convergence et que l'on n'est pas fondé à lui attribuer une origine ou une signification particulière (ib. : 229), trouve son pendant dans la langue. La distinction de la reproduction d'un modèle d'avec son modelage est ramenée, dans l'histoire de la langue, à l'absence des hésitations et des tâtonnements qui sont presque inévitables quand il n'y a pas de modèle et qui laissent parfois des traces dans la langue (cf. la circonstance ukrainienne de la chute des yers faibles).

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 107)

Jakobson parle de « disposition phonologique », de « tendances collectives », « tendances de développement », sans jamais définir ces terme :

La langue n'accepte des éléments de structure étrangers que quand ils correspondent à ses tendances de développement. Par conséquent l'importation d'éléments de vocabulaire ne peut pas être une force motrice du développement phonologique, mais tout au plus l'une des sources utilisées pour les besoins de ce développement.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-I* : 241)

Jakobson se situe lui-même, on l'a vu, dans la *modernité scientifique*. Pourtant on trouve déjà chez Whitney une réflexion sur l'histoire, conçue comme développement ouvert et sans finalisme : elle est donc en rupture avec les conceptions organicistes qui prévalaient encore à l'époque de Whitney et amenaient à ne pouvoir envisager la vie des langues que comme la pleine actualisation d'un patron préconçu²³. Certes chez Jakobson le patron n'est pas *entièrement* préconçu, mais la convergence des organismes non apparentés ne peut avoir lieu que s'il y a déjà des « tendances de développement communes ». L'histoire, ainsi, ne peut être un développement ouvert, ce développement est doublement fermé : par un déterminisme géographique (le *milieu*), et interne (les *lois de développement*²⁴).

Si la langue est soumise à tous ces déterminismes, on peut se demander qu'est-ce qui, au juste, évolue. La langue est parfois un objet

²³ Sur ce point, cf. PUECH, RADZINSKI (1978 : 53).

²⁴ Ce que Troubetzkoy appelait « la logique de l'évolution ».

de l'évolution, parfois un « sujet de l'évolution » (expression employée très souvent par Troubetzkoy et rappelée par Jakobson²⁵). Il arrive que « le système » soit envisagé comme « la communauté parlante » :

Ce qui est essentiel ce n'est pas le fait même de l'emprunt, c'est sa fonction du point de vue du système qui emprunte: ce qui est essentiel, c'est que précisément pour l'innovation en question il existe une demande, et que cette innovation est sanctionnée par le système comme répondant aux possibilités et aux besoins de l'évolution de celui-ci.

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 108; texte identique, en russe, dans Jak., 1931, « K xarakt... », in *SW-I* : 149)

Et cette communauté qui a des « demandes » est considérée d'un point de vue phylogénétique :

Le rôle des initiateurs individuels d'un phénomène consiste uniquement à «hâter la phylogénèse», pour employer un terme de la biologie moderne, où il est question de processus similaires : en d'autres termes, ici, «l'ontogenèse anticipe pour ainsi dire sur la phylogénèse» (Berg, 1922 : 49 sqq). Mais, même sans cette condition, une innovation peut être réalisée par la voie de la pure convergence.

(Jak., 1929, « Remarques... ». In *SW-I* : 108)

Pourtant, cette « biologie moderne » est fortement datée : le rapport ontogenèse/ phylogénèse (ou la « loi de la récapitulation » de Haeckel) était réfutée depuis longtemps en biologie, précisément en Russie par K. von Baer (1792-1876).

Notons au passage le mode d'administration de la preuve chez Jakobson, toujours fondé sur des arguments tels que « ces faits sont trop probants/ trop nombreux pour être le fait du hasard » : le non aléatoire est considéré comme preuve, mais en même temps c'est justement ce qu'il cherche à démontrer.

... soumettre à révision les matériaux bruts : certaine convergences sont trop probantes pour n'être que des coïncidences fortuites.

(Jak., 1929, « Remarques... », in *SW-I* : 109)

Il est peu probable que cette symétrie des deux frontières d'une même association soit due au simple hasard.

(Jak., 1938, « Affinités... », in *SW-I* : 246)

Mais aucune explication n'est proposée : le miracle de la découverte de corrélation se suffit à lui-même.

²⁵ Cf. JAKOBSON, 1939, « N.S. Troubetzkoy », in *ELG-2.*, 1973 : 305.

Les objets complexes pensés comme des organismes, et cette fois, à mon avis, de façon non métaphorique, sont un thème prégnant chez l'autre maître du Cercle de Prague : Troubetzkoy. Certes, cette idée est plus nettement présente dans ses œuvres "culturologiques" que linguistiques, mais il est important de souligner combien ce mode de raisonnement a valeur de preuve : ce qui n'est pas organique ne fait pas système, donc ne mérite pas d'être pris en considération.

Pour Troubetzkoy la nation est un organisme :

La cohabitation de la langue populaire et de la langue normative dans le milieu (sreda) du même organisme national est déterminée par un réseau complexe de lignes entrecroisées de communication entre les gens.

(Trub., 1927, « Obščeslav. », in *K probleme* : 55)

Une « entité ethnique » a une « unité organique » :

Tout nationalisme s'appuie sur le sentiment intense de la nature personnelle (ličnostnaja) de l'entité ethnique, c'est pourquoi il affirme l'unité organique et l'originalité de cette entité ethnique (peuple, groupe de peuples ou partie de peuple).

(Trub., 1927, « Obščeevraz. nacionalizm » : 28)

En tant que représentants des tendances occidentalistes abstraites qui sont caractéristiques des anciennes générations de l'intelligentsia russe, ces gens²⁶ ne veulent pas comprendre que pour qu'un Etat existe, il faut avant tout une conscience de l'appartenance organique des citoyens de cet Etat à une totalité, à une unité organique, qui ne peut être qu'ethnique ou de classe, et que, dans les circonstances actuelles, il ne peut y avoir que deux solutions : soit la dictature du prolétariat, soit la conscience de l'unité et de l'originalité de la nation eurasiennne faite de plusieurs peuples, ainsi que le nationalisme eurasiennne.

(ib. : 31)

A propos de la validité de l'emprunt des valeurs culturelles à l'étranger :

Si les valeurs empruntées ne contredisent pas les caractéristiques psychiques générales de la totalité nationale en question, et si elles sont assimilées organiquement, alors, en vertu d'une réciprocité interne naturelle, une force résultante établit un certain équilibre entre les valeurs culturelles de la masse et celles de l'élite.

(Trub., 1921, « Verxi i nazy », cité d'après Trub., 1927, *K probleme...* : 22)

Il faut [...] que les emprunts culturels soit assimilés organiquement et que, à partir des éléments propres et étrangers, se crée une nouvelle totalité unique, adhérant étroitement au psychisme national original de ce peuple.

²⁶ Troubetzkoy fait ici allusion aux émigrés russes qui rêvent d'implanter en Russie les principes de la « démocratie européenne ».

(Trub., 1923, *Vavil.* : 121)

La société est un « organisme social », toujours assimilé à un « organisme national » :

La multiplicité des langues est tellement organiquement liée à l'essence même de l'organisme social, que toute tentative d'anéantir la diversité des nations aurait pour conséquence la stérilisation et la mort des cultures.

(Trub., 1923, *Vavil.* : 108).

Chez Troubetzkoy il n'y a pas d'individus, mais des « membres d'un organisme social », d'un « organisme socio-culturel », d'un « organisme national », ces trois expressions étant rigoureusement synonymiques (1923, *Vavil.*, p. 108, 110, 111). C'est pourquoi les missionnaires catholiques font un travail stérile en convertissant des individus : la religion est une affaire de psychisme national, elle doit être assimilée organiquement par un peuple tout entier :

Le christianisme doit être assimilé organiquement et se fondre intimement dans le psychisme national d'un peuple.

(1923, *Vavil.* : 121)

Le christianisme n'a été adopté de façon organique et féconde que là où il a transformé la culture nationale sans en supprimer la spécificité.

(ib. : 122)

Avec ce type de missionnaires ce ne sont pas des peuples entiers, capables de modifier organiquement leur culture dans un esprit chrétien, mais seulement des individus isolés, qui, par le fait même de leur conversion, se coupent de leur propre tronc culturo-national et deviennent les agents-collaborateurs de propagation des visées économiques et culturelles d'une puissance étrangère.

(ib. : 124)

Une fois de plus il faut s'interroger sur les modes de raisonnement et d'administration de la preuve : il s'agit ici d'une preuve par la *nature*. Un organisme tel que la langue ou la nation a des limites *naturelles* : trop petit ou trop grand, l'organisme n'est pas viable. Seule l'Eurasie (c'est à dire l'ex-empire russe devenu l'URSS) est un organisme dont la taille est *naturelle*. La preuve ontologique de l'existence d'une entité est son *caractère organique* et sa *taille naturelle* :

Tout en comprenant les aspects positifs de la culture nationale, il faut cependant avoir une attitude négative envers un émiettement des nations qui dépasserait une certaine limite organique. [...] Mais à côté de ces conséquences négatives la loi de la diversité des cultures nationales, dans la mesure où la fragmentation culturo-nationale ne dépasse pas une certaine limite organique nécessaire, a pour l'humanité des conséquences bénéfiques, positives.

(1923, *Vavil.* : 112)

Ainsi, pour Troubetzkoy, si les Grecs et les Roumains se font une fausse idée de leur être national profond (les Roumains se prennent pour un peuple latin sous prétexte qu'il y a très longtemps un petit groupe de soldats romains est passé sur ce territoire, les Grecs actuels, mélange de différentes ethnies, et ayant une histoire culturelle balkanique, s'imaginent être les descendants des anciens Grecs), c'est parce que « dans tous ces cas la conscience nationale ne s'élabore pas organiquement »²⁷.

Enfin, l'argument suprême est d'ordre métaphysique. En dernière instance, c'est un principe transcendant qui préside aux destinées des langues et des cultures : les lois de la vie, de la nature, sont les lois de Dieu.

Comme tout ce qui est naturel, qui provient des lois de la vie et de l'évolution, établies par Dieu, ce tableau [de la diversité des langues et des cultures, *P.S.*] est grandiose dans sa complexité immense et inconcevable à l'homme, complexité qui est en même temps harmonieuse. Et toute tentative de la détruire par la main de l'homme, de remplacer une unité organique naturelle de cultures vivantes fortement individualisées par l'unité mécanique d'une culture universelle impersonnelle²⁸, ne laissant pas de place aux manifestations de l'individualité, et indigente de par son extrême abstraction est à l'évidence anti-naturelle, contraire aux lois de Dieu et sacrilège.

(1923, *Vavil.* : 119)

Je peux maintenant élargir mon hypothèse de l'origine *naturaliste* du structuralisme des Russes de Prague. Si l'on observe les couples d'opposition constamment utilisés, comme « mécanique/ organique », « individu/ membre de l'organisme national », il est difficile de ne pas penser au discours anti-Lumières (ce qu'on appelle en anglais « the Counter-Enlightenment », cf. Berlin, 1977), en particulier au conservatisme social du légitimisme catholique contre-révolutionnaire

²⁷ TROUBETZKOY (1921) *Ob istinnom...* : 82.

²⁸ Ce texte de 1923 de Troubetzkoy n'est pas dirigé contre la politique nationale des bolcheviks mais contre les Occidentaux (nommés « Romano-Germains »), qui cherchent à imposer leurs valeurs culturelles au monde entier et, en particulier, à la Russie.

français. On peut citer, par exemple, J. de Maistre : *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, L. de Bonald : *Recherches philosophiques*, Lamennais : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Ce qui unit ces textes est l'opposition à une vision conventionnaliste en matière de langage (à la manière de Locke ou de Condillac), et à toute médiation d'un pacte social ²⁹.

Les "ultras" L. de Bonald et J. de Maistre insistent sur l'*unité organique* du corps social, à laquelle on ne saurait porter atteinte sans courir le risque de voir s'effondrer la société toute entière et défendent ainsi les hiérarchies et les valeurs traditionnelles contre l'héritage des Lumières, l'individualisme libéral et la philosophie du contrat.

Rien ne prouve que Jakobson ait lu en entier *Les soirées de Saint-Pétersbourg*. Il n'en cite toujours que la même phrase : « Ne parlons donc jamais de hasard ni de signes arbitraires ». Mais il la cite avec constance (régulièrement dans les années trente, il y revient à la fin de sa vie dans les *Dialogues*, p. 87). Il lie deux aspects importants de ce type de pensée, par sa critique de l'arbitraire du signe (chez J. de Maistre cela s'adressait à Condillac, Jakobson s'en sert contre Saussure) et son refus du hasard, au nom du déterminisme historique.

Troubetzkoy, lui, ne cite pratiquement jamais ses sources. Peut-être n'a-t-il jamais lu précisément les textes en question. Mais on peut parler d'un *courant de pensée* qui, lui, a une histoire bien précise. En Russie il passe par la vision slavophile et par la lecture "de droite" de Hegel. Certes, voir chez Troubetzkoy la participation à un courant de pensée qui rappelle la réaction catholique anti-révolutionnaire en France est un paradoxe, quand on sait combien pour Troubetzkoy orthodoxie et catholicisme sont deux mondes totalement inconciliables. Mais en fait les *courants de pensée* se jouent des frontières. Il ne s'agit pas ici d'histoire des cultures nationales. Ce qui importe, ce ne sont pas les différences superficielles au niveau des noms et des déclarations. Ce sont les thèmes de réflexion, l'argumentation, la façon de poser des ensembles d'arguments positifs et négatifs.

On évitera ainsi la problématique de "l'influence" de X sur Y : même si Jakobson et Troubetzkoy n'ont jamais lu L. de Bonald, ils ont nécessairement lu des gens qui l'avaient lu, ou qui avaient baigné dans un même courant d'idées, ou qui avaient, par des voies différentes ou détournées, reconstitué la même thématique.

²⁹ Sur ce sujet, cf. ECO (1994 : 136-137); KOYRÉ (1971); BERLIN (1992).

Une deuxième source de ce courant d'inspiration des Russes de Prague est Schelling et la Naturphilosophie allemande. A la différence de la France, le monde culturel russe n'a jamais été coupé d'un lien direct avec ce trait particulier de la culture allemande, disqualifié, déconsidéré rapidement en France sous l'influence du positivisme.

Prenons comme seul exemple la notion de supériorité de la science synthétique sur la science analytique, qui fut un des thèmes centraux de la *Naturphilosophie*, dans ce grand courant de pensée pour qui la réussite d'une enquête scientifique était toujours de montrer l'*unité* et la *totalité* des phénomènes à décrire³⁰.

Le russiste étudiait le russe dans le contexte des langues slaves, mais absolument pas dans celui des langues de Russie. Restaient dans l'ombre les problèmes de développement convergent et de l'action réciproque multiforme des langues de Russie, c'est à dire justement cet ensemble de questions que la linguistique a pour vocation d'introduire dans les disciplines synthétiques ayant la Russie pour objet.

(Jak., 1931, « K xarakt... », in *SW-I* : 148)

De même Troubetzkoy, dans son introduction à son recueil *Vorlesungen über die altrussische Literatur*³¹ fait une distinction fondamentale entre les civilisations à dominante *analytique* et celles à dominante *synthétique*. Dans les premières domine l'autonomie, la séparation des domaines culturels (religion, éthique, droit, science, philosophie, art), dans les secondes tous ces domaines s'interpénètrent et fonctionnent en étroite interdépendance. Pour Troubetzkoy, Byzance et la Russie ancienne sont de parfaits exemples de cultures *synthétiques*, où l'*esthétique* et le *religieux* unifient le système culturel en une *totalité*³².

La Naturphilosophie est une appréhension de l'univers dans sa totalité, qui rejette l'émiettement du savoir, caractéristique de l'empirisme de l'époque des Lumières. Son orientation ontologique ne s'accommode pas de la révolution mécaniste, qui avait imposé un régime de dissociation et de dispersion du savoir. En réaction contre l'esprit analytique du 18^{ème} siècle, les *Naturphilosophen* cherchent à restaurer l'unité perdue, pour retrouver une compréhension globale du monde (dans les années 1920 on aurait dit *holistique*). Goethe n'adhérait pas à tous les dogmes de la Naturphilosophie, mais il reflète bien l'esprit de

³⁰ Cf. la formule mise à la mode par Lessing : ἓν καὶ πᾶν (l'Un et le Tout).

³¹ Edition postume (1973), une version anglaise du texte a été publiée en 1954.

³² TROUBETZKOY (1973 : 8-13).

son temps avec des déclarations comme celle-ci (à propos du savoir scientifique) :

Que toute dissociation soit supprimée, ce qui est séparé ne soit plus considéré comme tel, mais que la totalité soit embrassée dans l'unité d'une même origine et d'un même concept.

(Goethe, 1806 : 80, cité d'après Gusdorf, 1993 : 415)

Notons enfin que c'est à partir de la Naturphilosophie que se définissent les grandes thèses holistiques concernant l'étude des totalités organiques. On y trouve une critique de la méthode mécanistico-analytique, caractérisée par les sciences physico-chimiques : cette méthode devient inadéquate quand on l'applique à l'étude des totalités comme les organismes biologiques. Et cette critique débouche sur l'idée que la totalité est plus que la somme de ses parties (exemple classique : une mélodie ne se réduit pas à la somme des notes qui la composent).

2. STRUCTURE OU TOTALITÉ ?

Pour terminer, je formulerai la thèse suivante : il y a, malgré les apparences et malgré les déclarations, une composante profondément *ontologique* dans le structuralisme de Jakobson et Troubetzkoy.

Prenons, par exemple, un texte qu'on peut considérer comme l'un des manifestes du structuralisme :

Si nous voulions caractériser brièvement la pensée directrice de la science actuelle dans ses manifestations les plus variées, nous ne trouverions pas d'expression plus juste que *structuralisme*. Chaque ensemble de phénomènes que traite la science actuelle est envisagé, non comme un assemblage mécanique, mais comme une unité structurale, comme un système, et la tâche fondamentale est de découvrir ses lois intrinsèques — aussi bien statiques que dynamiques. Ce n'est pas l'impulsion extérieure, mais les conditions intérieures de l'évolution, ce n'est pas la genèse sous son apparence mécanique, mais la fonction, qui sont au centre de l'intérêt scientifique actuel.

(Jak., 1929, « Romantické... », in *ELG-2* : 9)

L'important à noter ici est l'expression « chaque ensemble de phénomènes » : les « ensembles de phénomènes » sont des *données de départ*, dont il convient *ensuite* d'étudier les « lois intrinsèques » et les « conditions intérieures de l'évolution ». Il n'est pas question ici de *point de vue*, on ne trouvera pas d'interrogation sur le mode de constitution de l'objet de science.

Voici un autre exemple, tiré de la nécrologie de Troubetzkoy par Jakobson. Dans ce texte, le réel est un Tout structuré :

Troubetzkoy comprenait que cet esprit systématique et totalisant était très caractéristique des toutes premières acquisitions de la science russe, et déterminant pour son œuvre personnelle. Il possédait la faculté rare, essentielle pour lui, de découvrir le systématique dans tout le perçu [...]. Toujours, également, il dirigeait son étonnante mémoire vers le systématique, les faits s'emmagasinaient en schémas qui eux-mêmes s'ordonnaient en classes bien constituées. Rien ne lui était plus étranger ni ne lui paraissait plus inadmissible qu'un catalogue mécanique. Le sentiment d'un lien interne, organique, entre les éléments à répartir ne le quittait jamais et le système ne restait jamais suspendu en l'air, arraché aux autres données. Au contraire, la réalité dans son ensemble lui apparaissait comme un système de systèmes, une unité hiérarchique grandiose d'accords multiples, dont la construction enchaîna ses réflexions jusqu'à ses derniers jours. Il était prédisposé intérieurement à une conception totalisante du monde, et il ne s'est découvert lui-même complètement que dans la science structurale.

(Jak., 1939, « N.S. Trubetzkoy », in *ELG-2* : 298)

On voit que la pensée holistique peut s'interpréter de deux façons :

- 1) soit seule la relation permet de découvrir les entités, mais ces entités *existent* en tant qu'objets de science, pas en tant qu'objets empiriques;
- 2) soit les éléments d'une totalité sont liés entre eux, comme les organes d'un organisme, qui *existent* physiquement, mais ne sont compréhensibles qu'en fonction de leur rôle dans l'économie vitale de l'organisme.

La première conception est celle de Saussure : le système est une construction hypothétique du chercheur, en fonction d'un certain *point de vue*. La seconde est celle du Cercle de Prague : pour Jakobson et Troubetzkoy, c'est la réalité elle-même qui est systématique (le monde est systématique). C'est pour cela que je propose d'appeler leur pratique scientifique un *structuralisme ontologique* (non pas physicaliste, certes, mais ontologique).

Milner a montré combien, en opposition aux critères de scientificité de *notre tradition* (écarter, exclure, distinguer), Jakobson prend tout :

pour lui, l'abondance et l'inclusion incessamment poursuivies doivent régir la pensée.³³

³³ MILNER (1982 : 334).

C'est que, dans le monde de Jakobson et Troubetzkoy, tout est lié, il n'y a pas d'autonomie des différents systèmes. Ceux-ci sont séparés horizontalement, (les langues de l'Eurasie sont structurellement complètement différentes de celles de l'Europe de l'Ouest), mais ils sont liés verticalement (les sols, le climat, la culture, la mentalité, les langues, la religion) se répondent et « convergent ». Au contraire dans le monde de Saussure, il y a nécessairement une autonomie de la langue en tant que système de signes arbitraires (c'est le principe de la valeur).

On peut dire que Saussure est fondamentalement anti-substantialiste : la notion de valeur, la définition négative des unités débouche sur ce que sera plus tard la notion de *modèle*. La langue saussurienne est un objet abstrait, potentiel, virtuel, fait de relations oppositives.

Pour Troubetzkoy et Jakobson, en revanche, *il y a* des phénomènes, qui préexistent à l'investigation³⁴. Le fait que tout est lié est plus une pensée de l'Un et du Tout qu'une pensée de la *valeur*.

Prenons par exemple le reproche constant que les Pragois adressent à Saussure : la séparation stricte entre synchronie et diachronie. Leur argument fondamental est que « la synchronie n'existe pas ».

Or T. de Mauro l'a montré clairement, au sujet des tentatives de « dépassement » de cette opposition, toute réflexion *ontologique* sur le concept de *langue* chez Saussure est hors de propos :

On a cru communément que la distinction se place, pour Saussure, *in re* : l'objet « langue » a une synchronie et une diachronie, comme M. Durand a un chapeau et une paire de gants.

(De Mauro, 1979 : 452)

Pour Saussure la langue est un objet construit, un *point de vue*. Pour les Russes de Prague, la langue est une sorte de norme collective, qui *contient* des tendances conservatrices et des innovations, par la cohabitation de plusieurs générations de locuteurs, c'est un « ensemble de phénomènes » qui a un caractère structuré, c'est à dire que ces phénomènes sont liés entre eux, et que l'ensemble est lui-même lié à d'autres entités. Le malentendu est total : on ne parle pas de la même chose. On pourrait dire que les Pragois ont une attitude *réaliste* envers la

³⁴ La distinction entre *objet de connaissance* et *objet réel* est une terminologie althusserienne, donc anachronique par rapport à notre période. Mais il s'agit d'une distinction fondamentale, qui s'applique parfaitement aux termes de cette discussion.

langue, alors que Saussure a une attitude *nominaliste*³⁵ : c'est le point de vue qui crée l'objet. Pour Jakobson et Troubetzkoy la structure est immanente à l'ordre des choses, pour Saussure elle n'appartient qu'à l'objet construit : la langue. On comprend alors que l'opposition langue/ parole n'ait pas de sens pour le Cercle de Prague (à l'exception notable d'une phrase unique des *Principes* de Troubetzkoy).

Pour Saussure c'est le point de vue qui crée un objet structuré, alors que pour les Pragoïs la structure est une donnée de départ, une propriété de l'objet réel.

Pour Saussure la langue est un système *construit* par le linguiste (la réalité empirique est insaisissable dans sa totalité), pour Jakobson et Troubetzkoy la langue est un objet ontologiquement structuré, formant totalité, qui attend d'être *découvert* par le linguiste. Benveniste se situe parfaitement dans la lignée saussurienne quand il dit :

Nous croyons pouvoir atteindre directement le fait de langue comme une réalité objective. En vérité, nous ne le saisissons que selon un certain point de vue, qu'il faut d'abord définir. Cessons de croire qu'on appréhende dans la langue un objet simple, existant par soi-même, et susceptible d'une saisie totale. La première tâche est de montrer au linguiste "ce qu'il fait", à quelles opérations préalables il se livre inconsciemment quand il aborde les données linguistiques.

(PLG-1 : 38)

La querelle philosophique ressemble à un dialogue de sourds : pour les Pragoïs, la synchronie *n'existe* pas. Mais Saussure n'a jamais dit que cela *existait* : il en fait une nécessité d'analyse, qui débouche sur la théorie de la *valeur* : ³⁶

La langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes.

(CLG : 116)

C'est bien le point de vue qui détermine l'objet de connaissance. Ainsi la question « combien de phonèmes y a-t-il en russe » n'a pas de sens au point de vue ontologique. On peut discuter à l'infini pour savoir si il y en a 36 ou 37, selon que l'on *considère* que ce qui est noté en cyrillique "Ш" représente un phonème ou bien deux. Le problème n'est pas d'observer de plus en plus minutieusement, comme on observe les étoiles à travers un télescope de plus en plus perfectionné. La

³⁵ Ce nominalisme est de type *épistémologique* : il n'exclut pas qu'il y a quelque chose à modéliser.

³⁶ Sur cette discussion, cf. FONTAINE (1974 : 63-67).

réponse n'est pas à découvrir dans la réalité empirique mais dans la capacité du modèle à rendre compte des observables.

Cette différence entre le structuralisme pragois et celui de Genève est fort mal connue dans le monde francophone. Ainsi le *Dictionnaire des notions philosophiques, Encyclopédie philosophique universelle*, (PUF, 1989) parle des « premiers structuralistes » comme s'il s'agissait d'une classe homogène :

Au linguiste, donc, incombe la tâche de construire son objet: de plus, il n'y a rien de substantiel dans la langue : la substance — phonique ou graphique — ne sert qu'à manifester la langue, qui est « forme », découpage fait dans la substance, où les signes et les unités minimales sont ce que les autres ne sont pas. Pour les saisir, dans ce jeu d'oppositions et de différences qu'est la langue, la méthode ne peut être qu'immanente, ce qui signifie ceci : lorsque le structuraliste a délimité son objet (établi un corpus, distingué des niveaux pour lesquels ses concepts sont opératoires), il s'interdit, pour en comprendre la structure, de la rapporter à une instance qui lui serait extérieure, comme Dieu, la nature, le peuple, l'histoire (et son sens), l'auteur... Tout l'objet, mais rien que l'objet, tel est le but que se sont fixé les premiers structuralistes; telle est aussi l'origine de l'objection de « clôture », partiellement fondée, qui leur a été adressée.

(article « Linguistique » : 2470)

CONCLUSION

Non seulement le structuralisme a une préhistoire très complexe (la coupure, ou rupture, est infiniment moins nette que les protagonistes du mouvement ne l'avaient affirmé), mais encore dans certaines variantes du structuralisme lui-même, en l'occurrence chez les Russes de Prague, il y a des restes d'une épistémè ancienne. Pensons à ce que dit Jakobson de Troubetzkoy dans sa nécrologie : « il était historien dans l'âme ». Il est étonnant que peu de chercheurs en Occident aient pris au sérieux ce genre de déclaration.

Y a-t-il eu, avec le Cercle de Prague, un *changement de paradigme* ?

Un paradigme est pour Kuhn un *système de croyances* qui permet à une communauté scientifique de fonctionner. Il s'agit d'un phénomène transitoire : une fois que son potentiel intellectuel est épuisé, il reflue devant l'avalanche de découvertes, de faits nouveaux qu'il ne parvient plus à expliquer, tout en ayant contribué à les faire découvrir.

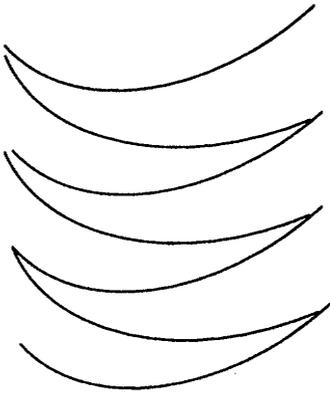
La théorie des paradigmes telle qu'elle vient d'être résumée est mal adaptée à l'histoire des idées linguistiques. D'une part il peut y avoir pendant longtemps coexistence de paradigmes totalement divergents, dont aucun ne parvient à rendre les autres absolument obsolètes. Il peut y avoir ignorance réciproque, pas renversement.

D'autre part les paradigmes, ou écoles, ou mouvements, tendances... peuvent intégrer des parties d'un autre pour les réinterpréter, les utiliser d'une autre façon.

C'est ce qui, à mon sens, s'est passé avec le structuralisme pragois. Il a eu besoin, dans sa critique du paradigme antérieur, de prendre appui sur un paradigme plus ancien encore : la *Naturphilosophie*, sinon le néo-platonisme (la philosophie du Tout), pour faire avancer l'idée de structure. Jakobson et Troubetzkoy s'appuient sur une démarche de type naturaliste pour fonder une science « sociale », tout en affirmant exactement le contraire.

Jakobson et Troubetzkoy ne sont pas des Naturphilosophen, pas plus qu'ils ne sont des légitimistes catholiques. Mais ils s'appuient sur un type de pensée qui a à voir avec ces courants philosophiques et idéologiques, dont l'histoire est marquée par une opposition nette à l'esprit des Lumières et à un certain type de travail en biologie, pour participer à leur façon au mouvement structuraliste, au risque (parfois conscient) de créer des malentendus, de fausses unanimités, de fausses alliances. L'important est pourtant que cette série tourmentée de malentendus ait amené à l'invention de la phonologie qui, même si ses origines sont contradictoires, a pu fonctionner et être partagée par des chercheurs d'orientations "idéologiques" les plus diverses.

Si l'on doit bien chercher la préhistoire, la "période d'incubation" du structuralisme pragois dans l'histoire des idées du premier tiers du 19^{ème} siècle, on ne peut s'en tenir à une explication totalement continuiste (c'est la position de Percival, 1969). Mais un modèle strictement discontinu, du type d'une *coupure épistémologique* avec un avant et un après rendant impossible le retour à l'état antérieur, est ici difficilement tenable. Il faut rechercher un modèle plus proche de celui des *catastrophes* de R. Thom ou de la *came* d'A. Culioli. On proposera ici le modèle du balancier dont le point d'attache est lui-même mobile : chaque retour du balancier revient vers le point de départ mais à une hauteur supplémentaire :



Plutôt que de coupure franche, il faudra parler ici d'avancées et de reculs, de zigzags, mais surtout de reconfigurations incessantes. Ceci ne me semble pas remettre en cause l'épistémologie de type bachelardien, plutôt la complexifier, en remettant le champ d'étude dans la perspective de la « longue durée », du « temps long ».

Dans cette perspective, Jakobson et Troubetzkoy, chacun à sa façon, sont à prendre comme un maillon intermédiaire de la lente reconfiguration du paradigme organiciste en paradigme structuraliste, dans ce mélange d'intuitions fulgurantes et d'engluement dans une pensée sinon substantialiste, du moins naturaliste et biologiste qui est la leur. Leur vision des systèmes globaux est une étape contradictoire, hésitante, vers ce que E. Morin 60 ans plus tard appellera la *pensée complexe*. Mais leur hyperdéterminisme les empêche de penser encore la complexité comme système ouvert. Chez eux il s'agit d'une totalité fermée. Or la complexité n'est pas la totalité. Ils ont entrevu la complexité du réel (« tout est lié »), mais l'idée est encore si neuve et si audacieuse qu'ils ne pouvaient que s'appuyer sur des théories existantes bien que discréditées (la Naturphilosophie), ce qui a débouché sur la notion de simplicité ontologique (la notion d'harmonie et équilibre) et non pas méthodologique des systèmes. On trouve chez eux une intrication de formes multiples de rationalité scientifique et de croyances traditionnelles, de représentations métaphysiques, de recherches d'entités immatérielles et de quête ontologique. Il y a cohabitation, coexistence de deux paradigmes : l'immatériel (valeur relative, oppositive) et l'ontologique, le naturel (avec les notions de préméditation, de téléologie,

de logique interne). Chez Jakobson et Troubetzkoy *la langue est un sujet*. Ils sont à la fois en arrière (organicisme) et en avant (la phonologie comme science de l'immatériel). Leur définition des unités est marquée par une tension constante entre substantialisme et immatéralisme. Mais jamais chez eux la langue n'est le résultat de la construction du chercheur, ce n'est pas un point de vue, jamais elle ne s'oppose à la parole comme un objet de connaissance à un objet réel.

L'affirmation de Jakobson selon laquelle la nouvelle science doit avoir pour nom *structuralisme* doit s'entendre non pas à la façon de Saussure, mais à partir d'un autre cheminement, que nous pourrions appeler un *structuralisme ontologique*. Pourtant il ne faut pas à notre tour créer des cloisons étanches. Ces deux conceptions si différentes de la structure, celle de Prague et celle de Genève, avaient suffisamment en commun pour être transformées en une synthèse féconde, par exemple chez A. Martinet.

© Patrick Sériot

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1966). *PLG-1 : Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, t. 1.
- BERG, L. S. (1922). *Nomogenez*. Petrograd.
- BERLIN, I. (1977). « Counter-enlightenment ». In *Dictionary of the history of ideas*. New-York : Scribner, t. 2, p. 100-112.
- (1992). « Joseph de Maistre and the origins of fascism ». In *The Crooked Timber of Humanity*. New York : Vintage Books, p. 91-174.
- BRÖNDAL, V. (1935). « Structure et variabilité des systèmes morphologiques ». In *Scientia*, août.
- CASSIRER, E.. (1945). « Structuralism in Modern Linguistics ». In *Word*, vol. I, n° 2, p. 99-120.
- DUCROT, O., TODOROV, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- ECO, U. (1994). *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Paris : Seuil.
- FLAHAULT, F. (1984). *La parole intermédiaire*. Paris : Seuil.
- FONTAINE, J. (1974). *Le Cercle de Prague*. Paris : Mame.
- GASPAROV, B. (1987). « The Ideological Principles of Prague School Phonology ». In *Language, poetry and poetics : the generation of the 1890s : Jakobson, Trubetskoy, Majakovskij : proceedings of the first Jakobson Coll. MIT*. K. Pomorska et al. (éds.). Berlin, New York : Mouton de Gruyter, p. 49-78.
- GOETHE. (1806). « Zur Farbenlehre ». In (1973). *Die Schriften zur Naturwissenschaft*. Weimar, Abteilung II, Bd. IV.
- GUSDORF, G. (1993). *Le romantisme*. Paris : Payot, t. 2.
- HEWSON, J. (1990). « Un système où tout se tient : Origin and evolution of the idea ». In *History and Historiography of Linguistics : 4th Intl. Conference on the History of the Language Sciences (ICHOLS 4)*. Trier, 2 vol. K. Koerner, H.-J. Niederhe (éds.). Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins, p. 787-794.
- HOLENSTEIN, E. (1984) « Die russische ideologische Tradition und die deutsche Romantik ». In *Das Erbe Hegels*. R. Jakobson, H.-J. Gadamer, E. Holenstein (éds.). Frankfurt a/M : Suhrkamp, p. 21-135.
- (1987). « Jakobson's philosophical background ». In *Language, poetry and poetics : the generation of the 1890s : Jakobson, Trubetskoy, Majakovskij : proceedings of the first Jakobson Coll. MIT*. K. Pomorska et al. (éds.). Berlin, New York : Mouton de Gruyter, p. 15-31.

- (1988). *R. Jakobson. Semiotik. Ausgewählte Texte 1919-1982*. Frankfurt a/ M : Suhrkamp.
- IVIČ, M. (1970). *Trends in Linguistics*. Paris, La Haye : Mouton.
- JAKOBSON, R. (1929). « Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik ». In *Slavische Rundschau*. Prague, 1, p. 629-646, repris dans HOLENSTEIN (1988), p. 50-70.
- (1929). « Romantické všeslovanství — nová slavistika ». In *Čin*. Prague, 31 octobre, p. 10-12 [Le panslavisme romantique, une nouvelle slavistique].
- (1929). « Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves », repris dans *SW-1*, p. 7-116.
- (1931). « Principes de phonologie historique », repris dans *SW-1*, p. 202-220.
- (1932). « La scuola linguistica di Praga », repris dans *SW-2*, p. 539-546.
- (1938). « Sur la théorie des affinités phonologiques entre les langues », repris dans *SW-1*, p. 234-246.
- (1963). « Efforts towards a Means-Ends Model of Language in Interwar Continental Linguistics ». In *Trends in Modern Linguistics*. Utrecht, Anvers; trad. française in (1973) *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit, vol. 2, p. 312-317.
- (1971). *SW-1 : Selected Writings, I*. La Haye, Paris : Mouton.
- (1971). *SW-2 : Selected Writings, II*. La Haye, Paris : Mouton.
- (1973). *ELG-2 : Essais de linguistique générale, vol. 2*, Paris, Minuit.
- (1973a). « Recherche d'un modèle des moyens et des fins dans la linguistique européenne de l'entre-deux-guerre ». In JAKOBSON, R. (1973), p. 312-317 (texte original anglais de 1963, dans JAKOBSON R. *SW-1*, p. 522-526).
- (1980). *Dialogues avec K. Pomorska*. Paris : Flammarion.
- KOERNER, K. (1975). « European Structuralism : early beginnings ». In *Current Trends in Linguistics*. La Haye : Mouton, 13 : 2, p. 717-827.
- KOYRE, A. (1971). « Louis de Bonald ». In *Etudes d'histoire de la pensée philosophique*. Paris : Gallimard, p. 126-145.
- KUHN, T.S. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. Univ. of Chicago Press; trad. française : (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.
- LAFARGUE, P. (1894). « La langue française avant et après la Révolution ». In *L'Ere nouvelle*, janvier-février; repris dans CALVET L.-J. (1977). *Marxisme et linguistique*. Paris : Payot, p. 79-144.
- (1990). *Lingvističeskij encyklopedičeskij slovar'* [Encyclopédie linguistique]. Moscou : Sovetskaja encyklopedija.
- MALDIDIER, D., NORMAND, C., ROBIN, R. (1972). « Discours et idéologie : quelques bases pour une recherche ». In *Langue française*, n° 15.
- MAŃCZAK, W. (1970). *Z zagadnień językoznawstwa ogólniego* [Problèmes de linguistique générale]. Warszawa : Ossolineum.

- MATEJKA, L. éd. (1978). *Sound, Sign and Meaning*. Ann Arbor : Michigan Slavic Contributions.
- MEILLET, A. (1921). « Convergence des développements linguistiques ». In *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris : Champion [texte de 1918].
- MILNER, J.-C. (1982). « A Roman Jakobson, ou le bonheur par la symétrie ». In *Ordres et raisons de langue*. Paris : Seuil, p. 329-337.
- PEETERS, B. (1990). « Encore une fois où tout se tient ». In *Historiographia linguistica*, XVII, p. 427-436.
- PERCIVAL, K.W. (1969). « Nineteenth-century origins of twentieth-century structuralism ». In *Papers from the Vth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, p. 416-420.
- PUECH, C., RADZYNSKI, A. (1978). « La langue comme fait social : fonction d'une évidence ». In *Langages*, 49, p. 46-65.
- SAUSSURE, F. de (1967-1968). *Cours de linguistique générale*. Ed. critique par R. Engler. Wiesbaden : Harrassowitz.
- SERIOT, P. (1993). « La double vie de Trubetzkoy, ou la clôture des systèmes ». In *Le Gré des langues*, n° 5, p. 88-115.
- (1994). « Aux sources du structuralisme : une controverse biologique en Russie ». In *Etudes de Lettres*. Lausanne, janvier-mars, p. 89-103.
- STEINER, P. (1978). « The Conceptual Basis of Prague Structuralism ». In Matejka (éd.). (1978), p. 351-385.
- TOMAN, J. (1981). « The Ecological Connection : a Note on Geography and the Prague School ». In *Lingua e stile*, 16, p. 271-282.
- (1992). « Opređeljajušćie obrazy myšlenija N.S. Trubeckogo » [Les images déterminantes de la pensée de Troubetzkoy]. In *Vestnik MGU*, serija 9, n°5, p13-36.
- TROUBETZKOY N.S. (TRUBECKOJ N.S.) (1921). « Ob istinom i ložnom nacionalizme » [Sur le vrai et faux nationalisme]. In *Isxod k Vostoku*. Sofia, p. 71-85.
- (1921). « Verxi i nizy ruskoj kul'tury. Etničeskaja osnova ruskoj kul'tury » [Les étages supérieur et inférieur dans la culture russe. La base ethnique de la culture russe]. In *Isxod k Vostoku*. Sofia; cité d'après TRUBECKOJ, N.S. (1927). « K probleme... ».
- (1923). « Vavilonskaja bašnja i smešenie jazykov » [La Tour de Babel et la confusion des langues]. In *Evrazijskij vremennik*. Berlin, 3, p. 107-124.
- (1927). « Obščeslavjanskij èlement v ruskoj kul'ture » [L'élément panslave de la culture russe]. In *K probleme ruskogo samopoznanija*, p. 54-94.
- (1927). « Obščeevrazijskij nacionalizm » [Le nationalisme pan-eurasien]. In *Evrazijskaja xronika*. Paris, 9, p. 24-3 .

-
- (1927). *K probleme russkogo samopoznanija (Sbornik statej)* [Le problème de l'auto-connaissance russe]. Paris.
 - (1954). « Introduction to the History of Old Russian Litterature ». In *Harvard Slavic Studies*, II, p. 91-103.
 - (1973). *Vorlesungen über die altrussische Literatur*. Firenze : Studia historica et philologica (Section slavica). R. Picchio (éd.). (postface de R. Jakobson), 167 p.
 - (1985). *LN : Letters and Notes*. JAKOBSON, R. éd. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton.
 - (1986). *Principes de phonologie*. Paris : Klincksieck.
 - VIEL, M. (1984). *La notion de marque chez Trubetskoy et Jakobson. Un épisode de la pensée structurale*. Paris : Didier-Erudition.

Remarques sur le vocabulaire idéologique de Jakobson

Jindřich TOMAN
Université du Michigan

LA BIBLIOGRAPHIE DE JAKOBSON entre 1915 et 1939 se compose de près de deux cents publications comptant aussi bien des livres, des articles scolaires que des commentaires journalistiques. A considérer ces textes d'un point de vue philologique, on reconnaît rapidement un univers unique de mots qui se caractérisent par une rhétorique et une utilisation spécifiques de certains mots-clés. Dans le texte qui suit, je me concentrerai sur quelques mots-clé de Jakobson, pour la plupart extraits de textes considérés comme marginaux, tels que notices nécrologiques, hommages, comptes rendus de congrès, articles d'encyclopédie, etc., afin de montrer que cet ensemble de mots-clé est bien structuré et cohérent. Le matériau étudié ici s'appuie sur Toman (1984); une étude plus approfondie pourra être consultée dans Toman (à paraître).

L'utilisation par Jakobson du terme *mécanique* constitue un cas instructif pour commencer l'analyse. Déjà en 1920, Jakobson fait remarquer avec insistance qu'on ne peut pas traiter le langage poétique comme « une union mécanique d'unités linguistiques » (Flejšman, 1977 : 127). Ce type de traitement a été maintenu tout au long des années vingt.

Un entassement *mécanique* dû au jeu du hasard ou de facteurs hétérogènes — telle est l'image de l'idéologie européenne prédominante de la seconde moitié du 19^{ème} siècle. L'idéologie contemporaine [...] met en relief [...] au lieu d'une addition *mécanique* un système fonctionnel [...].

(Jakobson, 1929a : 100, souligné par moi, J.T.)

Dans le même passage, l'univers d'Einstein est opposé, en des termes similaires, à la vieille conception de l'univers - l'ancien point de vue est dit « mécanique » (ibid.). La psychologie associative du 19^{ème} siècle est aussi caractérisée par cet adjectif; cette approche psychologique fait recours à « des enchaînements d'associations mécaniques » (ibid.).

Les années trente fournissent d'autres cas d'applications de l'épithète « mécanique », dans des contextes variés. Dans tous les cas, le jugement négatif demeure: le spécialiste tchèque de littérature, V. Jirá, applique la psycho-analyse « mécaniquement » (Jakobson, 1931a : 452); c'est une erreur dangereuse d'effectuer « une distinction mécanique et simpliste entre la langue poétique et la langue pratique » (Jakobson, 1932a : 114); l'approche naturaliste qui domine au 19^{ème} siècle ne reconnaît que « les relations de quantité et de causalité mécaniques » (Jakobson, 1933 : 639). De même, dans la notice nécrologique dédiée à Troubetzkoy, la causalité est une des catégories de la vision mécanique du monde (Jakobson, 1939a : 68).

Les articles de linguistique de Jakobson, brefs mais importants, écrits pour l'Encyclopédie tchèque *Otto* constituent une autre source utile pour étudier ce mot-clé: les néogrammairiens sont restés « à la traîne d'une approche mécanistique » (Jakobson, 1935b : 1214); leur insistance sur l'infailibilité des lois phonétiques s'avère « trop mécanistes » (ibid.). Finalement, dans le structuralisme, une nouvelle définition est donnée de la langue, incompatible avec celle des néogrammairiens :

La langue n'est pas un conglomérat accidentel et mécanique, mais un tout; ses composantes individuelles ne peuvent être comprises que par leur relation au tout.

(Jakobson, 1935a : 1214)

Le mot *mécanique* n'est pas le seul anathème lancé contre le positivisme; il y a tout un ensemble de textes dans lesquels les termes *atome* et *atomistique* viennent illustrer la malencontreuse méthodologie de l'époque précédente :

En opposition à l'étude atomistique des composantes individuelles de la versification [...] est en train de se développer une conception de la versification qui considère les parties comme intrinsèquement déterminées par le tout, et le tout déterminé par ses parties.

(Jakobson, 1936a : 214)

Pour un chercheur tourné vers le naturalisme, l'inventaire des sons du langage se désintérait en une quantité énorme d'atomes fluctuants, qu'ils soient de nature articulatoire ou accoustique.

(Jakobson, 1939b : 280)

D'autres occurrences du terme vont dans le même sens: le naturalisme « réduit la réalité à une poussière atomique » (Jakobson, 1933 : 639); la science européenne est en train de lutter pour le

« dépassement des méthodes atomistiques » (Jakobson, 1935c), et les chercheurs sont loués soit pour avoir rejeté l'atomisme (Jakobson, 1932b), soit pour l'avoir surmonté avec succès (Jakobson, 1937, 1938).

L'atomisme flirte même avec l'anarchie. Or la lutte contre cette dernière est la caractéristique principale de l'ensemble de la science moderne :

En accord avec la lutte de la science européenne contre l'atomisme occidental, il y a les efforts pour vaincre l'anarchie de la créativité scientifique et de l'extrême individualisme hérités du passé récent.

(Jakobson, 1935c)

Dans le même ordre d'idée, *fragmentation* est un autre mot-clé appartenant à cette liste négative. Dans son compte-rendu du Congrès International de Linguistique de Genève, Jakobson affirme :

Il me semble que la manière la plus concise et appropriée pour qualifier l'esprit de ce congrès est d'affirmer que c'était une lutte pour une vision du monde scientifique, systématique et constructive, contre l'esprit d'anarchie et de fragmentation.

(Jakobson, 1931b)

Moins manifeste, mais particulièrement caractéristique du style de Jakobson est le terme *épisodique*. Ainsi, l'influence de Porzeziński sur la linguistique polonaise n'a été « heureusement qu'épisodique » (Jakobson, 1929b). Manifestement ici, le linguiste polonais n'a pas droit à un traitement de faveur, ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où il n'était qu'un continuateur des néogrammairiens. Ailleurs, on lit que Meillet savait comment éviter le travail épisodique (Jakobson, 1937 : 24), que le contact entre l'Occident et l'U.R.S.S. est encore « trop fortuit, épisodique, privé, inorganisé » (Jakobson, 1935c), et finalement, que le naturalisme du 19^{ème} siècle a produit une peinture caractérisée par l'*épisodisme* :

Au discontinu et à l'épisodique d'un tableau naturaliste, comparons une composition de Cézanne, système intégré de rapports de volumes.

(Jakobson, 1929a : 100)

Ce survol lexicologique pourrait facilement se poursuivre : le vocabulaire négatif de Jakobson comprend encore (*la deuxième moitié du*) 19^{ème} siècle, *l'individualisme, la causalité, et quelques autres*.

Alors que le lecteur de Jakobson découvrira rapidement de quoi se constitue le réseau négatif, le vocabulaire positif est peut-être moins frappant, dans la mesure où il contient des éléments qu'on ne comprend

pas forcément aujourd'hui comme positifs : *plan*, *coordination*, *organisation*. Mais chez Jakobson, leur valeur est tout à fait claire. Ainsi, le fait que Meillet se plaigne que « la science [...] est mal organisée, en fait absolument pas organisée » (Jakobson, 1937 : 240) range le linguiste français parmi les savants aux intérêts modernes. Mathesius et son père spirituel Masaryk, ainsi que les Tchèques en général sont présentés comme exemples paradigmatiques d'une approche organisée de la science :

En tant que chercheur et organisateur, Mathesius procède d'une manière strictement systématique. On peut avoir de hautes attentes en ce qui concerne la réalisation du plan.

(Jakobson, 1932b)

Je pense que le grandiose pathos organisationnel de Masaryk est une expression condensée de la mentalité tchèque...

(Jakobson, 1930 : 414)

Il est significatif que l'esprit d'organisation ne soit pas contraint par les frontières politiques; pour Jakobson, la science soviétique est un excellent exemple :

Les grandioses tentatives des Russes pour planifier la science sont particulièrement instructives pour la communauté scientifique occidentale...

(Jakobson, 1935c)

Plus que les détails, ce sont surtout les grandes lignes qui importent :

Ce ne sont pas tant les détails qui sont révélateurs de la nouvelle science soviétique, c'est la tendance générale constante à dépasser la fragmentation du savoir et à replacer les *membra disjecta* des disciplines individuelles dans un système unique d'inter-relations des sciences coordonnées.

(Jakobson, 1935c)

Alors que, très tôt dans la pensée de Jakobson, émergèrent une position critique radicale à l'égard de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle et la vision d'une recherche rationnellement organisée, ce n'est qu'au cours des années trente qu'apparut massivement une des composantes majeures d'une nouvelle synthèse : la *dialectique*. Les références à la dialectique sont relativement rares chez Jakobson au cours des années vingt (ex. : Jakobson, 1927 : 7). En revanche, au milieu des années trente, le terme commence à faire des apparitions de plus en plus fréquentes :

Le formalisme évoluait en direction de la méthode dialectique, mais était encore considérablement marqué par son héritage mécanistique.

(Jakobson, 1935a : 192)

La relation de la littérature à la structure sociale est variable et doit être comprise dialectiquement, et non mécaniquement...

(ibid.)

(Dans l'étude de la métrique) se pose maintenant la question des tendances de l'évolution: l'idée de substitutions mécaniques des formes est progressivement remplacée par des questions concernant la dialectique interne de l'évolution du rythme.

(Jakobson, 1936b : 214)

Dans ces passages, l'usage de la notion de *dialectique* apparaît dans toute son importance si l'on se remémore quels furent jusqu'alors les antonymes de *mécanique* : pour l'essentiel, cette notion s'opposait auparavant à *téléologique* (Jakobson, 1928 : 184), *fonctionnel* (Jakobson, 1929a : 100), et *structural* (ibid.). Dans les années trente, tous ces attributs ont disparu, et à leur place, seule demeure la notion de *dialectique*.

Jakobson fait recours à la perspective dialectique dans des contextes linguistiques, mais aussi en parlant d'une progression vers une synthèse dans les domaines culturel et scientifique. Au milieu des années trente, l'attitude dialectique élargit la synthèse à un niveau très général :

La science romantique européenne était une tentative de mettre en place une conception *globale* de l'Univers. L'antithèse de cette époque, la science positiviste, a sacrifié l'idée de totalité au prix d'une accumulation de faits la plus exhaustive possible, au prix de la découverte d'un vaste répertoire de *vérités partielles*. L'époque actuelle est à la recherche d'une *synthèse*; elle ne veut pas perdre vue le sens général et la structure régulière de la réalité (Geschehen). Et, en même temps, elle tient compte de l'ensemble des faits accumulés par l'époque précédente.

(Jakobson, 1935c)

Le fait que l'étude du langage ne doive pas être exempte de l'application de la perspective dialectique est logique de ce point de vue, puisque la langue était considérée comme un ensemble de valeurs sociales et que les lois de la dialectique régissaient l'évolution des valeurs sociales en général. Un certain nombre de passages pourraient être donnés en exemple, dans lesquels la dialectique fait son entrée victorieuse dans le domaine de la linguistique pour évincer l'esprit de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Certains de ces passages mentionnent le nom du linguiste français Victor Henry, qui avait introduit un point de

vue antinomiste dans l'étude du langage. Cependant, c'est le nom de Hegel qui est la référence ultime :

Baudoin de Courtenay, Saussure et son prédécesseur V. Henry ont découvert des antinomies linguistiques particulièrement frappantes : « langue/ discours », « synchronie/ diachronie », etc., mais il est devenu possible de surmonter ces antinomies seulement lorsque la linguistique, se tournant vers la tradition hégélienne, a fait recours au principe d'une « unité des oppositions » (« Ecole de Prague, progrès dans la dialectique du langage dans la nouvelle science russe » W. v. Wartburg).

(Jakobson, 1935 : 1215)

De plus, le concept de *Selbstbewegung* indique l'influence de Hegel :

La méthode dialectique met en évidence le concept d'auto-motricité du système linguistique et érige à un niveau supérieur un certain nombre d'antinomies fondamentales qui n'étaient réductibles par aucune autre approche.

(Jakobson, 1936b : 82)

La popularité de l'hégélianisme en Russie est bien connue (cf. Holenstein, 1984), de même que ses avatars typiquement russes, tels que la fusion de la phénoménologie de Husserl avec la dialectique. Si l'on se tourne vers le Cercle Linguistique de Prague, on trouvera un avocat important de l'approche dialectique dans la personne de Dmytro Čyževskyj, un philosophe portant un intérêt soutenu à Hegel et à l'hégélianisme slave. Lorsque Jakobson évoque les progrès de la dialectique dans la science russe, il fait certainement plus référence à lui qu'aux marxistes. Pour Čyževskyj, la dialectique hégélienne et la dialectique linguistique étaient une question bien réelle :

On peut de moins en moins ignorer le fait que le langage est une unité de « *nature dialectique* », c'est-à-dire que l'unité linguistique est une synthèse de contradictions, « *coincidentia oppositorum* ».

(Čyževskyj, 1936 : 250; souligné dans l'original)

Dans sa monographie sur Hegel de 1934, il annonce même qu'une étude au titre technique : « Dialectique du langage » sera écrite en collaboration avec Jakobson (Čyževskyj, 1934 : 250).

Il est clair que mon but n'a pas été d'établir si la nature du langage est expliquée d'une manière appropriée par le recours à la dialectique, ce qui, vraisemblablement, n'est pas le cas. Il est plus intéressant de se demander pourquoi le raisonnement dialectique a été si attrayant. En se fondant sur ce que l'on sait des théories culturelles du Cercle de Prague

dans les années trente, il semble que l'attrait principal de la dialectique ait été la possibilité d'aborder une période historique particulière d'une manière holistique et dynamique. En d'autres termes, l'idée principale était d'instaurer les catégories de la dialectique en instruments qui rendent compte des dynamiques de l'histoire ou de la résolution des tensions :

On ne doit pas oublier la possibilité de tension dialectique entre des plans spécifiques de la réalité. Ces contradictions représentent des forces motrices qui font bouger l'histoire culturelle.

(Jakobson, 1935d, in 1971 : 392 sqq)

Ainsi, les lois de la dialectique apparaissent comme étant les principaux moteurs de l'histoire; tout en étant exemptes de la terminologie de la causalité, elles contribuent, en fin de compte, à dépasser le rigide univers des antinomies saussuriennes. Exprimés en termes pré-structuralistes, la causalité agit dans l'évolution de manière aveugle et dénuée de buts, tandis que l'approche dialectique présente dorénavant la dynamique historique comme dirigée par des lois, sans référence à la causalité, et avec un espace suffisamment vaste pour intégrer des solutions dynamiques des buts de l'évolution. Finalement, la dialectique semble offrir une perspective qui est philosophiquement mieux établie que des alternatives telles que la téléologie, le finalisme, le fonctionnalisme. Evidemment, un lecteur attentif remarquera que, depuis la fin des années trente, l'occurrence de la dialectique dans le vocabulaire de Jakobson devient rare : manifestement, l'entreprise dialectique est restée un épisode. Retracer les raisons de ce développement serait certainement intéressant mais, de toute évidence, cela nous mènerait bien au-delà des limites de notre exercice lexicologique.

© Jindřich Toman

(traduit par G. Della Vecchia et P. Sériot)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ČYŽEVSKYJ, D. (éd.). (1934). *Hegel bei den Slaven*, Reichenberg. Veröffentlichung der Slavistischen Arbeitsgemeinschaft an der Deutschen Universität in Prag, Heft 9 (reproduit par Wiss. Buchgesellschaft. Darmstadt, 1961.)
- (1936). « K problému filosofického jazyka a jazykové filosofie ». In *Slovo a slovesnost*, 2, p.248-250.
- FLEJŠMAN, L. (éd. 1977). « Tomaševskij i Moskovskij lingvističeskij kružok ». In *Trudy po znakovym sistemam*, 9, p. 113-132.
- HOLENSTEIN, E. (1984). « Die russische ideologische Tradition und die deutsche Romantik ». In *Das Erbe Hegels*, vol. II; avec les contributions de R. Jakobson, H.-G. Gadamer et E. Holenstein, Frankfurt a/ M : Surkamp, p. 21-142.
- JAKOBSON, R. (1927). « Dvě staročeské skladby o smrti ». In *Spor duše s tělem : o nebezpečném času smrti*. Praha : Kuncíř, p. 7-36.
- (1928). « O hláskoslovném zákonu a teleologickém hláskosloví ». In *Časopis pro moderní filologii*, 14, p. 183-184.
- (1929a). *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*. Praha. (TCLP 2).
- (1929b). « Dem Gedächtnis Jan Wiktor Porzezińskis ». In *Prager Presse*, 17 mars.
- (1930). « Jazykové problémy v Masarykově díle ». In *Masarykův sborník*, 5, p. 396-414.
- (1931a). « Neue tschechoslovakische Arbeiten über die poetische Form (1929-1930) ». In *Slavische Rundschau*, 3, p. 450-454.
- (1931b) « Der Genfer Linguistenkongress ». In *Prager Presse*, 13 septembre.
- (1932a). « O jednom typu literárních historiků ». In *Jarní Almanach Kmene*, Praha, Kmen, p. 112-116.
- (1932b). « Prof. Vilém Mathesius: zu seinem 50. Geburtstag ». In *Prager Presse*, 3 août.
- (1933). « La Scuola Linguistica di Praga ». In *La Cultura*, 12, Firenze, p. 633-641. (Egalement dans ses *Selected Writings*, Vol.2, p. 539-546.)
- (1935a). « Diskuse o metodologických problémech v práci Mukařovského Polákova *vznešenost přírody* ». In *Slovo a slovesnost*, 1, p. 192.
- (1935b). « Linguistika ». In *Ottův slovník naučný nové doby — Dodatky (...)*. Praha : Otto, Vol.3, ii, p. 1214-1216.
- (1935c). « Gemeinsame Kultursprache ». In *Prager Presse*, 6 juin, p.2. (Egalement en tchèque dans (1935/1936). *Země sovětů*, 4, p. 109-111.)

- (1935d, 1971). « Kontury glejtu — Doslov ke knize Borise Pasternaka *Glejt* »; cité d'après JAKOBSON, R. (1971) *Studies in verbal Art* . Ann Arbor : Michigan Slavic Publications.
- (1936a). « Metrika ». In *Ottův slovník naučný nové doby — Dodatky*. Praha : Otto, Vol.4, p. 213-218. (Signé R.J., également dans ses *Selected Writings*, Vol.5, p. 281-286.)
- (1936b). « Um den russischen Wortschatz ». In *Slavische Rundschau*, 8, p. 80-90.
- (1937). « Antoine Meillet zum Gedächtnis ». In *Slavische Rundschau*, 9, p. 24-26.
- (1938). « Professor František Travníček 50 Jahre ». In *Prager Presse*, 17 août.
- (1939a). « Nikolaj Sergeevič Trubetzkoy (16. April 1890 — 25. Juni 1938) ». In *Acta Linguistica*, 1, p. 64-76.
- (1939b, 1962). « Zur Structure des Phonems ». In *Selected Writings*, vol.1, p. 280-310.
- TOMAN, J. (1984). *Roman Jakobsons ideologisches Lexicon*, Université de Regensburg, non publié.
- (à paraître). *The Magic of a Common Language : Jakobson, Mathesius, Trubetzkoy and the Prague Linguistic Circle*. Cambridge : MA, MIT Press.

Vladimír Šmilauer (1895 — 1983), un contemporain du Cercle linguistique de Prague

Pour le 100^{ème} anniversaire de la naissance du linguiste

Milena SRPOVÁ
Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris

MON PROPOS POURRA PARAÎTRE hors sujet, car je m'intéresserai plus au contexte dans lequel sont nés les concepts qui font l'objet de ce colloque qu'à ces concepts eux-mêmes. Il m'a semblé qu'il ne serait peut-être pas inutile d'évoquer le rôle que le Cercle linguistique de Prague (CLP) a joué dans la bohémistique tchèque des années 1920, 1930 et 1940, car cette partie de l'histoire du CLP est relativement peu connue à l'étranger. Parler de la bohémistique me permettra surtout de présenter un grand linguiste tchèque, Vladimír Šmilauer, qui a été un contemporain du CLP, mais qui n'en était pas membre. Son œuvre a pourtant marqué la linguistique tchèque autant que l'ont fait les travaux des protagonistes tchèques du Cercle, Vilém Mathesius et Bohuslav Havránek.¹ Šmilauer est le fondateur de l'onomastique tchèque, slovaque et slave; c'est lui qui a écrit la première syntaxe fonctionnelle du tchèque moderne; il a participé, comme Havránek, à la rédaction du grand dictionnaire tchèque *Příruční slovník jazyka českého (PSJČ)*, de 1941 à 1957; et, comme Havránek, il est l'auteur d'importants manuels de linguistique tchèque pour l'enseignement secondaire et supérieur.

¹ B. Havránek (1882-1978), un des protagonistes du CLP, rédacteur en chef de la revue du Cercle *Slovo a Slovesnost* [Le mot et les textes] depuis son premier numéro, devient professeur de slavistique à la nouvelle Université de Brno en 1930. Ses principaux travaux, comme ceux de Šmilauer, appartiennent au domaine de la slavistique et de la bohémistique : *Genera verbi* (I/1928, II/1937); « Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura » [Les tâches de la langue standard et la culture linguistique], article de 1932; *Česká nářečí* [Dialectes tchèques], 1934 ; *Vývoj spisovného jazyka českého* [L'évolution de la langue tchèque standard], 1936. Après la guerre, Havránek occupe la chaire de slavistique à l'Université Charles de Prague. Il fonde, en 1946, l'Institut de la langue tchèque [Ústav pro jazyk český — ÚPJČ] et devient son directeur en 1952.

V. Šmilauer, né trois ans après Havránek, a d'abord été (de 1922 à 1938) professeur de lycée en Slovaquie ; après la création de l'État tchécoslovaque, par Masaryk, il partit, comme bien d'autres Tchèques, aider au développement de cette région pauvre, province hongroise jusqu'en 1918. En 1932, il soutient son habilitation en onomastique historique des cours d'eau de l'ancienne Slovaquie (*Vodopis starého Slovenska*). En 1938, à l'âge de 43 ans, peu avant l'occupation de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne nazie, il est nommé professeur de bohémistique à l'Université Charles de Prague. Dans la période initiale du CLP et pendant son épanouissement, on peut établir des parallèles thématiques, mais aussi partiellement méthodologiques, entre Šmilauer et Havránek : tous deux sont passés par le comparatisme; la linguistique est, pour tous deux, au service de la politique linguistique de la jeune Tchécoslovaquie; tous deux collaborent à la rédaction du dictionnaire tchèque *PSJČ*; tous deux, mais principalement Šmilauer, travaillent dans le domaine de la terminologie scientifique; tous deux s'intéressent à la littérature tchèque; tous deux rédigent des manuels de grammaire; tous deux établissent, à l'Académie d'avant-guerre, les notes bibliographiques de linguistique. Tous deux seront aussi, durant toute leur vie, rédacteurs scientifiques de revues et d'oeuvres majeures de la linguistique tchèque.

1. LES ANNÉES 1920 : FORMULATION DE PRINCIPES GÉNÉRAUX ET ÉLABORATION DE PROGRAMMES

En 1920, au moment où Roman Jakobson arrive à Prague et où il rencontre V. Mathesius (voir Mathesius, 1936), V. Šmilauer termine ses études de bohémistique et de germanistique à l'Université Charles de Prague. Quand le CLP commence à se former (les débuts de la collaboration entre V. Mathesius et B. Trnka datent de 1923; la première rencontre entre V. Mathesius, R. Jakobson, B. Trnka et S. Karcevskij a lieu le 13 mars 1925) Šmilauer est professeur de lycée en Slovaquie. Il commence à publier dans la revue slovaque *Bratislava (Blava)*. Dans « Dvoje Trávníčkovy příspěvky » [Deux contributions de Trávníček²], *Blava* 1/2 (1927), Šmilauer fait, sur un ton intransigent, un compte

² František TRÁVNÍČEK (1926) *Příspěvky k českému hláskosloví* [Contributions à la phonétique et à l'orthographe tchèques] Brno; (1927) *Příspěvky k dějinám českého jazyka* [Contributions à l'Histoire de la langue tchèque] Brno.

rendu très critique des deux derniers travaux de Trávníček : il reproche à l'auteur d'occulter des faits linguistiques dans les explications qu'il donne de l'évolution de la langue slovaque. La polémique continue dans *Blava* II/1-2 (1928) :

Je nie que nous puissions obtenir des résultats fiables par une simple analyse de quelques questions de phonétique, expliquées arbitrairement ; il faudra, au contraire, connaître d'abord toute la richesse dialectale, mais il faudra aussi employer à fond tous les instruments de linguistique et des sciences connexes...

(Šmilauer, 1928, *Blava*, II/1-2 : 223-4)

Les positions de Šmilauer témoignent de l'intérêt qu'il accorde à l'étude des faits linguistiques dans le système dont ils font partie, au contexte et à l'interdisciplinarité. En cela, il existe un parallèle entre la pensée de Šmilauer et celle du CLP, même si, à cette époque, Šmilauer applique ces principes à l'étude historique. (Šmilauer reste, jusqu'à la fin de ses jours, l'un des plus grands spécialistes de l'étymologie.)

Dans les années 1920, Šmilauer exprime également son avis sur la *politique culturelle*. En constatant l'absence de la philologie à l'Exposition de la culture contemporaine (*Blava* II/4-5 : 1928), il insiste sur l'importance de cette discipline pour le développement d'une langue ; il propose un plan pour l'organisation d'une exposition de ce qu'il appelle à cette époque encore la "philologie" et il invite les institutions officielles à s'occuper de sa vulgarisation. Il demande que, dans les revues existantes, une place importante soit réservée aux comptes rendus, bibliographies et index de qualité, qui rendraient accessible *l'information* sur la linguistique tchèque et étrangère, que soit diffusée l'information sur les institutions, les séminaires et toutes les activités scientifiques, que l'on prévoie des rubriques « courrier des lecteurs ». Il propose qu'un organe soit créé qui s'occupe d'établir des contacts entre les chercheurs et les enseignants. En 1929, lors du congrès de philosophie, de philologie et d'histoire, la section de bohémistique confie au Club des philologues modernes (Kruh moderních filologů — KMF) la tâche de publier une bibliographie systématique et complète de linguistique. Ce sera fait dans la revue *Časopis pro moderní filologii — ČMF (Revue de philologie moderne)*. C'est Šmilauer qui sera l'un des principaux rédacteurs de cette bibliographie de 1939 à 1942 et de 1946 à 1951 dans cette revue.

L'idée d'organiser la diffusion de l'information scientifique pour servir la culture d'une communauté linguistique est une idée caractéristique de l'activisme culturel, prôné par le président T. G. Masaryk, et aussi par le CLP. Elle trouve son origine dans l'idéologie

culturelle du 19^{ème} siècle tchèque. Šmilauer, tout comme Masaryk et le CLP, croyait à l'organisation rationnelle du travail collectif, au devoir moral des intellectuels envers leur nation, à une conception démocratique de l'enseignement. (Pour le concept de l'“activisme culturel”, voir aussi l'article de Jiří Toman (1984 : 105-125). Toman commente la lettre que Jakobson a écrite à Troubetzkoy en avril 1929 à propos du CLP, dans laquelle il qualifiait le CLP d'organisation combative et disciplinée).

Dans *Blava* III/5-6, 1929, V. Mathesius présente le CLP au public slovaque en insistant sur l'importance de la linguistique générale et de sa méthodologie, de la collaboration internationale et du travail collectif. Suit l'article de Šmilauer, qui est un compte rendu du *1^{er} Congrès de philologie slave*. Ce congrès s'est tenu à Prague en 1929 et le CLP s'y est fait remarquer par ses thèses. Šmilauer ne commente pas la partie générale des thèses (langue conçue comme système fonctionnel, méthode synchronique), puisqu'elle a déjà été présentée par Mathesius. Il s'aligne sur Mathesius dans la revendication d'une *discussion scientifique* et de la réalisation des programmes formulés, puis, toujours en accord avec Mathesius, il souhaite que la slavistique tchèque joue un rôle important sur le plan international. Šmilauer présente ensuite, de façon très précise et détaillée, le travail fait dans les différentes sections du congrès. Les “résolutions” adoptées par le congrès rejoignent les thèses du CLP, et aussi les idées de Šmilauer: faire une bibliographie annuelle dans les revues linguistiques, faire des travaux préparatoires pour un atlas linguistique slave, organiser des recherches lexicales dans chaque pays d'expression slave, élaborer des dictionnaires de toutes les langues slaves, rassembler des matériaux toponomastiques. Šmilauer participera à la réalisation de tous ces projets, et d'autres encore.

D'après lui, les *Thèses du CLP* sont stimulantes aussi pour l'étude du slovaque. Il déplore qu'il manque au slovaque des ouvrages fondamentaux tels que dictionnaire et grammaire scientifiques et que, de plus, il n'y a pas assez de spécialistes de cette langue. C'est la raison pour laquelle Šmilauer, inspiré par le congrès, établit *un programme minimal pour le slovaque*. Il est d'avis que le slovaque doit intéresser la nouvelle méthode synchronique par sa différenciation fonctionnelle (le slovaque administratif, scientifique, scolaire, dramatique, le slovaque parlé dans les villes, etc.) et par l'influence que le tchèque exerce sur lui, notamment par l'intermédiaire des Tchèques qui parlent et écrivent le

slovaque.³ (En 1932, Šmilauer publiera en slovaque une introduction à la littérature tchécoslovaque *Československá literatura v prehl'adoch* (Praha : SPN). Tesnière a remarqué au congrès que la linguistique slovaque, la plus pauvre de toutes les linguistiques slaves, excellait en géographie des dialectes, grâce au professeur Vážný et Matica Slovenská. Šmilauer fait appel aux autorités pour aider Vážný, qui ne disposait ni de bureau, ni d'instruments techniques, ni de collaborateurs formés.⁴

Dans ce même numéro de *Blava*, Šmilauer publie une notice nécrologique sur le linguiste polonais Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), autorité de référence du CLP. Les qualités de la personnalité de J. Baudouin de Courtenay appréciées par Šmilauer sont aussi celles qui, à nos yeux, caractérisent Šmilauer lui-même : pravda — rozum — služba (vérité — raison — service). Il cite (*Blava* III/5-6 : 1105) les propos suivants de Baudouin de Courtenay :

La science doit rester complètement indépendante des objectifs patriotiques et autrement pratiques. La science pure recherche la vérité, l'approche théorique des phénomènes, sans tenir compte de l'aspect agréable ou désagréable de ses conclusions. Les lâches et les opportunistes n'ont rien à faire dans le domaine de la science.

Baudouin de Courtenay s'est fait expulser de Pologne pour son antichauvinisme, puis il a été poursuivi et emprisonné pour les mêmes raisons dans son lieu d'accueil, Saint-Pétersbourg. Šmilauer adhère à l'éthique de Baudouin de Courtenay qui assigne au savant le rôle de gardien de vérité, de formateur et de militant, qui lui ordonne de lutter contre les concepts à contenu vague (voir aussi dans *Sas* 1, 1935, l'article de l'écrivain tchèque Karel Čapek « Si j'étais linguiste »), qui insiste sur une classification rigoureuse des faits, sur l'importance d'une terminologie précise, sur la nécessité de réexaminer les acquis, sur une bonne organisation de l'enseignement.

Dans les années 1920, Šmilauer partage donc avec le CLP l'éthique de l'activisme culturel, puis l'idée de la langue comme système; mais il s'intéresse davantage à la diachronie, alors que le CLP privilégie la

³ Le slovaque écrit a été codifié en 1842. Avant cette date, c'était une langue à tradition orale; les Slovaques slavophiles instruits utilisaient comme langue écrite le tchèque.

⁴ Qu'il nous soit permis de constater à ce sujet que cette situation est celle de nombreux enseignants-chercheurs dans les pays dits "riches" d'aujourd'hui, comme par exemple en France.

synchronie. La synchronie gagnera Šmilauer surtout dans les années 1940.

2. LES ANNÉES 1930 : LA POLITIQUE DE LA CULTURE LINGUISTIQUE

Dans les années 1930, le CLP développe une stratégie pour conquérir l'étranger et une autre pour conquérir la Tchécoslovaquie. V. Mathesius écrit à ce propos :

Nous avons senti qu'au deuxième congrès international de linguistique, qui devait avoir lieu à Genève fin août 1931, la phonologie constituerait la question principale et qui nous donnerait l'occasion de défendre nos positions; c'est la raison pour laquelle nous avons décidé d'organiser à Prague, en décembre 1930, une rencontre préparant les débats de Genève.

(Mathesius, 1936 : 141)

Lors de cette rencontre pragoise a été créée l'*Association internationale pour les études phonologiques*. Cette stratégie du CLP a été la bonne: en effet, l'Association allait être reconnue par le Congrès de Genève comme un organisme associé au *Comité permanent des linguistes*.

Depuis le congrès pragois des slavisants, nous ressentions de plus en plus fort que notre succès international ne devait pas nous faire négliger la diffusion de nos idées en Tchécoslovaquie. Nous pouvions assurer cette diffusion la conscience tranquille, car notre conception de la langue et de ses fonctions n'a jamais été pour nous limitée à la seule théorie linguistique. Les travaux de Mukařovský et de Jakobson ont très bien justifié la conviction intime que j'avais depuis longtemps, à savoir que la linguistique est l'allié le plus naturel de la science de la littérature ; et notre façon de concevoir le rôle de la langue standard a marqué encore plus largement la vie culturelle. Nous nous sommes adressés, déjà en mars 1930, aux intellectuels tchèques, à l'occasion du 80^{ème} anniversaire du président Masaryk. R. Jakobson a fait une conférence sur les aspects linguistiques des œuvres de Masaryk, Mukařovský en a fait une autre sur le style de Masaryk. (...) Deux ans plus tard, nous nous sommes adressés aux intellectuels tchèques (...) d'une manière combative.

(Mathesius, 1936 : 142)

L'événement eut lieu quand, après le décès du professeur Zubatý, en mars 1931, Jiří Haller⁵ est devenu directeur de la rédaction de la revue

⁵ Jiří HALLER (1896-1971) a été le premier linguiste tchèque à étudier et à décrire, dans les années 1920, la syntaxe des dialectes tchèques. Dans les années 1930, il

Naše řeč — *NŘ* (*Notre langue*) et qu'il a commencé à adresser aux écrivains et aux critiques littéraires des conseils, ressentis comme venant d'un puriste⁶. Le CLP, qui avait formulé, en 1929, sa théorie des fonctions de la langue standard⁷ et de sa culture, est entré dans une vive polémique avec Haller. En janvier et en février 1932, le CLP a organisé une série de conférences sur les critères de *la norme linguistique*. Ces conférences ont connu un grand succès. Elles ont été publiées en septembre 1932 sous la direction de B. Havránek et M. Weingart dans un recueil intitulé *Spisovný jazyk a jazyková kultura* (*La langue standard et la culture linguistique*), éd. Melantrich, coll. *Výhledy*.⁸ Ces textes ont influencé le travail de la rédaction du dictionnaire tchèque *Příruční slovník jazyka českého* — *PSJČ*⁹, édité par l'Académie et rédigé par les comparatistes O. Hujer, M. Weingart et E. Smetánka. En 1937, la rédaction du dictionnaire accepte les principes du CLP, qui prennent pour référence les textes littéraires des cinquante dernières années : le *PSJČ* prendra désormais en compte les soixante dernières années, alors que *NŘ*, considérée par le CLP comme trop conservatrice, exigeait que l'on respecte la tradition instaurée par les grandes figures de la renaissance tchèque du 19^{ème} siècle, Dobrovský, Palacký et Jungmann, qui prenaient pour référence le tchèque de la Bible protestante de Kralice (*Bible kralická*) du 16^{ème} siècle, ainsi que la langue populaire

s'est engagé dans la politique de la "culture linguistique". Il est l'auteur d'un manuel de stylistique pour l'enseignement secondaire (1934, 1936) *Slohová čítanka* I, II, Praha, et, surtout, de *Český slovník věcný a synonymický* [*Dictionnaire de synonymes tchèques*], I-1969; II-1974; III-1983. Le troisième tome, que Haller n'avait pas eu le temps de finir, a été terminé par Šmilauer.

- ⁶ V. MATHESIUS (1936 : 143) rappelle qu'il avait lui-même réagi contre les tendances puristes dès 1912.
- ⁷ La définition du terme *spisovná čeština* que les traducteurs rendent en français tantôt par *tchèque littéraire*, tantôt par *tchèque standard*, *tchèque écrit*, etc., pose toujours problème à la bohémistique d'aujourd'hui, comme en ont témoigné les débats à la conférence qui s'est tenue à l'Université Palacký d'Olomouc en août 1993. On peut dire que ce terme recouvre à peu près la signification de *français soutenu*.
- ⁸ Les pages 14-31 (V. MATHESIUS « O požadavku stability ve spisovném jazyce », et 32-84 (B. HAVRÁNEK « Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura ») ont été traduites en français par P.L. GARVIN et publiées dans *La norme linguistique* Paris, 1984 : Le Robert, p. 809-813 (V. MATHESIUS « Sur la nécessité de stabilité d'une langue standard ») et p. 815-833 (B. HAVRÁNEK « Emploi et culture de la langue standard »).
- ⁹ La publication du PSJČ a été ralentie pendant la guerre. En 1941, Havránek et Šmilauer remplacent O. Hujer et M. Weingart, tous deux décédés. En 1946, la rédaction du PSJČ devient ÚPJČ ČAVaU [Institut de la langue tchèque de l'Académie tchécoslovaque des Sciences et des Arts]. Le dictionnaire a été achevé en 1957.

(*NŘ* se méfiait de l'usage du tchèque écrit pratiqué à l'époque, jugé comme trop influencé par l'allemand). Les positions de Haller d'alors sont exposées dans son article « Dvacet let Naší řeči » [Vingt ans de *Naše řeč*].

... Notre souci premier pour la décennie à venir [1936-1946] sera l'amélioration de la qualité de la formation linguistique dans notre pays, de sorte que la formation elle-même, et non pas les contrôles de spécialistes, soit le garant d'une bonne qualité des textes écrits en tchèque. Ce sont les écoles tchèques qui peuvent et qui doivent faire le plus pour cela.

(Haller, 1936, *NŘ* : 46)

Šmilauer, proche de Haller, était, il est vrai, plus conservateur que le CLP. Mais il partageait avec Haller surtout le souci d'une bonne formation linguistique obtenue dans les établissements primaires et secondaires et qui nécessitait l'élaboration de manuels.

Reuves. En 1934, le CLP prépare aux Éditions Melantrich le lancement de la revue *Slovo a slovesnost — Sas* [Le mot et les textes]. Le premier numéro paraît en mars 1935. Le Cercle y présente son programme maximal. Quant à Šmilauer, il commence à publier en 1933 dans la revue *Naše řeč — NŘ*, dirigée alors par Haller. Après son arrivée à Prague, en 1939, il entre dans le comité de rédaction de cette revue. Il rédige la rubrique *Výklady slov* [Explication de mots], créée en 1937; il s'occupera de cette rubrique jusqu'en 1947¹⁰. Depuis 1939, Šmilauer est également rédacteur chargé de la slavistique dans *Časopis pro moderní filologii — ČMF* [Revue de philologie moderne]¹¹. Il y publie des informations bibliographiques et des comptes rendus.

¹⁰ De 1948 à 1956, Šmilauer ne publie plus dans *NŘ*, éditée, depuis 1949, par l'Institut de la langue tchèque. La parution de *NŘ* est suspendue en janvier 1950. Lorsque la revue reparait en 1951, les textes idéologiquement très violents, où l'on attaque le "structuralisme" et le "cosmopolitisme" du CLP d'avant-guerre, y sont publiés (voir notamment, P. SGALL (1951) « Nástup marxistické jazykovědy » [La linguistique marxiste passe à l'offensive] in *NŘ* XXXV, 5-6, p.81-85). La même chose se produit à *Sas* (P. SGALL, 1951) « Stalinovy články a pražský lingvistický strukturalismus » [Les articles de Staline et le structuralisme linguistique pragois] in *Sas*, 13, p. 1-11).

¹¹ En 1942, la revue *ČMF* ainsi qu'une autre revue, *Listy filologické* (Lettres philologiques), sont remplacées, pour des raisons économiques, par une seule revue *Český časopis filologický — ČČF* [Revue philologique tchèque]. La revue *ČMF* est rééditée après la guerre jusqu'en 1951. Elle ne paraît pas en 1952 et, quand elle revoit le jour, en 1953, le numéro est dédié à Staline et à Gottwald, décédés depuis peu. L'aspect idéologique marxiste-léniniste-staliniste, dans sa version intolérante des années 50, est stupéfiant. B. Trnka du CLP, V. Šmilauer et J. Kopal (le dernier directeur de la revue, spécialiste de la littérature française) ne font plus partie du comité de rédaction. La section de slavistique, dirigée

3. LA PREMIÈRE SYNTAXE FONCTIONNELLE DU TCHÈQUE MODERNE : « *NOVOČESKÁ SKLADBA* » [SYNTAXE DU TCHÈQUE MODERNE] DE VLADIMÍR ŠMILAUER (1947, 1966).

Nous avons pu voir dans ce qui précède qu'un même souci animait les bohémistes du CLP et Šmilauer dans les années 1920 et 1930 : le souci d'élaborer les instruments qui permettraient d'accéder à ce qu'ils appelaient « la culture linguistique ». Šmilauer, qui considère que les connaissances du domaine du *mot* sont indispensables pour aborder la syntaxe, écrit tout d'abord, en 1937-38, son premier manuel synthétique intitulé *Novočeské tvoření slov* [*La création lexicale en tchèque moderne*]. Ce manuel devait faire partie d'une "grande" grammaire de tchèque, projet conçu par M. Weingart¹². Dans les années 1940, Šmilauer publie plusieurs études de syntaxe¹³ et, en 1947, paraît la première édition de sa *Syntaxe du tchèque moderne* (*Novočeská skladba — NS*)¹⁴, publiée par le Cercle d'amis de la langue tchèque

auparavant par Šmilauer, ne fait plus partie de la revue, car la "philologie moderne" ne comprendra désormais que l'anglistique, la romanistique et la germanistique. Depuis 1953, *ČMF* est éditée par la nouvelle Académie tchécoslovaque (ČSAV), par son *Kabinet pro moderní filologii* [Institut de la philologie moderne]. Šmilauer cesse de publier dans cette revue. Quant à la revue *Sas*, elle s'arrête en 1943, à son numéro 9. Le numéro 10 paraît seulement en 1947-1948, toujours avec Havránek comme rédacteur en chef, entouré de J. Mukařovský et de F. Vodička. Quand, dans son article (1955) « 1945-1955 v české bohémistice » [1945-1955 dans la bohémistique tchèque] in *Sas*, XVI, p. 209-213, Havránek fait le bilan des dix dernières années de la bohémistique tchèque, il souligne la qualité des travaux faits avant 1945, car, à ses yeux, ils n'ont pas été influencés par le marxisme « pseudo-marxiste ». Il salue l'« intervention libératrice » de Staline en 1950. Et il précise que lui-même a cherché à appliquer dès 1951 les idées de Staline.

¹² M. Weingart a été, avec B. Havránek, rédacteur du recueil *Le tchèque standard et la culture de la langue* (1932). Il a été aussi rédacteur du dictionnaire de tchèque *PSJČ* (voir chap. II, note 8).

¹³ Dans *Hovory o jazyce* [*Entretiens sur la langue*] Praha, 1940 : KPCJ, Šmilauer publie les travaux suivants : « La phrase », p. 5-14; « L'ordre des mots », p. 39-51; « L'aspect du verbe et l'aspect du procès verbal », p. 65-76; « La création lexicale », p. 103-124. Dans *Druhé hovory o jazyce* [*Deuxièmes entretiens sur la langue*], 1947, KPČJ, vol. 3, Šmilauer fait paraître les textes suivants : « L'organisation de la phrase et de l'énoncé », p. 9-22; « L'ellipse », p. 43-49; « Le verbe et le prédicat », p. 71-85; « Le temps verbal », p. 149-165; « La voix du verbe », p. 184-195.

¹⁴ Cette même année, Šmilauer publie d'autres manuels : *Uvedení do historického hláskosloví českého* [*Introduction à la phonétique et à l'orthographe historiques*]

(Kruh přátel českého jazyka — KPČJ), fondé en 1938 par la Společnost pro slovanský jazykozpyt (Société de linguistique slave). La *Syntaxe du tchèque moderne* devait être suivie de la *Création lexicale en tchèque moderne*, mais, comme le dira très discrètement Šmilauer dans la préface à la première édition de ce manuel de lexicologie sorti des presses en 1971, ce n'était plus possible après 1948.

Pour Šmilauer, la connaissance de la syntaxe est nécessaire pour la maîtrise de certaines règles orthographiques (ponctuation, accords, etc.) et aussi pour l'étude de la stylistique. Toutefois l'objectif majeur des connaissances syntaxiques est, selon lui, d'accéder à la *responsabilité linguistique* et à la prise de conscience que l'utilisation d'une langue nécessite *un apprentissage*. Une connaissance solide des notions syntaxiques fondamentales est également nécessaire pour *l'apprentissage des langues étrangères*. Elle est aussi un moyen indispensable pour *apprendre à réfléchir*. La méthodologie doit avoir pour base des concepts clairs et codifiés. La possession de *concepts précis et solides* est pour Šmilauer beaucoup plus importante que la connaissance de détails. La seule voie possible qui mène à la clarté des concepts passe par une connaissance intime de la langue. Les définitions, elles, ne sont que des moyens auxiliaires. La connaissance intime s'acquiert par un entraînement systématique de l'analyse syntaxique reposant sur *une méthode précise*¹⁵, qui écarte les points problématiques. C'est guidé par ses principes didactiques et méthodologiques que Šmilauer choisit la façon de construire sa syntaxe : toutes les relations syntaxiques, représentées par quelques relations fondamentales, applicables aussi à l'analyse des textes, sont expliquées systématiquement par leurs moyens d'expression. La syntaxe de Šmilauer est la première syntaxe du tchèque moderne, et c'est aussi la première syntaxe fonctionnelle tchèque. On y trouve également des précisions statistiques¹⁶ et stylistiques (concernant, par exemple, la

du tchèque] Praha : Spolek posluchačů filosofie [Association des étudiants en Lettres]; *Základní pojmy mluvnické při vyučování českému jazyku* [Notions fondamentales de grammaire dans l'enseignement de la langue tchèque], Praha. S'y ajoute, en 1949, *Česká mluvnice v kvintě a sextě* [La grammaire tchèque pour l'enseignement secondaire], Praha, et en 1951, un cours universitaire polycopié *Zásoba slovní a význam slov* [La richesse lexicale et le sens des mots].

¹⁵ En 1955 paraîtra, pour la première fois, le manuel *Učebnice větného rozboru* [Manuel d'analyse syntaxique] dans lequel la phrase est représentée graphiquement sous forme d'arbre syntaxique.

¹⁶ *NS* a été utilisée comme référence pour les travaux de la traduction automatique (la description générative fonctionnelle de P. SGALL, 1967); les conceptions de

différence entre le style scientifique écrit et les styles qui expriment l'affectivité, *NS*, 1969 : 52).

Les notes et les additions dont Šmilauer munit la deuxième édition de sa *Syntaxe* (*NS*, 1966 : 410-528), contiennent une bibliographie classée et commentée des publications d'ordre syntaxique — tchèques, slovaques et étrangères — en relation avec sa syntaxe, car, entre la première (1947) et la deuxième édition (1966)¹⁷, les travaux de syntaxe, tchèques et étrangers, ont connu un grand développement. Ces notes et ces additions sont une source d'information très précieuse. Šmilauer explique pourquoi on trouve dans les travaux de syntaxe autant de points de vue différents et pourquoi il existe un écart important entre les grammaires scientifiques et les grammaires scolaires. Dans sa syntaxe, il s'efforce de respecter la terminologie en vigueur et, quand il s'en écarte, il précise et justifie cet écart. Pour lui, la nouvelle syntaxe naîtra plutôt d'une amélioration progressive de la syntaxe existante que d'une création *ex nihilo*. L'enseignement, dit-il, ne peut pas attendre une nouvelle synthèse, car il ne peut se permettre ni un vide, ni des tâtonnements. Son rôle est de fournir les moyens d'apprendre à s'exprimer clairement dans une langue codifiée.

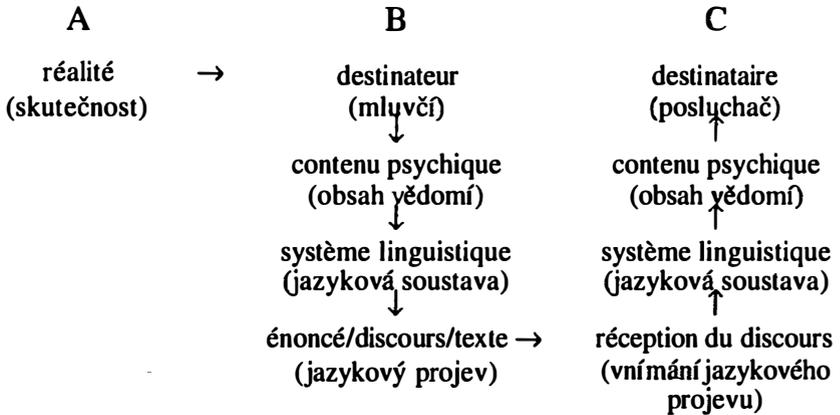
Passons maintenant à une présentation rapide de la théorie syntaxique de Šmilauer¹⁸, dont nous reprenons certains tableaux récapitulatifs.

Šmilauer convenaient mieux que celles de la grammaire générative américaine d'alors, parce qu'elles étaient fondées sur une théorie du signe linguistique vraisemblable et non réductrice quant aux structures du contenu. — Šmilauer dirige également, dès le début des années 1940, des travaux tchèques en linguistique statistique, qui ont abouti au dictionnaire statistique du tchèque (J. JELÍNEK, V. BEČKA, M. TĚŠITELOVÁ (1961) *Frekvence slov, slovních druhů a tvarů v českém jazyce* [La fréquence des mots, des parties du discours et de leurs formes dans la langue tchèque], Praha.

¹⁷ On peut se demander si la syntaxe de Šmilauer n'est pas restée si longtemps sans réédition à cause de la "promotion" d'autres grammaires du tchèque, plus tardives mais rédigées par des auteurs soutenus par le régime d'alors : Fr. TRÁVNÍČEK (1959) *Mluvnice spisovné češtiny II, skladba* [Grammaire du tchèque standard II, Syntaxe]; B. HAVRÁNEK, Al. JEDLIČKA (1950, 9e réédition 1960) *Stručná mluvnice česká* [Petite grammaire du tchèque]; B. HAVRÁNEK, Al. JEDLIČKA (1960, 2e éd. 1963) *Česká mluvnice* [Grammaire tchèque].

¹⁸ D'après K. HAUSENBLAS, *NŘ*, L., (1967 : 104), Šmilauer aurait repris la tradition de la grammaire scolaire de GEBAUER et ERTL (1926, dernière édition) *Mluvnice česká pro školy střední a ústavy učitelké* — I, II [Grammaire tchèque pour les écoles secondaires et pour les écoles normales]. Havránek ajoute une note au compte rendu de Hausenblas pour préciser qu'Ertl aurait introduit dans la grammaire tchèque une dimension psychologique selon le modèle de la grammaire allemande de L. SÜTTERLIN (1907, 2^e édition) *Die deutsche Sprache der*

Les facteurs fondamentaux de l'activité linguistique
(*Základní činitelé jazykového dění*)



(NS, 1969 : 13)

Entre la réalité et l'énoncé, il n'y a pas de relation directe : nous n'exprimons que nos contenus psychiques. Les contenus psychiques ne sont pas précis. Ils dépendent du degré de développement des qualités psychiques du locuteur et de l'interlocuteur, et de l'état dans lequel ils se trouvent lorsqu'ils communiquent. Tous ces contenus complexes peuvent être exprimés par très peu de moyens linguistiques. Il est extrêmement important de distinguer la réalité de son reflet dans le psychisme d'une part et de ses manifestations linguistiques d'autre part. Un même contenu peut être rendu par divers moyens d'expression. Un contenu peut être exprimé par une, deux ou plusieurs phrases. La phrase ne doit pas être considérée comme l'expression d'une pensée, d'une unité psychique. La syntaxe de l'écrit est différente de la syntaxe de l'oral, qui, elle, est accompagnée de l'intonation, des gestes et des mimiques. Šmilauer souligne que l'on ne peut pas travailler en syntaxe avec la notion de *forme pure* et que la syntaxe doit être bâtie sur l'accord entre le *contenu* et la *forme*, tout en considérant la *fonction* que telle forme exprime. Mais comme la langue est un système de formes, dit Šmilauer, nous partons de la forme et nous privilégions les critères formels lorsque le contenu est en contradiction avec la forme.

La *phrase* est une unité fondamentale de la manifestation linguistique d'un contenu psychique. Il est difficile de donner une définition de la phrase, car elle contient des phénomènes très variés (hybrides). Šmilauer donne un aperçu des définitions de la phrase et de l'énoncé formulées par des linguistes tchèques, slovaques et russes (NS., 1969 : 412-416) et il précise ses propres points de vue.

A. *La répartition générale de la syntaxe* est présentée comme suit (NS, 1969 : 19-20) :

- I. Modalité au sens large.
- II. Éléments de la phrase (mots et expressions qui peuvent être porteurs de fonctions syntaxiques ; mots et expressions qui n'expriment pas les fonctions syntaxiques).
- III. Relations principales entre les éléments de la phrase.
- IV. Moyens syntaxiques qui expriment les relations entre les éléments de la phrase.
- V. Écarts par rapport aux constructions régulières (anacoluthes, ellipses, zeugmes...).

B. *La répartition particulière de la syntaxe* concerne les relations principales entre les éléments de la phrase (A III) :

- I. Propositions sans prédication (à un élément).
- II. Propositions avec prédication (avec un sujet grammatical et un prédicat); exemple : *pekař peče* (fr. le chanteur chante).
- III. Détermination (attribution nominale, complément d'objet, complément circonstanciel, attribut); exemple : *mladý pekař* (le jeune chanteur), *peče housky* (il chante un opéra).
- IV. Apposition; exemple : *pekař Marhoul* (le chanteur Paul).
- V. Coordination; exemple : *housky a chléb* (le pain et le beurre).
- VI. Parenthèse (sans relation syntaxique avec la phrase); exemple : *Půjdeš, tuším, do kvarty* (Il a, je crois, compris).

La *prédication* est un acte formateur de la proposition, mais il ne faut pas confondre *prédication* et *proposition* : il existe des propositions sans prédication (B I). La *détermination*, l'*apposition* et la *coordination* ne sont pas formatrices de propositions.

Moyens syntaxiques [skladební prostředky] qui permettent de faire d'un ou de plusieurs mots une *phrase*, A IV (NS, 1969 : 57-58) :

I. Indirects : situation et contexte.

II. Directs :

- extralinguistiques : mimiques et gestes;

- linguistiques :

auxiliaires : modulation de la voix, ordre des mots ;

principaux : accord, rection, expression de jonction.

Les relations entre les moyens syntaxiques: a) substitution, b) mise en relief, c) contradiction.

Tableau récapitulatif (NS , 1969 : 352)

Moyens d'expression (marque)	Prédication (relation)	Détermination (relation)		
accord (kongruence)	sujet précat	« attribution nominale »	attribut	
rection (řízenost)		« attribution nominale »		compléments d'objet
« adjonction » (adjunkce, přimykání)		« attribution nominale »		compléments circonstanciels

L'œuvre de V. Šmilauer, dont je n'ai présenté ici qu'une partie, est une synthèse de la linguistique des 19^{ème} et 20^{ème} siècles : elle garde du 19^{ème} siècle la rigueur dans l'approche des faits linguistiques et elle intègre et développe la modernité de la linguistique synchronique dynamique du 20^{ème} siècle. Sans appartenir au CLP, Šmilauer a réalisé bien des thèses du CLP de 1929.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- HALLER, J. (1936). « Dvacet let Naší řeči [Vingt ans de la revue *Naše řeč*]. In *NŘ*. Praha, XXI/1, p. 1-11 et XXI/2-3, p. 37-76.
- (1969, 1974, 1983). *Česky slovník věcný a synonymický [Dictionnaire de synonymes tchèques]*. Praha, I, II, III.
- HAUSENBLAS, K. (1967). « Co nového ve 2. vydání Novočeské skladby V. Šmilauera » [Les innovations dans la 2^e édition de la Syntaxe du tchèque moderne de V. Šmilauer]. In *NŘ*. Praha, 50, 1, p. 104-109.
- HAVRÁNEK, B. (1928, 1937). *Genera verbi*. Praha, I, II.
- (1932). « Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura » [Les tâches de la langue standard et la culture linguistique]. In *Spisovná čeština a jazyková kultura [Le tchèque standard et la culture linguistique]*; sous la direction de B. Havránek et M. Weingart. Praha, p. 32-84; trad. fr. par GARVIN, P. L. « Emploi et culture de la langue standard ». In (1984). *La norme linguistique*. Paris : Le Robert, p. 815-833.
- (1936). *Vývoj spisovného jazyka českého [L'évolution de la langue tchèque standard]*. Praha.
- (1955). « 1945-1955 v české bohemistice » [1945-1955 dans la bohémistique tchèque]. In *Sas*. Praha, XVI, p. 209-213.
- HAVRÁNEK, B. et JEDLIČKA Al. (1950). *Stručná mluvnice česká [Petite grammaire tchèque]*. Praha.
- (1960). *Česká mluvnice [Grammaire tchèque]*. Praha.
- JELÍNEK, J., BEČKA, V., TĚŠITELOVÁ, M. (1961). *Frekvence slov, slovních druhů a tvarů v českém jazyce [La fréquence des mots, des parties du discours et de leurs formes dans la langue tchèque]*. Praha.
- (1969). *Le Cercle de Prague*. Coll. d'auteurs. Paris : Seuil, série Changes, 3.
- LUTTERER, J. (1983). « Vladimír Šmilauer (5.12.1896-13.10.1983) ». In *NŘ*. Praha, LXVI, 5, p. 267-268.
- MATHESIUS, V. (1929). « Pražský lingvistický kroužek » [Le Cercle linguistique de Prague]. In *Blava*, III/5-6, p. 1130-1131.
- (1932). « O požadavku stability ve spisovném jazyce ». In *Spisovná čeština a jazyková kultura [Le tchèque standard et la culture linguistique]*; sous la direction de HAVRÁNEK, B., WEINGART, M. Praha : Melantrich, p. 14-31; trad. fr. par GARVIN, P. L. « Sur la nécessité de stabilité d'une langue standard ». In *La norme linguistique*. Paris : Le Robert, p. 809-813.

- (1936). « Deset let Pražského lingvistického kroužku [Dix ans du Cercle linguistique de Prague]. In *Sas*. Praha, 2, p.137-145.
- MILAVCOVÁ, E. (1966). « Soupis prací profesora Vladimíra Šmilauera [Bibliographie des travaux du Professeur Vladimír Šmilauer]. In *Acta universitatis carolinae — Philologica*. Praha, 1-3, Slavica pragensia, VIII, p. 381-413.
- (1935-1957). *Příruční slovník jazyka českého — PSJČ* [Dictionnaire de la langue tchèque]. Praha. Depuis 1941, fasc. 141, rédigé par SMETÁNKA, E., HAVRÁNEK, B., ŠMILAUER, V. Depuis le fasc. 201 (t.V.). (1948-1951); rédigé par HAVRÁNEK, B., ŠMILAUER, V., ZÍSKAL, A.
- SGALL, P. « Nástup marxistické jazykovědy [La linguistique marxiste passe à l'offensive] ». In *NŘ*. Praha, XXXV 5-6, p. 81-85.
- (1951). « Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus [Les articles de Staline sur la linguistique et le structuralisme linguistique pragois] ». In *Sas*. Praha, 13, p. 1-11.
- (1967). *Generativní popis jazyka a česká deklinace* [Description générative de la langue et la déclinaison tchèque]. Praha.
- SRPOVÁ, M. (1988). « La linguistique tchèque dans les années 80 ». In *La linguistique*. Paris : PUF, vol. 24, fasc. 2, p. 13-126.
- STICH, A. (1970). « Jubileum Jiřfho Hallera » [Anniversaire de Jiří Haller]. In *NŘ*. Praha, 4-5, p. 299-302.
- ŠMILAUER, V. (1927). « Dvoje Trávníčkovy příspěvky » [Deux contributions de Trávníček]. In *Blava*, I/2, p. 256-274.
- (1928). « K sporu o Trávníčkovy příspěvky » [A propos de la polémique sur les contributions de Trávníček]. In *Blava*, II/1-2, p.223-274.
- (1928). « Filologie na výstavě soudobé kultury » [La philologie à l'exposition de la culture contemporaine]. In *Blava*, II/4-5, p. 871-872.
- (1929). « K naší vědecké organizaci » [Un mot sur notre organisation de la recherche scientifique]. In *Blava*, III/1, p. 155-157.
- (1929). « Práce lingvistické sekce I. sjezdu filologie v Praze ». In *Blava*, III/5-6, p. 1131-1137.
- (1929). « Jan Baudouin de Courtenay, 1845-1929 ». In *Blava*, III/5-6, p. 1105-1108.
- (1932). *Vodopis starého Slovenska* [Étude linguistique des noms des cours d'eau de l'ancienne Slovaquie] Práce Učené společnosti Šafaříkovy v Bratislave [Travaux de la Société savante Šafařík de Bratislava]. Praha, Bratislava, sv. 9, XLIII + 564 + 3 přílohy.
- (1932). *Československá literatura v preh'adoch* [Abrégé de littérature tchécoslovaque ; en slovaque]. Praha.
- (1940, 2e éd. 1942, 3e éd. 1946). « Věta » [La phrase]. « Pořádek slov » [L'ordre des mots]. « Slovesný vid a způsob slovesného děje » [L'aspect du verbe et

- l'aspect du procès verbal]. « Tvoření slov » [La création lexicale]. In *Hovory o jazyce* [Entretiens sur la langue]. Praha : KPČJ, p. 5-14 ; p. 39-51 ; p. 67-79 ; p. 103-124.
- (1947). « Organisaace věty a promluvy » [La structure de la phrase et de l'énoncé]. « Elipsa (úspora slovního vyrazu) » [L'ellipse (l'économie de l'expression verbale)]. « Sloveso a přísudek » [Le verbe et le prédicat]. « Slovesný čas » [Le temps verbal]. « Slovesný rod » [La voix du verbe]. In *Druhé hovory o jazyce* [Deuxièmes entretiens sur la langue]. Praha : KPČJ, sv. 3,] p. 9-22; p. 43-49; p. 71-85; p. 149-165; p. 184-195.
- (1947). *Novočeská skladba*. První část nové mluvnice moderního českého jazyka [Syntaxe du tchèque moderne. Première partie de la nouvelle grammaire de la langue tchèque moderne]. Praha : KPČJ, sv. 5.
- (1947). *Uvedení do historického hláskosloví českého* [Introduction à la phonétique et à l'orthographe historiques du tchèque]. Praha : Spolek posluchačů filosofie.
- (1947). *Základní pojmy mluvnické* [Notions fondamentales de grammaire]. Praha : Spolek posluchacu filosofie.
- (1949). *Česká mluvnice v kvintě a sextě* [La Grammaire tchèque dans l'enseignement secondaire]. Praha.
- (1951). *Zásoba slovní a význam slov* [La richesse lexicale et le sens des mots]; manuel universitaire de l'Université Charles de Prague. Praha.
- (1955). *Učebnice větného rozboru* [Manuel d'analyse syntaxique]; manuel universitaire. Praha.
- (1955). *Technika filologické práce* [La technique de travail philologique]; manuel universitaire. Praha.
- (1960). *Osídlení Čech ve světle místních jmen* [La Bohême à la lumière des noms de lieu]. Praha : les Editions de l'Académie (ČSAV).
- (1960). *Místní jména v Čechách. Jejich vznik, původní význam a změny* [Les noms de lieu en Bohême. Leur origine, le sens initial et les changements]. Dodatky k dílu Antonína Profouse [Compléments de l'oeuvre d'A. Profous]; ouvrage écrit en collaboration avec SVOBODA, J. et un collectif d'auteurs. Praha : ČSAV.
- (1963). *Úvod do toponomastiky* [Introduction à la toponymie]. Praha : SPN.
- (1963). *Příručka slovanské toponomastiky I, A-L* [Manuel de toponymie slave I, A-L]. Praha.
- (1964). *Příručka slovanské toponomastiky II* [Manuel de toponymie slave II]. Praha, p. 267-538.
- (1971). *Novočeské tvoření slov* [La création lexicale en tchèque moderne]. Praha : SPN.

— (1972). *Nauka o českém jazyku* [*Manuel de linguistique tchèque*]; manuel destiné à l'enseignement secondaire, mais utilisé à l'Université Charles par les étudiants bohémistes. Praha : SPN.

TOMAN, J. (1984). « Linguists in Avant-garde institutions : Observation on the Group-Dynamics of the Prague Circle ». In *Cercle linguistique de Prague, son activité, ses prolongements*, Bruxelles, p. 105-125.

La genèse du concept de marque (1926-1931)

Françoise GADET
Université de Paris-X-Nanterre

C'EST NICOLAS TROUBETZKOY qui, en 1930, formule le fait que, des deux termes d'une opposition phonologique, l'un est pourvu d'une *marque*, et l'autre pas. Mais dans les quelques années qui précèdent, les éléments de cette définition ont petit à petit été mis en place dans la correspondance qu'il a échangée avec Roman Jakobson.

Ce concept (ainsi que les adjectifs *marqué* et *non marqué*), et les circonstances de sa naissance entre 1926 et 1931, nous semblent dignes d'attention, pour plusieurs raisons qui tiennent à l'histoire et à l'épistémologie de la linguistique, et aux relations entre concepts dans la constitution de la phonologie, du structuralisme et de la linguistique actuelle :

- il se trouve au cœur d'un dispositif conceptuel dans la construction phonologique pragoise, concernant l'explicitation de la notion de structure, au milieu des concepts d'opposition phonologique, de corrélation et d'archiphonème, antérieurs, et de neutralisation, immédiatement postérieur;
- il apparaît dans une période particulièrement féconde de l'activité du Cercle de Prague, de l'échange entre Jakobson et Troubetzkoy¹, et de l'imposition de la phonologie sur la scène internationale (la phonologie comme "cri de guerre" du Cercle), à la faveur des congrès, en une période qui va du premier Congrès International des

¹ On ne saurait exagérer l'importance, pour comprendre le processus qui préside à son apparition, de la correspondance entre les deux hommes : en cette période, leurs échanges sont fréquents, et les lettres sont particulièrement longues. On y voit à l'œuvre la circulation constante de la réflexion, malgré la disparition des lettres de Jakobson. Voir JAKOBSON (1975).

- Linguistes, à la Haye en 1928, au deuxième, qui se tient à Genève en 1931²;
- il connaîtra de nombreux développements : dans les travaux ultérieurs de Jakobson (le binarisme et les traits distinctifs), dans la phonologie (travaux autour de Jakobson dans les années cinquante aux USA, *Sound Patterns of English*, de Chomsky et Halle en 1968, problématiques actuelles des nouvelles théories de phonologie segmentale), en grammaire (morphologie et même syntaxe), en sémantique, ou encore dans le structuralisme hors linguistique (ethnologie ou théorie littéraire)³.

C'est d'ailleurs probablement ce statut transversal aux théories (fonctionnalisme, post-structuralisme, grammaire générative) qui lui a valu de faire l'objet d'une longue étude (Viel, 1984), qui n'a guère d'équivalents quant à la genèse et au développement de notions aussi importantes en linguistique : ce qui en fait un outil fort précieux.

On s'interrogera sur les principes d'évaluation de ce concept en partant des circonstances de sa naissance, délimitées par les années 1926 et 1931 : 1926, où Jakobson envoie à Troubetzkoy une première lettre traitant de la classification des phonèmes; 1931, où il abandonne provisoirement le champ de la phonologie sur lequel il n'écrit plus jusqu'en 1936, moment aussi où Troubetzkoy publie « Die phonologischen Systeme », première mise en application publique du concept de marque.

1. LE CONTEXTE

Le Cercle Linguistique de Prague est fondé en octobre 1926, à l'initiative du Tchèque Vilém Mathesius. Les *Thèses* sont présentées en octobre

² A la Haye, Jakobson, Karcevski et Troubetzkoy ont dû se battre pour imposer leur perspective ; à Genève, la troisième question proposée en séance plénière est formulée ainsi : « Les systèmes phonologiques, envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue ». L'expression "cri de guerre" (en français) est de Mathesius (cité par RAYNAUD, 1990).

Tout au long de cette période, de nombreux congrès plus spécialisés prennent place. Sur le rôle que les Congrès ont pu jouer dans toute cette période de l'histoire de la linguistique, voir CHEVALIER, à paraître.

³ Sur l'exploitation du concept de marque dans la linguistique récente, voir BATTISTELLA (1990), qui est malheureusement assez rapide sur l'historique, et qui ne cite pas Viel.

1929, au premier Congrès des Philologues slaves, et, en décembre de l'année suivante, a lieu la Conférence phonologique internationale. C'est le temps de la fièvre des congrès et conférences, et une importante énergie est investie dans leur préparation et dans la confrontation des idées qu'ils permettent (sur toute cette période, voir Fontaine, 1974, et Raynaud, 1990).

Si, fin 1926, la phonologie ne revêt pas encore la forme élaborée que nous considérons maintenant comme typique du CLP et du structuralisme (par exemple, telle qu'elle est présentée dans les *Grundzüge* de Troubetzkoy), du moins beaucoup de concepts sont-ils déjà disponibles; et de fait depuis longtemps, bien que de façon quelque peu dispersée, comme Jakobson (1960) le note :

It is noteworthy that the term and the concept of the phonem actually emerge almost simultaneously, but quite separately and only later on found one another.

(1960 : 396)

Effectivement, on peut faire remonter la distinction entre phonétique et phonologie (sans les termes) et la compréhension du statut du phonème à Baudouin de Courtenay⁴, dans ses conférences de 1870 à l'Université de Saint-Petersbourg. Quant au terme même, il a été proposé par le Français A. Dufriche-Desgenettes, dans un exposé à la Société linguistique de Paris, en 1873, comme équivalent français de *Sprachlaut*. Le terme est repris d'abord par L. Havet, puis par Saussure dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de 1878, avec un sens assez différent du sens actuel. Jakobson (1960) affirme que Kruszewski est le premier à en faire usage dans le monde slave, dans un compte-rendu du *Mémoire*, et montre que Baudouin le reprend dans un emploi proche de ce que sera le sens pragois; il est par la suite utilisé par Ščerba en 1912 (Jakobson, 1960, Anderson, 1985, et Ivič, 1965).

Dans les travaux des Pragois mêmes, le sens actuel est fixé au moins depuis les études de Jakobson sur Khlebnikov, « La nouvelle poésie

⁴ « Beginning with his 1870 lecture and his master's thesis of the same year Baudouin constantly pointed out 'the disparity between the physical nature of sounds and their role in the mechanism of the language, their significance (or the people's linguistic intuition)' » (JAKOBSON, 1960 : 400).

Pour une évaluation de l'apport de Baudouin à la constitution de la linguistique moderne, dans le cadre d'une réflexion sur la structure, voir STANKIEWICZ (1991), par exemple.

russe » (1919, paru en 1921), et « Sur le vers tchèque comparé principalement au vers russe » (1923)

C'est sur la poésie que furent testées les premières notions phonologiques

(Jakobson, « Retrospect », in 1962)

Pour les Pragois de cette époque, la position à combattre est avant tout celle des Néo-grammairiens, et l'objectif des premiers travaux des membres du Cercle sera bien souvent de s'opposer à leurs thèses; ce qui signifie que c'est à l'intérieur de leur problématique que se déroule la discussion. Il en va bien ainsi du concept de marque, surgi au cœur d'une problématique concernant le changement phonétique, mais en renouvelant totalement la perspective, par l'inscription dans le cadre du système et son explicitation synchronique.

2. LA MISE EN PLACE

En décembre 1926, Jakobson envoie à Troubetzkoy une lettre (perdue, comme les autres), dont il donnera un résumé (1975 : 96, note 2) : il y insistait

sur la nécessité de renoncer à la position des néo-grammairiens et de Saussure, qui regardaient les changements phoniques comme des événements aveugles et accidentels sans relation au système linguistique et proposait que cette approche mécaniste et atomistique soit remplacée par une interprétation intrinsèquement linguistique des changements qui affectent le système phonologique de la langue qui les subit.

(en anglais (1975); tr. fr. de Halle, 1988)

Dans trois textes (repris in 1962) immédiatement subséquents, Jakobson avance progressivement une série d'éléments nouveaux : « The Concept of the Sound Law and the Teleological Criterion » (écrit en tchèque en 1927, publié en 1928, reproduit en anglais in 1962, résumé d'une communication de janvier 1927); « Proposition au premier Congrès International de Linguistes » (écrit en français en 1927, présenté en 1928 à la Haye, et contresigné par Karcevski et Troubetzkoy, en réponse à la question des organisateurs : « quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de

la grammaire d'une langue quelconque ? »)⁵ ; « Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves » (en français, conçu en 1927-28, publié en 1929).

Les trois textes sont très différents : les deux premiers sont très brefs, et le troisième constitue au contraire un véritable livre, qui occupe 118 pages du deuxième numéro des *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* (aussi n'en retiendrons-nous que les deux premières parties, les plus générales : « Notions fondamentales », et « Remarques sur les problèmes actuels de la phonologie historique comparée »). Mais ils mettent en jeu la même problématique, que l'on voit peu à peu mûrir, jusqu'aux formulations plus achevées et plus fermes du troisième.

Comme dans sa lettre de 1926, Jakobson critique la conception des changements phonétiques proposée par les Néo-grammairiens. A leur conception mécaniste de changements aveugles, il préconise d'opposer une perspective téléologique, qui semble ici correspondre au rétablissement dans un système d'un ordre perturbé. La téléologie est liée au primat accordé aux fonctions du langage ([mettre] « la question du but d'un événement phonétique [...], à la place de la question traditionnelle des causes », 1928b).

Mais Saussure n'est pas moins critiqué, pour être resté trop proche des Néo-grammairiens en ce qui concerne la linguistique historique, et Jakobson affirme l'importance du système phonologique, pour la synchronie bien sûr, mais aussi pour l'histoire d'une langue (« This antinomy between synchronic and diachronic linguistic studies should be overcome by a transformation of historical phonetics into the history of the phonemic system », 1928a). L'objectif est d'expliquer les changements phonétiques sur la base du système, et de dépasser l'antinomie entre synchronie et diachronie.

3. DE LA CORRÉLATION À L'ARCHIPHONÈME

A partir de 1928b, la critique se précise, et apparaissent des propositions positives : Saussure n'a fait que caractériser les sons du point de vue de la production, non du système. Pour décrire le rôle des sons dans le

⁵ Jakobson répond pour la seule phonologie. En reproduisant ce texte dans le premier tome des *Selected Writings*, il remplace *grammaire* par *phonologie* dans l'énoncé même de la question.

système phonologique, il faut distinguer entre différences significatives et différences extragrammaticales (combinatoires ou stylistiques), et décomposer les consonnes en oppositions fondamentales :

Toute description scientifique de la phonologie d'une langue doit avant tout comprendre la caractéristique de son système phonologique, c'est à dire la caractéristique du répertoire, propre à cette langue, des différences significatives entre les images acoustico-motrices.

(1928b)

Il faut distinguer deux types de différences entre images acoustico-motrices : différence entre *images disjointes*, et différences entre *images corrélatives*, termes empruntés à la logique, dit-il. Il précisera en 1929 que c'est à la *Logik* de Wundt (1906), qui, dans sa classification des concepts, oppose les concepts disjoints (*disjunkte Begriffe* : rouge et bleu, qui ne supposent que *couleur*), et concepts corrélatifs (*korrelate Begriffe*) qui se supposent mutuellement (*mari et femme*). Plus tard, il évoquera aussi une source chez Pos (1974, ou dans son texte de 1980 avec Pomorska, p. 45).

Aucun des trois textes ne comporte de définition des disjonctions, qui semblent recouvrir tout ce qui n'est pas corrélations; il faudra attendre 1931 pour que ces termes soient définis (« Projet de Terminologie Phonologique Standardisée », publié dans le tome IV des *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, anonyme, mais que Rudy 1990 attribue à Jakobson) :

Unités phonologiques disjointes : unités phonologiques appartenant à un système, sans former entre eux [sic] un couple de corrélations

Disjonction : opposition de deux unités phonologiques disjointes.

Le terme *phonème*, présent dans des travaux antérieurs de Jakobson, ne figure ni dans 1928a, ni dans 1928b, où on ne trouve que *image acoustico-motrice*, et les adjectifs *phonologique* et *significatif*. Il apparaît en revanche dans 1929, texte auquel on peut faire remonter la première définition du phonème totalement exempte du psychologisme que l'on trouve encore chez Baudouin, qui le définit comme équivalent psychique du son⁶ : « tous termes d'opposition phonologique non susceptibles

⁶ Jakobson est très critique envers le psychologisme de Baudouin. Il condamne sa dénomination de *psychophonétique* (« ce terme est inexact, car la psychophonétique (c'est-à-dire, la phonologie) ne se distingue point de la phonétique par un plus grand degré de psychologisme » (1929, 1962 : 21), et il oppose le jeune Baudouin, plein d'idées novatrices, au vieux Baudouin qui sombre dans la psychologie (1960).

d'être dissociés en sous-oppositions phonologiques plus menues sont appelés phonèmes » (1962 : 8). C'est aussi en 1929 qu'apparaît *opposition phonologique*. Mais il faudra attendre la Conférence phonologique de Prague en 1930 pour que disparaissent aussi les *idées acoustico-motrices*, et les *différences* : à partir de là, il ne sera plus question que de phonèmes, de variantes et d'oppositions.

Ce qui intéresse Jakobson en 1928-1929, c'est avant tout la corrélation phonologique, et le principe d'abstraction qui en constitue le fondement :

Une corrélation phonologique est constituée par une série d'oppositions binaires définies par un principe commun qui peut être pensé indépendamment de chaque couple de termes opposés.

(1928b)

Le *principium divisionis* est abstrait par la conscience linguistique, est mis en facteur commun, et peut être pensé indépendamment des couples particuliers en oppositions.

(1929)

La « Proposition » présente déjà l'idée, qui sera plus clairement exposée dans les « Remarques », selon laquelle la *conscience linguistique* est à même d'abstraire le troisième terme, ou *principium divisionis*. Jakobson en vient alors à considérer que les corrélations jouissent de propriétés particulières, ce qui lui permet d'énoncer des lois d'implication du type *si...alors...* La comparaison entre systèmes phonologiques permet d'établir des règles phonétiques universelles, formulées en termes d'incompatibilité.

Ces lois d'implication supposent mises en rapport l'identification du phonème, la nature des oppositions phonologiques, et la stratification du système phonologique. On peut montrer que leur formulation précise était souvent excessive (Viel, 1984 : 71; Stankiewicz, 1991), mais on doit reconnaître l'intérêt de ce type de démarche hypothético-déductive dans une perspective typologique, appuyée à la fois sur l'hypothèse et l'empirie. Plus tard, Jakobson dira à leur propos : « I believe with Grammont that a rule requiring amendment is more useful than the absence of any rule » (cité par Ivič, 1965 : 40, qui les réinterprète en termes de probabilités; voir aussi Stankiewicz, 1990).

La définition d'une entité phonologique inédite constitue l'un des principaux apports du texte de 1929, c'est l'archiphonème, dont l'introduction vient exprimer, en plus de l'interdépendance entre éléments

phonologiques, la hiérarchie de structure dans le répertoire des phonèmes⁷ :

L'archiphonème d'une part n'est pas susceptible d'être subdivisé en oppositions de phonèmes disjoints plus menues, et d'autre part ne saurait posséder avec un autre archiphonème un substrat commun isolable par la conscience linguistique [...]. L'archiphonème est une idée générique, c'est une unité abstraite qui peut unir un ou plusieurs couples de variantes corrélatives (de phonèmes corrélatifs).

(1929)

4. ENFIN, LA MARQUE, PUIS LA NEUTRALISATION

Dans une lettre du 31 juillet 1930, Troubetzkoy se livre à une étude serrée de la construction ainsi élaborée par Jakobson, et avance, pour caractériser le *contenu intrinsèque de la corrélation*, le terme de *priznak* (marque), présenté comme une simple précision :

L'un des membres de la corrélation est obligatoirement *positif, actif*, et l'autre *négatif, passif*. Au moins si l'opposition est binaire. [...] Ainsi, je pense qu'il ne faut pas parler de variantes *fondamentales* et *accessoires* des archiphonèmes, mais de *marques de corrélation* actives et passives ou positives et négatives.

(1975, trad. de Viel, 1984)

C'est dans la correspondance que la terminologie vient peu à peu à se préciser : « une corrélation est toujours le rapport d'une série marquée et d'une série non marquée ». Troubetzkoy fait ainsi apparaître, à côté de *priznak*, deux néologismes adjectivaux : *priznakovyj* et *bespriznakovyj*⁸.

La réaction de Jakobson est immédiatement d'enthousiasme, car il comprend qu'il s'agirait là d'un type de relations très répandu dans les phénomènes humains, que l'on peut donc appliquer au-delà de la

⁷ La correspondance nous apprend que, de façon indépendante, Troubetzkoy était parvenu à une conception semblable, avec une représentation comparable quoique moins théorisée, en établissant le système phonologique du polabe (JAKOBSON (1975), lettre du 24 octobre 1927).

⁸ Le problème des traductions de ces termes s'est rapidement présenté. Karl Bühler aide à choisir les termes allemands : *Merkmal, merkmallos, Merkmallosigkeit, merkmalhaltig (merkmalhaft, merkmaltragend)*. Pour l'anglais, *mark, marked* et *unmarked* sont calqués sur la série française *marque, marqué, non marqué*, et *markless* sur l'allemand *merkmallos*. *Markedness*, dont on sait la fortune, n'apparaît qu'ultérieurement aux USA, et est surtout diffusé par CHOMSKY et HALLE dans *Sound Patterns of English* (1968). Voir VIEL (1984 : 94), et JAKOBSON (1974), qui évoque aussi l'effet en retour des termes anglais et français, sur l'usage ultérieur en allemand (*markiert* et *unmarkiert*), et en russe (*markirovannyj* et *nemarkirovannyj*).

phonologie : d'abord à la prosodie (« Die Betonung und ihre Rolle in der Wort- und Syntagmaphonologie », 1931 in 1962), puis en morphologie (« Zur Struktur des russischen Verbums », 1932, in 1971), puis dans les phénomènes culturels (comme il l'expose dans Jakobson et Pomorska, 1980 : 95).

Troubetzkoy prend alors le relais pour développer cette notion, et c'est dans « Die phonologischen Systeme » (texte présenté à la Conférence de phonologie de Prague en décembre 1930, et publié en 1931 dans le tome IV des *TCLP*, comme le premier des deux textes de Jakobson cités à l'instant) que l'on trouve sa première apparition publique : « die zwei Glieder eines korrelativen Gegensatzes sind nicht gleichberechtigt : das eine Glied besitzt das betreffende Merkmal (oder besitzt es in seiner positiven Form), das andere besitzt es nicht (oder besitzt es in seiner negativen Form) ». Il figure aussi dans le « Projet de terminologie » (1931, toujours dans la même livraison des *TCLP*).

Toute l'œuvre de Troubetzkoy ultérieure à cette période affrontera le problème de la classification des phonèmes, donc des oppositions phonologiques, et constitue à ce titre une sorte de théorie de la marque. La formulation adoptée en 1930-1931, malgré sa précision, ne permet pas de résoudre le problème : s'agit-il d'une entité phonétique, ou phonologique ? Et le « Projet de terminologie » reste ambigu sur ce point, grâce à un subterfuge :

Marque de corrélation : caractère phonique qui, opposé à l'absence de ce caractère, forme une propriété de corrélation.

L'oscillation entre attribution à la phonétique ou à la phonologie va perdurer au long des années trente. Jusqu'au plan des *Grundzüge*, fondé sur des critères phonétiques : la phonétique se trouve donc à la base de certaines notions phonologiques, au mépris de la distinction en principe rigoureuse entre les deux ordres⁹ (voir Viel, 1984 : 101). La marque est donc de nature phonologique, avec une substance matérielle phonétique : les termes marqué et non marqué d'une opposition sont-ils les mêmes d'une langue à l'autre, ou pas nécessairement ? En 1933, Troubetzkoy définit la marque comme un fait phonologique, mais les *Grundzüge* (1939) manifestent un retour vers la phonétique¹⁰.

⁹ Ainsi, la définition des *faisceaux de corrélations*, qui sont phonologiques, découle de celle des *classes de parenté*, phonétiques.

¹⁰ Peut-on se fier en ce point au témoignage donné dans JAKOBSON et POMORSKA (1980), qui suggère que le temps a manqué à Troubetzkoy pour faire une ultime mise à jour d'une pensée encore en pleine élaboration ?

Quant au terme neutralisation, il ne figure pas dans la liste retenue pour le Projet de terminologie de 1931, mais le Supplément II des mêmes *TCLP*, IV (« Principes de transcription phonologique ») évoque ce qui en semble bien la définition :

On distinguera les positions dans lesquelles des phonèmes corrélatifs peuvent figurer l'un comme l'autre des positions où n'est admissible que l'un des deux phonèmes corrélatifs.

Ce n'est qu'en 1932 (premier Congrès international des sciences phonétiques, à Amsterdam, où sera prononcée pour la première fois l'expression "Ecole de Prague") que Troubetzkoy l'utilise dans sa conférence (*Aufhebung* ou *Neutralisierung*). Pourtant, elle constitue l'une des manifestations les plus nettes de l'existence de la marque, et de nos jours, on a du mal à ne pas la concevoir comme logiquement antérieure à l'archiphonème (Anderson, 1985).

On voit là l'un des derniers moments d'accord complet entre les deux hommes. Jakobson, dès 1932 (« Zur Struktur des russischen Verbums »), présente la première application explicite au système grammatical, qui aboutira aux formulations de *Signe zéro* (1939 in 1971). Dès 1933, leurs divergences vont s'accroître, et la correspondance s'espacer. Jakobson développe une théorie des traits distinctifs et le binarisme (dont une première formulation détaillée est donnée au Congrès des Sciences Phonétiques de Gand, en 1938, peu après la mort de Troubetzkoy, et une forme plus achevée, du moins pour la période européenne, dans *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*, en 1941), qui remettent en cause la nature indécomposable de l'entité phonème.

CONCLUSION

Les concepts ainsi mis en place résisteront au temps et aux reformulations théoriques. Ils ont très rapidement eu pour effet :

- de mettre la phonologie à distance de ses premières attaches psychologiques : c'est à la suite de cette période que disparaissent définitivement du vocabulaire des deux hommes des termes comme *conscience linguistique* et *images acoustico-motrices* ;

- d'introduire, avec l'insistance sur la séparation entre phonétique et phonologie, et avec les lois d'implication, une dimension explicative, au-delà de la description, que n'atteignait pas le premier structuralisme, et qui nous rapproche de ce qui sera plus tard appréhendé à travers l'idée de structures profondes (au sens de connexion causale entre faits superficiellement indépendants) ;
- de faire travailler la dimension de l'asymétrie dans la langue, à l'œuvre dans l'organisation hiérarchique des phonèmes.

Ajoutons qu'ils révèlent, de la part de Jakobson, un rôle plus actif qu'il n'y apparaît dans plusieurs représentations récentes que l'on donne de lui : c'est lui le déclencheur, et il s'avère immédiatement capable de saluer la qualité d'une formulation chez son correspondant.

L'ensemble de ces concepts constitue une étape dans ce qui, à travers le structuralisme, a modifié radicalement notre conception du langage, en la faisant passer par système et structure, symétrie, hiérarchie, parallélisme, et interdépendance entre invariant et variation (Jakobson et Pomorska, 1980, Chapitre X, « Le concept de marque », et Stankiewicz 1990, Milner 1982).

On comprend aussi que cette notion ait donné lieu à de nombreuses interprétations, reformulations et exploitations : elle touche à des aspects tellement fondamentaux du langage qu'elle a même pu être conçue comme un *language universal* essentiel, à partir duquel on pourrait organiser les autres, et définir la notion de *human nature* :

The topic of universals is here approached through the consideration of a single, but as it will turn out, rich and complex set of notions, those pertaining to marked and unmarked categories.

(Greenberg, 1966).

A l'heure actuelle, il semble que les phonologues s'accordent pour avoir comme horizon une problématique mettant en jeu la notion de marque, que ce soit à un niveau général de réflexion sur ce qui organise les systèmes de sons, ou à un niveau plus précis, pour ceux qui travaillent en phonologie segmentale.

C'est une autre question, et une histoire qui nous conduirait bien au-delà de la période retenue et de notre modeste objectif, que de déterminer si son importation dans d'autres champs lui a permis de conserver son impact empirique et heuristique. C'est pourtant sans doute une question décisive concernant l'évaluation du structuralisme en linguistique : son application hors du champ de la phonologie.

© Françoise Gadet

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Actes du Premier Congrès International de Linguistes.* (1930). Leiden : W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij.
- Actes du Deuxième Congrès International de Linguistes.* (1933). Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient. Adrien Maisonneuve.
- ANDERSON, S. (1985). *Phonology in the Twentieth Century. Theories of Rules and Theories of Representations.* Chicago and London : University of Chicago Press.
- BATTISTELLA, E. (1990). *Markedness. The Evaluative Superstructure of Language.* Albany : State University of New York Press.
- CHEVALIER, J.-C. (à paraître). « Développement des analyses de la langue française entre les deux guerres (1914-1940) ».
- FONTAINE, J. (1974). *Le Cercle linguistique de Prague.* Paris : Mame.
- GADET, F. (à paraître). « Jakobson sous le pavillon saussurien ». In *Actes du Colloque « Saussure aujourd'hui », Cerisy, août 1992.*
- GREENBERG, J. (1966). *Language Universals.* The Hague-Paris : Mouton.
- HALLE, M. (1988). « Remarques sur la révolution scientifique en phonologie, 1926-1930 ». In *Actes de la recherche en sciences sociales*, 74.
- IVIČ, P. (1965). « Roman Jakobson and the Growth of Phonology ». *Linguistics*, 18.
- JAKOBSON, R. O. (1928a, 1962). « The Concept of the Sound Law and the Teleological Criterion ». In Jakobson 1962.
- (1928b, 1962). « Proposition au Premier Congrès International de Linguistes ». In Jakobson 1962.
- « Remarques sur la phonologie du russe comparée à celle des autres langues slaves ». In Jakobson 1962.
- (1960, 1971). « The Kazan School of Polish Linguistics and its Place in the International Development of Phonology ». In Jakobson 1971.
- (1962). *Selected Writings, I.* The Hague : Mouton.
- (1971). *Selected Writings, II.* The Hague : Mouton.
- (1974, 1985). « Mark and Feature ». In *Selected Writings, VII.* The Hague-Paris : Mouton.
- (1975). *N.S. Trubetzkoy's Letters and Notes.* The Hague-Paris : Mouton.
- JAKOBSON, R., POMORSKA, K. (1980). *Dialogues.* Paris : Flammarion.
- MILNER, J.-C. (1982). « A Roman Jakobson ou le bonheur par la symétrie ». In *Ordres et raisons de langue.* Paris : Seuil.

- RAYNAUD, S. (1990). *Il circolo linguistico di Praga (1926-1939). Radici storiche e apporti teorici*. Milano : Vita e pensiero.
- RUDY, S. (1990). *Roman Jakobson, a Complete Bibliography of his Writings*. Berlin-New York : Mouton de Gruyter.
- STANKIEWICZ, E. (1990). « Il concetto di struttura nella linguistica di Jakobson ». In *Roman Jakobson*, a cura di Pietro Montani e Massimo Prampolini. Roma : Editori Riuniti.
- (1991). « The Concept of Structure in Contemporary Linguistics ». In *New Vistas in Grammar : Invariance and Variation*, Linda Waugh and Stephen Rudy (eds.).
- TODOROV, T. (1984). *Une vie dans le langage*. Paris : Minuit.
- TROUBETZKOY, N.S. (1931), « Die phonologischen Systeme ». In *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4.
- (1939). *Grünzüge der Phonologie*. TCLP, 8. Trad. fr. *Principes de phonologie*. Paris : Klincksieck.
- VIEL, M. (1984). *La notion de « marque » chez Trubetzkoy et Jakobson*. Paris : Didier-Erudition.

L'histoire du signe linguistique de Ferdinand de Saussure, et les Pragoïs

Henry SCHOGT
Université de Toronto

EN AOÛT 1992, plus de soixante-quinze ans après sa mort, Saussure était le sujet d'une des rencontres organisées à Cerisy-La Salle (du 13 au 23 août), sous le titre « Saussure Aujourd'hui ». L'année précédente un livre intitulé *Saussure, Signs, System, and Arbitrariness* a été publié dans la série *Modern European Philosophy* par David Holdcroft,¹ professeur de philosophie à l'université de Leeds. Un compte-rendu de ce livre, de la main de W. Terrence Gordon² a paru en 1992 dans *Historiographia Linguistica*. Toute cette activité indique que Saussure continue à attirer l'attention de linguistes et de philosophes, bien qu'il ne domine plus la scène comme à l'époque d'entre les deux guerres et immédiatement après la deuxième guerre mondiale, quand l'école de Prague, l'école de Copenhague et évidemment les Genevois prennent les idées du *Cours de linguistique générale*³ comme point de départ de leurs théories linguistiques.

Il est intéressant de voir quelles sont les idées de base présentées dans le *Cours*, quelles ont été les réactions de certains Pragoïs, et ce qui reste des idées originales de Saussure à l'heure actuelle. Comme le signe linguistique figure en vedette dans le *Cours*, et forme pour ainsi dire la clef de voûte de la sémantique structuraliste aussi bien que de la sémiotique, je voudrais suivre son histoire, sans m'occuper trop du système des unités de la deuxième articulation. Quand on étudie Saussure et son *Cours*, il faut faire face, dès le début, au problème de la paternité et de l'authenticité du *Cours*. C'est un fait bien connu qu'il s'agit d'une publication posthume, dont le texte, rédigé par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger se fonde

1 HOLDCROFT (1991).

2 GORDON (1992).

3 SAUSSURE Ferdinand de (1916, 1972).

sur des notes d'étudiants, des papiers — peu nombreux — de Saussure et sans doute sur des souvenirs personnels des rédacteurs. C'est à partir des années cinquante et soixante qu'on dispose d'une littérature exégétique qui continue à devenir de plus en plus abondante. C'est grâce à des linguistes tels que Robert Godel, Rudolf Engler, et Tullio de Mauro⁴ que le rôle actif des rédacteurs est devenu clair, sans qu'on puisse leur reprocher toutes leurs interventions. Dans l'introduction de son édition critique du *Cours* Tullio de Mauro⁵ parle de l'isolement volontaire de Saussure dont les contacts avec le monde scientifique international se font de plus en plus rares et qui publie de moins en moins, après un début de carrière riche et productif. Il est probable que Saussure se penche de plus en plus sur les problèmes inhérents à son système, sans trouver de solutions satisfaisantes. Les matériaux qu'il offre à ses étudiants sont le fruit de ses réflexions, mais ne sont pas dans une forme définitive qui justifierait leur publication dans un texte imprimé.

Quoi qu'il en soit, les recherches des dernières décennies ont révélé que le modèle du signe, fixé par le texte imprimé, cache le fait qu'il y a des flottements et des contradictions dans les matériaux sur lesquels les rédacteurs se sont basés. Sans entrer trop dans les détails, on découvre facilement trois points de controverse :

- 1) la présence ou l'absence des flèches qui indiquent le mouvement qui va du signifié au signifiant et du signifiant au signifié;
- 2) le flottement dans l'usage du terme *signe*, employé tantôt pour l'unité bi-univoque formée par le signifiant et le signifié réunis, tantôt pour indiquer le signifiant, qui dans ce cas est le signe observable du signifié;
- 3) l'addition du dessin du petit arbre qui sert d'illustration pour montrer ce qu'est le signifié ou le concept, par les rédacteurs, puisque le dessin ne figure nulle part dans les documents qu'ils ont utilisés.

La discussion de ces trois points fournira l'occasion de présenter des problèmes supplémentaires que pose l'interprétation du texte saussurien, (ou plutôt du texte du *Cours*).

⁴ Voir GODEL (1957), ENGLER (1967-1974). DE MAURO, voir note 3.

⁵ DE MAURO, *op. cit.* : 2.

- 1) Quand le schéma du signe est présenté sans flèches les rapports entre signifié et signifiant sont sous-entendus au lieu d'être représentés explicitement, mais la différence entre le schéma sans flèches et celui qui en a est négligeable. Il n'en est pas de même pour le schéma où il n'y a que des flèches qui vont du signifié au signifiant, schéma qui implique la priorité du signifié dans la genèse du signe. D'après cette vision, il faudrait d'abord avoir un concept pour qu'on puisse le nommer. C'est un problème épistémologique qui est étroitement lié à la question de l'origine du langage et de la structuration de la réalité extra-linguistique. Remarquons que le référent qui joue pourtant un rôle crucial dans l'acquisition du langage ne figure pas en tant qu'élément linguistique dans les schémas du *Cours*. On pourrait dire que dans le fonctionnement synchronique la question de la priorité ne se pose pas : l'encodeur donne une forme phonique à ce qu'il veut exprimer (du signifié au signifiant) le décodeur remplit de contenu sémantique la forme phonique qu'il perçoit (du signifiant au signifié). Dans l'ontogenèse de la langue maternelle qui n'est pas nécessairement une répétition fidèle de la phylogenèse (que nous n'examinerons pas), l'enfant acquiert une partie de son inventaire dans l'ordre référent → signifiant, une autre partie dans l'ordre inverse, signifiant → référent. Probablement le référent passe dans les deux ordres avant que la généralisation qui arrive au signifié n'ait lieu. La relation qui existe entre le référent et le signifié n'est d'ailleurs pas du tout claire, comme nous le verrons par la suite.
- 2) Saussure lui-même emploie de temps en temps le terme *signe*, là où l'on s'attendrait à trouver *signifiant*. Comme un signe a la fonction de signaler, la confusion terminologique s'explique facilement. Dans la critique littéraire le *signifiant-signe* jouera un rôle très important, mais certaines qualités du signifiant saussurien y ont disparu ou sont occultées. Il arrive aussi qu'un objet matériel est vu comme le *signifiant-signe* d'un signifié caché. C'est ainsi que le référent s'introduit subrepticement et qu'on s'éloigne de la sémantique saussurienne pour arriver à la sémiotique non-linguistique et à la psychanalyse.
- 3) Ce sont les rédacteurs qui ont ajouté le dessin de l'arbre, sans doute pour compenser le caractère très abstrait du signifié. Holdcroft signale le problème de l'équivalence de *signifié/ signifiant* et *concept/ image acoustique* dans le texte du *Cours*, tandis que les sources semblent indiquer que Saussure aurait remplacé la paire

concept/image acoustique par *signifié/signifiant* pour éviter le risque de tomber dans le piège de la nominalisation.⁶ Or le dessin qui figure dans le texte imprimé seulement, et nulle part ailleurs, favorise précisément la nominalisation du signifié, nominalisation qui se limite aux substantifs concrets qu'on peut représenter par une image. Ni les verbes, ni les adjectifs, ni les adverbes, ni même les substantifs abstraits se prêtent à être exprimés par un dessin. Par son caractère concret le petit arbre contribue à gommer la différence entre ce qui est une abstraction généralisante, même dans le cas d'une notion concrète, et l'occurrence isolée, et favorise le référent au dépens du signifié. L'opposition entre l'unité au niveau de la langue et l'unité en tant qu'occurrence dans la parole s'affaiblit et la ligne de démarcation qui sépare la langue de la parole s'estompe ou disparaît même entièrement.

Ainsi le signe linguistique tel qu'on le trouve dans le *Cours* contient dès le début des éléments peu clairs qui se cachent derrière la clarté et la netteté apparente de la formulation saussurienne. Ajoutons encore que la dichotomie langue/ parole n'est pas la seule qui pose des problèmes pour l'interprétation du signe. Il faut également faire face à la dichotomie synchronie/ diachronie pour résoudre la question du caractère théoriquement momentanée, c'est-à-dire sans durée, de la langue en tant que système synchronique. Or, la synchronie absolue qui est à la base de la notion de système, les unités se définissant les unes par rapport aux autres à un moment donné de l'évolution de la langue, est hors d'atteinte pour plusieurs raisons.

1) Si l'on prend l'inventaire des unités de la première articulation, c'est-à-dire les unités ayant un contenu sémantique, on a plusieurs possibilités : a) on prend le dictionnaire le plus complet possible; b) on prend un corpus étendu et varié, mais contemporain pour le dépouiller; c) on établit un corpus-inventaire par introspection. Aucune des options ne satisfait entièrement, car le dictionnaire présente des termes archaïques et rares que la plupart des locuteurs n'emploient jamais et ne reconnaissent même pas de façon passive; le corpus risque, en revanche, de ne pas inclure tous les termes courants, sans qu'il soit garanti que toutes les unités qui y figurent appartiennent à la langue contemporaine courante; pour ce qui est de

⁶ HOLDCROFT, *op. cit.* : 14, 50-51.

l'inventaire de l'idiolecte personnel du chercheur, il est évident qu'il n'est pas complet.

- 2) Le dictionnaire indique parfois qu'il s'agit dans tel ou tel cas d'un archaïsme. Est-ce que cela veut dire qu'à l'heure de la publication personne n'employait plus le terme en question, ou y a-t-il des gens âgés pour qui l'emploi est tout à fait normal ? Cela pose le problème des différentes générations qui ensemble forment la communauté linguistique d'un moment donné. La situation se complique encore par le fait que la communauté linguistique quelle qu'elle soit n'est jamais homogène. Il y a des différences régionales et sociales qui pourraient être écartées si l'on divisait la communauté en sous-communautés, mais alors on finirait par avoir des communautés d'un nombre de locuteurs très réduit, sinon d'une personne, et par étudier un nombre très élevé de systèmes individuels, c'est-à-dire d'idiolectes.
- 3) Bien que la distinction ne soit pas toujours très nette Saussure emploie deux termes *signification* et *valeur* dont la première sert à indiquer le contenu d'un terme en contexte, tandis que la seconde décrit le sémantisme d'une unité du système paradigmatique au niveau de la langue. Pour illustrer la différence entre les deux notions le *Cours* offre l'exemple de *mouton* en français, contre *mutton*, *sheep* en anglais. En contexte au niveau de la parole la signification de *mouton* peut coïncider avec celle de *sheep*, mais la valeur reste différente, puisque le domaine paradigmatique de *mouton* est plus large que celui de *sheep*⁷. Même si l'on fait abstraction du fait que les termes sont tantôt employés comme synonymes tantôt pour indiquer une opposition et que l'on s'en tienne aux cas où il s'agit d'un rôle distinctif, la séparation des deux niveaux fait problème. Premièrement il faut constater que Saussure a choisi un exemple très simple qui ne donne pas lieu à des débats sur l'usage qu'on fait des termes en question. Dès qu'on a affaire à des unités moins courantes la valeur varie d'un locuteur à l'autre. En second lieu la question se pose de savoir si la valeur n'a aucune influence sur la signification. On pourrait facilement s'imaginer un contexte où les éléments non réalisés de la valeur auraient un rôle connotatif. Cette situation se présenterait notamment dans des textes poétiques.

⁷ *Cours* : 160

Quelle a été la réaction de l'école de Prague en face des difficultés que posent les dichotomies très nettes du *Cours* ? Les thèses présentées au Premier Congrès des philologues slaves et publiées dans le premier volume des *Travaux du Cercle Linguistique de Prague (TCLP, I p. 5-29, 1929)*,⁸ fournissent déjà une réponse partielle à cette question. Pour commencer, les Pragois n'acceptent pas intégralement tout ce qui se trouve chez Saussure au sujet de l'opposition *synchronie/ diachronie*, tout en donnant comme lui la priorité à la synchronie et en concevant la langue comme un système fonctionnel. On lit dans la première thèse :

La meilleure façon de connaître l'essence et le caractère d'une langue, c'est l'analyse synchronique des faits actuels, qui offrent seuls des matériaux complets et dont on peut avoir le sentiment direct.

Au sujet de la diachronie la thèse prend pourtant une position moins catégorique que celle du *Cours* :

La conception de la langue comme système fonctionnel est à envisager également dans l'étude des états de langue passés, qu'il s'agisse de les reconstruire ou d'en constater l'évolution. On ne saurait poser de barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique comme le fait l'École de Genève. Si l'on envisage en linguistique synchronique les éléments du système de la langue du point de vue de leurs fonctions, on ne saurait juger non plus les changements subis par la langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par les dits changements. Il ne serait pas logique de supposer que les changements linguistiques ne sont que des atteintes destructives s'opérant au hasard et hétérogènes du point de vue du système. Les changements linguistiques visent souvent le système, sa stabilisation, sa reconstruction, etc. Ainsi l'étude diachronique n'exclut pas les notions de système et de fonction, mais, tout au contraire, à ne pas tenir compte de ces notions, elle est incomplète.

Pour ce qui est de la pureté synchronique la thèse conclut :

D'un autre côté, la description synchronique ne peut pas non plus exclure absolument la notion d'évolution, car même dans un secteur envisagé synchroniquement existe la conscience du stade en voie de disparition, du stade présent et du stade en formation; les éléments stylistiques sentis comme archaïsmes, en second lieu la distinction de formes productives et non productives sont des faits de diachronie, que l'on ne saurait éliminer de la linguistique synchronique.⁹

C'est déjà en 1911 que Vilém Mathesius introduit dans une conférence faite à Prague la notion d'oscillation statique dans la parole

⁸ Cité d'après VACHEK (1964).

⁹ VACHEK, *op. cit.* : 33-34.

d'un individu.¹⁰ Ainsi des variantes se produisent sans qu'on puisse les rattacher à l'évolution de la langue. On est loin du système monolithique de Saussure quand la variabilité et l'évolution s'incorporent au synchronisme. Pour apprécier la portée des observations faites dans la première thèse du Congrès des philologues slaves, il suffit de penser aux notions de *synchronie dynamique* et de *économie des changements*, qui occupent une place si importante dans les travaux d'André Martinet.

Une plus grande flexibilité et un sentiment de relativisme distinguent donc nettement les Pragoïses des théories du *Cours*. Cette différence s'explique en partie par le fait qu'on a d'une part la présentation d'une théorie élaborée — ou en train d'être élaborée — par une seule personne, d'autre part les vues multiples et variées d'un groupe de linguistes qui échangent leurs idées durant de longues années. Il faut aussi tenir compte des contacts intensifs qu'entretenait la linguistique pragoïse avec la littérature et les théoriciens de la littérature. Ce sont notamment les liens avec le Formalisme russe qui expliquent l'attention spéciale dont jouit la langue poétique chez les Pragoïses. Quand on pense aux Formalistes Jurij Tynjanov et Roman Jakobson, dont le premier était à la fois romancier et critique littéraire et le deuxième critique littéraire et linguiste et qui tous deux participaient dès les premières années aux réunions de Prague, la place importante de l'analyse de la langue poétique n'a rien pour nous étonner. Il faut mentionner encore à cet égard les travaux et les conférences qu'a données Jan Mukařovský au Cercle de Prague, car la langue poétique et la stylistique y forment le sujet unique.

Tandis que le contenu est au premier plan dans l'emploi communicatif du langage, l'usage poétique attache une importance spéciale à la forme qui devient l'élément central du message. De cette façon la validité de la séparation absolue de la forme et du contenu, ainsi que l'arbitraire de la relation entre signifiant et signifié sont mis en doute. L'arbitraire du signe et plus précisément l'arbitraire du signifiant par rapport au signifié a fait l'objet de nombreuses discussions où se rencontrent souvent les arguments que voici :

- 1) les onomatopées font exception à la règle de l'arbitraire a) puisque leur forme phonique est motivée par le caractère spécial du signifié, le signifiant imitant le bruit que le signifié indique : *craquer*, *siffler*, b)

¹⁰ MATHESIUS (1911), in VACHEK (1964 : 2).

- puisque le signifié est associé à un bruit, comme dans le cas de certains noms d'animaux : *tourterelle*, *coucou*;
- 2) les termes expressifs sont motivés dans la mesure où le phonétisme dur ou doux semble correspondre à des traits du signifié qu'ils représentent.

Pourtant les onomatopées sont arbitraires par le fait même que là où une langue utilise un signifiant onomatopéique, une autre a recours à un signifiant non motivé pour un signifié identique. (Je simplifie évidemment, car il ne peut s'agir que d'une similarité approximative quand on compare des signifiés qui appartiennent à des langues différentes). Il faut mentionner aussi le fait que les onomatopées respectent les limitations de l'inventaire phonématique et les règles phonotactiques de la langue naturelle dont elles font partie. On peut invoquer à peu près les mêmes arguments en faveur de l'arbitraire des mots expressifs.

Toutefois un nombre de linguistes, parmi lesquels je nomme Edward Sapir, Maurice Grammont, Uriel Weinreich et Istvan Fonagy,¹¹ ont attiré l'attention sur certaines tendances qui sans être absolues, rendent l'occurrence de tel type de phonie pour tel type de signifié plus probable qu'au cas où l'arbitraire régnerait en maître absolu.

Ce n'est pas seulement le caractère arbitraire de la relation signifiant-signifié qui est mis en question, on se demande aussi si le rapport des deux composants du signe est toujours biunivoque. La biunivocité implique une relation unique et indissociable entre le signifiant et le signifié et exclut les cas où un signifié est en relation avec deux ou plus de deux signifiants, ainsi que ceux où le signifiant se lie avec deux ou plus de deux signifiés. Or cette situation se présente pour les synonymes et les homonymes, tandis que la polysémie forme un cas spécial de biunivocité douteuse et fournit un argument convaincant contre l'équivalence des termes *signifié* et *concept*.

Pour ce qui est de la synonymie, la base saussurienne de la biunivocité qui est sapée se répare facilement par le refus d'accepter la synonymie absolue. Pour chaque paire ou groupe de synonymes, on peut indiquer des éléments différentiels : soit au niveau dénotatif (différence d'extension), soit au niveau connotatif (différence de valeur associative, ou de registre ou de style). Cette défense de la biunivocité

¹¹ SAPIR (1929), GRAMMONT (1933), WEINREICH (1963), FONÁGY (1970-1971).

n'est pourtant pas bon marché: l'analyse du signifié en éléments plus petits s'impose. Elle était déjà sousentendue dans l'exemple bien connu du *Cours* où Saussure discute la série synonymique *redouter*, *craindre*, *avoir peur*, disant que si l'un des trois disparaissait les deux autres combleraient le vide qui se serait créé.¹² Or dans le cas de synonymie absolue il n'y aurait pas de vide, car tous les trois éléments couvriraient exactement le même terrain.

L'homonymie requiert en revanche qu'on accepte deux signifiants différents bien que leurs formes phoniques soient identiques. La différence se cache dans le fait qu'ils sont liés à deux signifiés distincts. Malgré une certaine circularité dans le raisonnement, on l'accepte en général sans trop de difficultés. Le vrai problème se manifeste quand on doit choisir entre homonymie et polysémie. Même si l'on a recours au critère de l'étymologie et à la parenté notionnelle des différentes acceptions du polysème, il est impossible d'exclure le jugement individuel : ce qui pour l'un est un cas de polysémie est interprété par l'autre comme un exemple d'homonymie. Bien qu'il s'agisse d'un choix qui n'a aucune influence directe sur le fonctionnement de la langue, les implications pour le modèle saussurien ne sont pas sans importance : c'est l'homogénéité de la communauté linguistique qui se trouve, une fois de plus, mise en cause.

Récapitulons brièvement les problèmes soulevés jusqu'ici :

- 1) la terminologie risque de créer la confusion;
- 2) le modèle favorise les substantifs concrets;
- 3) la biunivocité est mise en question par la synonymie et l'homonymie;
- 4) la différence entre signifié et référent tend à être gommée;
- 5) la polysémie et la synonymie non absolue nécessitent l'analyse en éléments plus petits, appelés sèmes;
- 6) le caractère monolithique de la communauté linguistique idéale est une construction hypothétique et théorique qui ne correspond pas à la réalité;
- 7) la cloison entre synchronie et diachronie est loin d'être étanche.

Il est à noter que les Pragoïses, sans avoir été les seuls à mettre en question la validité du modèle saussurien, ont joué un rôle important dans les débats au sujet du signe linguistique et qu'ils ont ouvert la voie à des discussions sur les différentes fonctions de la langue. On continue

¹² *Cours* : 160.

à employer la terminologie saussurienne mais les modèles qu'on propose pour améliorer sinon remplacer le modèle du signe saussurien et les interprétations des modèles qu'on propose sont multiples et variées. Aussi est-il difficile de faire un tableau cohérent et complet de toutes les réactions provoquées par le schéma du *Cours* et vaut-il mieux essayer d'en esquisser les grandes lignes et d'examiner quelques ouvrages récents où le signe linguistique occupe une position centrale.

On aurait tort de croire que tous ceux qui ont proposé un modèle qui diffère de celui du *Cours* ont rejeté les idées de Saussure en cette matière. Souvent il ne s'agit que de retouches ou de précisions ou encore d'élaborations d'indications que l'on trouve dans le texte du *Cours* mais qui y sont restées sans suite. Le caractère lexical du signe linguistique l'isole par rapport aux autres signes sur le plan syntagmatique de la parole. Pourtant l'interprétation sémantique d'une occurrence d'un signe donné dépend très souvent, sinon toujours, du contexte linguistique. Aussi voit-on des tentatives pour inclure le contexte dans l'analyse sémantique, et certains linguistes sont amenés à remplacer le signe lexical par un signe qui représente un énoncé, ou un message complet. Comme le contexte ne suffit pas toujours à interpréter un signe lexical, et que parfois à son tour ce signe-message ne se désambiguïse que grâce à la situation extra-linguistique, la parole gagne du terrain sur la langue. La fonction communicative du message soulève elle aussi quelques questions: quelles sont les intentions du locuteur qui encode le message et comment réagit le récepteur; suffit-il de s'en tenir au rôle dénotatif et référentiel du langage ? Sur le plan paradigmatique l'application du modèle saussurien de l'unité qui prend sa place dans le système par rapport à toutes les autres unités du même niveau d'analyse et grâce à elles pose deux problèmes majeurs :

- 1) Comme l'inventaire lexical d'une langue est illimité, comment peut-on définir une unité lexicale par rapport à toutes les autres unités du même niveau d'analyse ?
- 2) Même si l'on limite l'inventaire à des champs sémantiques ou à des groupes de quasi-synonymes, il reste la difficulté d'indiquer en quoi consiste l'identité de l'unité qu'on analyse. On est obligé de postuler des sous-unités de sens, pour rendre compte des différences, sous-unités qu'on appelle des sèmes.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser le manque d'uniformité et de clarté favorise plutôt que d'empêcher l'essor du structuralisme et de la terminologie saussurienne dans les années soixante, essor qui s'annonce

déjà vers la fin de la décennie précédente. Georges Mounin (1968)¹³ s'inquiète même du succès mondain de Saussure jeté dans le domaine public par les écrits de Roland Barthes et il craint que les valeurs intrinsèques de la théorie saussurienne ne soient perdues dans les applications peu précises ou même erronées qu'on en voit de plus en plus souvent.

Klaus Heger (1969)¹⁴ réagit contre la confusion croissante en proposant un modèle du signe qui, tout en gardant les principes de base de celui de Saussure, essaie d'incorporer la parole et l'occurrence du signe dans l'énoncé. Il part du type d'analyse en sèmes, proposée par Bernard Pottier,¹⁵ sans s'arrêter à la question de savoir de quelle façon une pareille analyse doit être faite. Il est vrai qu'il fait une distinction entre le *noème*, unité qui se présente de façon directe sans analyse préalable, et le *sème* qui se découvre comme élément de la structure immanente d'une langue donnée, mais après avoir mentionné les deux types d'unités, Heger déclare que pour l'analyse qu'il proposera, on n'a pas besoin de faire la distinction. Son modèle modifié du signe ne tient pas compte non plus de la division en *classèmes* (sèmes qui indiquent l'appartenance à une certaine catégorie), *sèmes ordinaires* et *virtuèmes* (sèmes qui ont un caractère facultatif et ne font pas partie des traits distinctifs du signifié) bien que Pottier ait introduit ces termes avant la rédaction de l'article de Heger.

Quoi qu'il en soit, l'idée centrale du modèle est d'incorporer l'opposition *langue/ parole* dans un schéma qui présente la parole comme une des virtualités de la langue. Le signifié aussi bien que le signifiant situés au niveau abstrait de la langue se réalisent de différentes façons dans les différents contextes (linguistiques et extra-linguistiques) de la parole. Pour le signifiant il faut tenir compte de phénomènes tels que l'assimilation et la dissimilation phonétiques, et la distribution complémentaire qu'on trouve par exemple dans *oeil-yeux* ou dans le radical verbal d'*aller* : *all, aill, i(r), v (a)*. Le système flexionnel pose un problème spécial car les différentes formes qui expriment la relation casuelle, disons du datif, tout en étant complémentaires ne constituent pas un ensemble dont les éléments sont étroitement liés dans l'esprit du locuteur. Saussure ne s'exprime pas sur cette question, ni sur celle de savoir s'il y a un signifié-concept *datif*, et Heger les laisse en

¹³ MOUNIN (1968 : 80-81).

¹⁴ HEGER (1969).

¹⁵ POTTIER (1963).

suspens. Pourtant son modèle se révèle opératoire sans trop de controverse, à condition d'accepter le principe de complémentarité qui remplace l'unicité du signifiant.

Pour le signifié il se produit, quand on passe de la langue à la parole, une réduction qui rappelle celle qu'on trouve chez Jerrold Katz et Jerry Fodor.¹⁶ Pour Heger aussi, le contexte élimine certains sèmes et en favorise ou active d'autres. Il parle de *monosémisation*. Pour le signifié monosémisé de la parole Heger utilise le terme de Pottier *sémème*. Les implications et les conséquences de la monosémisation du signifié sont les suivantes :

- 1) le signifié non monosémisé, c'est-à-dire se trouvant sur le plan de la langue, contient des sèmes qui sont parfois mutuellement exclusifs. Il n'est pas égal à un concept, et devient insaisissable. Bien que d'une façon assez maladroite Michel Bréal (1897)¹⁷ a déjà attiré l'attention sur ce problème quand il déclarait :

on ne peut dire du soleil qu'il brille quand il est couché, ou du cheval qu'il court quand il est au repos ou quand il est blessé ou mort¹⁸

- 2) comme le *sémème* requiert de la part du décodeur une sélection de sèmes activés, la réception et l'interprétation des occurrences individuelles de la parole gagnent en importance;
- 3) puisque l'attention se déplace du général et de l'abstrait vers le spécifique de l'occurrence monosémisée, il se crée une confusion entre le général et le spécifique et par là entre signifié et référent.

Avant d'examiner les conséquences de ce gommage de l'opposition langue/ parole, il faut mentionner une autre tentative de modifier le signe linguistique saussurien, à savoir celle de Luis Prieto (1964).¹⁹ A deux points de vue, il s'éloigne du texte imprimé du *Cours* : 1) il part explicitement du signifié, car avant qu'on ne choisisse les formes du signifiant, il faut qu'on ait un message à communiquer, le contenu passant ainsi avant la forme; 2) pour remédier à la difficulté d'intégrer le signe lexical isolé à un ensemble plus large, Prieto choisit le message complet comme unité de base. Ce signe, élargi par rapport à celui de

¹⁶ KATZ et FODOR (1963).

¹⁷ BRÉAL (1897, 1921).

¹⁸ BRÉAL, *op. cit.* : 177.

¹⁹ PRIETO (1964).

Saussure, correspond *grosso modo* à l'énoncé. Or l'énoncé en tant qu'unité abstraite de la langue offre la possibilité de plusieurs interprétations qui dépendent du contexte et de la situation extralinguistique lors de l'énonciation. Pour que l'acte de communication soit réussi (ou heureux), le récepteur doit choisir l'interprétation que l'encodeur avait en vue. Les exemples que Prieto fournit de crayons et de cahiers rouges et noirs sont à la fois très clairs et très simples. Il suffit de penser aux travaux d'Oswald Ducrot et de Jean-Claude Anscombe, ainsi qu'à ceux de Herbert Paul Grice²⁰ dans le domaine de la pragmatique et de l'argumentation pour conclure que l'introduction de notions comme *présupposé*, *sous-entendu* et *implication* rend l'analyse sémantique plus fine, mais en même temps plus subjective et aléatoire.

C'est cette subjectivité qu'on retrouve sous une autre forme dans des ouvrages comme *De la grammatologie* de Jacques Derrida (1967)²¹ et *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques* de Roland Barthes (1972),²² où l'on trouve un mélange de considérations philosophiques, littéraires et linguistiques. Derrida utilise la terminologie structuraliste, mais là où Saussure s'intéresse au fonctionnement synchronique de la langue au niveau dénotatif, Derrida s'occupe de la genèse du langage humain, du conflit du naturel non-articulé avec la langue codifiée qui a recours à des unités discrètes, et de l'opposition langue écrite/ langue parlée. L'alphabétisation représente le triomphe de l'arbitraire dans le domaine de la graphie tandis que les pictogrammes appartiennent à une étape non-arbitraire de l'évolution de la graphie. Cette préoccupation avec les systèmes graphiques montre clairement la distance qui sépare Derrida de Saussure pour qui l'arbitraire du signe se fonde sur le caractère conventionnel du lien entre signifiant et signifié, sans que la graphie entre en ligne de compte. Ajoutons encore que les qualités esthétiques positives ou négatives des langues naturelles, le subconscient et le refoulement sexuel jouent un rôle dans les raisonnements derridiens, ce qui les éloigne encore plus de l'approche du *Cours* qui se limite au sens dénotatif des signes et aux associations qui ont une base formelle ou ressortissent à la synonymie.²³

A première vue Roland Barthes semble être resté plus proche du structuralisme traditionnel, mais quand on y regarde de plus près, on

²⁰ DUCROT (1969) et (1972), ANSCOMBRE (1976). GRICE (1975).

²¹ DERRIDA Jacques (1967).

²² BARTHES (1953, 1972).

²³ Voir le schéma d'enseignement (*Cours* : 175) et SCHOGT (1968).

découvre des différences fondamentales. Premièrement Barthes incorpore les noms propres, noms de personnes aussi bien que noms géographiques, dans la langue, les appelant même des signes linguistiques par excellence, tandis que Saussure les exclut catégoriquement, puisque ce sont des étiquettes sans contenu abstrait et généralisé ou généralisable, à moins que le nom propre ne devienne un nom commun. Deuxièmement Barthes étend la notion de signifiant, car pour lui le signe complet composé d'un signifiant et d'un signifié peut assumer le rôle de signifiant par rapport à un nouveau signifié. Ainsi un certain vêtement qui figure dans la description d'une personne devient le signifiant de ses goûts, qu'elle soit mesquine et de la petite bourgeoisie, ou de la noblesse élégante et d'un caractère généreux, peu importe. La prolifération de signifiants et de signifiés secondaires ou même tertiaires combinée avec l'absence de toute condition que le signe appartienne à l'inventaire codifié de la langue fait que Barthes a une liberté quasi complète de fournir ses interprétations personnelles et subjectives qui se dérobent à toute vérification dans des termes qui suggèrent l'objectivité scientifique. Tout élément que ce soit au niveau dénotatif, connotatif ou associatif est présenté comme un sème. Il introduit dans son essai sur Proust et les noms²⁴ la notion d'hypersémantacité et il mentionne Uriel Weinreich à qui il l'a empruntée. Weinreich²⁵ distingue en effet trois niveaux de sémantacité : réduite (on pense à la variante phatique de Jakobson)²⁶, normale (c'est la dénotation pure) et surchargée (sémantacité qu'on constate dans le langage poétique), mais il souligne l'importance d'étudier tout d'abord le code conventionnel dénotatif avant d'essayer de résoudre les problèmes que posent des textes hypersémantacisés (en anglais *to crack the code*). Dans les analyses littéraires de Barthes qui ne passe pas par le niveau non marqué avant d'aborder le langage poétique, les sèmes connotatifs abondent et il n'est pas inattendu de les trouver dans les noms propres aussi, bien que ces noms n'aient pas de contenu sémantique dans le sens saussurien. Barthes a considérablement étendu le terrain que Saussure avait destinée au signe linguistique mais le qualificatif *linguistique* s'est perdu dans le processus pour faire place à *sémiotique*.

La réaction des linguistes aux idées de Barthes et de Derrida a été bien moins enthousiaste que celle des littéraires, et Mounin avait raison

²⁴ BARTHES, *op. cit.* : 121-134.

²⁵ WEINREICH, *op. cit.* : 147-148.

²⁶ Voir JAKOBSON (1960, 1968, 1^e éd. 1960).

de sonner l'alarme au moment où Barthes a modifié les principes de Saussure aussi radicalement et avec tant de succès mondain. Cela ne veut pas dire, pourtant, que les linguistes les acceptent encore intégralement. On a déjà signalé la synchronie dynamique qui remplace la synchronie pure pour les fonctionnalistes-structuralistes aussi bien que pour les Pragoï. André Martinet reste dans les commentaires et clarifications qu'il propose fidèle aux principes de base du *Cours*. Il crée pour l'étude des significations la même division que celle qui existe pour la phonétique et la phonologie. Tandis qu'en phonétique on décrit les sons objectivement de la façon la plus précise possible, les phonologues s'intéressent aux unités distinctives, les phonèmes, à l'intérieur d'une langue donnée. Martinet propose les mêmes procédés pour arriver aux inventaires axiologiques des différentes langues. Par le choix du terme *axiologie*²⁷ du grec αξία (*valeur*) Martinet indique qu'il cherche à établir la position relative des unités qui se définissent les unes par rapport aux autres, chaque unité étant ce que les autres ne sont pas. Contrairement à l'axiologie, la sémantique viserait à décrire la signification objective, sans tenir compte des relations spécifiques qui caractérisent chaque langue séparément. Martinet commence à lancer ces idées au début des années soixante-dix. La *Grammaire fonctionnelle du français* (1979)²⁸ sert de preuve que la méthode axiologique peut arriver à d'excellents résultats. Malheureusement le succès dans le domaine de la grammaire ne garantit pas des résultats également satisfaisants ailleurs, où il faut faire face à deux problèmes de taille.

- 1) Il est quasi impossible, sinon impossible d'établir la valeur relative des unités qui font partie d'un ensemble ouvert et infini; c'est la même difficulté à laquelle Katz et Fodor se sont heurtés quand ils voulaient faire la liste des marqueurs et des différenciateurs.²⁹ Pour que l'axiologie puisse fonctionner, il faut en appliquer les procédés à des inventaires fermés et limités tels qu'on en trouve en grammaire. Les champs sémantiques ne résolvent que partiellement ce problème. Quand Henriette Walter (1985)³⁰ fait le champ axiologique des chaussures, elle rencontre les mêmes obstacles que Georges Mounin vingt ans plus tôt (1965)³¹ en étudiant la dénomination des animaux

²⁷ Pour l'histoire de l'axiologie voir SCHOGT (1989).

²⁸ MARTINET (1979).

²⁹ Voir KATZ et FODOR, *op. cit.*

³⁰ WALTER (1985).

³¹ MOUNIN (1965).

domestiques: comment délimiter le champ et puis comment savoir combien d'unités du champ général, établi à l'aide de dictionnaires fonctionnent dans les champs individuels des locuteurs.

- 2) Le deuxième problème concerne la sémantique comme description de la signification en dehors de tout système linguistique particulier. (Se trouverait-on en sémantique sur le plan des noèmes ?) On n'a pas besoin de souscrire à tout ce que dit Benjamin Lee Whorf³² pour douter de la possibilité d'éviter toute influence de la langue maternelle dans l'établissement de l'inventaire de la sémantique et dans le choix des termes pour en décrire les unités.

Dans un numéro de *La linguistique* (1989),³³ consacré à la question « Sens et signification », Martinet n'insiste plus sur la division en sémantique et axiologie, sans pourtant l'abandonner explicitement. Pour inventorier et décrire les unités de sens qui appartiennent à des ensembles — *systèmes* n'est pas applicable dans ce cas-ci — ouverts et illimités, Martinet pense que c'est peut-être la lexicographie qui offre les meilleures perspectives.³⁴

A ce propos il faut mentionner les travaux d'Igor Mel'čuk qui dans son *Dictionnaire explicatif et combinatoire*³⁵ groupe les vocables dans des domaines homogènes. Pour chaque entrée toutes les constructions et toutes les collocations typiques sont indiquées. Ce travail, une entreprise de longue haleine, s'inscrit dans le cadre de la théorie *sens ↔ texte*. Les recherches de Mortéza Mahmoudian et du groupe de Lausanne méritent également notre attention. Le sous-titre du livre récent de Mahmoudian *Modern Theories of Language* (1993)³⁶ est révélateur : *The Empirical Challenge* indique que Mahmoudian ne se contente pas de théories fondées uniquement sur l'introspection ou l'observation personnelle, mais veut se baser sur les résultats d'enquêtes qu'il mène avec grand soin. Il note le non parallélisme du signifiant et du

³² Pour une discussion de l'hypothèse de Sapir et Whorf voir SCHOGT (1988 : 39-40)).

³³ (1989) *La Linguistique* 25, 1 « Sens et signification »; numéro spécial en forme d'une table ronde imaginaire. Participants: Frédéric FRANÇOIS, Mortéza MAHMOUDIAN, André MARTINET et Henry SCHOGT, avec une contribution supplémentaire de Blanche-Noëlle GRÜNDIG.

³⁴ MARTINET André (1989).

³⁵ MEL'ČUK Igor (1984, 1988, 1992).

³⁶ MAHMOUDIAN (1993). Voir aussi *Bull.*, 12 (1992).

signifié³⁷ et il se pose la question de savoir s'il faut établir une hiérarchie dans les sèmes d'un signifié. Dans son travail il fait le pont entre la linguistique théorique et la linguistique descriptive et propose des solutions nouvelles pour des problèmes qui sont au centre des préoccupations des sémanticiens.

A la fin de cette discussion des aspects controversés et critiqués du signe linguistique de Saussure, on se demande ce qui en est resté intact. Les Pragoïses ont déjà mis en question la synchronie absolue et attiré l'attention sur la position spéciale du langage poétique. La biunivocité a disparu, le parallélisme du signifiant et du signifié n'est plus généralement accepté, tandis que la théorie de la réception souligne le fait que les inventaires des membres individuels d'une communauté linguistique ne sont pas identiques. Le contenu du signifié composé de sèmes, défie toute tentative d'une analyse exhaustive.

Devant cette incertitude et cette fragmentation, on se demande comment les gens arrivent à communiquer tant bien que mal. Serait-il possible que la communication réussie dépende malgré tout du fonctionnement du signe linguistique saussurien et que tout échec de communiquer et toutes les querelles au sujet de l'interprétation d'un texte en montrent les limitations ?

© Henry Schogt

³⁷ Le Pragoïse Sergej KARCEVSKIJ est un des premiers à signaler le non-parallélisme du signifiant et du signifié. Cf. KARCEVSKIJ (1929 : 33-38). Le phénomène se manifeste sur le plan lexical aussi bien que syntaxique .

a) Sur le plan lexical les signifiants se distinguent nettement à l'aide d'unités de la deuxième articulation exception faite pour les homonymes, tandis que pour les signifiés il y a séparation nette *père ~ mère*, chevauchement *bois ~ forêt*, ou inclusion *écarlate ~ rouge*.

b) Sur le plan syntaxique la linéarité du signifiant cache des rapports de dépendance très complexes dans le domaine du signifié.

Pour une description exhaustive voir EBELING (1978).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSCOMBRE, J.-C. (1976). « Argumentation et pragmatique intégrée ». In *Recherches linguistiques*, 4, p. 1-12.
- BARTHES, R. (1953, 1972). *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris : Seuil, série : Points littératures.
- BRÉAL, M. (1897, 1921). *Essai de sémantique*. Paris : Hachette.
- DERRIDA, J. (1967). *De la grammatologie*. Paris : Minuit.
- DUCROT, O. (1969). « Présupposés et sous-entendus ». In *Langue française*, 4, p. 30-43.
- (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- EBELING, C. (1978). *Syntax and Semantics*. Leiden : Brill.
- ENGLER, R. (1967-1974). *Cours de linguistique générale (de Ferdinand de Saussure)*. Wiesbaden : Harrassowitz, édition critique.
- FONÁGY, I. (1970, 1971). « Les bases pulsionnelles de la phonation ». In *Revue française de psychanalyse*, 34, p. 101-136; 35, p. 543-591.
- GODEL, F. (1957). *Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Paris, Genève : Droz.
- GORDON, W. T., (1992). « Compte rendu de Holdcroft (1991) ». In *Historiographia Linguistica*, XIX, 2/ 3, p. 369-373.
- GRAMMONT, M. (1933). *Traité de phonétique*. Paris : Delagrave.
- GRICE, H. P. (1975). « Logic and conversation ». In *Syntax and Semantics : Speech Acts*. Cole et Morgan (réds.). New York, London : Academic Press, 3.
- HEGER, K. (1969). « L'analyse sémantique du signe linguistique ». In *Langue française*, 4, p. 44-66.
- HOLDCROFT, D. (1991). *Saussure, Signs, System and Arbitrariness*. Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney : Cambridge University Press, série : Modern European Philosophy.
- JAKOBSON, R. (1960, 1968). « Linguistics and poetics ». In *Style in Language*. Thomas Sebeok (réd.). Cambridge Mass. : M.I.T. Press, p. 350-377.
- KARCEVSKIJ, S. (1929). « Du dualisme asymétrique ». In *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, i, p. 33-38.
- KATZ, F., FODOR, J. (1963). « The structure of a semantic theory ». In *Language*, 39, p. 170-210.
- MAHMOUDIAN, M. (1993). *Modern Theories of Language*. Durham, London : Duke University Press.
- MARTINET, A. (1979). *Grammaire fonctionnelle du français*. Paris : Cédif, Didier.

- (1989). « Réflexions sur la signification ». In *La linguistique*, 25, 1, p. 43-51.
- MATHESIUS, V. (1911, 1964) « On the Potentiality of the Phenomena of Language (traduit par J. Vachek du tchèque : *O potencialnosti jevů jazykových*) », p. 1-32.
- MEL'ČUK, I. (1984, 1988, 1992) *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain* I, II, III. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- MOUNIN, G. (1965). « Un champ sémantique : la dénomination des animaux domestiques ». In *La linguistique* 1, 1, p. 31-54.
- (1968). *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*. Paris : Seghers, série : Philosophes de tous les temps.
- POTTIER, B. (1963). *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*. Nancy : Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Nancy.
- PRIETO, L. (1964). *Principes de noologie*. La Haye : Mouton.
- SAPIR, E. (1929). « A study of phonetic symbolism ». In *Journal of Experimental Psychology*, 2, p. 225-239.
- SAUSSURE, F. de (1916, 1972). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, édition critique préparée par Tullio de Mauro.
- SCHOGT, H. (1968). « Quatre fois enseignement ». In *Word*, 24, p. 433-445.
- (1988). *Linguistics, Literary Analysis and Literary Translation*. Toronto, Buffalo, London : University of Toronto Press, p. 39-40.
- (1989). « La sémantique axiologique quinze ans après ses débuts ». In *ALFA*, 2, p. 51-60.
- VACHEK, J. (1964). *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington : Indiana University Press.
- WALTER, H. (1985). « Sémantique et axiologie ». In *La linguistique*, 21 (numéro double), p. 275-295.
- WEINREICH, U. (1963). « On the Semantic Structure of Language ». In *Universals of language*. Joseph Greenberg (éd.). Cambridge Mass. : M.I.T. Press, p. 142-216.
- (1989) *La linguistique* 25, 1 « Sens et signification ».
- (1992) *Bull (Bulletin de la section de Linguistique de l'Université de Lausanne)*, 12, « Variabilité, hiérarchie et approximation dans les mécanismes de la signification ».

La tradition de l'école de Prague et la linguistique contemporaine

Jiří ČERNÝ

Université d'Olomouc

1. 1. EN CE QUI CONCERNE les précurseurs de l'Ecole de Prague, on peut d'emblée constater que la situation est claire. Ce sont avant tout les Ecoles de Kazan, de Moscou et de Genève qui contribuèrent sensiblement à la constitution de l'Ecole de Prague.

On remarquera aussi que l'apport de l'Ecole de Prague à la linguistique contemporaine était, peut-être, moins évident. Cependant on reconnaît en général trois courants qui figurent dans ses recherches et qui sont particulièrement déterminants pour la linguistique contemporaine. Ce sont les domaines concernant :

- 1) Le système des oppositions phonologiques — découvert par Troubetzkoy dans la phonologie de l'allemand.
- 2) Le système des oppositions morphologiques — découvert par Jakobson dans le verbe russe.
- 3) La perspective fonctionnelle de la proposition — découverte par Mathesius dans la syntaxe de l'anglais et du tchèque.

1. 2. En ce qui concerne le premier domaine, on peut constater que la théorie des oppositions phonologiques a été largement développée, non seulement en phonologie, mais aussi en linguistique, et également dans diverses disciplines scientifiques, telles que l'anthropologie, la psychologie, la psychiatrie, etc.

La théorie de la perspective fonctionnelle de la proposition, a été, elle aussi, décrite de façon détaillée, pendant la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Elle l'a été, non seulement en tchèque (voir, par exemple, les travaux de Daneš, de Sgall et ceux de leurs collaborateurs), mais également dans d'autres langues étrangères.

On peut constater que les oppositions phonologiques ainsi que la perspective fonctionnelle de la proposition présentent des phénomènes

universels et que les théories correspondantes représentent un apport constant pour la linguistique contemporaine et future.

2. 1. A cette occasion, nous voudrions mettre l'accent sur le problème des oppositions morphologiques, et, avant tout, sur leur caractère asymétrique (membre marqué x non-marqué de l'opposition). C'est ce problème qui nous paraît le plus intéressant pour la linguistique contemporaine, étant donné que c'est celui-ci qui peut nous offrir de nouvelles perspectives, tant sur le plan de l'évolution linguistique que sur celui de la linguistique synchronique.

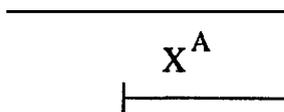
2. 2. La conception originale des oppositions morphologiques chez Jakobson est strictement synchronique. Cependant, c'est la diachronie structurale qui peut éclaircir l'origine et la structure actuelle des oppositions grammaticales et lexicales.

Pour illustrer cette affirmation, nous proposons un schéma général qui rendra compte de l'évolution des catégories morphologiques et nous citerons quelques exemples qui touchent les domaines concernés (morphologie, lexicologie, syntaxe).

3. 1. La catégorie grammaticale doit son origine à la différenciation interne de l'ensemble X, décrit par le membre non-marqué. Le nouveau membre X^A, qui est marqué, a pour tâche de décrire la partie A de l'ensemble X. Le membre non marqué garde la possibilité de décrire l'ensemble entier, étant capable en même temps de désigner le membre opposé X_{nonA}. C'est ainsi que la catégorie garde son organisation asymétrique (voir par ex. la catégorie du genre).

3. 2. Il est possible de représenter schématiquement l'origine de l'opposition grammaticale de deux manières différentes :

A :



B : X + + + -

X^A + + + +

Dans les deux cas, le schéma comprend essentiellement les traits caractéristiques de l'opposition grammaticale :

- 1) Le membre marqué apparaît après le membre non-marqué, et il indique toujours une marque supplémentaire. Il possède donc un contenu plus large mais une étendue plus restreinte par rapport au membre précédent.
- 2) En général, le membre marqué possède également une marque formelle.
- 3) L'opposition grammaticale n'apparaît qu'avec la formation d'un nouveau membre marqué.
- 4) L'opposition une fois constituée, les deux membres conservent en général leurs fonctions. L'opposition garde un caractère asymétrique, au moment de sa formation et même plus tard.
- 5) Au cours de l'évolution postérieure, l'un des deux membres de l'opposition peut être remplacé par une autre forme qui assumera les mêmes fonctions (voir, par exemple, la substitution de l'aoriste par d'autres temps du passé dans différentes langues, ou bien, la substitution du passé simple par des formes plus récentes du passé composé en français).

Exemple : la catégorie du genre dans les langues indo-européennes. Avant la formation de cette catégorie, c'est sur le plan lexical que l'on distinguait les oppositions masculin/ féminin. Ces oppositions les plus anciennes ont souvent été maintenues jusqu'à nos jours, voir, par exemple: *homme/femme, père/mère, muž/ žena, Bruder/ Schwester, hombre/ mujer*, etc. Comme la même opposition commençait à apparaître dans un nombre croissant de paires, une distinction lexicale n'était plus fonctionnelle. De cette façon est née la catégorie du genre, où les noms féminins deviennent un nouveau membre marqué ne désignant qu'exclusivement les personnes du sexe féminin. Le so-disant genre masculin continue à conserver la possibilité de désigner les personnes des deux sexes (voir, par exemple: l'Union des Etudiants).

Autres exemples :

X	–	présent	maison
XA	–	aoriste (passé)	maisonnette (petite)

3. 3. Après la formation de l'opposition, l'ensemble désigné par le membre marqué peut être, une fois de plus, délimité, de sorte qu'il laisse se constituer dans son cadre une nouvelle opposition. Dans ce cas, le membre marqué originel se charge, dans la nouvelle opposition, de la fonction du membre non-marqué, devenant ainsi un intermédiaire entre les deux catégories qui se succèdent l'une après l'autre.

Schéma:

	A	B	C
1	+	-	-
2	+	+	-
3	+	+	+

Exemple:

présent

aoriste

imparfait

Marques:

A: personne, nombre...

B: temps

C: aspect

Remarque : Ce schéma signifie qu'avec le soi-disant présent, se forment les catégories de la personne et du nombre, qu'avec l'aoriste, se forme plus tard la catégorie du temps, et qu'avec l'imparfait, se forme plus tard la catégorie de l'aspect. Dans ce cas, on peut considérer la catégorie du temps comme intermédiaire de celle de l'aspect, qui ne pourrait pas apparaître sans l'existence précédent de la catégorie du temps.

Ce processus peut se poursuivre et on peut même observer la formation des séries de membres se succédant l'un après l'autre, dans lesquelles chaque nouveau membre apparaît pour distinguer l'ensemble désigné par le membre précédent, véhiculant une nouvelle catégorie (opposition), à l'aide de moyens grammaticaux.

3. 4. La formation et l'évolution des oppositions grammaticales ainsi constituées peuvent expliquer les raisons et l'origine de leur classement asymétrique. Cette perspective diachronique peut être très utile, même pour l'évaluation des phénomènes de la langue contemporaine.

Jakobson, le premier, avait déjà observé que le membre non-marqué était neutre par rapport au membre marqué, et que pour cette raison, il était capable d'assumer, éventuellement, même la fonction de membre marqué, à la condition que la marque soit désignée dans une autre partie de l'énoncé par un autre moyen. (Exemple : *je vais aux USA en octobre*).

3. 5. Ceci vaut également pour notre série des membres se succédant l'un après l'autre, et véhiculant des oppositions en évolution perpétuelle et répondant aux besoins de plus en plus croissants de la langue.

Prenons comme exemple le schéma général d'une série semblable (4) :

	A	B	C	D	E	F
1	+	-	-	-	-	-
2	+	+	-	-	-	-
3	+	+	+	-	-	-
4	+	+	+	+	-	-
5	+	+	+	+	+	-
6	+	+	+	+	+	+

D'où notre observation: chaque membre qui suit, constitue une nouvelle opposition asymétrique au sein du membre précédent, ce qui présente une affirmation diachronique par excellence. Du point de vue synchronique ce qui est très intéressant, c'est que n'importe quel membre marqué (plus récent) peut être remplacé par n'importe quel membre non-marqué (plus ancien) dans une série donnée, cela, à condition que la marque en question soit exprimée à un autre moment de l'énoncé ou bien qu'elle soit rendue compréhensible par le contexte lui-même.

4. 1. Cette affirmation peut être illustrée d'une façon plus détaillée, si nous prenons comme exemple des phrases complexes conditionnelles dans les langues romanes. Dans les années 1976-81 j'ai dirigé à l'Université de Marie Curie Skłodowska de Lublin, en Pologne, au total quatre thèses consacrées aux phrases complexes conditionnelles en français, espagnol, italien et roumain. Toutes les candidates ont pu constater que les grammaires des langues en question mentionnaient trois types des phrases complexes conditionnelles mais qu'en réalité, le travail de recherche préliminaire dans la littérature moderne a montré que dans chacune des langues mentionnées, il y a environ trente types possibles (c'est-à-dire environ trente combinaisons de différents temps verbaux, voir la figure suivante).

*Les correspondances des temps possibles
dans le système conditionnel des langues romanes*

1. *Italien* : (27 correspondances différentes)

1. presente	se 1 - 1, 6, 10, 11
2. passato prossimo	se 2 - 1, 2, 4, 6, 11
3. passato remoto	se 3 - 9
4. imperfetto	se 4 - 3, 4, 11, 12
5. trapassato prossimo	se 5 - 4, 5, 6, 11, 12
6. futuro	se 6 - 1, 6
7. congiuntivo imperfetto	se 7 - 1, 11, 12
8. congiuntivo trapassato	se 8 - 4, 11, 12
9. imperativo	
10. futuro anteriore	
11. condizionale presente	
12. condizionale passato	

2. *Roumain* : (24 correspondances différentes)

1. prezent	daca 1 - 1, 2, 3, 9, 11
2. imperfect	daca 2 - 1, 2, 9, 10
3. perfectul compus	daca 3 - 3, 9
4. viitor	daca 4 - 1, 4, 11
5. viitorul anterior	daca 5 - 5
6. perfectul simplu	daca 6 - 6
7. conditionalul prezent	daca 7 - 1, 7, 9
8. conditionalul perfect	daca 8 - 2, 8
9. conjunctivul prezent	sa 9 - 1, 9
10. conjunctivul perfect	sa 10 - 10
11. imperativ	

3. *Espagnol* : 30 correspondances différentes.

4. *Français* : 36 correspondances différentes.

4. 2. Au cours d'une analyse détaillée des phrases complexes conditionnelles espagnoles dans l'article *Las oraciones condicionales del español: sistema y habla* (1992) je suis arrivé à la conclusion qu'il n'existait que deux types fondamentaux dans le système espagnol (langue, structure profonde), lesquels ont des types analogues dans le deuxième plan temporel (le passé). Tous les autres types au nombre de 26 représentent uniquement les variantes d'un des quatre

(éventuellement des deux) types fondamentaux. Ces variantes représentent simplement un phénomène de parole (structure superficielle) et ne possèdent pas de caractère systématique propre à la langue.

4. 3. Dans chaque variante une des formes verbales d'un des types fondamentaux, éventuellement les deux formes verbales, se tiennent remplacées par une des formes adéquates non-marquées, tandis que la marque est saisie à un autre moment de l'énoncé ou bien par rapport au contexte.

Ainsi par ex. dans la phrase *si tuviera tiempo, habría ido contigo*, on emploie une forme sans marque temporelle — *tuviera* — au lieu de la forme marquée (passé) — *hubiera tenido*. Ce changement est rendu possible grâce au fait que le caractère des deux actions rend lui-même évident l'emploi du conditionnel passé dans la phrase subordonnée. Même la variante inverse est possible (*si hubiera tenido tiempo, iría contigo*), ainsi qu'une série d'autres variantes qui, toutes, expriment le même fait que le type fondamental (*si hubiera tenido tiempo, habría ido contigo*), bien qu'employant différents moyens formels. Dans le cas extrême le glissement est possible jusqu'à l'infinitif, c'est-à-dire : vers le membre non-marqué par excellence, sans modifier le sens (langue, structure profonde), voir par ex. *de tener tiempo, habría ido contigo*.

Nous les trouverons les mêmes exemples dans les autres langues romanes, mais également en tchèque, etc., voir par ex. : *voleva sapere che cosa avrei fatto se ella non mi amasse* (condizionale passato + congiuntivo imperfetto); *si c'était facile, je ne vous aurais pas confié ce travail* (imparfait + conditionnel passé I forme); *vědět to, tak jsem tam nešel* (infinitif + passé de l'indicatif).

4. 4. Généralement on peut illustrer le rapport entre l'accès diachronique et synchronique, c'est-à-dire entre la formation et l'évolution des oppositions grammaticales et leur fonctionnement dans la langue contemporaine en présentant le schéma suivant :

DIACHRONIE (évolution)	membre	marques						SYNCHRONIE (substitutions possibles)
↓ v	1	+	-	-	-	-	-	↓
	2	+	+	-	-	-	-	
	3	+	+	+	-	-	-	
	4	+	+	+	+	-	-	
	5	+	+	+	+	+	-	
	6	+	+	+	+	+	+	

5. 1. Ces réflexions sur les oppositions grammaticales montrent, à mon avis, que la théorie de Jakobson sur les oppositions binaires présentait une contribution précieuse non seulement dès sa formation originelle, il y a 60 ans, mais qu'elle peut être, également aujourd'hui et même dans l'avenir, développée dans le cadre de l'analyse diachronique et synchronique des langues modernes. Voilà pourquoi nous la considérons conjointement avec les théories sur les oppositions phonologiques et sur la perspective fonctionnelle de la proposition comme une contribution essentielle pour la linguistique moderne.

© Jiří Černý

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARSZCZ, G. (1982). *Les phrases conditionnelles en italien introduites par la conjonction "se"* Thèse mécanographiée. Lublin, 63 p.
- ČERNÝ, J. (1970). « Sobre el origen y la evolución de las categorías morfológicas ». In *Español actual*. Madrid, 17, p. 1-13.
- (1982). « Oposiciones privativas y la evolución lingüística ». In *Actes XVI Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romaniques*. Ciutat de Mallorca.
- (1992). « Las oraciones condicionales del español : sistema y habla ». In *Romanica Olomucensia IV*. Olomouc : Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, p. 79-87.
- CHOJNOWSKA, E. (1979). *Les phrases conditionnelles et hypothétiques introduites par "si"*. Traduction française. Thèse mécanographiée. Lublin, 91 p.
- JAKOBSON, R. (1932). *Zur Struktur des russischen Verbuns*. Praha : Charisteria Guil. Mathesio.
- JURAN, A. (1982). *Les phrases conditionnelles introduites par "si" dans la langue espagnole*. Thèse mécanographiée. Lublin, 63 p.
- KOTARSKA, A. (1982). *Les phrases conditionnelles en roumain introduites par les conjonctions "daca", "sa"*. Thèse mécanographiée. Lublin, 72 p.



Prague School Functionalism as a Precursor of Text Linguistics

František DANEŠ

Prague, Académie des Sciences

0. THE LIVELY TEXT-LINGUISTIC activities in our country in the last several decades appear as an organic continuation and development of some of the older “classical” ideas and initiatives of the Prague functional-structural School. The simultaneous influence of certain trends in contemporary world linguistics, or more precisely, their mutual influence on one another, represents a second characteristic feature of the situation.

Even though the Saussurian dichotomy of *la langue* (the language system) and *la parole* (the speech) belonged, in principle, to the theoretico-methodological equipment of the Prague Circle, the conviction that only the former aspect of the overall phenomenon of *le langage*, that is, the system of language, should represent the object proper of linguistic science, was never fully accepted and later one younger member of the Circle, V. Skalička (whose writings on typology are well-known), argued, in 1948 (Czech 1936), for the need for a *linguistics of la parole* and put forward some thoughts on how the postulated discipline could be developed.

Maybe that Skalička's proposal appeared to many linguists of those days as a daring (or even problematic) innovation; but its significance was understood by some post-war Prague linguists and it inspired them on their way towards text-linguistics studies.

Nevertheless, Skalička, in fact, explicitly formulated and tried to develop some fundamental ideas of V. Mathesius, in whose approach utterance and discourse were regarded as an integral, legitimate, and even necessary object of linguistic study. Therefore I find it suitable to present here the relevant ideas of Mathesius in some detail.

First of all, let us quote his characterization of the functionalism in linguistics :

The new linguistics conceives language as something living; underneath the words it sees the speaker or the writer from whose communicative intention they have resulted. It realizes that in a large majority of cases the words are aimed at a hearer or reader

(1983 : 122f)

The communicative approach appears here very clearly.

Also his concept of « language » is very instructive. In his book *A functional analysis of present-day English* (1961/1975), in which his university lectures from the pre-war period are published, we read the following formulations :

In our conception, *language* is a system of the means of expression, a system of signs, which, in fact, appears to us as the sum total of the possibilities available to the members of the same language community [...] for the purpose of communication through speech, and identifiable from their realizations in particular utterances. [...] What can be observed directly are individual utterances, on the basis of which the recognition of the system (*la langue*) can be attained. Direct recognition of this system occurs only occasionally.

(13)

Other important questions are what constitutes an *utterance*, through what stages it arises and how comprehension is accomplished.

(13)

As for the stages, Mathesius describes them in the following schema : a certain content of thought is encoded by the speaker and expressed (by means of language forms) in an utterance, which is heard/read by the hearer (receiver) and decoded by him, so that the content of the utterance will be comprehended by him. But it is not possible to discern the different stages by introspection, and their existence can be proved negatively, by the obstacles that may arise in the formation of an utterance. From the linguistic point of view, the most important stages are those of encoding and decoding.

Now if we add some further statements of Mathesius concerning the nature of utterance, namely that any utterance has its content, springs from a concrete situation, and that in each utterance the particular speaker's momentaneous attitude toward the reality he is conveying, and toward the hearer is reflected, then, I think, we can truly claim that Mathesius in fact sketched the kernel of the program of text linguistics, as we understand it in our days.

It also appears that the *psychological* orientation, which is so typical for contemporary text linguistics, was not alien to Mathesius. Thus he characterized his solution of the problem of the sentence as « undertaken from the standpoint of psychologically well-informed

linguistics. » And in his predictive article « New currents and tendencies in linguistic research » (1926) he foresaw that

psychology cannot be expected to afford an easy and direct help to linguistics

nevertheless,

modern linguistics with its activistic conception of language will have an intensely psychological attitude towards linguistic problems so far as it will always hear or see the speaker or the writer behind linguistic material.

(1929, 1983 : 62f)

And let us add that even his conception of *functional grammar* has a psychological (linguistic) background. He starts from the assumption that

every communicative act of speech involves, before it comes to the real utterance, two fundamental processes, namely a process of naming selected elements of reality by means of the vocabulary, and a process of putting the particular naming units into mutual relations so as to constitute a sentence whole.

Thus he arrives at two major sections of grammar, called *functional onomatology* and *functional syntax*. Mathesius was convinced that language phenomena should not be unduly separated from the activity of speaking. (Cf. Strawson (1970) « As theorists we know nothing of human language unless we understand human speech ».)

There then were the general features of Mathesius' conception of linguistics, its object and aims.

Out of the classical Praguian research resources, assumptions and initiatives, the two following conceptual domains seem to me highly relevant and productive in the case of text studies. Firstly, let us mention the *functional stylistics* (including also Mukařovský's poetics and aesthetics), and secondly the conceptual cluster of the *functional sentence perspective* (aktuální členění, « aktuelle Satzgliederung »). Both of them may be viewed as a kind of precursor of text-linguistics studies.

1. *Stylistics* has stood at the centre of interest of the Praguian scholars from the beginnings and it was treated as a *linguistic* discipline (linguostylistics — cf. also Enkvist 1973). B. Havránek (1942) defined « style », in a concise formulation, as « the singularizing organization of a language utterance in its wholeness (taken as a whole) ». A more

explicit explication of this concept was presented by Mathesius (1942/1982). According to him, style is

a significant manner in which the linguistic means of expression have been employed or will usually be employed for a concrete purpose.

From this it follows that when speaking about style we may take it either as a property of a completed piece of text (ranging from an elementary utterance to a work of art), or as a mere possibility (potentiality), determined by the situation of text production. (It involves three important factors : language material, the speaker's or writer's individualities, and the aim of speech.) Thus we have, on the one hand, the style of an author's individuality (or of one of his works or of a group of works), i. e., the *individual style*, and on the other hand, the *functional style(s)*, i. e., the manner in which texts respond to the demands of functional objects. When studying functional style(s), we start from the style *in concreto*, i. e., from the style of particular texts (taken as *functional objects*) and by way of abstraction and generalization we arrive at the style *in abstracto*, i. e., at a set of general *functional norms* of different functional styles and of their subclasses.

In this conception, *style* comprises not only the stylistic differentiation of particular linguistic means of expression (words, forms, constructions...), that is, not only the selection of linguistic devices, but also — and in fact primarily — their arrangement, ordering, organization into a structural whole, into a *Gebilde*.

This does not mean, however, that the systematic functional differentiation of the Standard Language was neglected. On the contrary, it was proposed and elaborated by Havránek (1932) and further developed by his successors. Havránek differentiated between :

- I. **Functions of the Standard**
 1. communication (intercourse)
 2. work-a-day technical communicative
 3. theoretical technical
 4. aesthetic

- II. **Functional languages (dialects)**
 1. conversational
 2. matter-of-fact
 3. scientific
 4. poetic

III. Functional styles of the Standard

A. According to the *specific purpose* of the utterance

1. matter-of-fact communication; information
2. exhortation (appeal), suasion
3. general (popular) explanation
4. technical explanation (exposition, discussion, argumentation, proof)
5. codifying formulation

B. According to the manner of the utterance

private / public

oral / written

- | | | |
|-----------|-------------------------------------|-------------------------------|
| oral : | 1. private : (monologue) | dialogue |
| | 2. public : speechmaking discussion | |
| written : | 1. private | |
| | 2. public : | a) notice, poster |
| | | b) journalistic |
| | | c) book (or magazine) writing |

COMMENTS ON THE SCHEMA

1. The notion of *functional languages* bears on the *registers* of British linguists (« varieties of a language distinguished according to use » — Halliday et al., 1964). Registers are distinguished according to field of discourse, mode of discourse, and style of discourse (relation among the participants). We may state here an affinity to the « style creating factors » of postwar Prague linguistics.— According to E. Beneš, Havránek's typology has the advantage that it allows for an abstractive generalization and a classification of various text sorts under unifying hyper-concepts.
2. With the classification of *functional styles*, two problems are connected. First, the distinctions presented under B are not « functional », in fact. And secondly, the particular items of A appear as *text sorts* rather than *kinds of style*.

The further development of Prague functional stylistics tried to clear up and further develop these points. There are differences between individual scholars, but the following schema finds a more or less general acceptance :

Style creating factors are either *subjective* (individual), or *objective* (interindividual).

OBJECTIVE FACTORS

1. The *form* of the discourse (communicative channel) : oral (phonic)/ written (graphic)
2. Specific *conditions* of the discourse :
 - a) prepared/ unprepared
 - b) situation : private/ public
 - c) personal relations between the partners
 - d) the kind of contact between the partners : direct/ indirect
 - e) monologue/ dialogue
 - f) the subject-matter of discourse
3. The *function* (aim, objective) of discourse — *functional styles* (as a subclass of *objective styles*) — cf. Havránek's classification).

The major functions of discourses will be conceived by K. Hausenblas, one of the outstanding scholars of the post-war Prague linguistics, in a somewhat different way. He reckons with the following four functions : 1. *nunciative* (« informative », « reporting » f., with subclasses such as: purely informative, descriptive and narrative, on the one hand, and the explanatory f. on the other, 2. *conative* (« influencing ») f., 3. *aesthetic* f., 4. *contact* f. In concrete discourses, one of them is dominating. — There are also complex styles, such as *instructional (didactic) and essayists*.

In addition, a further concept from the set of Praguian stylistic conception should be mentioned. I call it *stylistic modes of subject-matter presentation* (Cz. « stylové postupy », G. stylistische Aufbauverfahren), that is, typical ways in which the thematic material will be grasped and, in the construction and production of a text, processed and presented. The following modes may be distinguished: descriptive, expository, reflective, argumentative, narrative, and some others. — In a concrete text, there are often passages that are based on different modes, but one of them appears as dominant or typical. When its predominance in the text is very conspicuous, then the given text may be characterized as a description, a narration, etc. But this kind of characterization may not be identified with *text types (sorts)* or *genres* : they are organized according specific *text patterns*. (I mean such formats as historical novel, business letter, lecture, impromptu dialogue, memorandum, etc.)

Finally, let us mention the general question of the *relationship between stylistics* (and *rhetoric* — cf. J. Kraus' monograph (1981) and Mathesius' notion of the « rhetorical build-up of texts ») on the one hand, and *text linguistics* on the other. K. Hausenblas, who has contributed to the theory of stylistics in a significant way, took the following stand : the principle of the « stylistic build-up of text represents one of several other build-up principles of text structure (or *texture*, as he says). Text linguistics underlines especially *coherence* as an essential property of text. The principle of style just contributes, in an important and specific manner, to text coherence. Hausenblas (1985) reckons with the following general functions, which the style fulfils in discourse : the basic function is that of integrating, in a global way, text organization; as subsidiary functions he names the aesthetic, the semantic (contributing to the *sense* of a text), and the characterizing/ differentiating ones. Summarizing he says : text science has to take into account the phenomenon of style as one of its main principles. On the other hand, stylistics should accept and follow the impulses of the science of text. A stylistics without textological foundations would be imprecise, and a science of text neglecting the style of texts would be incomplete.

Let us add that Hausenblas and some of his students and younger colleagues significantly contributed to the analysis of *literary texts*, following especially some pioneering ideas of J. Mukařovský, mainly his concept of *semantic gest* (a specific, singularizing manner of organization of the semantic material of a work of art.), his analysis of dialogue, and some others.

2. Now I will turn to the second major source of the inspiration of text-linguistics studies in our country, namely the so-called *functional sentence perspective* (FSP). It is not unknown to you, I think, so I will only briefly rehearse its main principles of it.

The concept of FSP was suggested and elaborated, in its essence, by Mathesius (though under the name of *aktuální členění větné*, rendered in the French version of *Theses* as « division actuelle de la proposition », and as « Satzperspektive » in a German article) in the process of his studies on the word-order principles in English and under the influence both of Weil's book on word-order from 1844, and of the dichotomy *psychological subject and predicate*, known from some older linguistic approaches (Mathesius, 1939); cf. also Mathesius 1983 (1929).

Mathesius started from the distinction between the *sentence* as a grammatical (and semantic) structure and the actual use of this structure, its functioning, in a speech act in the form of an utterance (enunciation, message, communication). Such utterance units appear in a context and situation, are associated with a certain speaker's intention and with a communicative effect, and it is precisely the regular outcome of the operation of these factors in the sentence that the term FSP refers to. Within an utterance (as an elementary communicative unit, enunciation) two portions can be distinguished: the theme (what the speaker is speaking about) and the *enunciation proper* (later on called the rheme — what the speaker says about the theme). From the point of view of the context, however, another aspect of FSP comes to the fore, namely the fact that one portion of the utterance content represents a piece of information presumably known to the hearer from the preceding context or at least easily derivable from it (or from the situation), called the known (old, given) piece of information and representing the « point of departure » of the utterance, connecting it with the context. This is in distinction to that content portion of the utterance which is presented by the speaker as a piece of new (unknown) information (seen from the point of view of the hearer). In fact, the two aspects of FSP often partly coincide (theme-known, rheme-new). Nevertheless they should, in principle, be distinguished. Mathesius further investigated different means of signalling FSP-structure (word-order, intonation, and some constructions) as well as ways of the employment of FSP principles in utterances and texts of different types.

Mathesius' fundamental ideas have been further developed by a number of Czech scholars, most systematically by J. Firbas and his group (in Brno; cf. his recent book from 1992), who advanced and refined the FSP-analysis by introducing the notion of different degrees of communicative dynamism of utterance components (and who also, in a paper from 1957, replaced the inconvenient English term *actual sentence division (analysis, bi-partition)* by the nowadays current term *functional sentence perspective*). Later the Prague group of P. Sgall began consistently to inquire into FSP, critically following Firbas' suggestions and developing the concept of FSP in the frame-of-reference of their « functional » generative approach. F. Daneš and recently J. Firbas devoted some of their studies to the investigation of intonational aspects of FSP (as a device complementary with word-order) and Daneš (1974) elaborated the concept of the so-called types of thematic progression in text, thus introducing FSP into the newly developing text linguistics (cf. Gülich and Raible, 1977 : 60-89; its

influence and employment may be traced in a number of works of world linguists and it was also applied to the analysis of literary texts by M. Červenka.) — An original monograph on Russian word order (as well as further works) by P. Adamec had a stimulating influence on Russian studies, while the papers of E. Beneš found their echo in German linguistics.

The ideas of Mathesius and his Czech followers have also been developed, mostly in an original way, by some scholars abroad. At least the names of several Soviet scholars (Kovtunova, Lapteva, Sirotinina, Raspopov and some others), of M. A. K. Halliday, and of S. Kuno deserve to be mentioned here. Of course, the influence of and response to Mathesius' ideas may be traced in the works of a number of other scholars as well, dealing (sometimes under various labels, such as topic (theme) — comment or focus (rheme) articulation, Thema-Rhema-Gliederung) with the FSP phenomena.

Even the development of Chomsky's transformational generative grammar deserves to be mentioned here, since even this approach seems to have been influenced by the ideas of FSP (presupposition — focus, intonation centre).

3. Of the further issues (or points of interest and study) of contemporary Czech functional text linguistics at least the following deserve to be mentioned :

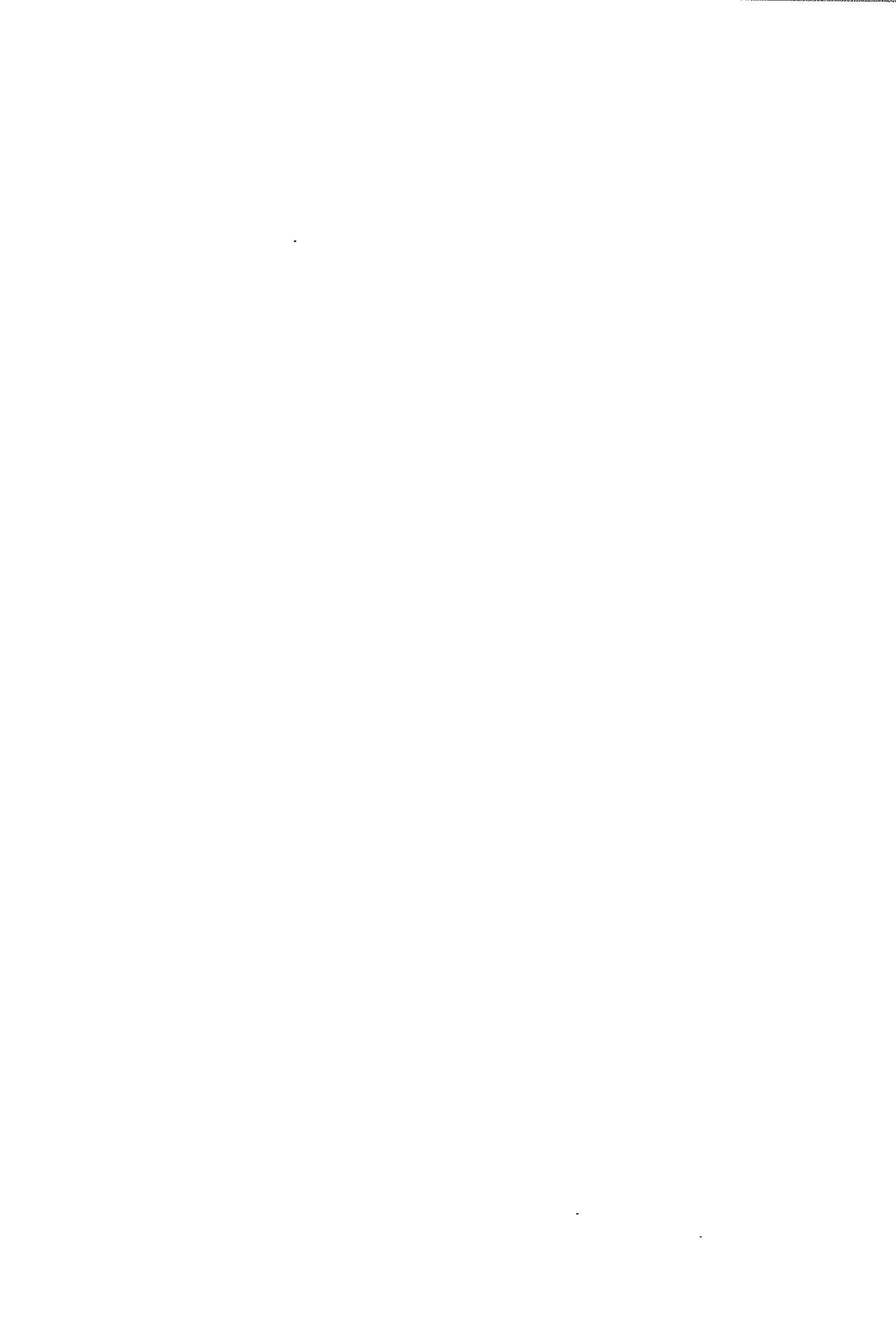
- a) As early as 1962 Hausenblas inspired the study of spontaneous oral communication. Nowadays, *dialogue research* is one of the most developed subdisciplines of Czech text linguistics and the works done especially by O. Müllerová, J. Hoffmannová, S. Čmejrková and some others goes on in a lively and productive international cooperation. (Several monographs, e. g. Müllerová 1994 and 1992, and a number of articles and conference papers have appeared.)
- b) The study of the relation between *written and spoken language* and communication follows the tradition of the pioneering studies of J. Vachek (reprinted in 1985) and also finds inspiration in contemporary linguistics and philosophy. In October 1992 an international conference on this topic was held in the Czech Language Institute in Prague; the Proceedings appeared in 1994 (Čmejrková et al., eds., 1994).

- c) The topic of *emotion* in discourse also had a predecessor in the Prague School realisations (especially in Trnka's concept of *prožívání jazyka* (involvement with language or experiencing language). In several works by Daneš (1991, 1994) the ubiquity of emotion was demonstrated and analysed and its discourse functions and means of indication (esp. of those of prosodic character) studied.
- d) From other points of interest some further issues may be mentioned : contrastive linguistic studies, functions of intonation in discourse, problems of text interpretation (with several analyses of literary texts), problems of the classification of texts (text types), problems of text coherence, and the composition of texts (text patterns). The topical issue of cross-cultural communication is also studied, together with other, sociolinguistic phenomena.

© František Daneš

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEAUGRANDE de, R. (1987). « Determinacy Distributions in Complex Systems ». In *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 40, p. 147-190.
- DANEŠ, F. (1974). « Functional Sentence Perspective and the Organisation of the Text ». In *Papers on Functional Sentence Perspective* (F. Daneš, ed.). Prague, The Hague, p. 106-128.
- (1991). « Cognition and Emotion in Discourse Interaction : A Preliminary Survey of the Field ». In *Proceedings of the XIVth International Congress of Linguists*. Berlin, p. 168-179.
- (1994). « Involvement with Language and in Language ». In *Journal of Pragmatics*.
- ENKVIST, N. E. (1973). *Linguistic Stylistics*. The Hague, Paris.
- FIRBAS, J. (1992). *Functional Sentence Perspective in Written and Spoken Communication*. Cambridge.
- GÜLICH, E., RAIBLE, W. *Linguistische Textmodelle*. München.
- HALLIDAY, M. A. K., et al. (1964). *The Linguistic Sciences and Language Teaching*. London.
- HAUSENBLAS, K. (1985). « Zu den Prinzipien des Textaufbaus oder : Text ohne Stil ? » In *Aspects of Text Organisation* (Z. Hlavsa, D. Viechweg, eds.). Prague.
- KRAUS, J. (1981) *Rétorika v dějinách jazykové komunikace* [Rhetoric in the History of Linguistic Communication]. Praha.
- MATHESIUS, V. (1939). « O tak zvaném aktuálním členění věty » [On the So-called Actual Bipartition of the Sentence]. In *Slovo a slovesnost*, 5, p. 171-174.
- (1961, 1975). *A Functional analysis of Present Day English*. Prague.
- (1927, 19283). *New Currents and Tendencies in Linguistic research*. In *Praguiana*. (J. Vachek ed.). Praha, p. 45-64.
- (1929, 1983). « Functional linguistics ». In *Praguiana*. (J. Vachek ed.). Prague, p. 121-143.
- MÜLLEROVÁ, O. (1994). *Mluvený text a jeho syntaktická výstavba* [The Syntax of Spoken Texts]. Praha.
- MÜLLEROVÁ, O., HOFFMANNOVÁ, J., SCHNEIDEROVÁ, E. (1992). *Mluvená čeština v autentických textech* [Spoken Czech in Authentic Texts]. Praha.
- SKALIČKA, V. (1948). « The Need for a Linguistics of *la parole* ». In *Recueil linguistique de Bratislava I*.
- STRAWSON, P. F. (1970) *Meaning and Truth*. Cambridge.
- VACHEK, J. (1985) *Written Language Revisited*. Amsterdam, Philadelphia.



Les unités lexicales entre système et énonciation

Savina RAYNAUD

Université catholique du Sacré Cœur, Milan

1. UN OBJET D'ÉTUDE DIFFICILE À SAISIR

QUOIQU'IL SOIT ÉVIDENT de penser aux mots comme à la matière première du linguiste, quand on veut se focaliser sur leur identité, ou encore sur l'existence même du mot, le mot se dérobe à des tentatives faciles de définition, il se disperse en plusieurs directions, au point de vue formel (vu la flexionnalité synchronique et son trait évolutif dans la diachronie) aussi bien qu'au point de vue fonctionnel, en raison de l'infinité de réalisations possibles et du moulage sémantique différent que le mot peut prendre à chaque fois.

Même si cela peut être tentant, se laisser décourager par la difficulté de le définir, ou minimiser la complexité du mot et son caractère insaisissable, c'est un comportement qui manque de sérieux. Admettre que l'on est intrigué par la délicatesse du problème et en même temps par ses dimensions, c'est sans doute le premier pas, c'est une démarche honnête et tout en étant préliminaire, c'est la bonne voie.

C'est pourquoi nous considérons toujours précieux, et encore fécond d'ultérieurs développements de recherche, l'apport théorique et la richesse d'indications empiriques que nous donne le CLP¹.

Il s'agit d'une orientation qui n'oublie pas de mentionner le lexique parmi les composantes grammaticales d'une langue et, en même temps, qui ne substitue pas la sémantique au lexique (ou *vice versa*). Chaque

¹ En ce qui concerne la langue utilisée pour cette communication, elle a été choisie en hommage à ceux qui ont organisé ce Colloque et à la ville qui l'accueille, sans oublier non plus les remarques de VACHEK (1960 : 7-8) dans l'« Avant-Propos » : « Après la publication de la traduction des *Grundzüge* de Troubetzkoy par J. Cantineau, la terminologie de l'École de Prague se trouve élaborée en français, avec plus de détails que dans toute autre langue du monde. Néanmoins, il y a certains termes nécessaires traduisant quelques notions indispensables qu'on ne trouve pas même en français; en vue de l'unité de l'expression des mots employés dans l'en-tête des articles, il a fallu les créer... »

niveau linguistique est sémantique et aucun élément linguistique isolé n'est chargé du sens précis qui lui est assigné uniquement dans un texte.

2. UNITÉ EN TANT QU'INDÉPENDANCE À L'INTÉRIEUR DE LA CHAÎNE (VOIRE DE L'ÉNONCIATION)

LE RAPPORT DISCRET-CONTINU

Il y a quelque temps, je suivais la conférence d'un glottologue spécialiste de la langue messapique, se débattant avec la rude tâche de reconstruction d'un code presque inconnu. Parmi les premières difficultés qu'il avait rencontrées, il signalait la *lectio continua* qui se présente à celui qui s'approche des inscriptions retrouvées jusqu'à présent. Voilà donc que la reconnaissance du code et des mots n'est pas un *primum datum*, du moment que la segmentation même de l'inscription, l'isolement — et donc l'individuation des mots, l'attribution de la racine lexématique et des parties flexionnelles — tous ces éléments font partie de l'œuvre de reconstruction du linguiste, ce sont le fruit de ses comparaisons et de ses inférences, de manière différente et pour cela donc conjecturale.

Le processus d'écoute et de compréhension de messages oraux de la part des destinataires n'est pas conçu autrement, il ne peut pas alors se passer d'une intervention délicate et complexe d'interprétation, même si les difficultés de segmentation et d'articulation en mots isolés disparaissent presque à la perception du destinataire même, étant donné la très haute fréquence de ces phénomènes et l'extrême habileté du locuteur, surtout dans la langue maternelle².

Mais — cela arrive en phonétique —, si l'on procède à l'enregistrement sonore et à l'analyse auditive et spectrographique, la haute incidence de phénomènes d'élision, de liaison, de perte de constituants du parlé reçoit une attestation ponctuelle et documentée. On reconnaît là avec évidence l'extension de l'interprétation.

La difficulté — plus ou moins ardue — à reconnaître l'« indépendance » des mots a intéressé Mathesius à partir des tout premiers débuts de son activité de recherche, bien avant que son projet de fondation du Cercle fût tracé.

² Cf. RAYNAUD (1988).

En 1911 déjà il s'en occupait dans un essai riche, intelligent, documenté, « O potenciálnosti jevů jazykových ». Il faut rappeler que la *potenciálnost* dont on parle ici ce n'est pas tellement la virtualité des langues, mais plutôt l'« oscillation statique, c'est-à-dire l'instabilité dans une période donnée [d'un phénomène donné]; elle est opposée à la mutabilité dynamique, manifestée par des altérations qui se produisent dans le temps » :

First, there is the important problem of the independence of the word within the sentence.³

The history of this problem is closely connected with the history of linguistic research in the last fifty years. [...] regarded as a matter of course.

If linguists started to take an interest in our problem, this was the merit of the phoneticians. In their examination of actual speech they realized that the independence of the word within the sentence is by no means certain. [...]

There are many such facts, supplying evidence both for and against the independence. [...] Phoneticians arguing that the word becomes completely absorbed by the sentences can justly refer to the acoustic impression preventing the foreigner ignorant of the language from distinguishing its individual words. [...] This, however, does not prove more than the word limits are not obvious, not that they are non-existent; admittedly, there are in any language many kinds of phenomena not obvious to a linguistically untrained speaker.

The arguments against the theory asserting the complete disappearance of words within sentences are no less weighty. We will discuss them at some length because, as the problem stands today, more importance should be attached to them.

First we will mention those which are suggested by the development of language. [...]

From the static arguments for the independence of the word within the sentence should be mentioned the fact that the words within the sentence can, more or less, mutually exchange their places but the syllables within the word cannot do so. [...]

The weightiest, however, are direct phonetic arguments which most conclusively disprove the statements of those phoneticians who deny the existence of words in actual speech. First, there is evidence of the kind supplied, for French and English, by experimental phoneticians : Rousselot (*Principes de phonétique expérimentale*, Paris, 1901-8, pp. 972-4) established objective differences in the pronunciations of the speech chains *comte Roland — contrôlant, donne à Pierre — donna Pierre*, and E. A. Meyer (*Englische Lautdauer*, p. 33) in *a name — an aim*. [...] but, on the other hand, another interesting, valuable piece of evidence for the independence of the word within the sentence can be found in German

³ Dans une note, Mathesius ajoute : « It will be noted that we consider the word as a formal, not a semantic, phenomenon of language. A formal definition of the word is given, e.g., by FINCK : *Das Wort ist der kleinste, nicht in bestimmter Weise an andere Lautkomplexe gebundene Bestandteil der Rede.* ((1905) *Die Aufgabe und Gliederung der Sprachwissenschaft* Halle, p. 30). This definition, excluding, in fact, the existence of the so-called 'distant compounds', fully conforms to what we have written on compounds and collocations in *Sborník filologický*, 1910. The definition given by DITTRICH (*Idg. Forschungen*, 25, p. 16) mixes formal and semantic criteria. »

and Czech. It is the so called glottal catch (coup de glotte, [...], cf. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig 1904, § 76; for Czech, Frinta [...] 1909).

The glottal catch is, in general, eminently suited to display various forms of the potentiality of language. [...]

To go back to the main problem [...] of the independence of the word, we can derive the following consequences from what has been said here about the glottal catch in different European languages: the fact that in Czech and in English the glottal catch exists, as a rule, only at the beginning of words or in the limits of compounds, while in Danish it occurs mostly in the middle of words, reveals that both in Czech and in German the word constitutes a formal unit, and the potentiality of the glottal catch in both languages is, at the same time, demonstrative of the potentiality of the independence of the word in them. This thesis, which can also be bolstered by psychological observation of normal speaking and reading as well as of pathological disturbances of speech (for the former cases see Ginneken's introductory chapters, for the latter, Scripture's *Elements*, pp. 128 ff.), is able to reconcile the above-mentioned arguments adduced both for and against the independence of words. One should not forget that the extent of this potentiality differs in different languages, and that, besides, it often changes in the course of the development of one and the same language. We tried to examine the independence of words in different languages in our paper *Poznámky...* [Notes on Substantival Compounds and Collocations in Contemporary English] (*Sborník filologický I*, pp. 247-257; the conclusion arrived at was that, in comparison with Czech and German, the independence of the word in English appears to be weakened. Another evidence of this weakening we see in the ModE gemination of words for the purpose of emphasizing their meanings. [...]

If one turns to older stages of languages, it seems that especially Old Latin and Greek on the one hand, and Old Indian on the other, show interesting instances of different approaches to the independence of words, as has already been observed by James Byrne in *General Principles of the Structure of Language* (2nd ed., London 1892). On the historical development of the independence of words one can only mention what was said on the problem by Vossler in his book *Sprache als Schöpfung und Entwicklung* (Heidelberg 1905). (pp. 13-23) [...]

If, then, we take as our starting point a given lexical unit, the semantic potentiality of language is manifested as actual oscillation of meaning. If, on the other hand, we take as our standing point a given idea and try to find its expression by means of language, the potentiality of language will be manifested as a plurality of expressions, i.e. a possibility of expressing one and the same idea in a variety of ways.⁴

Maintenant, si nous revenons aux *Thèses de 1929*, la prise de position en faveur du mot est claire et nette :

Le mot, considéré du point de vue de la fonction, est le résultat de l'activité linguistique dénommatrice, qui est parfois indissolublement liée à l'activité syntagmatique. La linguistique qui analysait le langage comme un fait objectif de caractère mécanique a souvent complètement nié l'existence du mot, mais cependant, au point de vue fonction, l'existence autonome du mot est chose tout à fait évidente, encore que cette existence se manifeste dans les diverses langues

⁴ Cf. MATHESIUS (1911) in VACHEK (éd.) (1964), et in VACHEK (éd.) (1983 : 30).

avec une intensité variable et que ce soit un fait potentiel. Par l'activité dénominatrice, le langage décompose la réalité, qu'elle soit externe ou interne, réelle ou abstraite, en éléments linguistiquement saisissables.⁵

On peut retrouver, presque à la lettre, les conclusions tirées par Mathesius dans son essai de 1929⁶.

Ce qui nous permet de l'affirmer avec sûreté est expressément la prise en charge du point de vue fonctionnel, voire sémantique et finaliste à la fois. Le dépassement ensuite de la perspective purement mécanique rappelle la critique adressée surtout par Jakobson à l'atomisme formel — phonétique-morphologique — de la part de plusieurs études de linguistique historique et comparative du 19^{ème} siècle⁷.

Encore en 1949 un élève de Mathesius, B. Trnka, écrivait :

Quels sont les critères généraux du mot ? [...] Les critères purement sémantiques ou purement phonologiques sont décevants et il ne reste que la possibilité de nous servir du critère formel de non-séparabilité, qui semble relativement le plus sûr (par exemple : *admirable* est un seul mot, *je fais* sont deux mots...) [On peut aussi dire que] le mot est le plus petit signe interchangeable apte à différencier la phrase⁸.

3. UNITÉ EN TANT QUE DISTINCTIVITÉ À L'INTÉRIEUR D'UN SYSTÈME D'OPPOSITIONS : LA CORRÉLATION À UN SYSTÈME

LE RAPPORT UN-TOUT STRUCTURÉ

L'adoption d'un point de vue structural et son extension au lexique, relativement au code.

Beaucoup de linguistes estimaient que, à la différence de la morphologie, laquelle constituait forcément un système ordonné, le vocabulaire était un chaos où l'on ne pouvait mettre qu'un ordre tout externe en se servant de l'ordre alphabétique. C'est là une erreur évidente. Les systèmes lexicaux sont, il est vrai, tellement plus complexes et vastes que les systèmes morphologiques que les linguistes ne réussirent peut être bien jamais à les représenter avec le même degré de clarté et de netteté. Mais pourtant, *les mots étant, dans la conscience lexicale, opposés l'un à l'autre et mutuellement coordonnés, ils forment des systèmes formellement analogues aux systèmes morphologiques et susceptibles comme tels d'être étudiés*

⁵ Thèses de 29, 2, Travaux du Cercle Linguistique de Prague 1 (1929).

⁶ (MATHESIUS, 1929a : 132-134; angl. in VACHEK (éd.) (1983)).

⁷ Cf. l'article de J. Toman dans le présent ouvrage.

⁸ (1949 : 27-28).

par les linguistes. Dans ce domaine encore peu exploré, les linguistes doivent travailler, non seulement à l'examen des matériaux eux mêmes, mais aussi à l'élaboration de méthodes régulières d'étude.⁹

La nouveauté n'est donc pas seulement méthodologique, même si cela est prioritaire : de là découlent de nouvelles tâches applicatives.

Chaque langue a son système particulier de dénomination; elle emploie des formes dénominatrice variées, et ce avec une intensité variée, par ex. la dérivation, la composition et les combinaisons fixes de mots (ainsi dans les langues slaves, surtout dans le langage populaire, les nouveaux substantifs se forment la plupart par dérivation); elle a sa classification propre des procédés de dénomination et se constitue son vocabulaire caractéristique. [...] L'analyse des formes de la dénomination linguistique et des classifications des procédés de dénomination ne détermine pas encore suffisamment le caractère du vocabulaire d'une langue donnée. Pour caractériser celui-ci, il faut encore étudier l'étendue moyenne et la précision moyenne de la signification dans les dénominations linguistiques en général et dans les différentes catégories de dénominations en particulier, déterminer les zones d'idées qui sont représentées avec une force d'expression particulière dans le vocabulaire considéré, préciser d'une part le rôle de l'affectivité, d'autre part l'intellectualisation accrue de la langue, constater la façon dont le vocabulaire étudié se complète (par ex. l'emprunt et le calque), etc. c'est-à-dire s'occuper de faits qui ressortissent d'ordinaire à la sémantique.¹⁰

Trente ans plus tard, Havránek, dont les intérêts lexicographiques reflètent la réalisation des programmes du Cercle, en conclusion de la conférence de linguistes tchécoslovaques tenue à Prague (26/XI - 1/XII, 1956), affirmait :

La question est de savoir si l'on doit considérer le lexique comme un système ou non [...]. Ce qu'on pourrait appeler système lexico-sémantique, ce n'est pas simplement une analogie du système grammatical [...]. Il est clair que les mots se trouvent en rapports mutuels, mais on n'est pas encore parvenu à les percevoir clairement [...]. Il nous manque une documentation pleine de matériaux et un procédé empirique [...]. La lexicographie élaborée sur des principes scientifiques peut aider la lexicologie [...] à sortir de ses théories — quelquefois assez stériles.¹¹

⁹ *Thèses de 29*, 8.

¹⁰ *Thèses de 29*, 2 b.

¹¹ HAVRÁNEK (1958 : 281-189). Pour le point sur l'état de la recherche à ce sujet, on renvoie ici à quelques contributions élaborées par des membres du Département de Langues et Littératures Étrangères de l'Université Catholique du Sacré Cœur de Milan: cf. GATTI (1992 : 62-73), ZANOLA (1991 : 96). Sur la langue anglaise, cf. BAUER (1983); LIPKA (1992).

4. UNITÉ EN TANT QU'ASSOCIATION SÉMIOLOGIQUE

Tout compte fait, bien que les Pragoïses ne s'attardent pas spécialement sur la nature sémiologique des éléments linguistiques, leur conception fonctionnelle en est la meilleure garantie. Parmi ceux qui prêtent le plus d'attention à la dimension sémiologique, qui traverse tous les niveaux linguistiques, on retrouve Karcevskij, celui qui a établi le lien le plus fort entre l'école de Genève et le CLP.

En 1928 déjà, au Premier Congrès International des Linguistes à La Haye, il écrivait :

Toute langue est un mécanisme destiné à délimiter, évaluer et identifier nos états de conscience en vue de leur extériorisation par la parole. Le problème de la synchronie se ramène à établir : a. comment la langue donnée analyse-t-elle (syntagmatise) les états de conscience en vue d'en former des « images verbales » (substrats psychologiques des phrases) et b. comment différencie-t-elle la « matière phonique » — afin de constituer un système d'équivalence entre les produits de la différenciation (nous dirions, entre la marche de la différenciation) de ces deux ordres de choses extérieures à la langue.

Dans toute langue, le reliaison de ces deux ordres de choses extralinguistiques comporte *quatre* étapes de transmission, qui sont autant de plans sémiologiques et dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la « langue ». Ces plans, dont l'importance varie d'un état de langue à un autre, sont les suivants : A plans *conceptuels* : 1. *lexicologique* et 2. *syntagmatique*; B plans *phoniques*: 3 : *morphologiques* et 4. *phonologiques*.¹²

5. UNITÉ EN TANT QU'INVARIANCE PHONOLOGIQUE; LEXIQUE ET INTONATION

Il s'agit d'une coutume si bien établie — acquise grâce à la contribution déterminante des théories du CLP et suivant laquelle on distingue le plan phonologique du plan des actualisations phonétiques — que proposer de nouveau cette relation au niveau lexical peut sembler superflu. Il est utile toutefois de rappeler les contributions de Karcevskij, qui cite et commente Bally dans sa description du procès d'« actualisation » comme suit :

'on actualise un signe lexical quand on indique quelle portion de son extension on envisage dans chaque cas.'

¹² KARCEVSKIJ (1930 : 53-55).

Destinés à desservir tout le monde et dans toutes les circonstances, les signes de la langue ne peuvent nécessairement posséder qu'une valeur *virtuelle*. Tout acte de parole exige leur adaptation au cas concret, à la réalité donnée. [...] Cependant — continue-t-il — ces procédés-là [c'est à dire les pronominaux (articles inclus), les numériques, la prédication] ne visent en somme qu'à préparer la voie à cette véritable rencontre du signe et de la réalité dont l'intonation est le témoignage et l'instrument, tout à la fois.¹³

Un autre point de vue est celui de Mathesius, dans ses articles sur les analyses phonologiques quantitatives, à propos du degré d'utilisation des unités phonologiques dans le système, le mot et les groupements des mots, dans le flux du discours. Il s'agit d'études de phonologie statistique.¹⁴

6. UNITÉ EN TANT QU'IDENTITÉ (STABILITÉ) SÉMANTIQUE: LE RAPPORT ENTRE FORME ET FONCTION

Une condition ultérieure, indispensable pour reconnaître le mot en tant qu'unité lexicale, est l'individuation d'un niveau d'identité, ou, mieux encore, de stabilité sémantique qui ne soit pas touché par la quantité de contextes d'application, et donc par le nombre d'institutions de référence. Si le signifié (valeur sémantique) est soumis à des transpositions toujours renouvelées, comment peut-on considérer encore un seul le signe dont les occurrences sont illimitées ?

Encore une fois, c'est Karcevskij qui répond à cette question, grâce à l'introduction de la notion de dualisme asymétrique du signe.

Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les points : un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes. Tout signe est virtuellement « homonyme » et « synonyme », à la fois, c'est-à-dire qu'il est constitué par le croisement de ces deux séries de faits pensés.

En tant que mécanisme sémiologique, une langue se meut entre deux pôles qu'on peut caractériser comme le *général* et l'*individuel*, l'*abstrait* et le *concret*. [...].

Ces signes virtuels doivent cependant s'appliquer à la réalité concrète toujours nouvelle.

Si les signes étaient immobiles et n'avaient chacun qu'une seule fonction, la langue deviendrait un simple répertoire d'étiquettes. Mais il est également impossible de concevoir une langue dont les signes seraient mobiles à point de ne rien signifier en dehors de situations concrètes. — Il s'ensuit que la nature d'un signe linguistique doit être stable et mobile, tout à la fois. [...].

¹³ KARCEVSKIJ (1931 : 190-191).

¹⁴ MATHESIUS (1929b).

Il va de soi qu'un acte de connaissance ne peut atteindre l'« individuel » proprement dit. Le réel est infini, nous ne faisons, à propos de chaque situation, que d'en retenir certains éléments en rejetant tout le reste comme quantité négligeable au point de vue de nos intérêts. Nous aboutissons par là à un concept, produit schématique d'une intégration, appelé dès sa naissance à servir de type général. [...] dès son apparition tout mot désigne un genre et non un individu. [...].

Aussi chaque fois que nous appliquons un mot, en tant que valeur sémantique, à la réalité concrète, recouvrons-nous par lui un ensemble de représentations plus ou moins nouveau. Autrement dit, nous transposons continuellement la valeur sémantique de notre signe. Mais nous ne nous en apercevons que lorsque l'écart entre la valeur « adéquate » (usuelle) du signe et sa valeur occasionnelle est suffisamment grand pour nous impressionner. L'identité du signe est cependant maintenue : le signe subsiste, dans le premier cas, parce que notre pensée portée à intégrer renonce à tenir compte des modifications survenues dans l'ensemble de représentations; il a l'air de subsister dans le second cas également parce que, ayant introduit un *tertium comparationis*, nous avons motivé par là la valeur nouvelle de l'ancien signe. [...].

Le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la « pente de la réalité ». Chacun « déborde » les cadres assignés pour lui par son partenaire : le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer : la position « adéquate » du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète.¹⁵

Le dynamisme illustré à ce propos par Karcevskij est si vital pour la langue qu'il se présente même à d'autres niveaux. C'est Bühler qui explique du point de vue théorique le noyau dur de la question, s'appuyant sur le principe de la *relevance abstractive* — fondement de l'individuation de ce *tertium comparationis* dont parle Karcevskij¹⁶.

D'ailleurs, pour saisir complètement le sémantisme d'une unité lexicale, il est nécessaire d'appréhender sa collocation textuelle. Et cette conscience a été approfondie dans la phase d'après-guerre de la linguistique pragoise :

On ne doit pas chercher la corrélation « linguistique » directe du concept de la pensée [...] dans le domaine du système linguistique, mais dans celui de l'expression linguistique, dans celui de la manifestation linguistique. L'expression « linguistique » directe du concept ce n'est pas donc le mot, mais la dénomination; l'expression *linguistique* directe ce n'est pas la phrase, mais l'énonciation. En effet, le concept peut être exprimé aussi autrement que par un mot, p. ex. par une dénomination composée de plusieurs mots; la pensée, à son tour, peut être exprimée aussi par d'autres moyens que la phrase, c'est-à-dire à l'aide d'un mot ou de la combinaison de mots n'ayant pas le caractère formel d'une phrase.¹⁷

¹⁵ Cf. KARCEVSKIJ (1929).

¹⁶ Cf. BÜHLER (1935); cf. aussi RAYNAUD (1990 : 356-357).

¹⁷ DOKULIL (1958 : 118).

Complémentaire à cette direction de recherche, du système à l'énonciation, est d'ailleurs celle qui étudie les effets d'augmentation, au sein du patrimoine lexical, des exigences croissantes de dénomination qui ressortent du développement des dimensions cognitive et communicative.

J'esquisse tout simplement deux directions différentes: celle de l'expansion de la « forme externe » du lexique (procès de dérivation, composition, combinaison, altération; la syntématique)¹⁸, et celle de l'extension d'importance sémantique déterminée par le recours à ce qu'on appelle la « forme interne » : c'est une catégorie qui n'a pas été prise en compte expressément par le CLP, mais très chère à des auteurs qui ont été historiquement et intellectuellement proches de plusieurs de ses membres : Marty, à Prague, Potebnja et Špet en Russie. Marty entend par « forme interne » : « ces particularités de la méthode expressive, qui ne peuvent être expérimentées qu'intérieurement »; ou bien « ces représentations annexées et auxiliaires [...] qui ont d'une part une finalité esthétique, d'autre part pour but de filtrer la compréhension, en tant qu'obligation associative entre son et signifié ». Potebnja en parle comme de l'élément dynamique du langage, grâce auquel le langage s'accroît en lui-même dans un procès continu de création; il en traite comme du noyau étymologique du mot, qui n'en réduit pas le contenu, mais qui en sélectionne — souvent par le moyen d'une métaphore — un trait; ce trait finira par représenter tout le signifié, il deviendra « signe du signifié ». Pour Špet la forme interne est cette impulsion vers la réalité qui engendre l'expression, grâce à un ensemble de parcours par lesquels le sens se constitue, c'est la tension qui pousse le texte à s'épanouir en lui-même comme processus et non seulement comme produit¹⁹.

Une illustration significative du passage à l'intérieur d'une vaste échelle de valeurs sémantiques associés à la même forme signifiante pourrait être offerte par le phénomène des *voces mediae*.²⁰

¹⁸ Cf. MATHESIUS (1975 : 17-18); cf. aussi RAYNAUD (1990 : 311-312).

¹⁹ Cf. sur Marty, RAYNAUD (1992 : 453-455); à propos de Potebnja STEINER (1991 : 164-173); sur Špet GHIDINI (1991 : 177-182).

²⁰ On peut considérer, par ex., les valeurs de: gr. ἡγημονία, συμφορά; δείκνυμι / lat. *dicere*, πέτομαι / *petere*, σχολή / *schola*, lat. *famosus*, *fortuna*, *otium*.

7. UNITÉ EN TANT QUE PERMANENCE DANS LE TEMPS

L'élasticité et l'équilibre sont des prérogatives du bon fonctionnement de la langue et les Pragoïs en ont donné une très bonne illustration au point de vue synchronique aussi bien que diachronique : en diachronie davantage, puisqu'elles sont à même de rendre compte de la profonde cohésion structurale qui traverse tout code verticalement et horizontalement.

Si d'une part l'intolérance au sujet de la poursuite des études diachroniques peut expliquer surtout des affirmations des *Thèses de 1929* comme celle-ci :

L'étude de l'origine des mots isolés et de leurs changements de sens est nécessaire tant pour la linguistique au sens étroit que pour la psychologie générale et pour l'histoire de la culture, mais cette étude ne saurait toutefois constituer le tout de la lexicologie comme science du vocabulaire.²¹,

d'autre part l'attention portée à la langue cultivée et à la culture linguistique suggère des remarques de ce genre :

A une attitude plus exigeante envers la langue est lié un caractère plus réglé et plus normatif de la langue littéraire. La langue littéraire est caractérisée par une utilisation fonctionnelle plus considérable des éléments grammaticaux et lexicaux (en particulier lexicalisation accrue des groupes de mots et délimitation plus précise des fonctions qui se traduit par la tendance à éviter l'équivoque et par une plus grande précision des moyens d'expression), et en second lieu elle est caractérisée par une plus grande abondance de normes linguistiques sociales.²²

Et surtout :

Dans les formes dénominatrices, il doit être tenu compte de l'individualité de la langue, c'est-à-dire qu'on ne doit pas sans nécessité pressante employer des formes inusitées ou peu usuelles dans la langue (par ex., en tchèque, les mots composés). Pour ce qui est des *ressources du vocabulaire*, il faut opposer au purisme lexical le desideratum de l'abondance de ce vocabulaire et celui de sa diversification stylistique. Mais de même qu'à l'abondance du vocabulaire, il faut viser à la précision du sens et à la fixité là où la fonction de la langue littéraire le réclame.²³

²¹ *Thèses de 29*, 8.

²² *Thèses de 29*, 3b.

²³ *Thèses de 29*, 9.

C'est-à-dire que le dynamisme historique n'est pas seulement l'objet d'une enquête scientifique, mais aussi l'objectif d'un programme linguistique-culturel.

8. CATÉGORISATIONS, AUTREMENT DIT LES CLASSES DU LEXIQUE

En conclusion, si l'on revient au lexique dans le sens de niveau linguistique structuré, on peut rappeler que le Cercle en tant que tel ne consacre pas spécialement d'attention à sa catégorisation interne, ni pour confirmer la tradition grammaticale ni pour la réformer. La volonté déclarée de ne pas séparer le point de vue structural du point de vue fonctionnel ne suffit pas à empêcher d'avancer des équivalences superficielles entre un plan et l'autre (cf. *Thèse de 29 2.b*).

L'approfondissement pertinent dans cette direction pourrait être fourni par les écrits, et surtout les écrits posthumes, de Marty, qui établit une distinction entre autosémantiques et synsémantiques, et articule ces derniers en synsémantiques fondés logiquement ou non.²⁴

9. SUB-UNITÉS : LEXÈMES ET MORPHÈMES

Peut-être le mot est-il une unité irréductible. Le fait qu'on puisse discerner dans le mot des composantes sémantiquement importantes — lexèmes et morphèmes — renvoie l'attention à l'interaction entre ces niveaux; sans rien enlever, c'est notre espoir, à la solidité d'individuation que nous souhaitons lui avoir reconnue.

© Savina Raynaud

²⁴ Cf. RAYNAUD (1982 : 217-218); (1992 : 454).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUER, L. (1983, 1991). *English Word-Formation*. Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney : Cambridge University Press.
- BÜHLER, K. (1935). « Psychologie der Phoneme ». In *Proceedings of the Second International Conference of Phonetic Science held at University College, London 22-26 July 1935*. D. Jones, D. B. Foy (éds). Cambridge : University Press, p. 162-169.
- DOKULIL, M. (1958). « K povaze vztahu slova a pojmu, věty a myšlenky ». In *O vědeckém poznání soudobých jazyků* [Sur la connaissance scientifique des langues contemporaines]. Praha.
- GATTI, C. (1992) *Dalla semantica alla lessicologica. Introduzione al modello senso testo di I. A. Mel'čuk*. Brescia : La Scuola.
- GHIDINI, M. C. (1991). « La parola e la realtà. Per una ricostruzione della filosofia del linguaggio di Gustav Špet ». In *Rivista di Filosofia Neo-scolastica*, 83, 1-2, p. 177-182.
- HAVRÁNEK, B. (1958). « Závěrečný projev » [Discours de clôture]. In *O vědeckém poznání soudobých jazyků* [Sur la connaissance scientifique des langues contemporaines]. Praha, p. 281-289.
- KARCEVSKIJ, S. (1929). « Du dualisme asymétrique du signe linguistique ». In *TCLP 1*, p. 88-93.
- (1930). « Propositions 25, Explications ». In *Actes du Premier Congrès International de Linguistes à La Haye du 10-15 avril 1928*. Leiden : W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij.
- (1931). « Sur la phonologie de la phrase ». In *TCLP 4*, p. 190-191.
- LIPKA, L. (1992). *An Outline of English Lexicology. Lexical Structure, Word Semantics, and Word-Formation*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- MATHESIUS, V. (1911). « O potenciálnosti jevů jazykových » In *Věstník, Královské české společnosti nauk, třída filozoficko-historicko-jazykozpytná*, 2; traduit en anglais par Joseph Vachek « On the Potentiality of the Phenomena of Language » In J. Vachek (éd.) (1964 : 1-32); réimpr. in J. Vachek (éd.) (1983 : 3-43). Praha : Academia Publishing House of the Czechoslovak Academy of Sciences.

- (1929a). « Funkční lingvistika ». In *Sborník přednášek proslovených na prvním sjezdu čsl. profesorů filozofie, filologie a historie v Praze, 3-7*, Praha; réimpr. in J. Vachek (éd.) (1972). « Z klasického období pražské školy 1925-1945 »; angl. In *Praguiana*.
- (1929b). « La structure phonologique du lexique du tchèque moderne. Contribution à la phonologie comparée ». In *TCLP 1*, p. 67-84.
- (1975). *A Functionnal Analysis of Present Day English On a General Linguistic Basis*. Ed by J. Vachek. La Haye, Paris, Praha: Mouton-Academia, p. 17-18.
- RAYNAUD, S. (1988). « Decodificazione e testo ». In *Verifce*, 17, 4, p. 367-384.
- (1990). « IL Circolo Linguistico di Praga. Radici storiche e apporti teorici » In *Vita e Pensiero*. Milano, 240, p. 356-357.
- (1992). « Anton Marty ». In *Sprachphilosophie/ Philosophy of Language/ La philosophie du langage*. Hrgs von M. Dascal, D. Gehardus, K. Lorenz, G. Meggle, W de Gruyter. Berlin, New York, 1, p. 453-455. Id. *Anton Marty, filosofo del linguaggio. Uno strutturalismo presaussuriano*. Roma : La Goliardica, p. 217-218.
- STEINER, P. (1991). *Il Formalismo russo*. Bologna : Il Mulino, p. 164-173.
- TOMAN, J. (à paraître). *Incanting the Bad Guys. Roman Jakobson's Discourse on the Nineteenth Century*.
- TRNKA, B. (1949). « Rapport sur la Question III ». In *Actes du Sixième Congrès International des Linguistes (Paris 1948)*. Paris.
- VACHEK, J. (1960). *Dictionnaire de linguistique de l'Ecole de Prague*. Utrecht, Anvers : Spectrum.
- ZANOLA, M. T. (1991). « L'emprunt lexical anglais dans le français contemporain : analyse d'un corpus de presse (1982-19899) ». In *Quaderni del Centro di Linguistica dell'Università Cattolica*, 3, 1.
- (1929). *Thèses de 29. Travaux du Cercle Linguistique de Prague 1*.

Etude du signifié :
qu'en est-il du signe pour les Pragois ?

Jan ŠABRŠULA
Prague

1. 1. APRÈS SAUSSURE, la phonologie pragoise¹ a fait un mouvement déterminant vers la scientificité de la linguistique par la généralité de sa méthode. C'est l'essentiel de ce qui a été solide à Prague.

Parlons de ce qui était fragile. A l'époque "classique",

Le commentaire sémiologique est le plus souvent absent ou très succinct.

(Fontaine, 1974 : 45)

Dans le cadre de l'Ecole de Prague, l'étude du signifié est tardive, elle est peu systématique, superficielle, allusive.

(Šabršula, communication orale, Lausanne, 1993)

Les assimilations des notions de sens, renvoi à la réalité extra-linguistique et de signification intra-linguistique sont constantes et témoignent de l'absence d'une réflexion générale sur la sémantique à Prague.

(Fontaine, 1974 : 171, note)

Nous souscrivons sans réserve à cette observation pénétrante émise par Jacqueline Fontaine.

1. 2. Tâchons donc de formuler une réflexion succincte sur le signifié, sur le signe et son fonctionnement, une sorte de point de départ, de prisme, à travers lequel nous pourrions apprécier les attitudes des Pragois.

¹ Nous distinguons le CLP (Cercle linguistique de Prague), l'Ecole de Prague (depuis Mathesius 1911) et les "Pragois" (habitants de Prague). Par métonymie, nous désignerons ainsi des linguistes, chercheurs sérieux, et des personnes qui s'imaginent être linguistes, d'orientations diverses : Néo-grammairiens, positivistes, marxistes ou prétendant être marxistes, ou chomskyens, ou dilettantes, qui publient à Prague leurs travaux, leurs opinions, leurs panégryques, ou leurs autocritiques...

1. 2. 1. Il faut faire la distinction entre un signe particulier non énonciatif (unité du système : appelons-la *sémion*) et un signe organisé énonciatif (*épisémion*).

Il faut absolument distinguer un signe — partie du système, partie de la langue —, et l'utilisation de ce signe.

L'utilisation du signe a plusieurs aspects : le processus, la production du signe et le résultat de ce processus; énonciation (acte, processus) et énoncé (texte réalisé).

Donc, au lieu de la dichotomie saussurienne langue/ parole, il faudrait travailler — au moins — avec un schéma tripartite. Cette trichotomie devrait être exprimée par une terminologie appropriée. Ainsi pour l'*épisémion* élémentaire, la phrase, p. ex. :

- 1) phrase abstraite : règles pour la production de la phrase, niveau langue, modèle, en allemand quelque fois *Satzplan*, en anglais *pattern of sentence*, *utterance formula*, *sentence type*; chez Mathesius déjà, on a *schéma* [de la phrase];
- 2) phrase en train d'être générée et extériorisée, énonciation de la phrase;
- 3) phrase actualisée (enregistrée, transcrite).

De plus, il faudra distinguer, pour les unités supérieures à l'unité distinctive, le plan d'expression et le plan de contenu; ainsi, p. ex., *mot* comme expression et *mot* comme contenu.

On pourrait, et on devrait, aller plus loin encore.

Il faut partir d'un état de conscience, d'un substrat psychique. Gustave Guillaume parle d'*idéation notionnelle*, la première phase de l'acte de parole. Mathesius n'oublie pas cette phase. Il parle du *contenu d'idée* [myšlenkový obsah], de la *stylisation linguistique*², de l'*extériorisation* [napsání ou vyslovení], de la perception : l'auditeur perçoit, entend ou lit l'énoncé, il déchiffre, décode le message — phase de la réception, d'aperception — et l'interprète.

Nous avons tâché de définir les unités minimales dans *AUC* (1980 : 80-81), en ajoutant des unités hypothétiques pour un troisième volet de la sémiologie, qui s'occupe des effets pragmatiques de l'énoncé.

Un signe particulier devient désignant dans le texte. Dans la langue, le signe n'est pas linéaire.

Il devient linéaire dans le texte. Ici, les éléments de la langue, les éléments codés, sont matérialisés, linéarisés, disposés, distribués,

² Cf. DOSTÁL (1954), notre meilleur aspectologue.

combinés, organisés selon les règles inscrites dans le code; dans la langue, leurs structures obéissent à des contraintes données par le système. Même le signifiant (*image acoustique*) relève donc de la langue, lié à quelque engramme dans notre cerveau.

Si le signifié, chez Saussure, est défini négativement par sa valeur, mais positivement, quand même, par l'*idée* ou le *concept*, il faudrait harmoniser et coordonner ces deux types de relations.

Je remarque d'ailleurs que l'explication de la base du signe particulier, de son contenu, par *concept* (lat. *conceptus*, scolast.) ne convient pas pour tous les cas, et pour la définition positive du contenu, je préfère le terme de *noyau notionnel* de Greimas (*invariant*), que je remanie en utilisant un dérivé du latin *notio*, à savoir *dénoté* (« contenu codé du signe particulier »).

Ainsi, pour la relation interne, qui constitue le signe, pour la *face* signifiante, mieux corrélat signifiant, le terme homologue sera *dénotant* « signifiant codé, pas encore linéarisé ». Je garde *signifiant* pour la forme du signe émis, pour son expression matérialisée, linéarisée. Notre *dénoté* « signifiant codé », en aucune façon, n'est le *denotatum* de Morris.

Le signe inséré dans son contexte, le *désignant* (Buysens : 1960) fonctionne en interaction, en synergie avec les autres signes de la structure linéaire.

Rappelons que E. Benveniste (1966) propose deux termes, *mode sémiotique* et *mode sémantique*, le premier pour la langue, le second pour le texte. Pour nous, donc, la sémiotique étudie la relation interne qui constitue le signe codé et sa base (*noyau notionnel* ou *dénoté*), les relations paradigmatiques de ce corrélat, son analyse componentielle en sèmes (qui ne peut être purement logique, comme le pensent certains, p. ex. Katz et Fodor, mais empirique, en respectant l'éventuel sous-code de la langue). Le sème doit être révélé par le procédé de la commutation. La sémantique, que nous spécifions par l'adjectif *occurentielle*, étudie le contenu du signe en fonction, le contenu du désignant, son désigné (dans le cadre de l'*épisémion*). Comme unité minimale de l'analyse componentielle au niveau sémantique, nous nous servons du *noème* de L. Prieto.

Nous reprochons à Prieto d'utiliser ici le terme saussurien *signifié*, ce terme, chez Saussure, ne convenant que pour le contenu codé du signe particulier, dans le cadre de la langue (noyau notionnel, notre *dénoté*).

On parle quelquefois d'une sémantique référentielle. Mais il est absolument nécessaire de faire la distinction entre la sémantique occurrentielle et la sémantique référentielle, entre la particule du vouloir-

dire (*contenu du désignant, son désigné*) et la réalité visée par ce contenu, le référent ontologique éventuel, voire objet matériel, individuel (ou classe d'objet, ou concept abstrait ou une fiction...)

1. 2. 2. Cette conception devrait influencer également notre interprétation de la connotation. La connotation peut être codée, p. ex. dans *papa* en face de *père*. Un connotant explicite peut être lié à quelque particule signifiante (*dénotante*). Quand ce signe devient désignant, le contenu supplémentaire codé (le *connotant*) co-désigne.

En réalité, le terme *connotation*, pas seulement chez les Pragoïses, est une passe-partout assez vague, et même ceux qui, de façon fort peu organique, ont greffé la doctrine de Morris sur leur théorie linguistique, emploient *connotation* pour le niveau occurrence ou même référentiel et pour les corrélats de la relation de connotation. Mais une valeur supplémentaire (affective, etc.), sans être précodée, peut naître dans le texte (p. ex. un effet musical ou évocateur donné par l'accumulation et la redistribution des sons dans un texte ludique); dans ce cas-là, cette valeur supplémentaire est co-désignée.

2. QU'EN EST-IL DONC DU SIGNE POUR LES PRAGOÏSES ?

2. 1. Le signifié n'est pas étudié de façon conséquente et explicite par l'École "classique", il n'est que présupposé, pressenti : si le phonème a une fonction distinctive (moyen de distinguer deux mots), il sert le plan du contenu.

S. Karcevskij (1928 : 88-95) emploie le terme *signe* alternativement pour *signifiant* et *signe* [entier]. R. Jakobson risque d'appliquer sa *signification générale* vs *signification particulière* à des membres d'un paradigme/ cas comme *variante contextuelle*. Appréciations pourtant que Jakobson s'intéresse à la *sémantique grammaticale*.

Par contre, les tentatives ultérieures de B. Trnka et de son élève Vladimír Hořejší apparaissent comme machinales. Nous pourrions dénommer leur structuralisme *structuralisme d'expression* : ils énumèrent les moyens formels utilisés dans la grammaire et étudient leurs interrelations et (cf. Hořejší, 1957) ne s'occupent ni des relations de la forme et du contenu, ni de la distribution des unités. (cf. infra, paragraphe 4.)

Vladimír Skalička ira plus loin que les précédents avec son sème (*Zur ungarischen Grammatik*), en relation asymétrique avec sa forme (1935).

Il ne réalise cependant pas que son sème peut être sémantiquement vide (génitif féminin des inanimés, comme *kost-i*, *duš-e*; de plus, malgré Jakobson et d'autres, on ne sait toujours pas quelle signification il faudrait attribuer à *génitif*).

Jakobson ne respecte pas suffisamment le principe fonctionnel (dans la conception pragoise), s'il exclut de son système de conjugaison les formes périphrastiques. Pour faciliter ses opérations formelles, il exclut arbitrairement de la *phrase grammaticale* l'impératif (dans le verbe), le vocatif (dans le nom).

Quelques considérations rudimentaires sur les classes *sémantiques* des substantifs se trouvent dans S. Karcevskij (1932, « Sur la structure du substantif ») : substantifs *appréciatifs* — *animés*, *inanimés*, non appréciatifs...

M. Rostohar (1934, *SaŠ*, III, No 4 : 211-221) donne une tentative intéressante d'analyse des désignations de la phrase.

L'étude des perspectives fonctionnelles de l'énoncé (« Aktuální členění větné » [Articulation actualisante de la phrase] de Mathesius peut être considéré comme une sorte de sémantique implicite et vague de la phrase. (Cf. infra, paragraphe 5.)

2. 2. Mais toute science est tributaire de l'“air de l'époque”.

Dire que l'étude du signifié est éclectique après la deuxième Guerre mondiale ne suffit pas. Le travail des linguistes et de ceux qui croient l'être est freiné par les changements dans le climat social et politique. Il ne s'agit pas d'emprunter des thèses d'origines diverses.

Après 1945, le CLP est affaibli par la mort de Trubetzkoy et de V. Mathesius, par l'exil de R. Jakobson. L'organe du CLP, *Slovo a slovesnost* réapparaît pour être plus tard usurpé par l'Institut de langue tchèque, institution officielle. En 1947 encore, Vladimír Skalička ose répondre à l'auteur soviétique Čemodanov, responsable d'invectives contre le structuralisme (*SaŠ*, 10).

Mais après 1948, la pression du nouveau pouvoir, qui instaure un monopole idéologique et une surveillance de toute activité intellectuelle, devient pernicieuse.

Affectées, toutes les science le sont. La campagne de Lyssenko contre la génétique amoindrit la biologie en URSS et chez les vassaux soumis à l'autorité du plus puissant. Le marrisme est devenu, en URSS, la doctrine linguistique officielle, “marxiste”. František Trávníček, professeur à l'Université de Brno, très travailleur, très érudit, jadis droitier extrême, néophyte communiste, député du PCT, fait de la

propagande en faveur du marrisme, entrant en émulation avec Bohuslav Havránek, professeur à Prague.

Quand Staline publie ses thèses sur la linguistique, tous deux abandonnent le marrisme et vont s'adonner à une propagande en faveur du « génial Staline » : l'un et l'autre vont accuser le concurrent d'avoir flirté avec le marrisme³. L'un et l'autre deviendront académiciens.

Ce n'est pas le moment de réfléchir profondément sur le problème du signe linguistique, du signifié. L'histoire *externe* influe sur l'histoire *interne* de la linguistique.

La linguistique de Prague, asphyxiée par le terrorisme intellectuel qui vient la frapper, par la servilité de ses leaders, à l'époque de la campagne contre le « cosmopolitisme en linguistique » (qui cloue au pilori le grand Mukařovský), contre les traditions du CLP, à l'époque de la glorification tapageuse du « marxisme en linguistique », se fait radier de la tradition structuraliste⁴.

³ Cf. p. ex. HAVRÁNEK (1950 : 33-34) : « doctrine révolutionnaire, nouvelle doctrine de la langue, qui, se frayant son chemin par la lutte..., se propage partout où l'on crée une société nouvelle et une science nouvelle sur la base du marxisme-léninisme ». Voir également HAVRÁNEK (1947-1948 : 266-271). « Un de nos principaux linguistes, Fr. Trávníček dans *Naše řeč* (34, 1950, 1-6) faisait la propagande de la théorie marxiste en la présentant comme marxiste... ». HAVRÁNEK (1962 : 10).

Cf. aussi HAVRÁNEK (1947-1948 : 266-271), (1950 : 1-6), (1962 : 10).

⁴ NOVÁK (1991 : 186, 192) cite SGALL (1951 : 674-676). On trouve également un renvoi analogue chez L'HERMITTE (1987). *Le Tvorba* a été l'hebdomadaire du Comité Central du PCT, dirigé par l'idéologue Gustav Bareš qui, lui-même, participait à la discussion (qui se déroulait sur les pages de *SaŠ*, de toutes les revues philologiques, du quotidien du PCT *Rudé právo*, de nombreux recueils...) HAVRÁNEK (1968) mentionnera la « lutte contre le structuralisme, à laquelle avaient pris part, aveuglément, quelques linguistes tchèques ». Dans *Lidové noviny*, « Kulturní neděle » du 16. 7. 1950 (p. 2-4), sous le titre « La science tchèque discute l'article de Staline », B. Havránek, Ladislav Štoll, l'historien Husa, le jeune dilettante Ctirad Bosák, le docteur J. Lindhart (professeur de psychologie), le docteur Ladislav Rieger (professeur de philosophie) et le docteur Isačenko avaient pris la parole. La contribution de clôture fut écrite par le député communiste Gustav Bareš, qui, avec un aplomb de dilettante, parle de Marr, de Meščaninov, du structuralisme. Havránek y parle de « l'instruction grandiose donnée par Staline », de « l'éducation géniale » que Staline a faite. C'était le temps des déclarations, des vociférations. On publie de gros recueils reproduisant les moindres détails de la discussion soviétique sur la langue, inspirée par Staline; à Brno, en 1951, avec une préface du professeur Trávníček, à Olomouc, avec une préface de Jaromír Bělič, en 1952 : « Staline a donné l'esquisse géniale d'une doctrine marxiste authentique sur la langue ». Selon Trávníček « la publication des articles de Staline est un acte libérateur », ses mérites pour la linguistique sont « impérissables », comme le dit le « camarade Gustav Bareš ». František Trávníček rédige un pamphlet violent contre le structuralisme (1951), où il profère des insinuations à l'adresse de son concurrent

Elle ne se remettra pas entièrement sur ses pieds quand les pressions idéologiques deviendront moins fortes, moins conséquentes et moins efficaces⁵.

2. 3. La distinction saussurienne de la langue et de la parole, minutieusement observée et rarement enfreinte par N. Trubetzkoy dans sa phonologie (et dans certaines autres études) est comprise de façon

pragois B. Havránek : Havránek avait rédigé pour l'encyclopédie *Otto*, à Prague, l'article « Strukturální lingvistika ». A l'occasion d'une conférence à la faculté de Philosophie, à Prague, P. Sgall donne une « analyse critique » du structuralisme, de son idéologie, de ses fautes, qui « apparaissent, notamment, dans les travaux de l'émigré antisoviétique Roman Jakobson ». (Cf. le compte-rendu de cet exposé in (1951) *Sovětská jazykověda* : 141-143). En 1953, *Sovětská jazykověda* comémore le 60^{ème} anniversaire de l'académicien B. Havránek, « interprète le plus compétent de la doctrine de Staline sur la langue... ». Lors d'un colloque sur le cosmopolitisme dans la recherche littéraire, le 24 octobre 1952, le professeur Zdeněk Vančura met en relief « l'importance politique de la lutte contre les tendances cosmopolites et idéalistes de la linguistique occidentale, contre les impérialistes anglais, contre l'objectivisme scientifique bourgeois, contre le Basic English... ». Dans le *Rudé právo*, une grande attaque contre le « cosmopolitisme », « le structuralisme », « l'idéologie bourgeoise pourrie » a été menée par Jaromír Bělič, J.-O. Fischer, par les « cadres » du Parti Čestmír Císař, Jaroslav Kladiva, et encore par František Trávníček (*Rudé právo*, 2 mars 1952). Dans *Tvorba*, 1951, XX, Jaromír Bělič, professeur et doyen, apprécie hautement la contribution du jeune aspirant P. Sgall et également le fait que « le camarade Trávníček a su renouer avec l'article du jeune camarade. ». Bělič reproche ici (p. 987) à Skalička d'« être dangereusement proche de certaines thèses structuralistes » et (p. 988) d'« avoir accepté la dichotomie langue/ parole ». Jaromír Bělič, citant Marx, Staline, Serebrenikov et Sgall, condamne la thèse du PLK, selon laquelle la langue est un système de signe (p. 988).

Deux contributions méritent une attention spéciale : d'abord la tragédie de Jan Mukařovský. Dans le *Tvorba*, XX, 40, p. 964, Jan Mukařovský fait une profession de foi antistructuraliste. Vladimír Skalička, *Tvorba*, XX; 49, du 6 décembre 1951, dans la contribution « Ke kritice tzv. typologie jazyků » réagit aux invectives de František Trávníček, en s'y opposant. Il est assez étrange de voir cette petite contribution publiée, et non étouffée, sur l'avant-dernière page (enveloppe).

5 Dix ans après, B. Havránek donne un « exposé théorique de principe sur le développement et l'état actuel de la méthodologie marxiste dans la linguistique. L'exposé de Havránek est publié dans (1961) *Slovo a slovenost*, XXII, 2 : 77-86, dans le recueil *Problémy marxistické jazykovědy* (1962 : 9-23). Les problèmes du signe linguistique sont éclairés, selon lui dans la revue *Voprosy filosofii*. B. Havránek dit littéralement : «La forme et le contenu en langue forment une unité dialectique, que l'on ne peut réduire à la relation entre le signifiant et le signifié ».

On s'aperçoit, en fait, que la réflexion des linguistes portait sur d'autres sujets. Le propos de Havránek est incompréhensible. Il nous inspire un examen approfondi du couple *označující/ označované* (signifiant/ signifié) employé dans la linguistique tchèque d'alors.

variée par les adhérents du CLP et, en fait, les Pragoïs n'ont qu'exceptionnellement tiré parti de cette distinction lors de l'étude du signe linguistique et de son fonctionnement.

Roman Jakobson en viendra même à nier l'intérêt théorique de cette distinction, tout comme Bohumil Trnka⁶.

2. 4. Les Pragoïs n'éluiaient qu'avec peu de conséquence les difficultés que présentait l'interprétation du signifié, égarés, dans certains cas, par les traductions tchèques peu heureuses des termes saussuriens.

Certains auteurs de Prague ont cru, et en partie continuent à croire, qu'il suffit de se servir du couple saussurien *signifiant-signifié*, termes traduits par *označující-označované* (participes dérivés de *znak* [signe]) ce qui conduisit quelquefois à comprendre *označované* comme *désigné* (voir supra, 1. 2. 1.), alors que *označující* (littéralement désignant) est souvent, comme *signifiant*, conçu comme *expression matérialisée, linéaire*, ce qui est souvent à l'origine d'une incompréhension totale des problèmes. Il y a même des auteurs qui emploient *označované* pour *réfèrent ontologique matériel* (si possible nommable et concret), et encore ceux, qui, dans leurs écrits, emploient *označované* alternativement pour *réfèrent ontologique* et pour *signifié occurrentiel* (notre *désigné*) et, si nous avons de la chance, nous tombons sur quelqu'un qui pense au *signifié de langue*.

On pourrait illustrer la portée de ce lapsus en établissant des équations imaginaires pour l'allemand : *signifiant* = **Bezeichnung* ou **das Bezeichnende*, *signifié* = **das Bezeichnete*⁷.

2. 5. Il est assez peu compréhensible (pour un linguiste épris de sa sémiologie) que les Français, quasi unanimement, emploient le terme *sens* comme un passe-partout, dans toutes les acceptions possibles, malgré un Guillaume, malgré un Saussure, bien entendu... Il serait préférable de le réserver, dans la linguistique, à *une partie spéciale du contenu du message* (et non d'une unité partielle), qui dépasse la dénotation et la désignation (*Sinn* en allemand; il ne s'agit pas du

⁶ Cf. TRNKA (1988 : 29, 55, 70, 89, 90). Le recueil comprend 20 articles. Dans la bibliographie, nous nous contentons de donner le titre sommaire, faute de place.

⁷ Nous distinguons avec Husserl, *gegenständliche Beziehung* et *das bezeichnete Gegenstand* (= *denotatum* de Morris). « Die Bedeutung ist ein Systemwert », selon Miloš Dokulil (1969.1970 : 478). Et, ajouterons-nous, il faut distinguer *Bedeutung/ Bedeuten* = *dénotation/ dénoter/ relation* et les corrélats *dénotant non réalisé, signifiant linéarisé* = *sprachliche Form* — *das Bedeutete* = *dénoté*.

« Sinn » de Frege). Cet emploi pourrait être illustré par : *Cette phrase n'a pas de sens...*

Les Pragoïses ont pensé à ce volet de la *signification*. Slotty, dans « Satz und Sinn », interprète *Sinn* comme *Deutewert*.

Von der semantischen Kategorie des Sinnes... kann man... nur bei den sprachlichen Äusserungen.

Horálek (1967)

Mais le problème est déjà développé par J. Mukařovský (1938), repris par Horálek (1981), traité aussi par Coseriu (1973 et 1978).

Le *Sinn* de Frege ne correspond pas à l'emploi usuel de l'allemand *Sinn*. Horálek (1969 et 1970 : 477) réclame « die Ausarbeitung einer Textsemantik » qui, à notre avis, devrait dépasser la noologie que nous avons appréciée chez Prieto.

3. Le dernier exemple démontre qu'à Prague, malgré tout, nous trouvons chez certains linguistes la distinction adéquate des notions que nous venons de mentionner.

3. 1. C'est le cas de Josef Filipec, qui parle de la « Verbindung von Form und Bedeutung » (cette *Verbindung* est la relation linguistique interne).

3. 2. Karel Horálek (1968, *TLP*, 3) (la publication des *TLP* sera supprimée à l'époque de la "restauration" idéologique après 1968) appelle *Sprachsemantik* le mode sémiotique de Benveniste. A une autre occasion, il va se servir de *označovatel* (pour *désignant*). Pour le contenu codé du mot, Horálek emploie *Wortbedeutung*. B. Trnka (1984) emploie *signant pour označovatel*, mais il n'est pas sûr que nous puissions identifier son terme avec notre *désignant* ou avec le *označovatel* de Horálek, étant donné que Trnka, ces dernières années, a cessé de considérer comme utile la dichotomie langue/ parole. *Signát, signatum* est pour lui *entita označovaná*, donc, peut-être, pense-t-il à *réfèrent ontologique*.

3. 3. On pourrait croire que Trnka (1988) flaire la distinction entre *signifié codé* et *désigné* en parlant de *významová funkce* vs. *význam*, mais quelle devrait être l'interprétation définitive de ces termes chez lui, qui a cessé de reconnaître la dichotomie langue/ parole ?⁸

3. 4. Le signifié est interprété comme *classe* ou, plus exactement, au lieu du signifié, les Américains (Peirce, etc.) parlent de *classe*; et certains Pragois, désirant être modernes, et sans conception propre, optent pour *classe*, en abandonnant même, dans certains cas, des formules antérieures plus judicieuses.

3. 5. K. Horálek emploie *sémiologie* pour la théorie générale du signe (encore en 1977); plus tard, il "américanise" sa terminologie et emploie *sémiotique*, très en vogue ces derniers temps à Prague.

3. 6. Nous apprécions hautement les esquisses valables du grand Pavel Trost (*Bedeutung — Meinung...*) qui, pourtant, semble pencher quelquefois vers une sémantique *référentielle* quand il parle de *Gegstandsbezug*.

Mentionnons une tentative intéressante de M. Rostohar : son article « O struktuře větných významů » s'efforce d'explorer les rapports asymétriques entre termes de la proposition et de leurs désignation (1937 : 211-221).

Il nous paraît difficile, d'autre part, que certains travaux récents, ayant pour objet le calcul de la fréquence des espèces de mots, puissent intéresser sérieusement la sémiologie.

Rappelons enfin l'apport des travaux de František Daneš sur la sémantique de la phrase.

3. 7. Pour ce qui est de l'étude poétique, R. Jakobson était surtout préoccupé de ses aspects phonologiques (ou phonostylistique). Néanmoins, ancien membre du Cercle de Moscou et lié avec les « Formalistes » de Pétrograd, il s'intéressait à la sémiologie, au renouvellement incessant de la relation expression/ contenu du signe

⁸ Cf. TRNKA (1988 : 108-124), « Sémantika ». Plusieurs articles de Trnka dans ce recueil sont intitulés « Znak », « Sémantika », etc. Cependant, Trnka y traite plutôt de la hiérarchie des rangs linguistiques. Pour lui, les entités comme phonème, mot, phrase, unité superphrastique (*promluva*) sont en relation logique *A stat pro B*, etc. Les phonèmes désignent (*označují*) les mots, les mots désignent la phrase, la phrase est le signe (sic!) de l'entité superphrastique (*promluva, utterance*), p. 72-73. Dans certains cas, Trnka dit « réalisent ».

linguistique dans le langage poétique (cf 1921, « Novejšaja ruskaja poèzija »).

Jan Mukařovský, quant à lui, affirme que l'étude des arts doit devenir l'une des parties de la sémiologie et fait la tentative de définir la spécificité du signe esthétique : c'est un signe autonome, qui possède une importance en lui-même. Mais il ne nie pas la fonction communicative du langage verbal, seconde fonction sémiologique des œuvres d'art "à sujet" : littérature, peinture, sculpture...

Notons que le *diagramme* de Jakobson fonctionne mieux dans la déclinaison russe que dans les autres langues et que les *théories des modèles* (de certains auteurs récents) sont peu compatibles avec l'*arbitraire* du signe.

Bogatyrev (1936, 1971) avait mis en évidence la fonction de la *structure des fonctions* (dans le costume populaire, p. ex., il distingue la fonction d'objet utilisable, et la fonction de *signe*, et l'*ensemble complexe structuré des fonctions*, qui peut assumer une nouvelle fonction significative...

4. LES SYNERGIES DU SIGNE LINGUISTIQUE

Un signe à *valeur pleine* est beaucoup moins *autosémantique* qu'on ne le soupçonne, à Prague et ailleurs : il est synallagmatique et son fonctionnement est synergétique. Sa fonction, son désigné et son dénoté son co-déterminés par tout le réseau de ses relations linguistiques externes (dues à la coexistence du signe donné avec les autres signes particuliers du même système); à savoir : la *valeur* de Saussure, fondée sur l'opposition, l'exclusion mutuelle et la possibilité de substitution paradigmatique.

Mais les relations linguistiques externes sont également les relations avec les signes appartenant aux autres rangs du même système, p. ex. les relations virtuelles du noyau lexical avec les éléments affixaux ou désinentiels et, en général, les relations potentielles (précodées dans le système) des signes particuliers *autosémantiques* avec leurs satellites possibles (auxiliants verbaux, prépositions, articles...) les relations des unités linéaires (ou linéarisables) avec les schèmes syntaxiques possibles et les schèmes suprasegmentaux possibles...

Ainsi, dans le cadre des relations linguistiques externes, il faut examiner également les relations virtuelles avec les unités et schémas qui rendent possibles différentes transformations, et avec toutes les unités et

leurs combinaisons possibles qui se prêtent à la formation des paraphrases, périphrases, reformulations... Cette combinabilité codée est à la base des combinaisons réalisées dans le texte (axe syntagmatique).

Dans *Le chien est un animal* et *Le chien qui est derrière la porte mord*, *chien* désigne chaque fois une chose différente. Dans *Le chien qui est derrière la porte* et *Il y a un chien derrière la porte* le désignant *chien* vise, chaque fois, un seul objet concret individuel.

Dans un contexte plus large, *un chien* apparaîtra comme le rhème de l'énoncé; dans la phrase *Le chien qui est derrière la porte est dangereux*, le prédicat peut être rhématique, la proéminence peut néanmoins signaler le complément circonstanciel *qui est derrière la porte* comme rhème (voir infra paragraphe 5).

La combinabilité codée est à la base, également, de la notion de *cryptocatégorie* (cf. Šarbšula, 1980, 26).

5. SUR LA PERSPECTIVE FONCTIONNELLE DE COMMUNICATION

A Prague, on glisse souvent vers une explication simplifiée des moyens d'expression de la PFC⁹, par le facteur *ordre des mots*, d'où *aktuální členění větné* [articulation actualisante de la phrase].

C'est dès 1973 que nous écartons de la terminologie pragoise l'*articulation actualisante de la proposition* [aktuální členění větné]. L'ordre des mots (souvent, il serait mieux de dire l'ordre des termes de la proposition) est l'un des moyens possibles et relativement valable de la PFC.

Les cas sont nombreux où il n'y a rien à "articuler" (Šabršula, 1980, 95), et c'est pourquoi nous préférons parler de la *perspective fonctionnelle de l'énoncé* (PFE) ou de la PFC.

La proéminence peut revaloriser l'ordre des mots, même en français ou en anglais. Dans un cas banal, la proéminence de l'élément rhématique peut contribuer à la suppression de tous les éléments thématiques (ellipse), pour ne conserver que le rhème explicitement énoncé :

⁹ E. BENEŠ (1968 : 267-274) parle de la *Functionnal Sentence Perspective*. Pour Šabršula (1973), c'est la PFE.

Qui cherchez-vous ? — Paul.¹⁰

La PFC est un phénomène qui se manifeste au rang supérieur (superphrastique). Sa manifestation relève de la parole, mais les possibilités de signalisation sont codées dans la langue.

On reprochait à Saussure de limiter la langue au niveau du mot. Chomsky croyait que c'est la phrase qui clôt le domaine de la *langue*. V. Skalička, dans l'article sur la « Syntaxe de l'énoncé » [Syntax promluvy] fait remarquer que les éléments se réalisent à l'intérieur d'une séquence linéaire consistant en plusieurs énoncés élémentaires...

6. QUELS SONT LES RANGS DU SYSTÈME LINGUISTIQUE ?

A la différence du schéma simplifié de la *double articulation*, l'Ecole de Prague distingue traditionnellement les rangs phonologique, morphologique, syntaxique. Les *rangs* sont ici appelés *plans* le plus souvent, selon le schéma expression (ou image de l'expression) — contenu. Skalička et Trnka ajoutent le rang superphrastique¹¹.

© Jan Šabršula

¹⁰ Si à la question *Tu travailles ?* on répond *Je travaille*, le lexème *travail-* est thématique, le "présent" est thématique, le mode "assertorique" est thématique, c'est uniquement l'"affirmation" qui est rhématique. Le rhème pourrait être représenté (désigné) par *Oui*. Dans la réplique possible *Je travaille*, l'"affirmation" est exprimée par un zéro linguistique, donc le noème rhématique est désigné par un zéro linguistique, et la proéminence, indice de privilège du rhème.

¹¹ Notons que cette terminologie n'est pas assez générale. Le phonème est l'unité du rang des unités distinctives pour le sous-code parlé. Nous préférons le terme générique de Jacques Pohl *plème* (pour le phonème, pour la lettre, éventuellement pour d'autres unités distinctives). Cf. ŠABRŠULA (1980-AUC : 9). Le rang suivant est constitué par les *sémions* (simples ou complexes) et leur appareil affixal et désinentiel (il n'y a donc pas de rang *lexical* à part). Comme la syntaxe est partout (on ne peut pas remplacer *mal* par *alm*, ni *marchons* par *onsmarch*), le rang supérieur est celui de *épisémissions* (élémentaires : phrasillons, proposition, phrase complexe — avec leurs modèles codés) et des *épisémissions complexes* (un énoncé peut être réalisé par plusieurs *épisémissions*). Cf. ŠABRŠULA (1980-AUC).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DANEŠ, F., DOKULIL, M. (1955). « K tzv. významové a mluvnické výstavbě věty ». In *O vědeckém pozanání soudobých jazyků*. Praha, p. 231-241.
- DOSTÁL, A. (1954). *O vidovém systému v staroslověnině*. Praha : SPN.
- FONTAINE, J. (1974). *Le cercle linguistique de Prague*. Tours : Mame.
- HAVRÁNEK, B. (1947-1948). *Slavia*, 18, p. 266-271.
- (1950). « Tvůrce nové sovětské jazykovědy ». In *Slovanský přehled*, 36, p. 33-38.
- (1962). *Problémy marxistické jazykovědy*. J. Bělič (éd.). Praha : ČSAV, p. 9-23.
- (1968). *SaS*, p. 225-229.
- HOŘEJŠÍ, V. (1957). « Postavení morfologie v mluvnicí a její obsah ». In *ČMF*, XXXIX, 2, P. 2-3, 4, p. 212-220.
- LEŠKA, O. (1992). « K lingvistické tematice pražského lingvistického kroužku klasického období ». In *ČMF*, 74, 1 p. 1-7.
- (1993). « K Novákovým osudům české lingvistiky ». In *SaS*, LVI, 2, p. 132-134.
- L'HERMITE, R. (1987). *Marr, marrisme et marristes. Science et perversion idéologique*. Paris : IES:
- MATHESIUŠ, V. (1947). *Čeština a obecný jazykozpyt*. Praha : Melantrich.
- NOVÁK, P. (1991). « K poválečným osudům české lingvistiky ». In *SaS*, LII, 3, p. 183-193.
- PUŠ, F. (1950). « Proti kosmopolitismu v lingvistice ». In *SaS*, III, 4, p. 109-110.
- ROSTOHAR, M. (1937). « O struktuře větných významů ». In *SaS*, III, 4, p. 211-221.
- SGALL, P. (1951). « Stalinovy práce o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus ». In *Tvorba*, 20, p. 674-676.
- SKALIČKA, V. (1957-1948). « Kodaňský strukturalismus a pražský lingvistický strukturalismus ». In *SaS*, X, p. 135-142.
- ŠABRŠULA, J. (1980), *Substitution, représentation, diaphore*. AUC : Praha : UK Monographia LXXXI. Voir notamment : (1973). « La perspective fonctionnelle de l'énoncé ». AUC-RP, p. 91-124; (1980). « Les synergies du signe linguistique en face de la réalité ». PP A. 23, 3, p. 150-163.
- TRNKA, B. (1988). *Kapitoly z funkční jazykovědy*. Nosek Jiří (éd.). Praha : UK 1990.
- VACHEK, J. (1960). *Dictionnaire de la linguistique de l'Ecole de Prague*. Utrecht, Anvers : Spectrum.
- (1970). *U základů pražské jazykovědné školy*. Praha : Academia.
- (1972). *Z klasického období pražské školy 1925-1934*. Praha : Academia.
- (1951). *Sovětská věda-jazykověda*, 3-4, p. 141-143.
- (1953). *Sovětská jazykověda*, III, 18.

Les unités sémantiques et leur arrangement dans la phrase

Carl EBELING

Université d'Amsterdam

LE THÈME DE MON EXPOSÉ regarde la syntaxe, mais c'est la syntaxe considérée d'un point de vue peu usuel, bien qu'issu des maximes de l'École de Prague. A mon avis, l'œuvre de Ferdinand de Saussure est et reste le commencement de toute étude sérieuse du langage dans son aspect synchronique.

Pour rendre claire ma manière de voir j'analyserai un exemple extrêmement élémentaire que tous les élèves d'une école primaire hollandaise, pourvu qu'ils soient de mon âge, se rappellent sans doute. Une des premières phrases françaises était *Mon oncle fume sa pipe*. Plus tard, l'enseignement offrait aussi une analyse grammaticale de cette phrase : *mon oncle* est le sujet, *fume* (ou bien *fume sa pipe*) est le prédicat, et ainsi de suite. De cette façon l'analyse établit des relations entre les parties de la phrase. Mais il y a une question qui reste sans réponse dans cette analyse traditionnelle, c'est la question de savoir ce qu'elles sont, les parties de la phrase. La réponse la plus simple est: évidemment, ce sont des mots. Mais alors, qu'est-ce qu'il faut comprendre par ce terme ? Les mots sont des signes dans le sens que leur a donné F. de Saussure, c'est-à-dire des unités à double face, constituées d'un signifiant et d'un signifié. Etant donnée cette conception du signe, il s'ensuit qu'il y a deux syntaxes, parce que les relations sur le plan de la forme sont d'une autre nature que celles du plan du contenu. Pour les signifiants il n'y a que trois types d'arrangement: l'ordre linéaire (*mon oncle* précède *fume*), la distribution sur l'échelle de l'intensité, et la participation dans la formation du contour intonatif. Chacun de ces arrangements apporte sa contribution à la signification de la phrase. De l'autre côté, le rapport entre sujet et prédicat, ainsi que toutes les autres relations qui ressortissent à l'analyse en parties de la phrase, sont d'ordre sémantique. Or, le but de mon exposé est de démontrer que le plan sémantique d'une phrase peut être décrit comme une espèce de mosaïque où les pièces constituantes sont les significations des

morphèmes (des monèmes, selon la terminologie d'André Martinet). J'appelle ces pièces « particules sémantiques »; il y en a une, ou, plus rarement, deux ou trois, pour chaque morphème. Ces particules sémantiques et leur arrangement déterminent le contenu de l'énonciation.

Donc il s'agit de relations entre des signifiés, entre des concepts qui se sont formés sur la base de perceptions sensorielles. On peut commodément noter le signifié qui est contenu dans le signe *chien* par le même mot « chien » mis entre guillemets. Ce « chien » peut être paraphrasé comme “appartenant à un ensemble d'entités chacune desquelles possède toutes les qualités qui sont indispensables pour justifier l'emploi non-métaphorique du mot chien”. Ainsi il y a pour chaque morphème un ensemble de référents appropriés. Dans une conversation concrète, le destinataire de l'information cherche parmi les référents appropriés — qui ne sont que des référents potentiels — celui que le locuteur doit avoir en vue.

Une construction comme *un beau chien* exige la recherche de trois référents, un référent pour chaque mot, mais cette recherche est facilitée par un élément d'information de plus, également fourni par la construction, c'est-à-dire l'information d'après laquelle les qualités qui sont évoquées par les trois mots doivent être localisées dans le même objet (le même animal). Puisque les voies qui conduisent des particules sémantiques aux référents envisagés se rencontrent dans le même point, je dirai que ces particules sont « convergentes », qu'elles appartiennent à la même “couche” du complexe sémantique. Dans la notation que je veux proposer, j'écris chaque couche sur une ligne séparée. Comme tous les éléments d'une même couche se rapportent au même référent, il va de soi que, dans *mon oncle fume sa pipe*, les éléments « oncle » et « pipe », étant « divergents », se trouvent dans des couches différentes :

« oncle
pipe »

Après l'introduction de la notion de couche, il faut spécifier les rapports qui existent entre les éléments à l'intérieur d'une couche, les rapports de convergence. Analysons le groupe nominal *deux très beaux chiens*. Si l'on isole, indépendamment l'un de l'autre, l'ensemble des chiens et celui des belles choses, l'intersection de ces deux ensembles n'amène pas toujours à l'interprétation correcte de la construction *beau chien*, car la beauté d'un chien ne serait pas très séduisante, par exemple, dans une jeune fille, et vice versa. C'est le problème bien connu de la grande souris qui est plus petite qu'un petit éléphant. En d'autres termes, il faut prendre d'abord tous les chiens et ensuite sélectionner parmi eux

les beaux exemplaires, car beau en ce cas-ci signifie “beau selon les normes canines”. J'appelle la relation en question « convergence limitante ordonnée », et ma notation sera « chien — beau », où l'ordre des éléments est essentiel. C'est, à mon avis, cet état de choses qui est à la base du sentiment intuitif d'après lequel les substantifs et les adjectifs sont des parties du discours incommensurables (bien qu'il y ait des cas où les deux classes tendent à se confondre, par exemple, *une fausse maigre*).

La particule sémantique contenue dans *très* a assurément trait aux chiens, mais pas directement. Ce ne sont pas les chiens qui sont intensifs, prononcés, ou fortement présents, mais une qualité des chiens, leur beauté. J'indique cette relation (« gradation ») par un autre signe « chien — beau > très ». Ce nouveau signe charge le lecteur de tirer de l'élément qui précède une abstraction (une qualité qu'on se représente comme une entité), et d'interpréter la relation entre celle-ci et l'élément qui suit comme une convergence. Quant à la notation, j'admets qu'il serait plus conséquent de réserver une couche spéciale pour « très » (c'est-à-dire en introduisant un élément auxiliaire « beauté »). Pour la simplification proposée je n'ai que des raisons pratiques. Chaque signe relationnel porte en soi une consigne pour la lecture. Ainsi “—” rapporte l'élément qui suit à tout ce qui précède dans la même couche, tandis que “>” ne le rapporte qu'à la particule qui précède immédiatement. Cette pratique diminue la nécessité d'employer des parenthèses.

Avec le nom de nombre *deux* un autre problème surgit. La racine (morphème) *chien* ne contient aucune indication sur le nombre des chiens. (D'ailleurs il y a pas mal de langues où le nombre des substantifs ne s'exprime pas morphologiquement; même en français on trouve des cas où cette distinction n'est pas perceptible.) Donc la particule sémantique « chien » doit être interprétée comme “un ensemble de chiens”, étant donné qu'un ensemble peut consister non seulement en plusieurs éléments, mais aussi en un seul. Or, le problème que je viens de mentionner provient du fait que le sens « chien » se fonde sur les qualités d'un seul chien, par exemple “quadrupède”, et que ces qualités évidemment ne s'accordent pas avec un groupe de deux chiens dans sa totalité. Dans ma notation, la relation qui en résulte est indiquée par le signe “/” : « chien / deux », où « deux » est lu comme “composé de deux éléments”. A la gauche de ce signe on trouve les qualités d'un élément quelconque du groupe, à la droite les qualités du groupe entier. J'admets ici une seconde violation de la règle selon laquelle dans une couche ne se situent que des particules qui sont

convergentes au sens strict de ce terme. Encore une fois, la raison en est d'ordre pratique.

De la même façon j'écris « chien / plur » pour *des chiens*, et « chien / sing » pour *un chien*: dans ce dernier cas on aura à la gauche un ensemble à un élément. En convenant que le signe “/” se rapporte à tout ce qui précède, on peut de nouveau se passer de parenthèses.

Avec les quatre éléments sémantiques qui correspondent aux quatre morphèmes de la construction *deux très beaux chiens* l'analyse n'est pas encore complète, parce qu'il y a une particule sémantique pour laquelle un tel soutien dans la forme fait défaut, à moins qu'on ne veuille parler d'un « signe zéro », ou bien, plus exactement, d'une « forme zéro ». On découvre cette forme zéro quand on compare la construction en question avec la suivante : *les deux beaux chiens*. L'article défini présente une chose dont le locuteur présuppose que la personne à laquelle il s'adresse est en état d'établir l'identité. L'article indéfini (ou, dans le cas donné, l'absence d'article) en est la négation. Donc la formule complète sera

« chien — beau > très / deux — indéfini ».

La formule se lit de gauche à droite : les intersections doivent se produire dans l'ordre ainsi indiqué.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des rapports convergents. Les relations dites « divergentes » sont effectuées par des morphèmes spéciaux. Ainsi le morphème *fum-* dans la phrase *mon oncle fume sa pipe*, où le verbe est employé transitivement, exprime une relation entre deux entités. Cela veut dire que les référents appropriés de *fum-* forment un ensemble de paires, où chaque paire consiste en une personne qui fume et la chose qu'elle fume, de sorte qu'il y a une seule particule sémantique qui est répartie sur deux couches. Dans la notation je mets les deux parties — que j'appelle « valences » — entre crochets, et je les place l'une au-dessus de l'autre dans une colonne :

« [x; x fume y]
[y; x fume y] ».

Bien entendu, on peut utiliser des descriptions plus simples, par exemple :

« oncle [fumant]
 [fumé] pipe ».

L'emploi transitif du verbe *fumer* offre ainsi un exemple d'un acte à deux actants (participants), et, en conséquence, d'une particule sémantique bivalente. Le nombre des valences n'est pas toujours restreint à deux: *donner* est trivalent, « x donne y à z ». Les prépositions fournissent d'autres cas de plurivalence. Ainsi, *sous* implique également deux objets, et, donc, est bivalent.

Dans la phrase *mon oncle fume sa pipe*, « oncle » et « fumant » sont convergents, mais il n'y a pas de convergence limitante (qui serait indiquée par “—”), parce que la personne est identifiée suffisamment par les mots *mon oncle*. L'élément « fumant » ne contribue plus rien à l'identification. En d'autres termes, « fumant » n'oppose pas l'oncle à un autre oncle, comme c'est le cas de l'adjonction de *mon*.

A cet égard la construction *mon oncle fume* est comparable à la légende sous une photo dans un album qui dit *mon oncle fumant sa pipe*. Dans les deux cas, l'oncle n'est pas distingué d'un autre oncle par le fait qu'il fume, mais de lui-même à d'autres moments de sa vie, comparez *mon oncle dort*, *mon oncle dormant*. Pour le texte de l'album il y a une relation de « limitation temporelle », et je note

« oncle ~ [fumant] »,

ce qui signifie, à peu près, “mon oncle tandis qu'il fumait”. Mais, à part cela, il y a une différence fondamentale entre les deux constructions : *mon oncle fumant* est une construction endocentrique, c'est-à-dire non seulement « oncle » et « fumant » sont convergents, mais aussi la construction dans sa totalité, tandis que la phrase *mon oncle fume* dans sa totalité n'est convergente ni avec « oncle », ni avec « fumant »; la phrase évoque l'image d'un état de choses, un événement, un fait. La combinaison de sujet et prédicat engendre une couche additionnelle. J'indique la relation en question — que j'appelle « nexus » — par un signe complexe dont les composantes se trouvent dans deux couches différentes :

$$\begin{array}{l} \text{“ } \Sigma \quad \text{par exemple } \ll \Sigma \\ \text{= ”} \quad \quad \quad \text{oncle = [fumant] } \gg \end{array}$$

Cette formule peut être traduite comme “le fait que les particules sémantiques « oncle » et « fumant » se rapportent à la même personne”, tandis que « oncle » sert à identifier cette personne. Cette dernière information est fournie par l'ordre des éléments : « oncle » précède “=”.

La phrase *mon oncle fume sa pipe* comporte aussi une particule sémantique exprimée par une forme zéro car la forme verbale finie *fume* est opposée à *fumait, fumera, etc.*, et, grâce à cette opposition, contribue l'élément « présent ». Comme je n'ai rien à ajouter à la définition qu'en donne Henry Schogt dans son livre *Le système verbal du français contemporain*, La Haye, Paris (Mouton) 1968, je me borne à la citation suivante (p.32) :

Le présent rapporte un événement ou une situation [...], qui renferme (ou qui est identique à) le moment connu le plus central [...]. Sans contexte spécial ce moment est le moment de la parole. Quand il s'agit d'une situation, cette situation est caractérisée intégralement par l'état de choses rapporté, ou bien se compose d'une série indéterminée d'événements ou de situations identiques (pour ce qui est de la caractérisation) et des intervalles intermédiaires.

Pour établir la relation de cet élément avec le reste de la phrase, il faut d'abord faire une distinction. La formule

« Σ
oncle = [fumant] »

représente une situation où l'oncle est effectivement en train de fumer. J'ai appelé cette situation, en anglais, « narrated event », « événement narré ». Mais, comme il ressort de la définition donnée, la phrase peut relater une période qui contient une série d'actes de fumer ainsi que des intervalles intermédiaires, une période que j'ai appelée « narrated period », « période narrée ». C'est pourquoi je crois que la notation correcte sera « Σ / présent », avec, à la gauche du signe, la description d'un seul événement, et, à la droite, une caractérisation de la période dans sa totalité.

Pour tous les signes relationnels que j'ai proposés jusqu'ici, la lecture avance de gauche à droite et de haut en bas d'une telle manière que l'interprétation de ce qui suit est toujours influencée par ce qui précède. Mais dans la couche inférieure de

« [fumant]
[fumé] pipe »,

cette influence s'effectue dans une direction inverse, de droite à gauche (comparez, par exemple, *percevoir un bruit* et *percevoir un fumet*). Néanmoins, cette inversion n'affecte pas l'ordre de la lecture en général, parce que *fumer une pipe* est une construction endocentrique. Ce

contraste avec la direction de l'interprétation exige un nouveau signe pour la relation; j'écris :

« [fumant]
[fumé]; pipe / sing — indéfini ».

Remarquez que, si j'ai dit tout à l'heure que, à cause de “/” et “—”, « sing » et « indéfini » se rapportent à tout ce qui précède dans la même couche, leur portée ne dépasse pas le signe “;”. Un pareil contraste apparaît toujours quand il s'agit de divergence spécifiée, c'est-à-dire quand la divergence est réalisée au moyen d'une particule sémantique plurivalente, par exemple, une préposition :

sous la table : « [x; x est au-dessous de y]
[y; x est au-dessous de y] ; table ».

Cela m'amène à la dernière question dont je voudrais traiter. Il semble possible d'analyser *mon oncle* ainsi :

« oncle — [x; x est apparenté à y]
[y; x est apparenté à y] ; moi ».

Seulement, cette analyse ne serait pas correcte, parce que *mon oncle* peut se référer aussi à un oncle dont le locuteur n'est pas le neveu ou la nièce, par exemple, au portrait de l'oncle d'autrui que le locuteur a dessiné. Bref, étant donnée l'expression *mon oncle*, une relation de parenté entre l'oncle et le locuteur n'est pas absolument nécessaire. La conclusion est que la divergence n'est pas spécifiée dans cette construction française. Je note la divergence non-spécifiée par une flèche combinée avec un signe de convergence :

« oncle
↓
— moi ».

Laisant de côté l'intonation, je donne maintenant l'analyse complète de *mon oncle fume sa pipe* :

« Σ / présent

oncle / sing = [x; x fume y]

↓

— moi

[y; x fume y] ; pipe / sing

↓

— lui ».

On pourrait ajouter encore force détails, qui ne changeraient que peu de choses dans le tableau général (voir mon (1978) *Syntax and Semantics*. Leyde, Brill). Le but de l'analyse syntaxique sera atteint quand la formule obtenue délimite exactement tous les référents appropriés de la phrase analysée. Bien entendu, le résultat dépendra dans une large mesure des définitions des particules sémantiques, mais c'est là une autre question.

La grammaire qui découle de cette conception sémantique de la syntaxe est générative (comme, d'ailleurs, tous les manuels pratiques et scolaires, dont l'objet est de fournir des règles pour construire des phrases acceptables). Elle ressemble extérieurement à la grammaire transformationnelle, qui commence par $S \rightarrow NP + VP$, mais elle diffère de celle-ci par le contenu de cette règle. Pour la grammaire transformationnelle, les S, NP, VP sont des symboles vides, et, conséquemment, de même est vide la relation entre NP et VP. Dans la grammaire envisagée ici, le S initial est remplacé par un « communicandum », c'est-à-dire par l'image que le locuteur a l'intention d'évoquer dans l'esprit d'autrui. Au lieu de NP + VP, sans relation indiquée, on aura

$$\Sigma \\ NP = VP,$$

et ainsi de suite. La notation que j'ai proposée offre automatiquement une analyse en constituants immédiats (immediate constituents).

La transformation de la notation sémantique en une chaîne de mots est moins intéressante : un ordinateur saurait accomplir ce travail sans trop de difficultés.

Dans l'analyse sémantique structurale pragmatique-jakobsonienne finale, la signification est mathématique

Cornelis Hendrik VAN SCHOONEVELD
Fondation Janua Linguarum

O. INTRODUCTION

C'EST PAR LE BIAIS DU SIGNE LINGUISTIQUE que le destinataire donne des consignes au destinataire (récepteur) quant à la manière d'identifier un segment de la réalité extra-linguistique. Ce point de départ conduit à ma seule prémisse :

0. 0. 1. Le principe une forme — une signification, un corollaire propre au langage vu comme système de signes.
0. 1. 0. Les neuf affirmations suivantes ont été déduites empiriquement et ont ensuite été utilisées en tant qu'hypothèses de travail qui ont continué à être testées avec l'étude de plus de faits linguistiques. Elles sont :
 0. 1. 1. Le principe d'hyponymie : chaque opposition sémantique relève, en fin de compte, d'oppositions du type marqué — non marqué, c'est-à-dire de relations d'inclusion (Jakobson, 1932 : 74-76).
 0. 1. 2. Dans le langage, il y a très probablement un nombre limité de marquages (traits) sémantiques, vraisemblablement six.
 0. 1. 3. Les indices identificationnels, c'est-à-dire les traits et par conséquent les sens, sont conçus sous forme de l'acte même d'identification.
 0. 1. 4. Les traits sémantiques constituent à leur tour une hiérarchie de relations d'inclusion, en fait, un groupe mathématique.
 0. 1. 5. L'autopoiésis. La hiérarchie de l'inclusion est formée d'une progression de codifications d'événements d'identification.
 0. 1. 6. Les six traits sémantiques agissent sur au moins quatre niveaux de déixis. Ceci multiplie les six traits par quatre, de sorte que le nombre de traits sémantiques est d'au moins vingt-quatre.

0. 1. 7. Les quatre niveaux de déixis sont dérivés de la hiérarchie des traits.
0. 1. 8. Toutes les catégories sémantiques du langage, grammaticales aussi bien que lexicales, sont formées soit d'événements uniques ou d'accumulations de ces traits pris, le cas échéant, dans plusieurs niveaux déictiques.
0. 1. 8. 1. La formation des mots, leur classification (parties du discours), la signification grammaticale et l'accord sont des opérations sur la signification lexicale et impliquent donc *forcément* le destinataire et le destinataire. Ils sont marqués par rapport à la signification lexicale étant donné qu'ils concernent la chaîne parlée.
0. 1. 8. 2. La signification lexicale est non-marquée par rapport à la signification grammaticale dans la mesure où elle porte des consignes pour l'identification, qui en principe peuvent être maniées par n'importe quel observateur de l'événement raconté; la signification lexicale fournit *soit* des consignes d'identificationnelles qui sont objectives dans la mesure où elles peuvent être utilisées par n'importe quel observateur, et *pas forcément* les observateurs de l'énonciation, c'est-à-dire le destinataire et le récepteur, *soit* des consignes qui seront utilisées par des identificateurs qui comprennent *forcément* le destinataire et le récepteur.
0. 1. 9. Les règles de syntaxe se fondent sur l'identité de deux identifiés, une identification impliquant en même temps l'identification de l'autre identification.

1. IDENTIFICATION

Il me semble presque superflu d'affirmer que la signification des mots fournit à la personne qui écoute les consignes d'identification nécessaires à l'identification d'objets dans la réalité extra-linguistique. Comme analogie simple de la façon dont fonctionne le langage, on pourrait penser à une situation telle que le début d'une action navale. Un escadron (comparable à la personne qui écoute) reçoit un message (*parole*, c'est-à-dire l'activation du code dans une application effective) du Q.G. de la Flotte qui lui charge de scruter la mer pour trouver un cuirassé ennemi et de l'attaquer. Dans le message (*parole*) on peut distinguer l'activation de deux éléments : les ondes radio (comparable aux ondes sonores [l'activation du signifiant]) et l'information (l'activation du signifié). La *parole* a un aspect acoustique et un aspect

sémantique. L'escadron décode le message en identifiant ses composants, étant donné qu'ils représentent des unités du code utilisé.

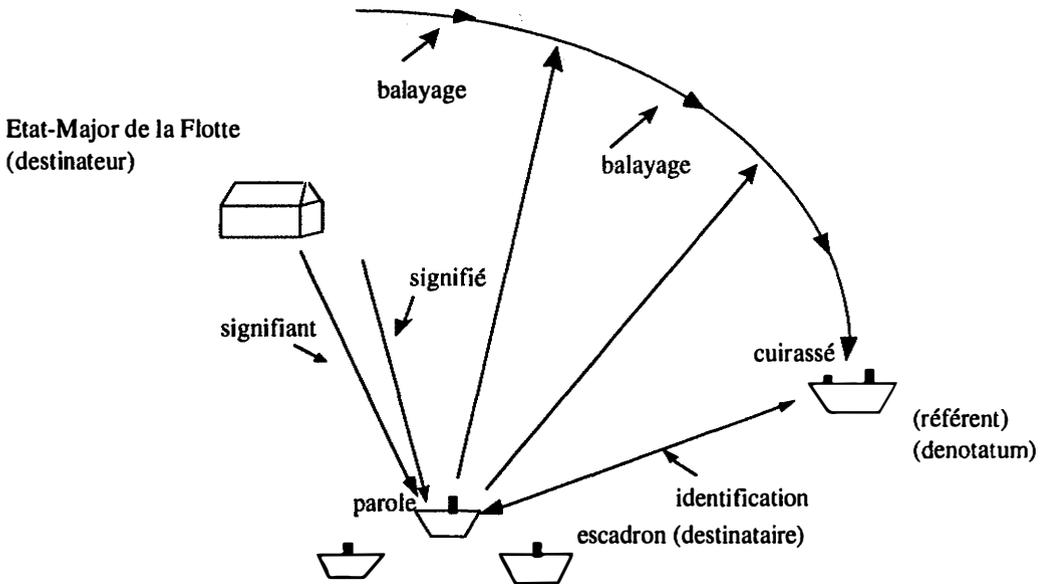


SCHÉMA 1 : ÉTAT-MAJOR DE LA FLOTTE ET L'ESCADRON : UNE ANALOGIE DE LA SITUATION DU DISCOURS

Il y a un acte d'identification qui n'a pas eu lieu; l'identification de l'objet (des objets) indiqué(s) par l'information transmise par les ondes sonores. Que fait l'escadron ensuite ? Il se met à scruter l'océan à la recherche du cuirassé ennemi. On est maintenant passé d'une situation de discours à un événement de l'énoncé : le cuirassé est l'objet dont on parle; il constitue un mini-événement de l'énoncé. Si tout se déroule suivant le plan du Q.G. de la Flotte le balayage sera suivi d'une identification; le cuirassé sera identifié (voir le schéma 1). Du point de vue du code, la transmission d'un signe est censée aboutir à une identification. La frustration de cette attente crée des types de communication spéciaux : mensonges, contes de fées, fiction littéraire.

Ainsi, en règle générale, une énonciation implique deux actes d'identification différents : 1) l'identification des ondes sonores transmises et 2) l'identification des éléments de l'événement de l'énoncé tels qu'ils existent dans le monde externe et tels qu'ils sont indiqués par la signification (information) transmise par les ondes sonores.

La linguistique, ou tout au moins certains de ses courants (il faut mentionner comme exceptions E. Benveniste et A. Culioli), n'a prêté une

attention sérieuse jusqu'à présent qu'à l'acte du discours, c'est-à-dire la transmission du message évoquée dans le point 1). L'acte d'identification du point 2) n'a jamais été considéré comme étant l'égal de l'identification de l'acte de transmission. Dans la signification lexicale, comme dans la signification grammaticale, les deux actes d'identification sont des faits fondamentaux qui servent de matériel de construction avec lequel se construit le code de traits sémantiques linguistiques. Ces actes d'identification sont les ultimes composants de la structure sémantique.

La structure linguistique semble être le plus souvent asymétrique et réductible à un nombre limité de traits invariables qui réapparaissent, c'est-à-dire d'entités linguistiques qui sont des composants des composites plus grandes et qui contribuent à distinguer ces mêmes composites. Les phonèmes peuvent, à leur tour, se décomposer en des composants qui réapparaissent sous des formes différentes plus petits (les *priznaki*, *Merkmale*, traits distinctifs, de Trubetzkoy et de Jakobson), et les significations transmises par les morphèmes semblent être des composites de traits conceptuels (pour employer le terme récent de Jakobson) qui réapparaissent sous des formes différentes.

En fait, les niveaux intégrationnels de *trait distinctif phonologique*, *phonème*, *morphème*, *mot*, *syntagme* et *la phrase* eux-mêmes peuvent être analysés en fonction de la hiérarchie des traits conceptuels: la pluralité, la démarcativité, l'énumération, la vérification, le complément et l'objectivité, dont je discuterai plus tard (cf. 8).

La structure paradigmatique est asymétrique dans la mesure où elle construit, depuis l'absence totale d'une marque jusqu'au marqué, des unités faites d'accumulations toujours croissantes de marquages. Ainsi, si les marquages sont *a*, *b* et *c* et la valeur catégorique de l'unité est représentée par *u* nous obtenons ce qui est montré dans le schéma 2.

u	+∅			(unité non marquée)
u		+a		
u			+b	
u		+a	+b	
u				+c
u		+a		+c
u			+b	+c
u		+a	+b	+c

SCHÉMA 2 : ACCUMULATIONS DE TRAITS

2. LES TRAITS SÉMANTIQUES (CONCEPTUELS)

Ce qui est essentiel pour discuter sur la structure sémantique est que dans toutes les catégories sémantiques d'une langue, il semblerait que nous trouvions, mutatis mutandis, la récurrence des mêmes six traits sémantiques : la pluralité, la démarcativité, l'énumération, la vérification, le complément et l'objectivité (van Schooneveld, 1977a : 4-6; 1978a : 244-248; 1983b : 159-162).

Par conséquent, le signifié de *l'arbor* de Saussure, qui dans le *Cours* est représenté holistiquement par le dessin d'un arbre, devrait être remplacé par une accumulation (un paquet) de traits sémantiques.

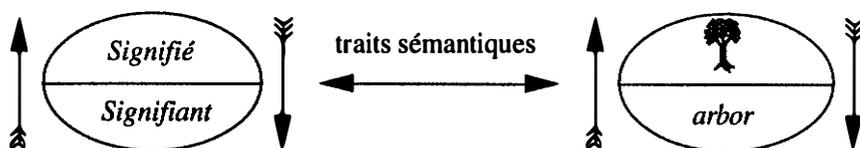


SCHÉMA 3 : LE SIGNIFIANT ET LE SIGNIFIÉ DE SAUSSURE

Les trois premiers traits sont fondamentaux dans la mesure où ils représentent des concepts mathématiques simples; trois autres traits sont dérivés autopoïétiquement des trois premiers. La *pluralité* signale un ensemble non singleton d'identifications qui peut être formé soit par énumération soit par une propriété distinctive commune portée par les membres de l'ensemble. En d'autres mots, la pluralité ne fait pas de distinction entre un ensemble extensionnel et un ensemble intensionnel. Le deuxième trait, la *démarcativité*, indique un ensemble caractérisé par une propriété (un ensemble intensionnel) et le troisième trait, l'*énumération*, signifie un ensemble formé d'une énumération (un ensemble extensionnel). La *vérification*, le quatrième trait, réidentifie un référent déjà identifié; le *complément*, le cinquième trait, élimine un référent déjà identifié et le remplace par son complément, tandis que le sixième trait, l'*objectivité*, signale un référent lié par n'importe quelle relation à un référent déjà identifié ou, spatialement parlant, un référent existant à n'importe quel endroit par rapport à une situation déjà identifiée (cf. 5).

3. SIGNIFICATION ÉGALE PROCÉDURES D'IDENTIFICATION

Il est d'une importance capitale de noter que l'information portée par chaque trait est conçue en fonction de l'acte d'identifier les objets auxquels elle fait référence. Ces consignes sont conceptualisées par les langues, assurément de plusieurs manières, mais toujours en fonction de l'acte de cibler lui-même. Ce n'est qu'indirectement, une technique d'identification étant mieux adaptée à l'identification d'une sorte d'objet (externe), et une autre procédure d'identification servant mieux à l'identification d'une autre sorte d'objet (externe), que les traits conceptuels (sémantiques, identificatrices) sont capables de distinguer entre et de faire référence à — c'est-à-dire identifier — des objets dans une réalité externe. Ainsi, le seul contact qu'a le langage avec la réalité externe est le fait qu'il y a un acte d'identification qui s'accomplit sur n'importe quel objet de la réalité extra-linguistique.

Par conséquent, les traits par lesquels le concept holistique de Saussure du signifié d'*arbor* doit être remplacé, ne doivent pas représenter les propriétés d'un arbre, mais les propriétés de la procédure d'identification d'un arbre.

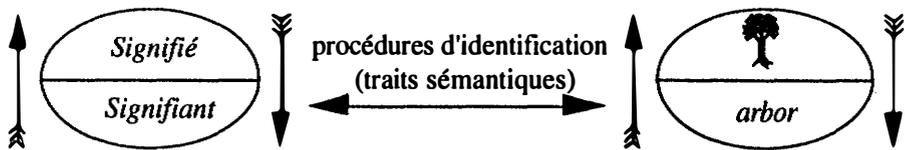


SCHÉMA 4 : LE SIGNIFIÉ DE SAUSSURE : TRAITS IDENTIFICATEURS (SÉMANTIQUES)

4. LA HIÉRARCHIE DES TRAITS EN TANT QUE GROUPE MATHÉMATIQUE

Il semble que dans les six traits sémantiques cardinaux nous ayons à faire à une hiérarchie de traits disposés dans une relation d'implication (inclusion). Chaque trait successif, en plus d'apporter son information propre, implique l'information transmise par le trait précédent. Nous avons à faire à un ensemble ordonné, c'est-à-dire à un groupe mathématique (Andrews, 1990 : 117-124).

La hiérarchie des six traits sémantiques est représentée sous forme d'un diagramme dans le schéma 5.

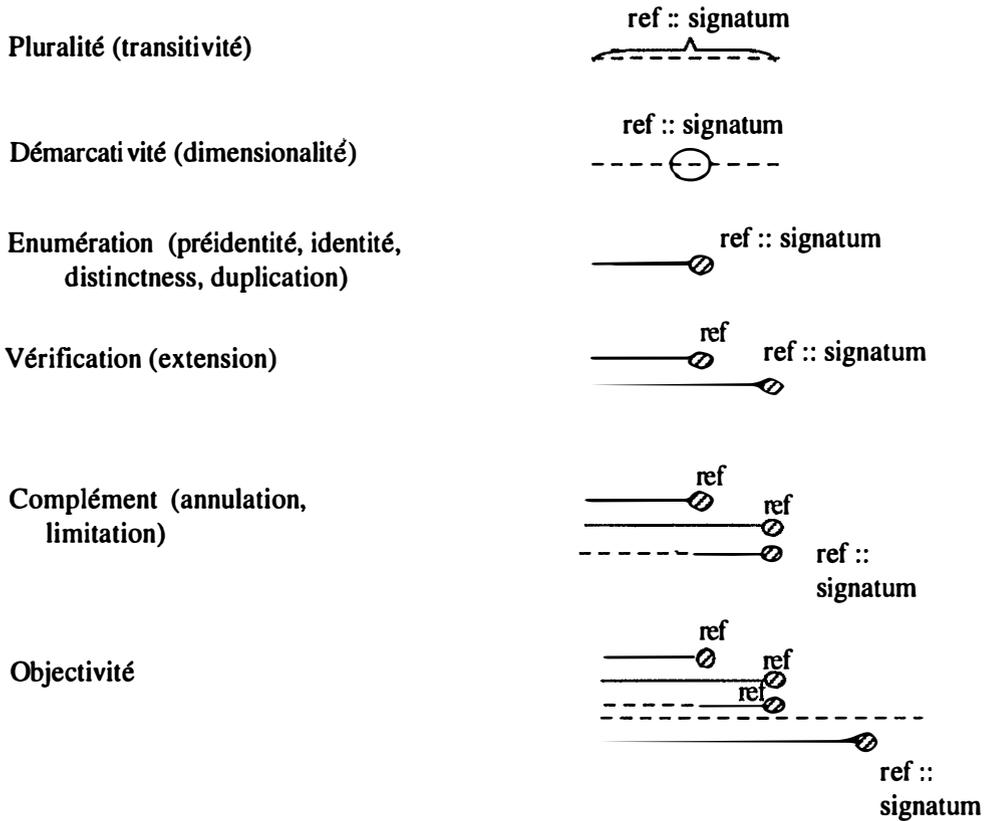


SCHÉMA 5 : LA HIÉRARCHIE CONCEPTUELLE DES TRAITS

:: signifie : *correspond à*

Les anciens noms des traits sont donnés dans l'ordre chronologique inverse entre parenthèses;

les lignes horizontales indiquent le procès de l'énoncé;

les hachures dans le signatum indique que le référent a déjà été identifié (Énumération [ou Énumération impliquée dans les traits suivants]);

les pointillés dans la Pluralité et dans la Démarcativité indiquent un ensemble non-fini;

les pointillés dans le Complément et dans l'Objectivité indiquent le Complément.

5. L'AUTOPOIÉSIS

L'application d'un trait donné dans une procédure d'identification crée un nouveau type de procédure d'identification.

Le trait de *pluralité* signale n'importe quel ensemble non-singleton d'identifications. Quand une opération d'identification est effectuée au moyen de ce trait, le résultat est qu'un ensemble spécifique est identifié. Nous avons maintenant un sous-ensemble de l'ensemble de pluralité. Les membres de ce sous-ensemble sont distincts par *altérité*, c'est-à-dire par n'importe quelle propriété qui les distingue des membres du complément du sous-ensemble. C'est précisément ce que veut dire la démarcativité. La *démarcativité* signifie un ensemble intensionnel, ou plutôt des ensembles intensionnels. Quand la démarcativité est à son tour instantiée, un ensemble est identifié parmi les ensembles ayant une propriété. Cet ensemble instantié peut seulement être identifié *ad hoc*, c'est-à-dire par énumération. L'*encodeur* a préidentifié l'ensemble. Le décodeur ne peut pas, comme c'est le cas avec les ensembles de démarcativité, identifier l'ensemble donné en repérant une propriété qui le distingue. On doit lui montrer l'ensemble, qui doit être énuméré. Le trait d'*énumération* signifie un ensemble extensionnel.

Les traits de vérification, de complément et d'objectivité sont créés de façon semblable, sauf qu'ils représentent des identifications d'une identification.

Une opération d'identification effectuée sur un ensemble qui a été identifié par énumération résulte en une réidentification du même ensemble. Etant donné que les traits signalent des identifications, la *vérification* exprimée en fonction d'identifications, est précisément un ensemble de réidentifications d'une identification. Le trait suivant sera un sous-ensemble intensionnel de réidentifications d'une identification. Quelle pourrait être la propriété qui distingue un tel sous-ensemble de l'ensemble (contenant) de réidentifications d'une identification représentée par la vérification ? Un ensemble de réidentifications d'une identification qui est différent de l'ensemble de vérification.

Par la réidentification d'un ensemble d'identifications distinct de l'univers (ensemble contenant d'identifications) le système distingue le nouvel ensemble de l'univers, réidentifiant ainsi l'univers indirectement. Il identifie le complément de l'univers. Le *complément* n'identifie pas les identifications de l'univers, mais les identifications du complément de l'univers, l'univers étant l'ensemble originel de réidentifications d'identifications.

Enfin, l'*objectivité* représente un ensemble, créé par énumération, de réidentifications d'identifications. Dans l'*objectivité*, nous avons à faire à un ensemble, aléatoire du point de vue du décodeur, de réidentifications indirectes d'une identification, qui résulte en l'identification de points fortuits de l'univers identifié au départ. Ainsi le deuxième groupe de trois traits, à savoir, la vérification, le complément et l'*objectivité* forment un parallèle avec le premier groupe, la pluralité, la démarcativité et l'énumération, dans la mesure où la vérification représente une pluralité (non marquée) de réidentifications d'une identification, le complément un sous-ensemble de réidentification d'une identification et l'*objectivité* représente un ensemble extensionnel de réidentifications d'une identification. Une fois de plus, le deuxième groupe est créé par l'autopoiésis. Voir le schéma 6.

	ensemble "non-marqué"	ensemble intensionnel [n'importe quelle propriété]	ensemble extensionnel (énumération)
identification	pluralité	démarcativité	énumération
identification d'identification (autopoiésis)	vérification	complément	objectivité

SCHÉMA 6 : SIGNIFICATION COMME L'AUTOPOIÉSIS DES ENSEMBLES
MATHÉMATIQUES

Ainsi, la hiérarchie d'inclusion des traits conceptuels se construit par la codification de l'application du trait précédent. On pourrait dire que chaque trait successif égale le trait précédent plus son application codifiée (généralisée). Un acte d'identification conduit à la codification d'un nouveau trait, un nouvel acte qui applique ce trait conduit à la codification d'un nouveau trait, ce nouveau trait est appliqué à son tour, et ainsi de suite. La hiérarchie des traits se crée au moyen d'une intermittence entre l'application du code et le code lui-même. Cette hiérarchie est autopoiétique (van Schooneveld, 1978a : 242-249). D'après la récente théorie biologique proposée par deux physiologistes chiliens, H. R. Maturana et F. J. Varela, le mécanisme de la perception du système nerveux central est construit de la même manière. Le système nerveux central surveille ses propres actes de perception et

incorpore d'une manière préconçue les résultats de ces observations dans le mécanisme de la perception, créant ainsi des techniques d'identification plus sophistiquées. C'est

un système strictement déterministe ... qui fonctionne d'une manière qui varie selon les espèces (... *a strictly deterministic system ... functioning in a manner that varies according to the species*).

(Maturana (1980 : 46 et sqq); van Schooneveld, 1983a : 328-332)

L'autopoiésis est basé sur le fait que le système peut observer et enregistrer ses propres opérations. Ainsi il semblerait que les significations, étant essentiellement des consignes quant à la manière d'identifier, sont conçues précisément en fonction du fonctionnement du mécanisme du système nerveux qui procède effectivement à la perception et à l'identification. Dans le langage la hiérarchie des six traits s'épuise apparemment avec le trait d'objectivité ; à en juger par les déclarations de Maturana et de Varela, dans la physiologie du système nerveux central cet autopoiésis peut continuer indéfiniment.

Le diagramme suivant peut servir à l'illustration de l'autopoiésis de la hiérarchie :

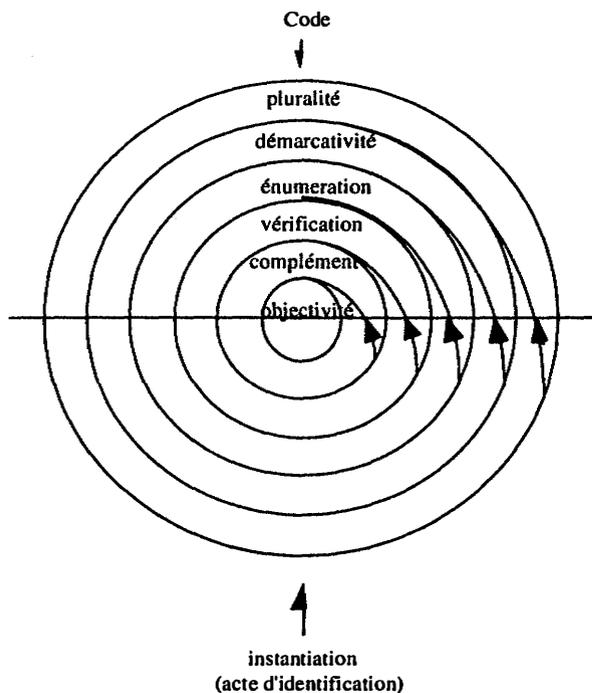


SCHÉMA 7 : AUTOPOIÉSIS DE LA HIÉRARCHIE CONCEPTUELLE DES TRAITIS

Les six traits forment une hiérarchie d'inclusions. Ils sont ordonnés. Ils constituent un groupe mathématique (Andrews, 1990 : 117-124).

6. LES NIVEAUX DÉICTIQUES

Tandis que la hiérarchie d'inclusion évoquée jusqu'ici consiste en des ensembles d'identifications et d'identifications d'identifications d'objets dans la réalité extra-linguistique, les niveaux déictiques sont concernés par les identifications des identificateurs de la réalité extra-linguistique.

Les niveaux déictiques sont définis en fonction de celui qui identifie le référent : ils traitent de la question de savoir si le destinataire et le destinataire sont ou ne sont pas parmi les identificateurs, et par la question de savoir si tous les identificateurs identifient ou non au même moment (Tobin, 1990 : 76-77; van Schooneveld, 1991b : 354-360). Ils forment une deuxième hiérarchie d'inclusion (à encore un autre niveau « déictique » qui intègre les différents identificateurs). Voir le schéma 8.

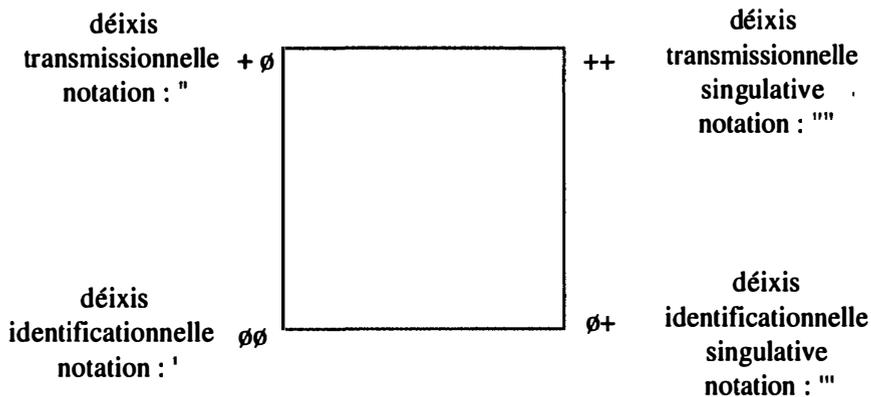


SCHÉMA 8 : LE CARRÉ DE DÉIXIS

La déixis identificationnelle est non-marquée; la déixis transmissionnelle est marquée par la pluralité et la déixis singulative est marquée par la démarcativité. La déixis transmissionnelle demande toujours deux (« plus d'un ») identificateurs : l'identificateur de la réalité extra-linguistique (le procès de l'énoncé) et l'identificateur de l'énonciation. Elle est marquée par une pluralité d'identificateurs, ce qui veut dire ultérieurement qu'elle est marquée par une pluralité intégrant une identification du procès de l'énoncé et une identification d'une

identification du procès de l'énonciation (voir schéma 1). La déixis singulative synchronise les identifications, et par conséquent les identificateurs, en une seule pulsation du temps. Le moment des identifications, et en même temps le moment auquel il est possible d'identifier les identificateurs, est distinct de tous ses autres pairs. La déixis singulative est marquée par la démarcativité des identificateurs (van Schooneveld, 1991b : 359).

En fin de compte, puisque les identificateurs peuvent être définis en termes de l'acte de l'identification, ils peuvent à leur tour être intégrés à la hiérarchie des identifications.

6.1. LA DÉIXIS IDENTIFICATIONNELLE SINGULATIVE.

Si l'identification singulative a lieu dans le procès de l'énoncé, alors nous avons affaire à la déixis identificationnelle singulative. La déixis identificationnelle singulative se trouve dans les pronoms dans les noms propres, le genre, les prépositions, les conjonctions, les numéraux, les modes grammaticaux et dans la signification lexicale en général. Tandis que les déixis perceptionnelle (non singulative) et transmissionnelle (non singulative) généralisent les actes d'identification individuels à travers la recodification, la singulativité généralise la non-généralisabilité, c'est-à-dire l'individualité absolue de l'acte d'identification. C'est pour cette raison que les pronoms n'ont pas de signification générique mais sont purement déictiques dans le sens de désignation.

Pour les pronoms démonstratifs la procédure est évidente. Pour les pronoms en général le moment d'identification n'est pas obligatoirement le moment de l'énonciation (parole). Dans une phrase comme *celui qui tue son voisin devrait être puni* le référent du pronom *il* est identifiable après le moment de parler. Quand l'identification singulative est appliquée dans une parole véritable, elle crée un plan séparé qui soutient des relations d'identification qui est visible, entre autres, à partir du plan de l'énonciation. Ainsi le destinataire et le destinataire peuvent se projeter sur le plan d'identification singulative en tant qu'observateurs d'un instant d'identification unique (c.à.d. qui ne se produit qu'une fois) singulative. Ces observateurs instantanés peuvent avoir une nature plus générale que le destinataire et que le destinataire. La référence identificationnelle singulative crée aussi des anaphores (Lyons, 1977 : 661), c'est-à-dire la relation d'identification valable exclusivement dans un événement raconté unique donné. La projection sur le plan d'identification singulatif depuis le plan de la parole est tout à fait

comparable à l'auteur omniscient qui se projette lui-même (ainsi que ses lecteurs) sur le plan de la narration présentée dans un roman.

La relation entre le plan de l'énonciation et le plan de l'identification singulative dans le procès de l'énoncé peut être représentée de la façon suivante :

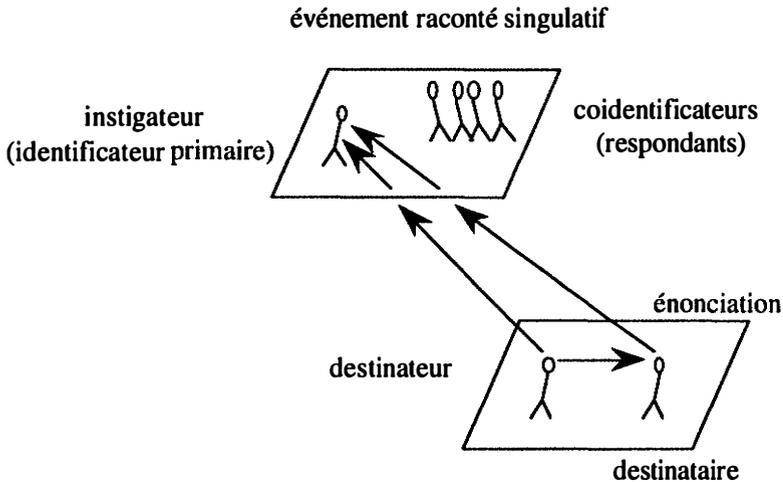


SCHÉMA 9 : LA PROJECTION PRONOMINALE DEPUIS LA PAROLE

Les pronoms personnels sont un hybride. La projection pronominale créée par la singulativité identificationnelle est qualifiée par les spécifications transmissionnelles non-singulatives qui indiquent les personnes grammaticales : plur" (troisième personne), dém" (deuxième personne) et énum" (première personne).

6.2. LA DÉIXIS TRANSMISSIONNELLE SINGULATIVE.

La singulativité existe aussi dans la déixis transmissionnelle. Quand la transmissionnalité est cumulée avec la singulativité, les encodeurs et le[s] décodeur[s] doivent tous identifier dans la même pulsation du temps au moment de parler. Ceci veut dire que tous les identificateurs doivent entendre au même moment la transmission de l'énonciation, c'est-à-dire la parole pendant qu'on l'effectue. La déixis transmissionnelle singulative fait que le signe signifie son pouvoir de signification pendant sa propre prononciation d'une fois. Ainsi, la pluralité transmissionnelle singulative (plur"") signifie qu'un morphème est un composant d'un multiple d'au moins deux prononciations « morphémiques » (c'est-à-dire de morphèmes) : elle signifie la formation de mots. La démarcativité transmissionnelle singulative

(dém^{'''}) voit la prononciation d'un signe comme un événement séparé de ses pairs. Elle crée un signifiant qui peut opérer indépendamment en tant que signe. Elle crée la catégorie linguistique du mot, et, par souscatégorisation à travers des traits principaux supplémentaires moins élevés, des parties du discours. L'énumération transmissionnelle singulative (énum^{'''}) pose la question de savoir ce que la personne qui parle veut dire (signifie) en prononçant cette forme. Elle dit au destinataire que le destinataire l'invite à déduire par évidence circonstanciée la signification qu'a le référent pour le destinataire et pour le destinataire au moment de parler. Elle signifie la signification grammaticale.

Que voudra dire vérif^{'''} ? La vérification signifie qu'un référent tel qu'il est vu au moment où l'information le concernant est pertinente a changé un minimum depuis qu'il a été affecté par l'événement raconté original. En d'autres mots la vérification en général veut dire que le référent reste aussi identique que possible après que la situation originale — à laquelle fait référence rétrospectivement le signe — a déjà eu lieu (van Schooneveld, 1980a; 1989c : 99). Le procès de l'énoncé original de vérification transmissionnelle singulative est une situation à laquelle le morphème vérif^{'''} attaché à un signe (mot) fait référence. Cette situation est le référent d'une actualisation antérieure du pouvoir de signification du morphème vérif^{'''}. Ce pouvoir de signification est valable (identifiable) exclusivement pendant la même situation du discours (parole). Le morphème vérif^{'''} dit qu'il donne un minimum d'informations nouvelles et que les informations qu'il transmet ont déjà été introduites dans la même parole. Il n'est pas difficile de voir que vérif^{'''} veut dire accord.

La déixis transmissionnelle singulative (plur^{'''}, dém^{'''}, etc.) crée des *signata* de nature entièrement nouvelle (opérations sur les morphèmes précédents) et conduit dans le type ancien de langue indo-européenne comme le grec, le latin, le sanscrit ou le russe, à la concaténation iconique indexicale : *morphème lexical* — *morphème formateur de mots* — *morphème partie du discours* — *morphème grammatical* — *morphème d'accord*.

7. LES ACCUMULATIONS DE TRAITS

Le lexique est la structure sémantique qui est concernée par l'énoncé. Que nous ayons à faire à un verbe, un substantif, un adjectif ou un

adverbe, ils évoquent tous une scène de l'énoncé. Les composants d'une telle scène (les référents) peuvent être identifiés par n'importe quel observateur (qu'il soit le codeur [le destinataire] ou le décodeur [le destinataire] de la transmission de la parole [énonciation] ou non) ou par un type plus restreint d'observateur, c'est-à-dire un identificateur qui est à la fois le codificateur (la personne qui parle) ou le décodeur (le récepteur) de la transmission. Dans le premier type, nous avons à faire, à partir de l'énumération, à la déixis identificationnelle à l'intérieur du sens lexical, tandis que dans le deuxième type nous avons affaire à la déixis transmissionnelle à l'intérieur du lexique.

Le nombre de traits qui peuvent s'accumuler, théoriquement parlant, avant que les opérations formatrices de mots et celles qui s'en suivent ne soient activées, à l'intérieur d'un morphème lexical et à l'intérieur d'une partie du discours est probablement de dix-huit (six sur trois niveaux de déixis : niveaux identificationnel, transmissionnel, et identificationnel singulatif).

7. 1. LES OPÉRATIONS SUR LE LEXIQUE.

La formation des mots, la catégorie des parties du discours, la signification grammaticale et l'accord sont chacun transmissionnels et singulatifs, et par conséquent des opérations sur la signification lexicale.

Ainsi, les quatre types de déixis multiplient les six traits sémantiques par quatre. Dans un type relativement ancien de langue indo-européenne comme le latin, les traits sémantiques constituent les signifiés des morphèmes, et ces morphèmes constituent, au niveau transmissionnel singulatif, comme évoqué précédemment, une concaténation iconique indexicale qui constitue un mot. Voir le schéma 9. Je donne le nombre maximal de traits ; évidemment seulement quelques-uns d'entre eux se retrouvent dans un mot. *Lex* indique « signification lexicale », *f.d.m.* « formation des mots », et *p.d.d.* « partie du discours » (« catégorie de mot »).

<i>0</i> '''	<i>plur</i> '''	<i>dém</i> '''	<i>énom</i> '''	<i>vérif</i> '''	<i>compl</i> '''	<i>obj</i> '''
(lex)	(f.d.m.)	(p.d.d.)	(grammat.)	(accord)	(accord)	(accord)
<i>hab</i>	<i>ili</i>	<i>tat</i>	<i>en</i>	(cas) (nombre)	(p.d.d.) (genre)	(pron. per.)
<i>plur'</i>	<i>plur'</i>	<i>plur'</i>	<i>plur'</i>	<i>plur'</i>	<i>plur'</i>	<i>plur'</i>
<i>dém'</i>	<i>dém'</i>	← <i>dém'</i>	<i>dém'</i>	<i>dém'</i>	<i>dém'</i>	<i>dém'</i>
<i>énom'</i>	<i>énom'</i>	<i>énom'</i>	<i>énom'</i>	<i>énom'</i>	<i>énom'</i>	<i>énom'</i>
<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>	<i>vérif'</i>
<i>compl'</i>	<i>compl'</i>	<i>compl'</i>	<i>compl'</i>	<i>compl'</i>	<i>compl'</i>	<i>compl'</i>
<i>obj'</i>	<i>obj'</i>	<i>obj'</i>	<i>obj'</i>	<i>obj'</i>	<i>obj'</i>	<i>obj'</i>
<i>plur''</i>	<i>plur''</i>	<i>plur''</i>	<i>plur''</i>	<i>plur''</i>	<i>plur''</i>	<i>plur''</i>
<i>dém''</i>	<i>dém''</i>	<i>dém''</i>	<i>dém''</i>	<i>dém''</i>	<i>dém''</i>	<i>dém''</i>
<i>énom''</i>	<i>énom''</i>	<i>énom''</i>	<i>énom''</i>	<i>énom''</i>	<i>énom''</i>	<i>énom''</i>
<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>	<i>vérif''</i>
<i>compl''</i>	<i>compl''</i>	<i>compl''</i>	<i>compl''</i>	<i>compl''</i>	<i>compl''</i>	<i>compl''</i>
<i>obj''</i>	<i>obj''</i>	<i>obj''</i>	<i>obj''</i>	<i>obj''</i>	<i>obj''</i>	<i>obj''</i>
<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>	<i>plur'''</i>
<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>	<i>dém'''</i>
<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>	<i>énom'''</i>
<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>	<i>vérif'''</i>
<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>	<i>compl'''</i>
<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>	<i>obj'''</i>

SCHÉMA 10 : LA STRUCTURE MORPHÉMIQUE DU MOT EN LATIN

La composition morphémique du mot latin *habilitatem* (aptitude) à l'accusatif du singulier. Les traits par lesquels le mot est effectivement marqué sont en italiques.

REMARQUES.

A partir de l'énumération, les primes simples sont identificationnellement déictiques.

Primes doubles	:	déixis transmissionnelle.
Primes triples	:	déixis identificationnelle singulative.
Primes quadruples	:	déixis transmissionnelle singulative.

0''' n'indique pas un trait transmissionnel singulatif, mais l'absence de celui-ci. Du point de vue transmissionnel singulatif, la première colonne est non marquée sémantiquement.

Le morphème *-tat-* est formateur de mots (f.d.m) et catégoriel de mots (p.d.d.); il est marqué par dém' dans les deux colonnes : (formateur de mots); plur'''/dém'indique un état ; dém'''/dém' + dém'''/obj' génèrent la partie du discours d'un substantif.

hab- : la signification de *hab-(-ere)* a plur' (la transitivité ; plur': verbe transitif) + vérif'.

-ili- : ce morphème a la vérif' formateur de mots (plur''').

-em- : l'accusatif a la vérif' grammaticale.

Dorénavant j'utiliserai, pour les différents traits d'une colonne, une notation sous forme de fraction. Ainsi, pour citer l'exemple ci-dessus, les traits pour *-ili-* seront donnés de la manière suivante : plur''' / dém' vérif'.

7. 1. 1. LA FORMATION DES MOTS (VAN SCHOONEVELD, 1978B).

La pluralité transmissionnelle singulative (plur'''), c'est-à-dire une pluralité de morphèmes, crée la formation des mots. Les suffixes formateurs de mots signalent la façon dont le concept indiqué par le morphème dérivé (le morphème lexical pur) se manifesterà. Ainsi le *-té* dans la formation *nouveau-té* affirmera que la propriété *nouveau* se manifesterà comme une factualité indépendante. Evidemment, cette factualité indépendante n'est pas signalée uniquement par *nouveau*, ni uniquement par *-té* ; *-té* signale la manifestation du groupe entier *nouveau-té*. Nous pourrions dire alors, que tandis que *-té* opère sur

nouveau, il indique aussi son propre rôle dans la manifestation signifiée en suggérant qui en résulte. Nous pouvons alors, si on représente le morphème lexical dérivé (ici, *nouveau*) par un *a* et le morphème formateur de mots (ici, *-té*) par un *b*, symboliser l'opération de *b* par la

modifié modificateur

formule $[a + b]b$ dans laquelle *b* modifie *a+b*. Ici aussi, nous avons à faire à l'iconicité. Le fait que *b* soit une forme (un morphème) liée (bound form) reflète son rôle modificateur par rapport au groupe entier. Dans la syntaxe le mécanisme de modification est différent. Lorsqu'un adjectif, par exemple *nouveau*, modifie un substantif, par exemple *livre*, la propriété *nouveau* se manifeste sur *livre*, qui reste dominant. Le modificateur demeure une propriété du modifié; ainsi *a (livre)* contre *b+a (nouveau livre)*. La relation de modification est donnée par le fait qu'un adjectif est une partie du discours moins marquée qu'un substantif.

7. 1. 2. LES PARTIES DU DISCOURS. INTRODUCTION.

Si, pour la catégorie de partie du discours, le morphème lexical est représenté par *a*, le(s) morphème(s) formateur(s) de mots par *b* et le morphème catégoriel de mots (partie du discours) par *c*, on peut symboliser la relation par laquelle la partie spécifique du discours modifie (opère sur) les morphèmes précédents comme :

modifié mr

$[(a + b)]b + c$ *c*

lex f.d.m. partie du discours (avec *c* voulant dire dém^{""}). L'impact sémantique du complexe sur la personne qui parle et sur le récepteur est le fait qu'ils aient affaire à un signe ayant un signifié qui est différent des signifiés de tous ses pairs, c'est-à-dire de tous les signes comparables ; ainsi, le signe sous dém^{""}, a acquis la possibilité de faire référence à sa propre gamme potentielle de réalité exogène.

7. 1. 3. LA STRUCTURE DES PARTIES DU DISCOURS

La structure des parties du discours peut être réduite à une structure cardinale avec deux traits sous dém^{""} : la démarcativité (dém') et l'objectivité (obj'). Ici, la démarcativité identificationnelle (dém^{""} [partie du discours]/dém') veut dire que la catégorie de mots (partie du discours) donnée caractérise un segment de réalité extra-linguistique d'une manière auto-soutenue, *holistique*; on n'a pas besoin de plus de

précisions. L'objectivité identificationnelle (ici, dém'''/ obj') indique que le segment de réalité extra-linguistique donné peut être identifié à n'importe quel moment par rapport à un moment d'identification réelle ; elle signifie l'identifiabilité à n'importe quel moment et n'importe où. Ce trait est caractéristique des substantifs et des adjectifs. Il crée la staticité comme la propriété manifeste d'un segment de réalité extra-linguistique. Le verbe n'est caractérisé que par la démarcativité, ce qui crée une caractérisation *holistique*, mais pas une caractérisation qui est statique dans le temps; le verbe, qui est non marqué par l'objectivité, implique l'évolution dans le temps. La catégorie de substantif est marqué par la démarcativité (dém') et l'objectivité (obj'). Elle caractérise à elle seule de façon entière et durable. L'adverbe est non marqué par les deux traits; il est la partie non marquée du discours.

LES PRÉPOSITIONS ET LES CONJONCTIONS

Les prépositions et les conjonctions sont des adverbes avec des marquages identificationnels singulatifs supplémentaires (dém'''/ plur''' et dém'''/ dém''' respectivement) (van Schooneveld 1977a : 9; 1978a : 220-222; 1991b : 353; 1992b : 410), tandis que les *particules* sont des morphèmes lexicaux (\emptyset''' , ce qui signifie tout simplement \emptyset) utilisés séparément, comme les mots (van Schooneveld, 1989a : 96-97, 101, 103-104); ces trois catégories ne joueront cependant aucun rôle dans la présente discussion.

7. 1. 4. LA SYNTAXE DES PARTIES DU DISCOURS.

Dans un groupe syntactique *modifié+ modificateur* le modifié aura des marquages supérieurs ou égaux que ceux du modificateur (van Schooneveld, 1960 : 41 ; Harris, 1988 : 10-16).

La structure sémantique cardinale des parties du discours pourrait être représentée de la manière suivante :

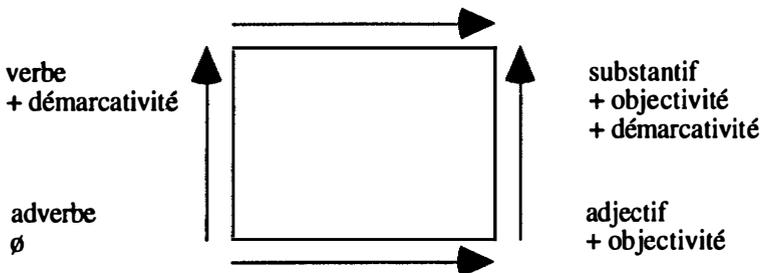


SCHÉMA 11 : LES PARTIES DU DISCOURS.
(Les flèches vont du modificateur au modifié)

7. 2. TRAITS IDENTIFICATIONNELS ET TRANSMISSIONNELS DANS LE LEXIQUE.

Dans les sous-parties suivantes, on donnera quelques exemples de l'effet sémantique des traits à primes simple et à prime double dans le lexique (van Schooneveld, 1977a : 4-6; 1980a : 447-449; 1983b : 162-167).

7. 2. 1. LA PLURALITÉ.

Le trait de pluralité indique un multiple d'identifications. Que ces identifications multiples s'appliquent à plusieurs objets ou à un seul est d'une importance secondaire. La pluralité crée un ensemble intuitif ; le concept d'un ensemble singleton est de toute évidence un affinement inventé par les mathématiciens. Le trait de pluralité dit simplement qu'un acte d'identification donné doit être répété. On ne précise pas si le résultat est une référence à une pluralité de segments. N'importe quelle pluralité d'identifications conviendra. La pluralité est la propriété sémantique de la catégorie de trait phonologique distinctif. Un trait phonologique distinctif est identifiable en tant que signe linguistique un nombre non-fini de fois.

7. 2. 1. 1. PLURALITÉ IDENTIFICATIONNELLE

Le trait de *pluralité identificationnelle* (plur') correspond à la notion traditionnelle de transitivité dans les verbes. Dans le *lexique verbal*, les traits indiquent toujours la situation après l'évolution dans le temps qui est inhérent au sens de la catégorie de mots de verbe. Plur' dit qu'à la fin du procès de l'énoncé indiqué par le verbe il y aura plusieurs actants. Etant donné qu'un actant est donné automatiquement au début du procès comme point initial d'identification sur lequel on donne l'information, il donne souvent l'impression d'être le point à partir duquel émane le procès. Un des multiples d'actants indiqués existant à la fin du procès sera identifié avec l'actant initial, et suggérera que cet actant existe depuis le début. Ceci, à son tour, suggérera implicitement l'agent. Les autres actants sembleront être réalisés (effectués) (selon la tradition linguistique allemande : effectives Objekt) pendant le procès ou avoir été influencés par celui-ci (dans la terminologie allemande, affectives Objekt), c'est-à-dire, avoir été les objectifs du procès, et donc de l'agent. Ainsi tout le mécanisme sémantique suggérera qu'ils sont des patients.

Tous les autres traits feront référence au patient étant donné que, comme le trait de pluralité, ils concentrent l'information sur la situation terminale.

Le patient émane d'un surplus (pluralité) d'actants à la fin du procès de l'énoncé. La relation entre l'agent et le patient dans les verbes transitifs peut être représentée de la manière suivante :

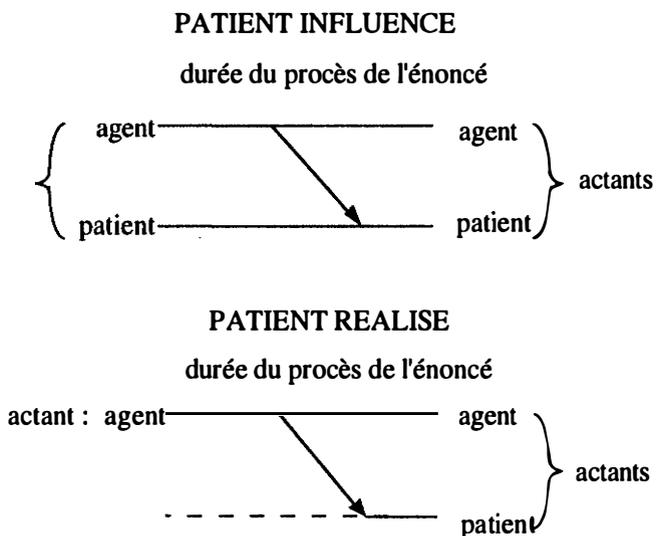


SCHÉMA 12 : AGENT ET PATIENT

La pluralité identificationnelle (transitivité) verbale distingue en russe entre *-bavit'* (+plur') « faire être » et *byt'* (\emptyset) « être », entre *-imet'* (+plur' +vérif') « avoir » et *est'* (+vérif') " « suis », « es », « est » emphatiques", entre l'allemand *haben* (+plur' +vérif') « avoir » et *wesen* (+vérif') « être » [*sein* « être », comme le russe *byt'* est le verbe non marqué lexicalement], entre l'anglais *to work* et *to do*, entre *to go* et *to lead*, entre *to run* et *to chase* et entre *to lie* et *to lay*.

Dans le système préverbal/ prépositionnel allemand, c'est le préverbe *ge-* (+ plur'), qui signifie l'identifiabilité : *ge-gessen* (partic.), *ge-horchen*, *ge-fallen* (infinif.).

Dans l'*adjectif*, plur' est le marquage du membre maximisant des oppositions lexicales adjectivales qui maximalisent (approbatrices) contre celles qui minimalisent (non marquées) *bon* (+plur.') par opposition à *mauvais* (\emptyset), *long* (+plur.') par opposition à *bref* (\emptyset), *gros* (+plur.') par opposition à *petit* (\emptyset), *vieux* (+plur.') par opposition à *neuf* (\emptyset), et d'autres. Certains auteurs (Jakobson 1976; Lamb 1966) ont

prétendu que le membre maximalisant est non marqué étant donné que dans des langues comme l'allemand ou l'anglais *wie* ou *how* suivi d'un adjectif maximalisant le membre maximalisant contient le concept minimalisant : *How good is he ? How long is it ? How big is it ? How old is it ?* : toutes ces phrases incluent la possibilité que le référent substantival est minimement *bon, long, gros* ou *vieux* ; en d'autres mots, que le référent est *mauvais, bref, petit* ou *neuf*. Cependant, l'utilisation de l'adjectif maximalisant après *how* est amenée par le fait que les expressions telles que *how big, how long, how old, how good, etc.* impliquent une intention de mesurer. D'où l'utilisation de l'adjectif maximalisant qui implique le fait que l'on mesure plusieurs unités minimales. L'existence de plusieurs unités (minimales) est précisément l'information transmise par la pluralité.

D'ailleurs, il est intéressant de noter que les langues ont tendance à poser la question quantitative au moyen d'un adverbe interrogatif qualitatif, *how* (et ses homologues dans d'autres langues). On utilise *wie* and *how* parce que l'adjectif maximalisant (approbateur) lui-même implique une mesure. Le type adjectival minimalisant est non marqué par la pluralité. Entre l'opposition : marqué par la pluralité et non marqué par la pluralité, que sera la signification générale d'un tel adjectif non marqué ? De toute évidence, il transmettra un doute que nous ayons à faire à une pluralité ou non, c'est-à-dire qu'il va minimaliser. L'adjectif signifie une propriété durable de la substantivité qu'il modifie. L'adjectif implique que la mesure de la propriété transmise par l'adjectif qui est non marqué par la pluralité lexicale est durablement moins que la mesure de la propriété indiquée par l'adjectif marqué par la pluralité lexicale. Ainsi le premier va minimaliser, tandis que le deuxième maximalise. Comme l'a souligné E. Andrews, l'hyponymie dans la structure sémantique, qui est une hyponymie portant sur les procédures d'identification, n'indique pas obligatoirement une relation d'inclusion dans des ensembles dans la réalité extra-linguistique (Andrews, 1990 : 162-165).

Ainsi, quand on applique le trait de *pluralité lexicale adjectivale* à une substantivité donnée (c'est-à-dire, le signifié d'un substantif), elle crée un continuum dans la mesure où elle est durable dans le temps. Dans la *pluralité lexicale substantivale*, aussi, nous trouvons un continuum prolongé : elle crée des noms collectifs (« non-count nouns » selon la tradition contemporaine linguistique américaine) comme *fer* ou *sucre* ou *ameublement* (+plur') par opposition à *maison* ou *chien* ou *chaise* (∅). Le pluriel adjectival grammatical donne un accroissement (pluralité) d'une propriété durable (la propriété durable étant la signification

catégorielle de l'adjectif partie du discours), c'est-à-dire qu'il crée le comparatif. Le trait de pluralité grammaticale substantivale, d'un autre côté, étant donné qu'elle s'applique à des unités discrètes durables (dém'''/ obj') et discrètes (dém'''/ dém'), crée une pluralité d'unités discrètes (le pluriel grammatical). Enfin, la pluralité grammaticale verbale crée la voix passive (van Schooneveld, 1980b : 382-385; 1984a : 249-251; 1986c : 11-12, 17-18; 1989c : 106-107; 1992b : 415-416).

Les applications du trait de pluralité en tant que catégorie lexicale et grammaticale de substantifs, d'adjectifs et de verbes peuvent être schématisées de la manière suivante (voir le schéma 3 pour une représentation graphique du trait de pluralité) :

	verbe	adjectif	substantif
lexical	transitivité	maximalisation	collectifs
grammatical	passif	comparatif	pluriel

SCHÉMA 13 : LA PLURALITÉ

7. 2. 1. 2. LA PLURALITÉ DÉICTIQUE TRANSMISSIONNELLE LEXICALE (PLUR")

La pluralité déictique transmissionnelle lexicale (plur") indique que la situation terminale est une réalité pour la personne qui parle et est le trait caractéristique de verbes comme *faire, créer, bâtir, parler, peindre, écrire*, en bref, de verbes de création et, en allemand, du verbe intransitif *werden*. Le fait que la pluralité terminale est une réalité pour la personne qui parle et pour la personne à qui l'on s'adresse et pas simplement pour n'importe quel observateur de l'événement raconté (comme c'est le cas avec plur'), a tendance à créer dans les verbes (identificationnellement) transitifs (plur') l'insinuation qu'il y avait non-existence de cette pluralité au point initial du procès ; ainsi, il n'y avait que l'agent qui existait au début. Par conséquent, plur" implique une transition de la non-existence à l'existence du patient. Dans les verbes intransitifs (les verbes non marqués pour plur'), c'est-à-dire les verbes du type de l'allemand *werden*, la situation est un peu plus difficile à cerner, mais pour l'essentiel elle est analogue à ce qui se passe dans les verbes transitifs (plur'). Nous devons réaliser que l'actant au point initial (le plus souvent l'agent) est

toujours donné comme abstraction. Il est une donnée du code avancée par le destinataire comme un point dans l'espace qu'il prend comme le point de départ (thème) de son affirmation. Ceci implique en général que le thème (l'agent) existait avant le moment de la parole ou avant que le procès raconté n'ait commencé, mais l'agent n'étant que donné dans le code ceci n'est pas forcément le cas. L'existence effective de l'agent peut commencer lors de la constatation ou même après. Ceci est précisément ce que l'allemand *er wird* peut vouloir dire; en fait, cela explique pourquoi un des sens de l'allemand *werden* se constitue du fait qu'il est un auxiliaire du futur paraphrastique. L'anglais et le français, par contre, utilisent des composés du verbe *venir* : *to be-come*, *de-venir*. Ce que nous trouvons dans *werden* est un procès de l'énoncé qui n'a pas forcément un véritable point de départ avant le début du procès. Apparemment, l'agent (et le sujet) sont donnés comme existant potentiellement, dans le code, et obtiennent le statut d'existant en vertu de leur modification par la pluralité lexicale transmissionnelle du verbe. Nous trouvons un état semblable dans des constructions telles *il pleut*, *es regnet*. Evidemment, la personne qui parle opère dans la plupart des références à un sujet (agent) rétrospectivement. L'agent existait déjà avant le commencement de l'action verbale.

7. 2. 2. LA DÉMARCATIVITÉ.

Le trait de démarcativité donne l'instruction à l'appareil sensoriel de scruter à la recherche d'un ensemble qui est distinct par rapport à son milieu, ou qui a des contours. Le choix d'un ensemble d'un certain milieu est guidé par des critères situationnels ; l'ensemble, de la même manière qu'un ensemble intensionnel en mathématiques, peut avoir toutes les propriétés qui sont capables de démarquer les éléments de leurs pairs. Le sous-ensemble de la démarcativité est du type intensionnel.

La démarcativité est également le marquage de la catégorie de phonème ("l'altérité pure"; le référent [le phonème] est distinct de ses pairs).

7. 2. 2. 1. LA DÉMARCATIVITÉ IDENTIFICATIONNELLE (DÉM')

La démarcativité identificationnelle (dém') dans le *lexique verbal* prête des contours à l'agent ou au patient, respectivement; elle oppose *poser* à *mettre*. Dans la catégorie adjectivale, *gros* est marqué par la démarcativité et par la pluralité et *petit* seulement par la démarcativité.

Dans les prépositions, elle marque *en* et *dans* (+dém') par opposition à *à - sur* (∅).

7. 2. 2. 1. LA DÉMARCATIVITÉ DÉICTIQUE TRANSMISSIONNELLE (DÉM")

La démarcativité déictique transmissionnelle (dém") crée la notion de l'emplacement et fournit le marquage pour des verbes tels *asseoir*, *coucher*, *aller*, *courir*, *marcher*, *tomber*, *creuser*, *traîner*, *pendre*, *voir*, *chercher* et d'autres.

7. 2. 3. ENUMÉRATION.

La démarcativité est une opération quantitative et non qualitative; une qualité qui fait se démarquer l'ensemble est *ad hoc*. L'application de la démarcativité résulte en l'identification d'un (sous)ensemble *ad hoc* On désigne l'ensemble. L'acte d'identification est devenu codal. Le nouvel ensemble est énuméré : c'est un ensemble extensionnel.

L'énumération est le marquage du morphème, qui comporte un sens invariable individuel.

7. 2. 3. 1. L'ÉNUMÉRATION IDENTIFICATIONNELLE (ÉNUM')

L'énumération identificationnelle (énum') dans le lexique verbal indique qu'une propriété supplémentaire est présente avec l'agent et/ ou le patient; elle oppose *asseoir* (+énum') à *poser*, et *couper* à *casser*. Dans les types marqués, il est souvent question d'un instrument.

Dans le lexique adjectival, elle caractérise les substantivités intrinsèquement, c'est-à-dire individuellement, par exemple *large* (+énum' +plur') par opposition à *long* (+vérif' +plur') ou *épais* (+énum' +dém' +plur') par opposition à *gros* (+plur' +dém'). Dans les conjonctions elle indique l'aspect inattendu, par exemple *mais* (+énum') par opposition à *et* (∅).

7. 2. 3. 2. L'ÉNUMÉRATION DÉICTIQUE TRANSMISSIONNELLE (ÉNUM")

L'énumération déictique transmissionnelle (énum") indique un lien supplémentaire entre le rhème et un élément dans l'événement raconté (le plus souvent, le thème) et implique un contact ou une liaison physique ou perceptuelle. Elle marque des verbes comme *toucher*, *battre*, *pousser*, *tirer*, *traîner* et à un niveau plus abstrait, des verbes de perception tels

entendre, sentir, montrer, peindre, écrire et d'autres. Elle est aussi un des traits de la première personne.

7. 2. 4. VÉRIFICATION.

La pluralité est le premier trait conceptuel. La façon la plus simple de distinguer entre une identification et une autre est la répétition. Après tout, le numéro deux implique la répétition du un. En outre, la pluralité, le premier trait sémantique linguistique, reflète probablement le fait que n'importe quelle identification linguistique que l'on exécute effectivement implique deux identifications (voir ci-dessus, Section 1) et codifie ce fait. Dans la vérification nous trouvons également la pluralité, sauf que la vérification est dérivée du trait d'énumération et donne l'instruction de réidentifier le même référent.

Dans la vérification, les notions de déixis (identificationnelle) et de répétition sont essentielles, la déixis puisque la réidentification concerne le même référent, et la répétition puisque c'est par elle que la vérification introduit la notion de temps dans le système sémantique. La vérification signale une pluralité de réidentifications d'un référent qui a déjà été identifié. La vérification nous démontre comment le mécanisme de l'identification s'observe en train d'observer (d'identifier le référent). Elle est le trait qui caractérise, entre autres, la catégorie linguistique de mot. Un mot peut distinguer, répétitivement et indépendamment du contexte situationnel, un segment de réalité extra-linguistique.

7. 2. 4. 1. LA VÉRIFICATION IDENTIFICATIONNELLE (VÉRIF')

La vérification identificationnelle (vérif') signale que l'agent ou le patient, après avoir été impliqué dans un procès (une propriété qui caractérise entièrement et qui évolue dans le temps) reste minimalement influencé par ce procès. Elle oppose en français *marcher* à *aller*, *rester* à *être*, et en allemand *wesen* à *sein*.. Dans le lexique adjectival, elle oppose *long* (+plur' +vérif') à *maint* (+plur') et *bref* (+vérif') à *petit* (∅). Dans le système verbal du grec ancien, c'est le marquage de la voix du moyen (voix moyenne). Dans le système prépositionnel, elle oppose l'allemand *an* (+vérif') à *zu* (∅) et *um* (+dém' +vérif') à *in* (dém'). Dans la formation des mots en allemand, elle oppose *Süße* (+vérif') à *Süßheit* (∅), et en russe *temnota* (+vérif') à *tëmnost'*. Elle marque aussi le mécanisme formateur de mots en arabe appelé *'af'alu*. En chinois, elle est le marquage de la particule *ba*.

7. 2. 4. 2. LA VÉRIFICATION DÉICTIQUE TRANSMISSIONNELLE (VÉRIF["])

La vérification déictique transmissionnelle (vérif["]) indique que la situation terminale reste un point de référence pour le destinataire et le destinataire. En russe, elle se rencontre dans l'opposition bien connue entre les dits verbes de motion déterminés, qui comportent un objectif inhérent, et les verbes indéterminés non marqués, mais en fait, le trait survient aussi généralement hors des verbes de motion. Il semble que dans les langues germaniques il se produit dans un grand nombre de verbes forts; cf., par exemple *to go* par opposition à *to walk* (non marqué par la détermination), et il réapparaît aussi dans un nombre considérable d'adjectifs russes, par exemple *skoryj* (+vérif["]) vs. *bystryj* « vite » (∅); en anglais, un exemple parallèle est *fast* (+vérif["]) par opposition à *quick* (non marqué). Dans *fast*, on pose la question de savoir quand l'actant arrivera au point terminal, c'est-à-dire dans *a fast messenger* par opposition à *a quick messenger*. Le point terminal figure aux yeux de la personne qui parle et du récepteur comme un point de référence. Aussi dans *to make fast* ou *fast living*, on implique un point de référence durable. Le trait se produit également dans *soon* (vérif["]) par opposition à *early* (∅) et *grand* (+vérif["]) par opposition à *gros* (∅). *Grand*, comparé à *gros*, implique un point de référence qui affirme l'endroit où se trouve la personne qui parle. Elle crée une perspective. Dans les pronoms, la vérification déictique transmissionnelle est un des traits du pronom réfléchi.

7. 2. 5. LE COMPLÉMENT.

Le complément élabore la vérification. Le complément relève d'un sous-ensemble d'identifications d'une identification, l'univers étant l'ensemble créé par la vérification. Ce sous-ensemble est un ensemble intensionnel. Quelle est la propriété la plus générale qui puisse le démarquer de l'univers ? Qu'il ne soit pas identique à l'univers. Aussi le sous-ensemble ne signifie pas l'univers, mais le complément de l'univers. Par exemple, la préposition *dans* est opposée par *hors*. La préposition *hors* est marquée par le complément puisqu'elle indique le complément mathématique d'une situation *en* qui est annulée (et remplacée par son complément). La vérification introduit la notion de temps dans l'hierarchie des traits sémantiques. Le nouveau sous-ensemble est composé de la deuxième période, qui est non délimitée. Le trait de complément, à son tour, introduit la notion de l'espace. Il est évident que

le concept de l'espace est basé sur le concept du temps, puisque pour établir l'espace au moins deux points sont nécessaires. Deux points ou plus impliquent à leur tour que l'on compte, et l'acte de compter implique une succession dans le temps. Ainsi le complément développe la notion d'espace à partir de la notion de temps, qui est créée par la vérification. En bref, le trait de complément signale le complément d'un ensemble.

Le complément relève l'identification du référent à l'identification de l'événement raconté. Il est le marquage de la combinaison instable de deux unités qui est le syntagme.

7. 2. 5. 1. LE COMPLÉMENT IDENTIFICATIONNEL (COMPL').

Le complément identificationnel (compl') présume d'une situation initiale dans l'événement raconté et nous informe qu'elle est annulée. Ainsi, *donner* présume d'une situation « *avoir* » initiale qui est annulée. De même, *finir* signifie le complément d'une situation « *faire* »; cf. aussi *mourir* par opposition à *vivre*, *laisser* par opposition à *tenir*. Dans le lexique adjectival il indique un emplacement éloigné : *profond* (+plur' +compl') par opposition à *gros* (+plur' +dém'). Le point d'orientation de l'identificateur est annulé comme emplacement immédiat. Dans les prépositions, le complément identificationnel oppose *hors* à *en*. Dans la grammaire verbale il oppose le passé au présent.

7. 2. 5. 2. LE COMPLÉMENT DÉICTIQUE TRANSMISSIONNEL (COMPL").

Le complément déictique transmissionnel (compl") est le marque de verbes tels *prendre*, *traîner*, *voler*, *tirer*, *creuser*, *vouloir*, *chercher* et d'autres : il veut dire, généralement, l'abandon (forcé) par le patient ou l'agent d'un point initial donné indépendamment. Il est aussi un des traits des pronoms relatifs et interrogatifs.

7. 2. 6. L'OBJECTIVITÉ

L'objectivité relève d'un sous-ensemble d'identifications d'une identification, tout comme le trait sémantique de complément, sauf que le sous-ensemble de l'objectivité est extensionnel. Il est formé par l'énumération. En termes topologiques, tandis que dans la vérification aussi bien que dans la pluralité et dans la démarcativité aussi bien que dans le complément on a affaire à un voisinage, dans l'objectivité aussi bien que dans l'énumération il n'y a pas de bornes. Le référent est potentiellement à une distance maximale du point d'orientation (référent)

initial. Des relations continues dans l'espace ont tendance à se changer en une simple relation de synchronisation. Dans l'objectivité, la hiérarchie semble atteindre sa limite. Le référent est devenu maximalelement indépendant dans l'événement raconté, le référent initial demeurant tout de même le point d'orientation pour l'identifiabilité du référent effectif.

L'objectivité est le marquage de la catégorie linguistique de phrase. La personne qui parle attribue un argument quelconque à un autre argument. Cette attribution égale une énumération d'identifications d'une identification. Cette énumération est indirecte en ce qui concerne le point d'orientation et attache à ce point un (des) éléments choisi(s) par le destinataire.

7. 2. 6. 1. L'OBJECTIVITÉ IDENTIFICATIONNELLE (OBJ').

L'objectivité identificationnelle (obj') déclare que la situation terminale est potentiellement à une distance maximale de la situation initiale. Le trait marque *tenir* par opposition à *avoir*, *laisser* par opposition à *donner*, *courir* par opposition à *aller*, *crier* par opposition à *parler*, et *créer* par opposition à *faire*. Dans l'adjectif, il est le marquage de *loin* (+plur' +obj') et *proche* (+obj'). (Les seconds membres de ces oppositions sont non marqués.) Dans la grammaire verbale il oppose le parfait au présent.

7. 2. 6. 2. L'OBJECTIVITÉ TRANSMISSIONNELLE (OBJ'').

Enfin, l'objectivité transmissionnelle (obj'') signifie que la situation terminale est potentiellement maximalelement éloignée du destinataire et du destinataire et, par implication, d'une situation initiale impliquée. En anglais, le verbe marqué par obj'' et par aucun autre trait est *shall*, mais en général obj'' crée ce que l'on appelle les modaux en anglais ; ainsi, *can*, qui est marqué par plur'' en plus d'obj'', signifie une réalité (plur'') qui est potentiellement à une distance maximale (obj'') du point où se trouvent le destinataire et le destinataire; *will* est marqué par obj'' et compl'' et indique que la condition pour que la situation terminale se matérialise est l'annulation d'une situation originale (compl'') qui est hors du contrôle de l'agent comme du destinataire et du destinataire (obj''). *Chercher* en plus de compl'' et d'obj'' est marqué par l'emplacement (dém''). Le trait obj'' auquel on ajoute énum'' crée des verbes tels *savoir* ; si on ajoute en plus plur'', il crée *penser*, tandis que obj'' cumulé avec énum'' et dém'' crée des verbes de perception comme *entendre*, *voir* ; si

on ajoute à cette accumulation plur'' on génère des verbes comme *montrer*, *parler* et *écrire*. Dans la grammaire verbale, obj'' oppose le futur au présent.

7. 3. UN CUBE LEXICAL PARTIEL.

Comme exemple suit un schéma d'une partie du lexique. Supposez que l'angle avant inférieur de gauche du petit cube (cube mineur) est non marqué, alors le plan supérieur correspondant sera marqué par plur', le plan de droite correspondant le sera par dém', et le plan arrière correspondant le sera par énum' (non indiqués). Les cubes mineurs supérieurs moyens seront marqués par vérif', les cubes mineurs de droite le seront par compl', et les cubes mineurs arrières le seront par obj'. Cette séquence se répètera dans tous les cubes moyens, tandis que les cubes supérieurs moyens seront marqués par plur'', ceux de droite par dém'', et les cubes arrières par énum''.

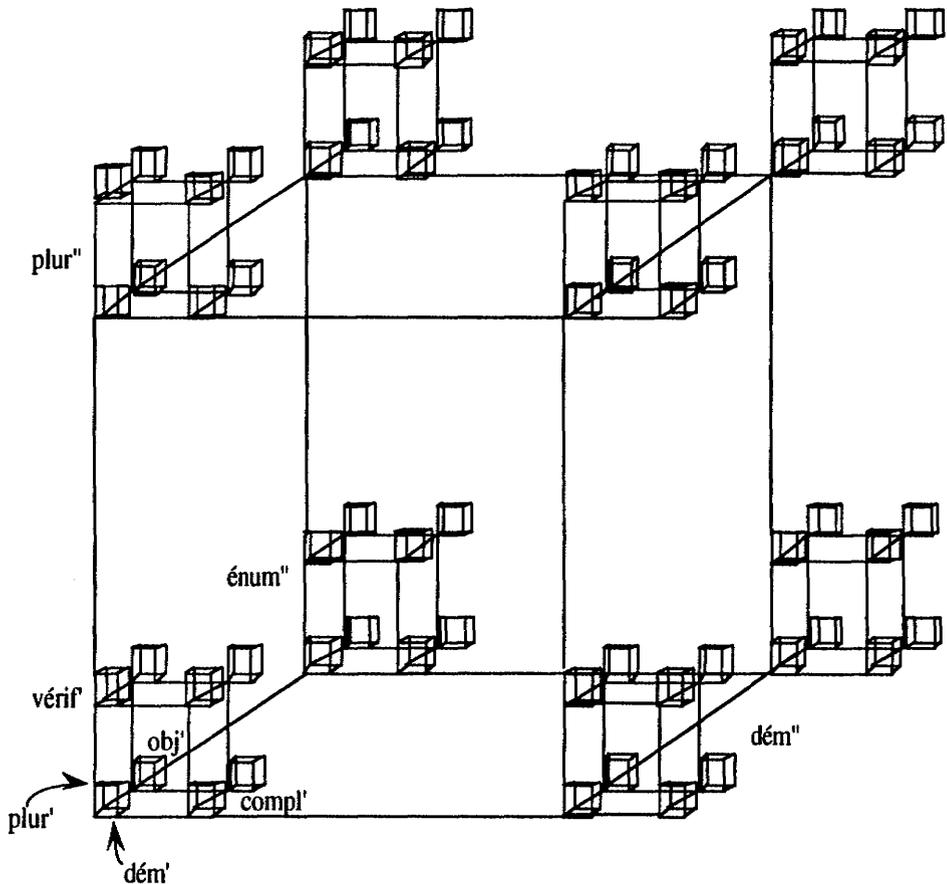


SCHÉMA 14 : SCHÉMA PARTIEL DU LEXIQUE

Le grand cube représente les neuf premiers (c'est-à-dire les six traits identificationnels et les trois premiers transmissionnels) traits lexicaux. Si l'on ajoute les trois autres traits lexicaux transmissionnels, on aura à faire, mutatis mutandis, à un cube composé de huit cubes comme le cube ci-dessus. L'addition des six traits identificationnels singulatifs lexicaux transformera ce nouveau cube en un angle d'un cube qui lui-même sera un angle d'un cube.

8. LE DÉBUT DE LA SÉMIOSIS DANS LA LANGUE.

Il y a encore un autre niveau de déixis, en effet, plus primitif que les quatre autres, qui mérite quelques instants d'attention. La séquence *trait distinctif phonologique, phonème, morphème, mot, syntagme et phrase* constitue encore un autre niveau de déixis. Sur ce niveau, les signifiants sont vus par l'encodeur et le décodeur comme ayant la valeur de signe dans la langue concernée. A ce niveau, la séméiosis ne fait que commencer.

Il est évident que la caractérisation par Jakobson du signifié du phonème comme « altérité pure » n'est rien d'autre qu'encore une variante de la démarcativité. Dans le phonème, l'altérité est indiquée par le fait que chaque phonème présente une cumulation différente de traits distinctifs phonologiques; par conséquent, dans le phonème l'altérité est signalée d'une manière indirecte. Tandis que dans le phonème cette altérité fait part du signifié et y est inhérent, dans le trait distinctif phonologique l'altérité est démontrée par des propriétés phonologiques.

Le fait que le phonème consiste en une cumulation inaltérable de traits distinctifs coïncidents est iconique. Son altérité est inhérente et permanente.

Dans le trait distinctif phonologique, ce sont les faits acoustiques qui prévalent. Certains phénomènes acoustiques d'une langue donnée ressortent comme signes discernants permanents. La capacité du trait phonologique de se répéter dans le même but distinctif règne en maître. Le trait distinctif phonologique est marqué par la pluralité.

Si nous faisons abstraction du fait que le phonème est composé de traits phonologiques simultanés et que le morphème, dans la majorité des occurrences, réunit des composants (phonèmes) consécutifs et si nous concentrons notre attention sur le signifié, nous constatons que le signifié du morphème comporte une altérité qui n'est rien que ça, mais qui est spécifique. Chaque morphème a son propre sens. Le code

effectue une énumération. Le signifié de chaque morphème doit être décrit spécifiquement, c'est-à-dire être énumérée. Par conséquent le morphème est marqué par l'énumération. Le fait que le morphème, habituellement, est composé d'une séquence d'éléments distinctifs (phonèmes) est, encore, iconique. Pour que le signifiant du morphème soit instantié, les phonèmes qui constituent le signifiant du morphème doivent, chaque fois, être énumérés.

Ainsi, nous pouvons constater une séquence *trait distinctif phonologique* marqué par la *pluralité*, *phonème*, marqué par la *démarcativité*, et *morphème*, marqué par l'*énumération*. On peut démontrer que le *mot*, le *syntagme* et la *phrase* sont marqués respectivement par la *vérification*, le *complément* et l'*objectivité*.

Le fait que le mot est non-lié (unbound) c'est-à-dire qu'il est un élément de la phrase qui n'est pas attaché directement à d'autres unités morphologiques est iconique aussi bien que le fait que le syntagme et la phrase relèvent de mots. Tandis que la pluralité, la démarcativité et l'énumération fournissent des instructions immédiates qui contribuent à l'identification d'un segment ou d'une propriété d'un élément extralinguistique, de sorte que la latitude de ces traits sémantiques accuse une variation considérable de référents, la catégorie de mot a des ensembles de référents moins imprécis. Cela relève du fait que la vérification, la caractéristique de la catégorie de mot, réidentifie des identifications. Les identifications qui ont abouti à un référent donné ont déjà été faites. Le mot est capable de cerner directement un concept et non seulement une procédure d'identification. C'est pour cela qu'un mot apparaît en unité linguistique isolée, sans être directement attachée, tel un morphème, à d'autres morphèmes dans l'intérieur d'un mot.

Comme on le sait, le complément et l'objectivité apparaissent dans le système présenté dans cet exposé comme des sous-ensembles de la vérification, le complément étant le signifié instable du syntagme, et l'objectivité le signifié d'une réidentification, aléatoire du point de vue du décodeur, du rapprochement par l'encodeur de deux éléments extralinguistiques qu'est la prédication, caractéristique de la phrase. Ces trois catégories, le mot, le syntagme et la phrase relèvent de la réidentification, donc de la catégorie de mot et sont ainsi iconiques. Dans les diverses variantes d'une typologie schlegelienne, tel les langues isolantes ou incorporatives, ce sont les bornes entre des catégories comme morphème, mot et phrase qui se sont déplacées, mais l'existence de ces catégories elles-mêmes n'est pas mise en question.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que les niveaux déictiques peuvent, en fin de compte, être réduits à des opérations de sémiosis. La question

ultérieure est de savoir à quel point, encore exprimé en termes d'ensembles d'identifications, s'effectue le rapprochement entre signifiant et signifié. Je suppose que ces points peuvent être réperés par le biais des mêmes concepts mathématiques, donc sémantiques, qui semblent être à la base de la structure linguistique en général.

9. LA SYNTAXE.

Dans une phrase, un mot dit quelque chose à propos d'un autre mot. Dans la phrase *table verte*, *verte* est le modificateur de *table*, qui en est le modifié. Même en ce qui concerne des connecteurs comme les conjonctions et les prépositions, on peut décomposer des phrases comme *la chaise et la chambre* et *la chaise dans la chambre* en le modifié *chaise* et le reste de la phrase comme le modificateur. Les modificateurs (la conjonction et la préposition, toutes deux marquées, en tant de partie du discours, par la déixis identificationnelle singulative) peuvent être encore décomposés en un modificateur (la conjonction *et* et la préposition *dans*, respectivement) et un modifié, *la chambre*, laquelle phrase peut être décomposée à son tour en *chambre* en tant que modifié et l'article *la*, un adjectif marqué aussi, comme partie du discours, par la déixis identificationnelle singulative.

Il est caractéristique de la syntaxe que dans ce domaine les modificateurs sont à la fois des marquages formels (signifiants) et des marquages sémantiques (signifiés). Un zéro formel signifie un zéro sémantique tandis qu'en morphologie la forme marquée sémantiquement peut être formellement *signe zéro*. Dans la syntaxe nous avons en règle générale affaire à la formule : non marqué : *table* par opposition à marqué : *table verte* (*a* par opposition à *a+b*) formellement aussi bien que sémantiquement. Notez, cependant, qu'au niveau morphologique (partie du discours), le modificateur est non marqué par opposition au modifié (marqué). La catégorie du mot (partie du discours) à laquelle appartient *vert(e)* (adjectif) est marquée par l'objectivité tandis que la catégorie du mot de *table* (substantif) est marquée par la démarcativité aussi bien que par l'objectivité. Ainsi le *b* que l'on vient de donner comme le marquage du syntagme *a+b* est, en tant que partie du discours, à lui tout seul non marqué par rapport à *a*.

Ainsi, tandis que le modifié est marqué comme partie du discours, il est non marqué par rapport au syntagme de modification :

\emptyset (*table* +)
 + (*table* + *verte* \emptyset)

Il y a encore un troisième niveau d'une relation marqué — non marqué dans ce syntagme de modification, à propos duquel, cependant, il est impossible de présenter une généralisation rationnelle tant que le lexique, substantival aussi bien qu'adjectival et verbal, n'a pas été décomposé en traits conceptuels; quoi qu'il en soit, il doit y avoir une relation analogue entre les marquages lexicaux de l'adjectif *verte* et du substantif *table*.

La syntaxe contient les règles de coordination des catégories de mots et de niveaux déictiques entre les morphèmes appartenant à des mots différents. La déixis oblige le modifié et le modificateur à avoir le même référent, c'est-à-dire *verte* a le même référent que *table*. L'accord n'en est qu'un exemple. Un autre est la syntaxe de la construction transitive active, dans laquelle il y a la coordination du trait de vérification grammaticale dans le cas du complément direct comme l'accusatif avec le trait de pluralité lexicale dans le verbe (c'est-à-dire, avec la transitivité verbale). La transitivité veut dire que le procès du verbe a, en outre d'un agent inhérent (tout comme le verbe intransitif), aussi un patient inhérent. La relation à l'intérieur du verbe transitif peut être représentée de la façon suivante :

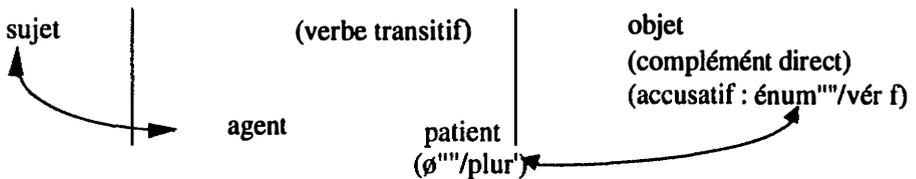


SCHÉMA 15 : LES IDENTITÉS SYNTACTIQUES DES ACTANTS

L'accusatif est marqué par le trait de vérification grammaticale. Le trait de vérification identifie le même référent au moins deux fois ; il indique une pluralité d'identifications d'une identification. La transitivité verbale (la pluralité lexicale verbale) annonce l'existence d'un/ des patient(s). L'accusatif (la vérification grammaticale substantivale, c'est-à-dire une pluralité d'identifications d'une identification) réidentifie le patient du verbe (l'objet) et contribue, par le biais du morphème lexical auquel il adhère, une identification supplémentaire du référent.

Un autre exemple est la syntaxe des temps et des modes subjonctif et optatif en grec ancien. En grec ancien un temps historique est un temps (imparfait, aoriste et plus-que-parfait) dont le signifiant comporte un augment et dont le signifié est marqué par le complément identificationnel grammatical (compl'), tandis que les temps primaires (présent, futur et parfait) sont non marqués à cet égard.

Une règle syntactique en grec ancien prescrit que dans certains types de phrases composées, s'il y a un temps primaire dans la proposition principale, la proposition subordonnée aura un indicatif ou un subjonctif (coniunctivus), mais un temps historique dans la proposition principale imposera le plus souvent un optatif dans la proposition subordonnée. Le subjonctif grec est marqué par la vérification identificationnelle singulative grammaticale (vérif ""', qui signale une pluralité d'identifications d'un élément déjà identifié). Ainsi le subjonctif dans la proposition subordonnée réidentifie le procès exprimé par le verbe de la proposition principale. Le trait de complément identificationnel grammatical (compl') indique que l'événement raconté ne peut pas être identifié au moment de la parole; il renvoie l'identifiabilité du procès à l'intérieur du procès de l'énoncé. L'optatif est marqué par le trait de complément identificationnel singulatif (compl'''). Il renvoie l'identifiabilité du procès verbal à l'intérieur d'un procès de l'énoncé unique. Cet événement raconté peut seulement être un qui a déjà été identifié. Il n'y a aucun autre moyen d'identifier l'événement raconté de la deuxième proposition. Ainsi l'optatif fera référence au procès de l'énoncé de la proposition principale. Le complément (compl') dans la proposition principale indiquant l'identifiabilité dans le procès de l'énoncé amène donc le complément (compl''') dans la proposition subordonnée.

10. RELATIONS DE SIGNIFICATION INTERLINGUISTIQUES.

Tout ce mécanisme compliqué relève de six traits sémantiques, et en fin de compte des trois premiers traits mathématiques déjà décrits. La signification linguistique est cognitive et mathématique. Les calculs sémantiques intralinguistiques ne sont qu'une question de temps. Etant donné le fait que les langues semblent être, sémantiquement parlant, des systèmes mathématiques organisés de façon rigoureuse, on peut se demander comment, dans ce cas, elles peuvent encore être différentes les unes des autres. Il doit y avoir, sous-jacente à chaque langue, une

formule sémantique dominante qui détermine le tout, d'une manière semblable à celle dont parlent Maturana et Varela du système nerveux central comme « un système strictement déterministe qui varie suivant l'espèce » (Maturana, Varela, 1980 : 46). Les dominantes sémantiques ne dépendent évidemment pas de l'espèce, mais il y a des indices qui montrent que le même calcul que j'ai esquissé par rapport à la structure intérieure d'une langue peut être appliqué au moyen des dominantes sémantiques comme un calcul sémantique interlinguistique (Soudakoff, 1987 et Stunová, 1993).

REMARQUES

- Dans mon exposé, j'adhère à la terminologie française de l'article par R. O. Jakobson sur les embrayeurs traduit par N. Ruwet (1963).
- L.R. Waugh dans plusieurs articles récents (Waugh, Monville-Burston, 1986; Waugh 1993 : 242 ; Waugh, Newfield 1991 : 230-232) abandonne effectivement la notion d'un invariant sémantique toujours présent et régresse au mécanisme descriptif néogrammarien d'énumérer les significations combinatoires et dans un de ces articles (Waugh, Newfield 1991 : 236) me critique parce que je n'ai pas fait de même.

© Cornelis Hendrik van Schooneveld
(traduit par E. A. van Schooneveld)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDREWS, E. (1990). *Markedness Theory : the Union of Asymmetry and Semiotics in Language*. Durham : Duke University Press.
- (1991). « Grammar and Pragmatics: the two axes of language and deixis ». In: Linda R. Waugh and Stephen Rudy (réds). *New Vistas in Grammar : Invariance and Variation*. Amsterdam : Benjamins, (Current Trends in Linguistic Theory 49), p. 407-413.
- HARRIS, Z. (1988). *Language and Information*. New York : Columbia University Press.
- JAKOBSON, R. (1932). « Zur Struktur des russischen Verbums ». In *Charisteria Gvilelmo Mathesio Qvinqvogenario a discipvlis et circvli lingvistici pragensis sodalibvs oblata*. Prague, 74-84 ((1971) *Selected Writings*, volume II. La Haye : Mouton, 4-15).
- (1963). *Essais de linguistique générale* 1; traduit et préfacé par N. Ruwet. Paris : Minuit, chapitre IX, p.176-196.
- (1976). « Spatial Relationships in Slavic Adjectives ». In *Scritti in onore de Giuliano Bonfante* Brescia ((1985) *Selected Writings*, volume VII. Berlin : Mouton, 68-72).
- LAMB, S. M. (1966). *Outline of Stratificational Grammar*. Washington, D.C.: Georgetown University Press.
- LYONS, J. (1977). *Semantics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MATURANA, H. et FRANCISCO, V. (1980). *Autopoiesis and Cognition* (Boston Studies in the Philosophy of Science 42). Dordrecht : Reidel.
- SANGSTER, R. B. (1982). *Roman Jakobson and Beyond : the quest for the ultimate invariants in language*. (Janua Linguarum, series maior 109). Berlin : De Gruyter.
- SOUDAKOFF, D. W. (1987). *A Semantic Analysis of Polish and Russian Prepositions : a contrastive study of po, o, u, and s/z*. Ann Arbor : University microfilms.
- SPERLING, A. J. (1994). *The Semantics of Russian Verbal Suffixes: a Synchronic Study*. Ann Arbor : University Microfilms.
- STUNOVÁ, A. (1993) *A Contrastive Study of Russian and Czech Aspect : invariance vs. discourse*. Thèse de doctorat. Université d'Amsterdam.
- TOBIN, Y. (1990). *Semiotics and Linguistics*. London : Longman.
- van SCHOONEVELD, C. H. (1953). *Over de woordsoorten in het moderne russisch, Rede*. Leiden : Brill.

- (1959). *A Semantic Analysis of the Old Russian Finite Preterite system*. (Slavistic Printings and Reprintings VII), La Haye.
- (1960). « On Word Order in Modern Russian ». In *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics* III, 40-44.
- (1973). « On the Morphemic Structure of the Slavic Word and Greenberg's Twenty-eighth Universal ». In Dean S. Worth (éd.). *Slavic Word*. La Haye : Mouton, p.443-448.
- (1977a). « By Way of Introduction: Roman Jakobson's tenets and their potential ». In J. Daniel Armstrong and C. H. van Schooneveld (réds). *Roman Jakobson, Echoes of his Scholarship*. Lisse : Peter de Ridder, 1-11.
- (1977b). « The Place of Gender in the Semantic Structure of the Russian Language ». In *Scandoslavica*, 23, p. 29-138.
- (1978a). *Semantic Transmutations: prolegomena to a calculus of meaning, The Cardinal Semantic Structure of Prepositions, Cases and Paratactic Conjunctions in Contemporary Standard Russian*. (Physsardt series in Prague Linguistics I) Bloomington, Ind. : Physsardt, I
- (1978b). « A Semantic Approach to Word Formation in Contemporary Standard Russian ». In H. Birnbaum (éd.) *American Contributions to the Eighth International Congress of Slavists*, Columbus, Ohio : Slavica, vol. I, 579-615.
- (1978c). « Contribution à l'étude comparative des systèmes des cas, des prépositions et des catégories grammaticales du verbe en russe moderne ». In: V. Raskin and D. Segal (réds) *Studia Slavica hierosolymitana*. Jerusalem : Magnes, II, 41-50.
- (1980a). « The Extension Feature in Russian ». In K. E. Naylor, H. I. Aronson, B. J. Darden, A. M. Schenker (réds) « Slavic Linguistics and Poetics : Studies for Edward Stankiewicz on his 60th Birthday ». *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, XXV/XXVI, p. 445-457.
- (1980b). « A Semantic Proteus: the transitivity feature in Russian ». In *Studia Linguistica in Honorem Vladimiri I. Georgiev*, Sofia: BAN, 377-385.
- (1983a). « Contribution to the Systematic Comparison of Morphological and Lexical Semantic Structures in the Slavic Languages ». In Michael Flier (éd.). *American Contributions to the Ninth International Congress of Slavists*. Columbus, Ohio : Slavica, vol. I, p. 321-347.
- (1983b). « Programmatic Sketch of a Theory of Lexical Meaning ». In *Quaderni di Semantica*, IV/1, p. 158-170.
- (1983c). « Comments to other Contributions of the Roundtable ». In *Quaderni di Semantica*, IV/2, p. 117-124.
- (1984a). « The Place of the Ergative within the Category of Case ». In J. J. van Baak (éd.). *Signs of Friendship : to honour A. G. F. van Holk, slavist, linguist, semiotician*. Amsterdam : Rodopi, p. 225-256.

- (1984b). « Agreement in Russian ». In Benjamin A. Stolz, I. R. Titunik, Lubomir Dolezel (réds). *Language and Literary Theory, in honor of Ladislav Matejka*. (Papers in Slavic Philology 5). Ann Arbor : Michigan Slavic Publications, p. 189-214.
- (1985). « Ancient Greek and Modern Russian Prepositions : a speculative comparison ». In *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, XXXI-XXXII, p. 495-514.
- (1986a). « Is the Vocative a Case ? ». In J. D. Johansen, H. Sonne (réds). *Pragmatics and Linguistics: Festschrift for Jacob L. Mey*. (Odense University Studies in Linguistics 5). Odense : Odense University, p. 179-186.
- (1986b). « Jakobson's Case System and Syntax ». In Richard D. Brecht, James S. Levine (réds). *Case in Slavic*. Columbus, Ohio : Slavica, p. 373-385.
- (1986c). « The Place of the Opposition Active-Passive in Linguistic Structure ». In *Zbornik Matice Srpske za Filologiju i Lingvistiku*, XXIX/1, p. 7-18.
- (1987). « Linguistic Structure and Autopoiesis ». In Krystyna Pomorska, Elzbieta Chodakowska, Hugh McLean et Brent Vine (réds). *Language, Poetry and Poetics*. Berlin : De Gruyter, p. 123-142.
- (1988). « Paradigmatic Structure and Syntactic Relations ». In Yishai Tobin (éd.). *The Prague School and its Legacy*. Amsterdam : Benjamins, p. 108-121.
- (1989a). « On Russian Modal Particles ». In Harald Weydt (éd.). *Sprechen mit Partikeln*. Berlin : Walter de Gruyter, p. 96-104.
- (1989b). « Baudouin de Courtenay's Methodological Premises for the Investigation of Language and their Relation to Present-day Linguistics ». In *J. Baudouin de Courtenay a lingwistyka swiatowa*. Wroclaw : PVN, p. 11-16.
- (1989c). « Syntagmatic Relations and Paradigms: tenses and moods in Ancient Greek verbal structure ». In Yishai Tobin (éd.). *From Sign to Text: a semiotic view of communication*. (Foundations of Semiotics 20). Amsterdam : Benjamins, p. 99-121.
- (1990). « Dutch Pronominal Plurality Problems; English thou ». In *Indiana Slavic Studies*, 5, p. 211-224.
- (1991a). « L'aspect et le temps verbaux en tant que composants de la structure linguistique ». In Jacques Fontanille (éd.). *Le Discours Aspectualisé*. Limoges, Amsterdam : PULIM/Benjamins, p. 145-164.
- (1991b). « Praguean Structure and Autopoiesis : Deixis as individuation, ». In Linda R. Waugh et Stephen Rudy (réds). *New Vistas in Gramarr : invariance and variation*. Amsterdam : Benjamins, p. 341-362.[date effective de la contribution: 1985]
- (1992a). « Towards a Semantic Classification of The Russian Conjugation, ». In A. Moskovich (éd.). *In Honour of Professor Victor Levin: Russian philology and history*. Jerusalem : Hebrew University, p. 89-116.

- (1992b). « The Passive Transformation Seen from the Point of View of Structural Semantics ». In Andrew McKie, Tatiana Macauley et Cynthia Simmons (réds). *For Henry Kučera : studies in Slavic and computational linguistics*. (Papers in Slavic Philology 6). Ann Arbor : Michigan Slavic Publications, p. 401-420.
- (1993). « The Dual and Linguistic Structure: singulative identificational deixis ». In Alan Timberlake (réd.). *American Contributions to the Eleventh International Congress of Slavists*.
- (à paraître a). « A Binary Approach to Iconicity in Word Order ». In Margery Landsberg (réd.). *The Proceedings of the Symposium on Syntactic Iconicity, XIIIth International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, Zagreb, July 1988*. Berlin : De Gruyter,.
- (à paraître b). « Dumézil's Three Functions and the Semantic Structure of Language ». In Elena Semeka-Pankratov (réd.). *Studies in Poetics : a commemorative volume for Krystyna Pomorska*. Columbus, Ohio : Slavica.
- WAUGH, L. R. (1976). *Roman Jakobson's Science of Language*. Lisse : Peter de Ridder.
- (1991). « Tense-Aspect and Hierarchy of Meanings : Pragmatic, Textual, Modal, Discourse, Expressive, Referential ». In Linda R. Waugh (réd.). *New Vistas in Grammar: invariance and variation*. (Current Issues in Linguistic Theory 49). Amsterdam : Benjamins, p. 241-259.
- WAUGH, L. R., MONVILLE-BURSTON, M. (1986). « Aspect and Discourse Function: the French simple past in newspaper usage ». In *Language*, 62, p. 846-878.
- WAUGH, L. R., NEWFIELD, M. (1991). « Invariance and Markedness in Grammatical Categories ». In Linda R. Waugh (réd.). *New Vistas in Grammar: invariance and variation*. (Current Issues in Linguistic Theory 49). Amsterdam : Benjamins, p. 221-238.

Unités linguistiques et nosologie des aphasies

Parth BHATT

Université de Toronto

1. INTRODUCTION

LE BUT DE CE TRAVAIL est d'examiner l'apport de Roman Jakobson à l'analyse des aphasies. Cette étude comporte trois sections :

- la première section est consacrée au modèle clinique des aphasies proposé par le neuropsychologue A. R. Luria. On étudiera ensuite la réinterprétation linguistique de ce modèle clinique selon Roman Jakobson;
- la deuxième section présente les résultats d'une enquête empirique sur la fréquence de réalisation des unités phonologiques et morphologiques dans le discours spontané de six sujets francophones atteints d'une lésion cérébrale unilatérale de l'hémisphère gauche;
- la troisième section présente une synthèse des résultats empiriques fournis par l'enquête et du modèle jakobsonien. Cette synthèse porte surtout sur la distinction que propose Jakobson entre troubles de la contiguïté et troubles de la similarité et plus particulièrement sur les deux types d'aphasie (efférente et sensorielle) qui provoquent la désintégration des unités linguistiques.

2. 1. LE MODÈLE APHASIOLOGIQUE DE A. R. LURIA

Le neuropsychologue russe Aleksandr Luria se démarque des autres chercheurs en aphasiologie clinique en fondant son modèle des désordres langagiers non pas sur les travaux classiques traitant de l'aphasie, mais sur son propre modèle du fonctionnement normal du cerveau humain. Luria (1962, 1973) présente la division tripartite suivante du fonctionnement des systèmes cérébraux :

- a) premièrement, une *image* intériorisée du monde, c'est-à-dire un schéma cognitif développé par l'interaction des stimuli externes avec la structure interne de l'organisme. Cette image cognitive se présente sous forme de mémoires discrètes mais intégrées de l'expérience de l'organisme. Pour ce qui est des systèmes langagiers, cette image contiendrait l'ensemble des connaissances langagières nécessaires à la langue et à sa réalisation dans la parole.
- b) deuxièmement, un *plan* spécifique, formé par l'interaction des stimuli extérieurs avec l'image, dont le rôle est de diriger les réponses et les actions différenciées de l'organisme, ainsi que d'accumuler les informations nécessaires à la survie de l'organisme. Ce plan existerait sous forme de programmes sensorimoteurs.
- c) troisièmement, la *composante sensorimotrice* elle-même qui est constituée à son tour de trois sous-systèmes :

- le système d'activation et de désactivation de l'organisme;
- le système de recueil et de stockage de l'information;
- le système de traitement, programmation, régulation, vérification et exécution.

Chacun des sous-systèmes de la composante sensorimotrice est constitué de trois zones cérébrales superposées :

- 1) une *zone primaire* (projection), qui reçoit et qui envoie les impulsions nerveuses à la périphérie;
- 2) une *zone secondaire* (projection-association), qui traite l'information et qui prépare les programmes;
- 3) une *zone tertiaire* (intégration), qui est responsable de la participation coordonnée de plusieurs zones corticales.

Pour Luria, les zones médiales et dorsales du cortex pré-frontal et frontal sont consacrées au contrôle de l'état d'activation générale de l'organisme, à l'élaboration des programmes d'action et à la vérification des plans en cours. La zone pré-centrale du cortex (adjacente à la scissure de Rolando) intègre les impulsions motrices en temps réel et élabore des mélodies cinétiques consécutives. Le cortex moteur (scissure de Rolando) est nécessaire à l'initiation des mouvements musculaires squelettiques. La zone post-centrale traite les informations kinesthésiques et élabore des synthèses afférentes, elle joue un rôle

modulateur. La zone postérieure et supérieure du cortex sert au traitement simultané des données.

A partir de ce modèle, qui se veut à la fois anatomique et psychologique, Luria (1958, 1970) déduit l'existence de six types d'aphasie définis par l'atteinte d'une des composantes du fonctionnement langagier normal :

- a) Premièrement, *l'aphasie dynamique, ou aspontanéité de la parole*. Il existe deux portraits cliniques de ce type de trouble :
 - Le patient qui souffre d'*aphasie dynamique simple* est incapable de concevoir l'intention de parler: c'est le plan langagier qui est en cause. Ce type de patient reste en général muet.
 - Le patient qui souffre d'*aphasie dynamique complexe* est incapable de recoder la pensée sous forme de schéma linéaire, séquentiel. Dans la parole, ce type de patient ne relie pas les différentes parties de son discours. Il produit des énoncés du type : « Ma femme n'est pas venue. Il est malade. » sans se rendre compte du mauvais choix de pronom anaphorique.
- b) Deuxièmement, *l'aphasie efférente ou motrice cinétique*. Le tableau clinique de ce type de trouble correspond en général à celui de l'aphasie dite de Broca. Pour Luria, le trait définitoire de ce trouble est l'incapacité d'enchaîner les phones. Le patient n'arrive pas à passer d'une configuration articulatoire à une autre. Il s'agit d'un défaut de la composante qui fournit le programme moteur séquentiel (ou « mélodie cinétique »), ce qui a pour résultat de bloquer le passage d'une articulation à une autre. Luria attribue ce trouble à la dissociation entre l'image motrice intériorisée, qu'il nomme « articulème » (c'est-à-dire la trace mnésique discrète intériorisée du mouvement articulatoire) et l'exécution motrice même. Ce genre de patient sait ce qu'il veut dire, mais il ne peut plus réaliser le programme moteur séquentiel (la trajectoire articulatoire globale) nécessaire à la concrétisation de ce plan interne.
- c) Troisièmement, *l'aphasie afférente kinesthésique*. Les patients atteints de ce type d'aphasie n'arrivent pas à articuler les mots de façon convenable. Pour Luria, ce désordre est le résultat d'une atteinte du feed-back sensoriel venant de l'appareil articulatoire. C'est cette perte des informations proprioceptives qui empêche l'actualisation de l'articulème. Comme les patients ne reçoivent pas les stimuli sensoriels arrivant de l'appareil articulatoire, ils sont incapables de juger de l'adéquation de leurs mouvements moteurs. Il s'agit donc d'une dissociation entre l'articulème et son exécution motrice.

- d) Quatrièmement, l'*aphasie acoustico-amnésique*. Dans ce cas, c'est la mémoire auditivo-verbale à court terme du patient qui se trouve altérée, alors que l'audition phonémique reste relativement intacte. D'après Luria, ces patients n'arrivent pas à retenir les stimuli auditifs car les éléments successifs de la chaîne parlée sont perdus.
- e) Cinquièmement, l'*aphasie sensorielle*. Le portrait clinique de ce désordre ressemble à celui de l'aphasie de Wernicke avec jargon, asémantisme et dyssyntaxie. Luria situe l'origine de ce trouble dans la perte de l'audition phonémique causée par l'atteinte de l'analyseur/synthétiseur des unités sonores localisé dans le lobe temporal. Ce genre d'aphasie mène à la désintégration du système phonologique, qui perturbe à son tour le système lexico-sémantique.
- f) Finalement, l'*aphasie sémantique* où le patient se trouve incapable de faire la synthèse simultanée des éléments du code linguistique. C'est la composante d'analyse/synthèse des éléments successifs de l'énoncé qui est atteinte. Les structures linguistiques (surtout syntaxiques, morphologiques et suprasegmentales) qui demandent une analyse abstraite atemporelle ou simultanée sont alors perturbées. De tels patients sont incapables de comprendre la coordination de deux éléments dans un énoncé.

Il n'est pas dans notre intention d'examiner de façon détaillée le modèle de Luria mais d'en faire l'esquisse pour montrer comment ce modèle a été repris et réinterprété par Roman Jakobson. Il convient de remarquer cependant que Luria explique les divers comportements pathologiques en faisant appel aux processus de traitement de la parole et qu'il n'évoque pas la perte de connaissances linguistiques sous-jacentes. Ce n'est pas l'image intériorisée (phonème ou articulème) des mots qui est atteinte, c'est la réalisation de cette image dans la parole. Pour Luria, les troubles aphasiques résultent soit de désordres touchant la planification, l'exécution et la vérification des mouvements moteurs de la parole, soit de problèmes touchant la perception et le traitement des unités sonores de la parole.

2. 2. LE MODÈLE APHASIOLOGIQUE DE ROMAN JAKOBSON

Il est, à notre avis, possible de diviser la pensée jakobsonnienne sur l'aphasie en trois étapes. La première correspond à la publication de la monographie intitulée *Langage enfantin, aphasie et lois générales de la*

structure phonétique (Jakobson, 1941). Dans ce travail, Jakobson ne cherche pas à analyser de façon détaillée les divers syndromes de l'aphasie. Il veut surtout démontrer qu'il existe un ordre universel d'acquisition des oppositions phonologiques (on peut y voir un précurseur des modèles universalisants dans d'autres domaines de la linguistique qui seront proposés par la suite). Jakobson présente alors sa célèbre hypothèse du parallélisme entre l'ordre de l'acquisition des oppositions phonologiques chez l'enfant et l'ordre de leur perte dans l'aphasie. Comme nous l'avons déjà dit dans un travail antérieur rédigé en collaboration avec Henry Schogt (Schogt et Bhatt, 1990), Jakobson ne précise pas s'il s'agit d'un type particulier d'aphasie ou bien de tous les types d'aphasie. Il n'explique pas non plus à quel stade de l'aphasie surgirait cette régression des oppositions phonologiques.

Lors d'une deuxième étape, Jakobson publie deux articles (Jakobson, 1955 et 1956) où il se consacre à l'étude de l'aphasie en fonction de critères linguistiques. Dans ces travaux, Jakobson prône la coopération interdisciplinaire entre la linguistique et la neuropsychologie et fait une analogie fructueuse entre le langage poétique et les productions langagières des patients aphasiques. Les deux constitueraient des styles verbaux, des façons de concrétiser le code linguistique sous-jacent. C'est à ce moment que Jakobson établit la dichotomie entre troubles de la similarité et troubles de la contiguïté comme principe définitoire des désordres aphasiques.

Pour Jakobson, les troubles de la similarité sont des désordres du décodage qui découlent de l'incapacité de choisir les unités linguistiques. Le patient se concentre sur le contexte linguistique et produit tout ce qui est dépendant du point de vue grammatical (pronoms, adverbes, etc.). En revanche, il omet les éléments qui sont grammaticalement indépendants comme, par exemple, le sujet grammatical. Les éléments grammaticaux (qui appartiennent à une liste fermée) restent intacts alors que les éléments lexicaux (qui appartiennent à une liste ouverte) sont perturbés. Du point de vue de la nosologie traditionnelle, il s'agit des troubles associés à l'aphasie de Wernicke, c'est-à-dire à l'aphasie sensorielle de Luria.

Les troubles de la contiguïté, par contre, perturbent surtout l'encodage et résultent d'un désordre qui atteint la capacité de combiner les unités linguistiques dans une chaîne. Le patient n'arrive pas à construire un contexte linguistique mais réalise tout ce qui est indépendant grammaticalement. Il s'agit du "style télégraphique" où le patient produit surtout des éléments lexicaux et omet les éléments grammaticaux de l'énoncé. D'après la nosologie traditionnelle, ce sont

des troubles associés à l'aphasie de Broca, c'est-à-dire à l'aphasie efférente (motrice) de Luria.

Lors d'une troisième étape qui correspond à la publication de deux nouveaux articles sur l'aphasie (Jakobson, 1964 et 1966), Jakobson tente de réconcilier son analyse fondée sur la dichotomie similarité/contiguïté avec les six types d'aphasie proposés par Luria. Il introduit alors deux dichotomies supplémentaires :

- a) la dichotomie limitation/ désintégration;
- b) la dichotomie séquence/ simultanité.

Jakobson classe les aphasies efférente, afférente et dynamique de Luria parmi les troubles de la combinaison-contiguïté (désordres de l'encodage des unités linguistiques). Les troubles de la sélection-similarité (désordres du décodage des unités linguistiques) correspondent aux aphasies sensorielle, sémantique et acoustico-amnésique de Luria.

Les aphasies efférente (Broca) et sensorielle (Wernicke) correspondent en plus à une désintégration du code linguistique, car il s'agit d'une perturbation du niveau grammatical ou du niveau phonémique. La structure interne des unités du code linguistique est alors en cause. Les aphasies sémantique et dynamique, par contre, correspondent à une limitation du code linguistique, car il s'agit de troubles touchant le niveau supra-phrastique.

Les aphasies efférente, dynamique et acoustico-amnésique correspondent à une perturbation de la séquence, alors que les aphasies afférente, sémantique et sensorielle sont liées à une perturbation de la capacité de traiter simultanément les informations langagières.

Le modèle jakobsonien a l'avantage de reposer sur des critères linguistiques explicites et, par sa parenté avec le modèle de Luria, sur des bases neuropsychologique et neurophysiologique solides. Ce modèle a, par contre, deux points faibles. Premièrement, Jakobson gomme la différence entre les *relations* qui existent entre les unités du code (axes paradigmatique et syntagmatique) et les *opérations* nécessaires pour pouvoir se servir de ces unités. Les termes *similarité* et *contiguïté* désignent surtout des rapports entre les unités du code. Ils renvoient à une distinction pertinente en *langue* (pour reprendre la terminologie de Saussure, 1915). Les termes *sélection* et *combinaison*, par contre, désignent les opérations que doit effectuer un locuteur pour pouvoir se servir des unités de la langue. Ces derniers termes renvoient alors à une distinction pertinente en *parole*. Jakobson ne semble pas

attacher la moindre importance à cette distinction, car il l'évoque sans la développer en parlant d'un *style* métaphorique et d'un *style* métonymique. Mais peut-on mettre au même plan un style poétique qui est dû à l'utilisation particulière et volontaire d'un code sous-jacent intact et un style aphasique qui est attribuable à une lésion cérébrale ? Quelle est la nature du code et de l'utilisation du code dans ces circonstances-là ?

La distinction langue/ parole est à notre avis fondamentale pour l'étude des aphasies. Il est essentiel de déterminer s'il y a ou non atteinte des connaissances sous-jacentes. Si l'on explique les divers types d'aphasie par un désordre du système linguistique même, il est légitime de s'attendre à la neutralisation des oppositions et à l'effacement d'une fonction ou d'une unité linguistique particulière. Il y a désintégration véritable du système. En utilisant une terminologie ambiguë, le modèle de Jakobson ne permet pas de résoudre ou d'aborder ce problème. Jakobson semble suggérer une atteinte directe de la structure interne du code (au moins dans les premiers travaux) mais son modèle n'est pas entièrement explicite sur ce point. On notera, en outre, que les modèles des aphasies qui se fondent sur l'atteinte du système sous-jacent ne permettent pas d'expliquer la réacquisition de ce système par les patients aphasiques. Pour être adéquat empiriquement, un modèle nosologique des aphasies doit non seulement expliquer comment la perte ou la perturbation d'une fonction ou d'une unité mène à un comportement pathologique particulier (ou à une constellation de comportements pathologiques), il doit aussi expliquer comment le système que possède le locuteur aphasique lui permet de réacquérir les unités et les fonctions langagières. En ce qui concerne ce point précis, le modèle de Luria est plus explicite que le modèle de Jakobson. En proposant que les aphasies résultent de défauts spécifiques dans le traitement des données et non pas de la perturbation des unités mêmes ou des rapports entre les unités, Luria tient compte d'une éventuelle récupération des capacités d'expression et de compréhension.

Le deuxième point faible du modèle de Jakobson est que ce dernier utilise indifféremment, d'une part, les termes *encodage*, *combinaison* et *contiguïté* et, d'autre part, les termes *décodage*, *sélection* et *similarité*. Cette fois-ci, Jakobson gomme la distinction saussurienne entre la forme et la substance du signe linguistique. Comme nous venons de le dire, les termes décodage-sélection et encodage-combinaison désignent des opérations de la parole et non des relations entre unités du code. Le décodage et l'encodage sont, en outre, des opérations complexes qui nécessitent le passage non seulement d'un signifiant à un signifié, mais

également de la substance du signifiant à sa forme. En adoptant une terminologie hjelmslevienne (Hjelmslev, 1943), on dira que l'encodage implique en fait trois étapes distinctes: le passage de la substance du contenu à la forme du contenu, le passage de la forme du contenu à la forme de l'expression et finalement le passage de la forme de l'expression à la substance de l'expression. Dans le décodage, par contre, on procède dans le sens inverse en commençant par la substance de l'expression pour aboutir à la substance sur le plan du contenu. Chacune de ces étapes pourrait s'avérer problématique pour un sujet atteint d'une lésion cérébrale. Il est à notre avis essentiel de déterminer laquelle de ces étapes est véritablement en cause si l'on veut fournir une explication adéquate des aphasies. Le modèle de Luria est, de nouveau, plus explicite sur ce point que le modèle de Jakobson. Luria explique la grande majorité des troubles aphasiques en évoquant une difficulté dans le passage entre substance et forme sur le plan de l'expression. On remarquera qu'une telle analyse rend inutile toute discussion de la nature *phonologique* ou *phonétique* des comportements aphasiques dans la mesure où les désordres se situent justement à *l'interface* entre la phonétique et la phonologie. Nous reviendrons à ces questions à la fin de notre discussion.

3. ENQUÊTE EXPÉRIMENTALE

3. 1. CHOIX DES SUJETS ET DE L'ÉCHANTILLON DE PAROLE

Nous présenterons dans cette section les résultats d'une enquête quantitative comparant le comportement langagier de deux groupes d'adultes francophones atteints d'une lésion cérébrale de l'hémisphère gauche. Le profil anatomo-clinique général des patients se trouve dans le tableau I (cf. annexes p. 192 sqq).

Le groupe 1 est composé de trois adultes unilingues atteints d'une lésion du lobe frontal gauche (A, B et C). Le comportement langagier de ces sujets correspond à l'aphasie de Broca accompagnée d'agrammatisme. Le groupe 2 est formé de trois adultes unilingues atteints d'une lésion du lobe temporal gauche (D, E et F). Leur profil langagier clinique correspond à l'aphasie de Wernicke. Les données concernant la latéralisation et la localisation lésionnelles ont été établies soit par le compte rendu opératoire du neurochirurgien traitant, soit par scanographie. Il s'agit dans tous les cas d'une lésion unilatérale de

l'hémisphère gauche. Du point de vue de l'étiologie, le sujet E est le seul à souffrir d'une tumeur cérébrale, les cinq autres sujets ont eu un accident cérébro-vasculaire. L'âge des sujets (entre 27 et 71 ans) correspond au moment de l'entretien. Tous les sujets sont francophones et unilingues. Ils ont tous fait au moins des études primaires et ils habitent tous au nord de la Loire dans la région parisienne. Ils sont tous droitiers et n'ont aucun antécédent familial de gaucherie. Ils étaient tous neurologiquement stables au moment de l'entretien.

L'échantillon de parole est tiré de la partie « discours spontané » de l'examen de langage pratiqué par le clinicien traitant en milieu hospitalier. Comme cette partie de l'examen se trouve au tout début de l'entretien, l'effet de fatigue est minimal. Les questions portent sur les quatre thèmes suivants: l'histoire de la maladie du patient, ses difficultés langagières, son métier ou ses projets de vacances.

Nous avons analysé pour chaque patient un échantillon d'environ trois cents syllabes provenant d'un même entretien. Les six échantillons ont été transcrits orthographiquement et en alphabet phonétique par trois auditeurs francophones indépendants.

3. 2. ANALYSE DES UNITÉS PHONOLOGIQUES ET MORPHOLOGIQUES

La plupart des enquêtes antérieures sur ce sujet ont cherché à préciser le nombre et le type d'anomalies (paraphasies, conduites d'approche, stéréotypies, etc.) qui apparaissent dans le comportement verbal du patient lors des diverses tâches de l'examen de langage (DeVilliers, 1974; Ducarne et Préneron, 1976; Howes, 1964, 1967; Howes et Geschwind, 1964; Kremin, 1977; Marcie, 1967; Wachal et Spreen, 1973; Wagenaar, Snow et Prins, 1975; Wepman et Jones, 1966). Le but de notre enquête, par contre, est d'examiner la fréquence d'occurrence des unités linguistiques dans le discours spontané des patients aphasiques. Nous avons voulu ainsi découvrir s'il existe des profils d'utilisation des unités linguistiques qui correspondent aux différents types d'aphasie (voir aussi Bhatt, sous presse).

Il convient de noter cependant que les résultats présentés ici proviennent d'un corpus qui est encore trop restreint à la fois du point de vue du nombre de sujets et du point de vue de la taille de l'échantillon de parole pour permettre d'en tirer des conclusions définitives. Il convient également de faire remarquer que la fréquence d'occurrence des unités linguistiques dans ces échantillons ne dépend pas toujours d'un défaut langagier, mais aussi du thème de la conversation. Étant donné la nature de notre corpus (d'une part, un échantillon de discours spontané,

d'autre part, des populations formées de sujets avec lésion cérébrale), nous n'avons pas pu contrôler ce type de variation individuelle.

L'analyse des unités linguistiques a été effectuée en deux temps. Pour ce qui est des unités phoniques, nous avons constitué une seule transcription en alphabet phonétique à partir des trois transcriptions des auditeurs. Nous avons ensuite établi une liste de fréquence des phones individuels et des types de syllabes. Les échantillons de parole ont été analysés instrumentalement par spectrographie et par analyseur de mélodie afin de permettre un repérage fiable des segments individuels et de la coupe syllabique.

En ce qui concerne l'analyse des unités morphologiques, nous avons d'abord établi une seule transcription orthographique à partir des trois transcriptions indépendantes. Nous avons ensuite identifié les mots qui se trouvaient dans l'échantillon de parole de chaque sujet et nous avons déterminé pour chaque mot son appartenance à une des neuf catégories grammaticales suivantes (Martinet, 1979): substantif, déterminant, adjectif, pronom, verbe, adverbe, conjonction, préposition et interjection.

Nous avons également établi une dixième catégorie, où nous avons classé les éléments suivants qui n'appartiennent pas au lexique du français :

- a) les répétitions d'une syllabe individuelle au début d'un mot. Dans une suite comme « *dé, dé, déjeuner* », les deux premières syllabes ont été considérées comme étant des conduites d'approche vers le mot complet;
- b) les syllabes que nous n'avons pu reconnaître comme mots du français, soit par l'absence d'un mot-cible clair dans le contexte, soit parce qu'elles constituaient des néologismes;
- c) les syllabes que nous avons reconnues comme étant des paraphasies littérales (omissions, additions ou métathèses des phones).

Les conduites d'approche, les réalisations non identifiées et les paraphasies ont été exclues de l'analyse catégorielle. Nous avons ainsi obtenu le nombre total de mots clairement identifiés pour chaque échantillon de parole.

Afin de pouvoir comparer les individus et les groupes en dépit des différences dans la taille des échantillons, nous avons converti les occurrences des segments individuels, des structures syllabiques et des catégories morphologiques en pourcentages. Les résultats donnés dans les tableaux ci-dessous représentent alors des valeurs normalisées

indiquant la fréquence relative des unités en question et non pas le nombre absolu d'occurrences.

3. 3. RÉSULTATS DE L'ANALYSE DES UNITÉS PHONOLOGIQUES

Les tableaux II et III montrent que les deux groupes de sujets se comportent de façon quasi identique en ce qui concerne la réalisation des segments vocaliques du français. La seule différence entre les deux groupes réside dans la fréquence globale des voyelles nasales. Les sujets du groupe 1 (lésion frontale) produisent un nombre plus élevé de voyelles nasales que ceux du groupe 2 (lésion temporale).

Nous retrouvons cette similarité de comportement dans les tableaux IV, V, VI et VII qui indiquent la fréquence d'apparition des semi-consonnes, des consonnes occlusives orales, des consonnes nasales et des consonnes fricatives orales.

De façon globale, les tableaux II à VII indiquent que le comportement des deux groupes est quasi identique pour ce qui est de la réalisation du répertoire phonique segmental du français. En l'absence de résultats analogues obtenus avec un groupe de contrôle, il n'est pas possible de tirer des conclusions définitives sur les éventuelles anomalies phoniques qui se trouveraient dans ces résultats. Néanmoins, une comparaison générale avec d'autres enquêtes sur la fréquence d'apparition des segments du français (Liénard, 1977) suggère que les valeurs obtenues pour les deux groupes se rapprochent de celles obtenues pour des sujets sans lésion cérébrale. Il ne semble pas alors y avoir de réduction importante ou de modification majeure du répertoire segmental des sujets avec lésion frontale ou temporale gauche. Les tableaux montrent également que ces sujets n'ont pas de prédilection pour la réalisation d'une dimension phonétique particulière.

Ces deux séries de résultats vont à l'encontre de l'hypothèse jakobsonnienne (Jakobson, 1941) d'une neutralisation des oppositions phonologiques ou d'une désintégration des unités phoniques lors des aphasies. Quand on examine la réalisation des unités de la deuxième articulation en dehors de leur lien avec le sens, le répertoire phonématique de base ne montre aucune perturbation importante. En d'autres termes, ces données semblent infirmer le modèle nosologique des aphasies efférente et sensorielle qui postule la désintégration des unités ou des relations entre les unités de la deuxième articulation.

Les résultats du tableau VIII, qui portent sur la réalisation des structures syllabiques, vont dans le même sens que ceux des six tableaux que nous venons d'examiner. La fréquence d'occurrence des

syllabes ouvertes et fermées est semblable pour les deux groupes. De nouveau, cette préférence marquée pour la syllabation ouverte suit de très près la tendance observée chez les locuteurs sans lésion cérébrale (Delattre, 1965).

En résumant brièvement les résultats obtenus lors d'une analyse des variables temporelles (Bhatt, 1989, 1990), nous n'avons trouvé aucune différence entre les deux groupes en ce qui concerne l'allongement de la durée syllabique en position finale de groupe accentuel. De même, la vitesse d'articulation (nombre de syllabes par seconde en excluant la durée des pauses) est comparable chez les deux groupes de sujets. En revanche, il y a une différence importante pour ce qui est du RTATL (rapport temps d'articulation temps de locution, cf. Grosjean et Deschamps, 1972) et de la vitesse de parole (nombre de syllabes par minute en incluant la durée des pauses). La variable temporelle cruciale s'avère être le nombre de pauses et non pas la durée des pauses. Les sujets avec lésion frontale produisent à peu près deux fois plus de pauses que les sujets avec lésion temporale.

En ce qui concerne le système intonatif de ces sujets, nous avons trouvé (Bhatt, 1987a, 1989) que les sujets avec lésion frontale continuent à utiliser un système rudimentaire de contrastes intonatifs même si l'écart fréquentiel est réduit. Les sujets avec lésion temporale, par contre, continuent à faire des écarts fréquentiels, mais ces modulations mélodiques ne semblent pas être reliées à un contenu syntactico-sémantique définissable.

En somme, les données empiriques ne confirment pas l'hypothèse jakobsonnienne d'une atteinte touchant les oppositions phonologiques de manière systématique et dans un ordre précis. Les sujets réalisent tous les types de segments et unités des répertoires phonématique, phonotactique et prosodique du français. Les données suggèrent que le facteur-clé est le lien entre substance et forme de l'expression, l'interface entre phonologie et phonétique. Il y a modification de la substance sonore, mais cela ne permet pas d'induire une perturbation du système sous-jacent. En cela les résultats que nous avons obtenus jusqu'alors appuient davantage le modèle proposé par Luria que la révision de ce modèle que propose Jakobson.

3. 4. RÉSULTATS DE L'ANALYSE DES UNITÉS MORPHOLOGIQUES

Le tableau IX donne les résultats de l'analyse des syllabes non identifiées (conduites d'approche, néonymes et paraphasies) que nous avons exclues de notre analyse catégorielle. Il s'agit du pourcentage de

syllabes par rapport à l'échantillon total du sujet. La fréquence relative des conduites d'approche et des paraphasies est faible pour les deux groupes. En ce qui concerne les néonymes¹, il n'y a que le sujet F (38,64% de syllabes non identifiées qui correspondent à des néonymes) qui en produit un nombre élevé. On notera cependant que ces néonymes ne contiennent aucun segment qui n'appartient pas au répertoire phonématique du français et qu'ils respectent les tendances de la syllabation du français. On constate, en outre, une grande variation individuelle dans les deux groupes pour ce qui est de la fréquence des conduites d'approche, des paraphasies et des néonymes.

Le tableau X fournit les résultats de l'analyse des catégories morphologiques. Sans rentrer dans le détail de cette analyse (voir Bhatt, sous presse, pour une discussion plus approfondie), nous pouvons constater que les sujets du groupe 1 (aphasie de Broca avec agrammatisme ou aphasie efférente de Luria) se montrent assez hétérogènes en ce qui concerne la fréquence d'utilisation des catégories morphologiques. Cette variabilité tend à suggérer l'existence de plusieurs profils de réalisation morphologique qui peuvent être qualifiés d'agrammaticaux. Les données suggèrent néanmoins les tendances générales suivantes :

- a) les adverbes (19,19%) constituent la catégorie la plus fréquente. Il s'agit surtout des adverbes d'affirmation ou de négation (*oui, non, jamais, rien, pas, etc.*), les adverbes dérivés exprimant une information temporelle ou spatiale étant très rares. Tous les sujets semblent se comporter de la même façon en ce qui concerne cette catégorie;
- b) les substantifs (15,89%) constituent la deuxième catégorie par ordre décroissant de fréquence. Il s'agit surtout de substantifs apparaissant dans des groupes nominaux compléments d'objet direct ou bien comme compléments circonstanciels de temps, de lieu ou de manière;
- c) les pronoms (14,94%) occupent le troisième rang. Le taux d'apparition des pronoms est comparable à celui des substantifs. Il s'agit surtout de pronoms conjoints sujets. On notera également la relative homogénéité des sujets du groupe 1 à cet égard;

¹ Nous utiliserons dans ce travail le terme *néonyme* au lieu de néologisme suite à une suggestion du Professeur Jan Sabrsula faite après la conférence. Le terme néonyme a l'avantage de désigner une appellation nouvelle plutôt qu'un terme nouveau ou une création lexicale.

- d) les verbes (12,39%) occupent le quatrième rang. Les formes fléchies apparaissent plus fréquemment que les formes non fléchies;
- e) les déterminants (11,82%) occupent le cinquième rang du point de vue de la fréquence d'occurrence;
- f) les interjections (9,32%) occupent le sixième rang;
- g) les prépositions (7,14%) viennent au septième rang;
- h) les adjectifs (5,92%) sont au huitième rang;
- i) les conjonctions (3,38%) arrivent au neuvième rang.

En somme, les énoncés des sujets du groupe 1 sont caractérisés par une prédominance des adverbes, substantifs et pronoms. Dans une étude antérieure, nous avons comparé ces sujets à un groupe analogue de sujets non aphasiques atteints d'une lésion frontale droite (Bhatt, sous presse). Nous avons constaté que la seule différence significative entre les deux groupes résidait dans la réduction de la fréquence des verbes chez les sujets atteints d'une lésion frontale gauche. L'impression d'une prédominance des substantifs chez les sujets atteints d'agrammatisme est attribuable à l'absence relative de formes verbales et non pas à l'augmentation de la fréquence des substantifs. Le portrait de réalisation morphologique des sujets avec lésion frontale gauche indique également que les morphèmes autonomes continuent à apparaître dans le discours spontané. Les morphèmes autonomes constituent en fait presque les deux tiers des mots réalisés. Ces résultats suggèrent que c'est surtout l'absence des morphèmes liés (fléxions nominales, adjectivales et verbales) qui est responsable de l'impression d'appauvrissement morphologique lors de l'agrammatisme.

Les sujets du groupe 2 (aphasie de Wernicke - aphasie sensorielle de Luria) se comportent de manière plus uniforme que ceux du groupe 1 pour ce qui est de la réalisation des catégories morphologiques examinées ici. On note cette fois-ci les tendances suivantes :

- a) les pronoms (24,19%) constituent la catégorie prédominante. Ce sont pour la plupart des pronoms conjoints sujets. Il s'agit d'un trait commun à tous les locuteurs du groupe 2. La fréquence d'occurrence des pronoms est beaucoup plus élevée que celle des substantifs (6,53%). Cette tendance marque un point de divergence important avec les valeurs observées pour les sujets du groupe 1. Cette prédominance des pronoms s'explique en partie par le fait que les paraphasies et les néonymes viennent remplacer les substantifs et cela surtout en position d'attribut ou de complément d'objet direct;

- b) les verbes (19,32%) forment la deuxième catégorie par ordre de fréquence. Les locuteurs du groupe 2 se montrent, de nouveau, assez homogènes en ce qui concerne le taux d'occurrence des verbes. On constate également que la fréquence d'apparition des verbes est de trois fois plus élevée que celle des substantifs. Ce profil est encore une fois radicalement différent de celui des sujets du groupe 1 où les substantifs apparaissent plus fréquemment que les verbes;
- c) les adverbes (17,05%) occupent le troisième rang et restent une catégorie de fréquence élevée;
- d) les interjections (9,81%) occupent le quatrième rang;
- e) les déterminants (9,51%) occupent le cinquième rang chez les deux groupes de sujets;
- f) les substantifs (6,53%) occupent cette fois-ci le sixième rang, alors qu'ils occupaient le deuxième rang dans les énoncés des sujets du groupe 1;
- g) les conjonctions (5,22%) occupent le septième rang;
- h) les prépositions (4,39%) occupent le huitième rang;
- i) les adjectifs (4,04) occupent le neuvième et dernier rang.

Ce sont alors les pronoms, les verbes et les adverbes qui prédominent dans le discours spontané de ces sujets. On remarque, par contre, la pauvreté relative des substantifs. Comme nous venons de le constater, la production dans la parole de substantifs provoque une réalisation paraphasique ou néonymique.

Dans une étude antérieure (Bhatt, 1993) nous avons comparé le profil morphologique des sujets du groupe 2 à celui d'un groupe analogue de sujets non aphasiques atteints d'une lésion temporale droite. La seule différence entre ces deux groupes résidait dans la réduction de la fréquence des substantifs chez les sujets atteints d'une lésion temporale gauche.

Pour résumer brièvement nos résultats tirés d'une comparaison des sujets aphasiques à des sujets non aphasiques, l'analyse des énoncés des sujets atteints de l'aphasie efférente révèle une réduction de la fréquence des *verbes*, alors qu'une analyse similaire des énoncés des sujets atteints d'aphasie sensorielle démontre une réduction de la fréquence des *substantifs*.

La comparaison statistique directe des profils morphologiques des deux groupes ne révèle qu'une seule différence significative: la fréquence des pronoms est bien plus élevée chez les patients atteints d'une lésion temporale gauche (24,19%) que chez les sujets avec lésion frontale gauche (14,94%). L'analyse indique également qu'il existe une

différence non significative entre les deux groupes en ce qui concerne la fréquence d'apparition des verbes (les sujets du groupe 2 utilisent davantage de verbes que ceux du groupe 1) et des substantifs (les sujets du groupe 1 utilisent davantage de substantifs que ceux du groupe 2).

Le résultat le plus surprenant de cette comparaison est l'absence de différence entre ces deux groupes pour ce qui est de la fréquence d'occurrence des déterminants, adjectifs, adverbes, conjonctions, prépositions et interjections. On s'attendrait à une différence importante ici dans la mesure où les sujets avec aphasie efférente sont censés souffrir d'un déficit qui touche la production du contexte grammatical (trouble de la contiguïté) alors que ce contexte est censé rester intact et devenir même trop riche lors de l'aphasie sensorielle (trouble de la similarité). Le modèle jakobsonnien prédit correctement la réduction du nombre d'éléments lexicaux (au moins sous forme de substantifs) lors de l'aphasie sensorielle. En revanche, il n'explique ni l'absence relative des verbes ni la non réduction de la fréquence des morphèmes autonomes chez les sujets atteints d'aphasie efférente.

Nous aimerions avancer que l'absence des formes verbales dans le discours des sujets atteints d'aphasie efférente correspond à une stratégie communicative et ne reflète pas l'effet direct d'une atteinte de l'image interiorisée des connaissances linguistiques. La stratégie adoptée s'explique de la façon suivante: si le patient, le bénéficiaire ou l'attribut de l'action suffisent à définir la nature de l'action, la forme verbale est omise. Si, par contre, la nature de l'action ne peut être déduite d'après le patient, le bénéficiaire ou l'attribut, la forme verbale est maintenue dans l'énoncé (Bhatt, sous presse). On notera, en outre, que l'actant de ce type d'énoncé est souvent réalisé sous une forme pronominale. Dans un travail antérieur (Bhatt, 1987b), nous avons utilisé les termes *hypothématique* et *hyper-rhématique* pour caractériser le style verbal de ces locuteurs (sujets A, B et C atteints d'une lésion frontale gauche). Leurs énoncés montrent alors une pauvreté relative du thème (dans la mesure où celui-ci est réalisé sous la forme d'un pronom anaphorique) et une prédominance du rhème (même si le verbe lui-même est souvent absent). Cette stratégie cognitive et langagière consiste à mettre au premier plan le lien entre l'actant et le patient (ou bien le bénéficiaire ou l'attribut) et de mettre à l'arrière-plan la nature de l'action même. Les pauses et les contrastes intonatifs servent alors à délimiter et à hiérarchiser les unités significatives majeures de l'énoncé (Bhatt, 1987a).

Le modèle de Jakobson prévoit que les unités qui apparaissent dans les énoncés des sujets avec aphasie efférente sont justement les moins prévisibles. En revanche, ce modèle induit en erreur en faisant un lien

direct entre l'imprévisibilité d'une unité et le statut de lexème. Les énoncés de ces patients montrent que tous les lexèmes ne sont pas égaux, au moins dans la parole. Les formes verbales sont plus prévisibles d'après le contexte que les substantifs. En somme, Jakobson a bien identifié la stratégie sous-jacente de ce comportement langagier, et cela en dépit du fait que les détails de son analyse ne sont pas confirmés empiriquement.

La stratégie langagière adoptée par les sujets atteints d'aphasie sensorielle est quelque peu différente. Ces locuteurs réalisent un pourcentage élevé d'unités pronominales, verbales et adverbiales. Leurs énoncés révèlent en même temps une pauvreté considérable des substantifs. Pour ces sujets, l'actant et l'action sont les éléments prédominants. L'actant apparaît, comme c'était le cas des sujets du groupe 1, sous la forme d'un pronom. L'action exprimée par la forme verbale reste intacte mais, par contre, l'actualisation du patient, du bénéficiaire ou de l'attribut de l'action provoque un néonyme, une paraphrasie ou bien une anomalie sémantique. Nous proposons alors que ces patients privilégient le lien entre l'actant (pronominalisé) et l'action. Le style verbal des locuteurs (sujets D, E et F atteints d'une lésion temporale gauche) est à la fois hypo-thématique et hypo-rhématique.

Jakobson a de nouveau raison d'observer que les unités les moins indépendantes (les morphèmes liés et autonomes) apparaissent fréquemment dans ce genre d'énoncé. Mais, le modèle jakobsonien demande une précision: ce sont surtout les lexèmes apparaissant sous une forme nominale qui subissent ces modifications, les formes verbales continuent à apparaître. Le statut de morphème (liste fermée) ou de lexème (liste ouverte) ne suffit pas en soi pour prédire l'apparition ou la disparition de l'unité.

4. CONCLUSION

Roman Jakobson reste un des seuls théoriciens de la linguistique à tenir compte des données aphasiologiques dans le cadre d'un modèle à portée générale. Même si ce modèle n'est pas entièrement adéquat aux niveaux empirique, descriptif ou explicatif, il a au moins le mérite de montrer un intérêt important pour les données aphasiologiques.

Les résultats empiriques présentés ici ont permis de préciser certains aspects de la nosologie jakobsonienne. Ce ne sont pas tellement les

rapports de similarité et de contiguïté entre les unités linguistiques qui sont modifiés lors de divers types d'aphasie, mais plutôt les *opérations* de combinaison (la substantiation successive des unités de l'expression) et de sélection (le choix de la substance de l'expression des unités linguistiques) qui sont en cause. On notera, comme l'a fait Jakobson lui-même dans sa monographie de 1941, que ce seuil de la signification, ce passage de la forme linguistique à la substance acoustique ou articulatoire, constitue également un stade crucial dans le développement du système linguistique de l'enfant.

En revanche, le modèle jakobsonien a le grand inconvénient de suggérer l'atteinte des connaissances langagières sous-jacentes² lors de l'aphasie. Ce type d'explication passe sous silence et ne permet pas d'aborder la récupération des fonctions langagières par des sujets aphasiques, à moins d'invoquer la réorganisation neuronale totale et le réapprentissage entier du système linguistique. En plus, l'hypothèse jakobsonienne (Jakobson, 1941) de la régression phonologique laisse irrésolues plusieurs questions: Comment préciser le stade exact de la régression ? Quels sont les facteurs qui déterminent la sévérité de la régression ? Quel est l'échéancier du réapprentissage langagier ? Et surtout: Quels critères définissent le degré de récupération ? Ce dernier point nous paraît crucial et cependant Jakobson ne semble pas en tenir compte : la grande majorité des enfants apprennent sans aide particulière les oppositions phonologiques et les autres unités de leur code, mais les sujets aphasiques ne le font pas toujours. L'analogie acquisition-aphasie peut s'avérer fructueuse, mais il faut interpréter les données avec prudence.

Revenons maintenant à l'ouverture épistémologique aux données aphasiques que propose Jakobson. On peut y voir une tentative d'impérialisme linguistique ou bien une reconnaissance de l'apport potentiel des données aphasologiques à la linguistique générale. Il s'agissait peut-être pour Jakobson d'évoquer quelques données exotiques. Même si Jakobson ne mentionne pas explicitement sa conception du rôle des aphasies, nous aimerions suggérer qu'il a reconnu implicitement que les aphasies constituent un terrain privilégié pour la vérification empirique des modèles linguistiques. L'analyse du

² On notera en passant que la plupart des interprétations linguistiques et psycholinguistiques actuelles des aphasies tombent dans ce même piège (cf. BRADLEY, GARRETT ET ZURIF (1980); GARRETT (1982), (1984); KEAN (1977), (1979), (1980), (1981), etc.).

comportement des sujets aphasiques peut apporter des données cruciales sur l'adéquation des unités et des niveaux d'analyse que proposent les divers modèles linguistiques. Traitées avec prudence, les données aphasiologiques pourraient même nous révéler l'existence d'unités et de niveaux inattendus qui resteraient inconnus si la linguistique générale se limitait aux données provenant des sujets non lésés. Autrement dit, les données aphasiologiques ne constituent pas des faits linguistiques divers et marginaux, elles se trouvent au coeur d'un modèle de la capacité langagière des êtres humains.

A ce titre, nous considérons que les résultats présentés ici fournissent des preuves empiriques quant à l'existence des quatre principes analytiques suivants :

- a) la distinction établie depuis Ferdinand de Saussure entre langue et parole. Cette distinction nous paraît essentielle pour l'analyse des aphasies car elle définit la nature du déficit. Il s'agit soit d'une atteinte du système même, soit d'un trouble de la réalisation du système;
- b) la distinction saussurienne (reprise par Hjelmslev) entre forme et substance du signe. Cette distinction est également fondamentale dans un modèle des aphasies étant donné qu'elle permet de spécifier les étapes (ou sous-étapes) qui posent des difficultés aux sujets aphasiques. C'est cette distinction qui sert à expliquer les syndromes particuliers des aphasies;
- c) la division du signifiant saussurien en deux types d'unités³, comme le propose Luria en se fondant sur l'analyse des données aphasiologiques. Il s'agit de la distinction entre le phonème (image mentale de nature acoustique) et l'articulème (image mentale de nature motrice). Les deux types d'images contribuent à la fois à la réalisation des mouvements de la parole et à la perception des unités sonores⁴. Cette distinction est également importante pour la détermination des divers types d'aphasie;
- d) l'existence d'unités fonctionnelles majeures des énoncés (thèmes et rhèmes) reliées directement à l'analyse cognitive de l'action (actant, patient, bénéficiaire, etc.). Ces unités fonctionnelles majeures

³ On peut y voir une distinction analogue à celle que propose André Martinet entre morphème et lexème au niveau des unités significatives de la première articulation.

⁴ Cette distinction est compatible avec les postulats de la théorie motrice de la perception (voir LIBERMAN et al., 1967).

permettent d'expliquer les stratégies communicatives globales adoptées par les sujets aphasiques et déterminent les profils de réalisation des divers types d'aphasie.

Pour terminer, nous aimerions revenir à un thème que nous avons mentionné tout au début de ce travail et qui a été évoqué à plusieurs reprises par Roman Jakobson : l'interdisciplinarité. La recherche en sciences naturelles ne cesse depuis le début de ce siècle de nous préciser la nature des structures anatomiques, physiologiques et chimiques de notre organisme biologique. Le lien entre ces systèmes anatomo-fonctionnels et les fonctions cognitives supérieures se fait par le biais de modèles localisationnistes ou latéralisationnistes. Dans les sciences sociales, la recherche sur les systèmes cognitifs continue souvent sans aucune référence directe à la structure de l'organisme qui produit les comportements en question. Jakobson a compris il y a un demi-siècle maintenant que ce genre de schisme scientifique ne contribue pas au progrès des connaissances sur la nature de l'être humain. Il a été l'un des rares linguistes à reconnaître que l'analyse des aphasies nous fournit des renseignements précieux sur l'interface entre la logique du physique et la logique du psychique.

© Parth Bhatt

Sujet	Âge	Sexe	Latéralisation de la lésion	Localisation de la lésion	Étiologie de la lésion	Type d'aphasie
A	27	fém.	gauche	frontale	cérébro-vasculaire, thrombose de l'artère carotide interne	aphasie de Broca
B	63	masc.	gauche	frontale	cérébro-vasculaire, occlusion de l'artère cérébrale moyenne gauche	aphasie de Broca
C	39	fém.	gauche	frontale	cérébro-vasculaire, artérite de l'artère carotide interne	aphasie de Broca
D	71	masc.	gauche	temporale	cérébro-vasculaire, occlusion par embolie de l'artère cérébrale moyenne gauche	aphasie de Wernicke
E	50	masc.	gauche	temporale	tumeur, astrocytome	aphasie de Wernicke
F	64	masc.	gauche	temporale	cérébro-vasculaire, occlusion de l'artère sylvienne gauche	aphasie de Wernicke

TABLEAU I : SUJETS

	[i]	[y]	[u]	[e]	[ø]	[o]	[ɛ]	[œ]	[ɔ]	[ɔ̃]	[a]	[ɑ]	Total
A	7,75	1,26	1,62	5,59	1,80	1,44	1,08	0,36	1,80	7,21	13,33	0,00	43,24
B	5,62	1,61	1,61	6,63	0,40	0,80	1,61	0,80	2,61	12,25	9,24	0,00	43,17
C	4,46	1,07	1,61	5,89	0,54	0,54	1,07	0,54	2,50	11,25	11,79	0,00	41,25
Moy.	5,94	1,31	1,61	6,03	0,91	0,93	1,25	0,57	2,30	10,24	11,45	0,00	42,56
Éc.	1,36	0,22	0,01	0,44	0,63	0,38	0,25	0,18	0,36	2,18	1,69	0,00	0,92
Var.	0,23	0,17	0,00	0,07	0,69	0,41	0,20	0,32	0,16	0,21	0,15	0,00	0,02
D	2,72	1,09	2,18	11,62	1,27	1,45	1,45	0,91	1,63	8,17	8,17	0,00	40,65
E	3,87	1,79	1,94	7,00	0,30	0,75	3,28	0,45	3,43	11,92	7,15	0,00	41,88
F	9,40	1,88	1,03	9,23	1,20	1,88	1,20	0,68	1,20	5,47	12,48	0,00	45,64
Moy.	5,33	1,59	1,71	9,28	0,92	1,36	1,98	0,68	2,09	8,52	9,27	0,00	42,72
Éc.	2,92	0,35	0,50	1,88	0,44	0,47	0,93	0,19	0,97	2,65	2,31	0,00	2,12
Var.	0,55	0,22	0,29	0,20	0,48	0,34	0,47	0,28	0,46	0,31	0,25	0,00	0,05

TABLEAU II : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES VOYELLES ORALES

	[œ]	[o]	[ɛ]	[a]	Total
A	0,72	2,88	2,16	1,08	6,85
B	0,80	1,20	2,81	2,61	7,43
C	0,36	4,64	2,50	2,50	10,00
Moy.	0,63	2,91	2,49	2,06	8,09
Éc.	0,19	1,40	0,27	0,70	1,37
Var.	0,31	0,48	0,11	0,34	0,17
D	1,09	0,73	0,73	2,18	4,72
E	1,19	1,04	0,15	2,38	4,77
F	0,00	0,34	1,20	0,68	2,22
Moy.	0,76	0,70	0,69	1,75	3,90
Éc.	0,54	0,29	0,43	0,76	1,19
Var.	0,71	0,41	0,62	0,43	0,30

TABLEAU III : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES VOYELLES NASALES

	[y]	[w]	[j]	Total
A	0,18	2,88	2,34	5,41
B	1,00	1,81	2,81	5,62
C	0,00	1,79	1,25	3,04
Moy.	0,39	2,16	2,13	4,69
Éc.	0,44	0,51	0,65	1,17
Var.	1,11	0,24	0,31	0,25
D	0,91	1,09	0,91	2,90
E	0,00	3,13	1,34	4,47
F	0,34	0,68	2,22	3,25
Moy.	0,42	1,63	1,49	3,54
Éc.	0,37	1,07	0,55	0,67
Var.	0,90	0,66	0,37	0,19

TABLEAU IV : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES SEMI-CONSONNES

	[p]	[t]	[k]	[b]	[d]	[g]	Total
A	3,60	5,05	3,60	0,90	3,42	0,36	16,94
B	3,82	3,82	2,41	1,61	2,61	0,00	14,26
C	4,11	5,18	1,61	1,79	1,96	0,36	15,00
Moy.	3,84	4,68	2,54	1,43	2,67	0,24	15,40
Éc.	0,21	0,61	0,82	0,38	0,60	0,17	1,13
Var.	0,05	0,13	0,32	0,27	0,22	0,71	0,07
D	5,81	4,54	3,27	0,54	3,63	0,00	17,79
E	1,94	4,62	4,92	1,19	3,28	0,00	15,95
F	2,22	2,91	3,25	3,76	3,93	0,85	16,92
Moy.	3,32	4,02	3,81	1,83	3,61	0,28	16,89
Éc.	1,76	0,79	0,78	1,39	0,27	0,40	0,75
Var.	0,53	0,20	0,21	0,76	0,07	1,41	0,04

TABLEAU V : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES CONSONNES OCCLUSIVES ORALES

	[m]	[n]	Total
A	2,70	2,88	5,59
B	4,42	2,81	7,23
C	2,68	3,21	5,89
Moy.	3,27	2,97	6,24
Éc.	0,81	0,18	0,71
Var.	0,25	0,06	0,11
D	4,54	2,90	7,44
E	4,17	2,83	7,00
F	2,56	0,68	3,25
Moy.	3,76	2,14	5,90
Éc.	0,86	1,03	1,88
Var.	0,23	0,48	0,32

TABLEAU VI : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES CONSONNES NASALES

	[f]	[s]	[ʃ]	[v]	[z]	[z]	[l]	[R]	Total
A	1,26	3,96	2,70	0,90	0,36	2,16	5,41	5,23	21,98
B	1,20	4,42	0,00	1,00	0,40	1,81	7,23	6,22	22,29
C	0,89	2,68	0,36	0,54	1,25	2,50	10,89	5,71	24,82
Moy.	1,12	3,69	1,02	0,81	0,67	2,16	7,84	5,72	23,03
Éc.	0,16	0,74	1,20	0,20	0,41	0,28	2,28	0,41	1,27
Var.	0,14	0,20	1,18	0,25	0,61	0,13	0,29	0,07	0,06
D	1,63	5,08	0,73	0,91	1,63	4,54	4,36	7,62	26,50
E	0,60	3,87	1,04	2,38	1,34	2,38	4,62	9,69	25,93
F	1,37	5,30	0,34	4,10	1,71	4,96	5,47	5,47	28,72
Moy.	1,20	4,75	0,70	2,46	1,56	3,96	4,82	7,59	27,05
Éc.	0,44	0,63	0,29	1,31	0,16	1,13	0,48	1,72	1,20
Var.	0,37	0,13	0,41	0,53	0,10	0,28	0,10	0,23	0,04

TABLEAU VII : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES CONSONNES FRICATIVES ORALES

	Syllabe ouverte	Syllabe fermée
A	85,57	14,43
B	85,38	14,62
C	88,14	11,86
Moy.	86,36	13,64
Éc.	1,26	1,26
Var.	0,01	0,09
D	83,40	16,60
E	80,63	19,37
F	87,80	12,20
Moy.	83,94	16,06
Éc.	2,95	2,95
Var.	0,04	0,18

TABLEAU VIII : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES SYLLABES OUVERTES ET FERMÉES=

	Conduites d'approche	Paraphasies	Néonymes	Total
A	0,69	0,69	1,37	2,75
B	3,46	2,31	6,92	12,69
C	2,37	1,02	0,00	3,39
Moy.	2,17	1,34	2,77	6,28
Éc.	1,14	0,70	2,99	4,54
Var.	0,52	0,52	1,08	0,72
D	0,00	0,77	0,00	0,77
E	1,90	0,00	0,32	2,22
F	0,00	0,00	38,64	38,64
Moy.	0,63	0,26	12,99	13,88
Éc.	0,90	0,36	18,14	17,52
Var.	1,41	1,41	1,40	1,26
"t"	2,26	0,74	1,71	-8,11
p(4d.1)	0,09	0,50	0,16	0,00

TABLEAU IX : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES SYLLABES NON IDENTIFIÉES

	Nom	Dét.	Adj.	Pro.	Verbe	Adv.	Conj.	Prép.	Inter.
A	24,87	5,70	7,77	15,54	7,77	23,83	2,07	2,07	10,36
B	7,95	11,93	4,55	15,91	13,07	15,91	5,11	11,93	13,64
C	14,85	17,82	5,45	13,37	16,34	17,82	2,97	7,43	3,96
Moy.	15,89	11,82	5,92	14,94	12,39	19,19	3,39	7,14	9,32
Éc.	6,94	4,95	1,36	1,12	3,53	3,38	1,28	4,03	4,02
Var.	0,44	0,42	0,23	0,08	0,28	0,18	0,38	0,56	0,43
D	8,18	9,55	2,27	28,18	19,55	20,91	4,55	5,00	1,82
E	6,61	11,45	5,73	22,47	17,18	9,69	8,37	5,29	13,22
F	4,79	7,53	4,11	21,92	21,23	20,55	2,74	2,74	14,38
Moy.	6,53	9,51	4,04	24,19	19,32	17,05	5,22	4,34	9,81
Éc.	1,38	1,60	1,4	2,83	1,66	5,20	2,35	1,14	5,67
Var.	0,21	0,17	0,35	0,12	0,09	0,31	0,45	0,26	0,58
"t"	2,26	0,74	1,71	-8,11	-3,11	0,50	-1,23	1,14	-0,22
p (4 d.l.)	0,09	0,50	0,16	0,00	0,04	0,65	0,28	0,32	0,84

TABLEAU X : FRÉQUENCE D'OCCURRENCE DES CATÉGORIES MORPHOLOGIQUES

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BHATT, P. (1987a). « Aspects phonétiques et phonologiques du système intonatif chez deux sujets atteints d'aphasie non-fluente sévère ». In *Langues et Linguistique*, 13, p. 1-23.
- (1987b). « Réalisation morphologique et lésion unilatérale ». In *Information/ Communication*, 7, p. 27-41.
- (1989). « Temporal Variables and Fundamental Frequency Following Unilateral Left Anterior or Posterior Lesion ». In *Proceedings of the 13th International Congress on Acoustics*. G. Drakulic et B. Totic (réds.), Belgrade : Sava, p. 441-44.
- (1990). « Les variables temporelles dans le discours spontané de neuf sujets atteints de lésion unilatérale gauche ». In *Actes des XVIIIèmes Journées d'Étude sur la Parole*. D. Archambault et R. Descout (réds.). Montréal : Société Française d'Acoustique, p. 264-267.
- (1993). « Morphological Categories Following Unilateral Left or Right Temporal Lobe Lesion ». In *Actes du XV Congrès international des linguistes*. A. Crochetière, J. C. Boulanger et C. Ouellon (réds.). Québec : Presses de l'Université de Laval.
- (sous presse). « Morphological Realization in Agrammatism ». In *Contemporary Psycholinguistics*. M. Danesi et R. Titone (réds.). Toronto : University of Toronto Press.
- BRADLEY, D., M. GARRETT, E. ZURIF (1980). « Syntactic Deficits in Broca's Aphasia ». In *Biological studies of mental processes*. D. Caplan (éd.). Cambridge : M.I.T. Press, p. 269-286.
- DELATTRE, P. (1965). *Comparing the Phonetic Features of English, French, German and Spanish*. New York: Groos.
- DEVILLIERS, J. (1974). « Quantitative Aspects of Agrammatism in Aphasia ». In *Cortex*, 10, p. 36-54.
- DUCARNE, B., C. PRÉNERON (1976). « La dyssyntaxie ». In *La Linguistique*, 12, p. 33-54.
- GARRETT, M. (1982). « Production of Speech : Observations from Normal and Pathological Language Use ». In *Normality and pathology of cognitive functions*. A. Ellis (éd.). New York : Academic Press, p. 19-76.
- (1984). « The Organization of Processing Structure for Language Production : Applications to Aphasic Speech ». In *Biological perspectives on language*. D.

- Caplan, A. R. Lecours et A. Smith (réds.). Cambridge Mass. : M.I.T. Press, p. 172-193.
- GROSJEAN, F. ET A. DESCHAMPS (1972). « Analyse des variables temporelles du français spontané ». In *Phonetica*, 26, p. 129-156.
- HJELMSLEV, L. (1943). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Traduction en français (1968). Paris : Minuit.
- HOWES, D. (1964). « Application of the Word Frequency Concept to Aphasia ». In *Disorders of Language*. A. V. S. De Reuck et M. O'Connor (réds.). London : Churchill, p. 47-75.
- (1967). « Some Experimental Investigations of Language in Aphasia ». In *Research in Verbal Behavior and Some Neurophysiological Implications*. K. Salzinger et S. Salzinger (réds.) New York : Academic Press, p. 181-199.
- HOWES, D., N. GESCHWIND (1964). « Quantitative Studies of Aphasic Language ». In *Disorders of Communication*. D. Rioch et E. Weinstein (réds.). Baltimore: Williams and Wilkins, p. 229-244.
- JAKOBSON, R. (1941). « Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze ». In *Uppsala Universitets arsskrift*, p. 1-83. Traduction en français par J. P. Boons et R. Zigouris (1969). « Langage enfantin, aphasie et lois générales de la structure phonique ». In *Langage enfantin et aphasie*, Paris : Minuit, p. 13-101. Traduction en anglais par A. Keiler (1968). *Child language, aphasia and phonological universals*. The Hague : Mouton.
- (1955). « Aphasia as a Linguistic Problem ». In *On expressive language*. H. Werner (éd.) Cambridge, Mass. : Clark University Press, p. 69-81. Traduction en français par J. P. Boons et R. Zigouris (1969). « Aphasie comme problème linguistique ». In *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Minuit, p. 105-117.
- (1956). *Two Aspects of Language and Two types of Aphasic Disturbances*. The Hague : Mouton, p. 69-96. Traduction en français par A. Adler et N. Ruwet (1963). « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ». In *Essais de linguistique générale*, Paris : Minuit, p. 43-57.
- (1964). « Towards a Linguistic Typology of Aphasic Impairments ». In *Disorders of Language*. A.V.S. de Reuck and M. O'Connor (réds.). London : Churchill, p. 22-42. Traduction en français par J. P. Boons et R. Zigouris (1969). « Langage enfantin, aphasie et lois générales de la structure phonique ». In *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Minuit, p. 133-154.
- (1966). « Linguistic Types of Aphasia ». In *Brain Function*. E. Carterette (éd.). Los Angeles : University of California Press, vol. III, p. 67-91. Traduction par J. P. Boons et R. Zigouris (1969). « Langage enfantin, aphasie et lois générales de la structure phonique ». In *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Minuit, p. 157-173.

- KEAN, M. L. (1977). « The Linguistic Interpretation of Aphasic Syndromes ». In *Explorations in the biology of language*. E. Walker (éd.). Montgomery : Bradford Books, p. 67-138.
- (1979). « Agrammatism : a Phonological Deficit ? ». In *Cognition*, 7, p. 69-83.
- (1980). « Grammatical Representations and the Description of Language Processing ». In *Biological Studies of Mental Processes*. D. Caplan (éd.). Cambridge, Mass. : M.I.T. Press, p. 239-268.
- (1981). « Explanation in Neurolinguistics ». In *Explanation in Linguistics*. N. Hornstein et D. Lightfoot (réds.). London : Longmans, p. 174-208.
- KREMIN, H. (1977). « Analyse du langage spontané de sujets atteints d'aphasie sensorielle ». In *Langages*, 47, p. 55-69.
- LIBERMAN, A. M., COOPER, F. S., D. SHANKWEILER, D., STUDDERT-KENNEDY, M. (1967). « Perception of the Speech Code ». In *Psychological Review*, 74, p. 431-61.
- LIÉNARD, J.-S. (1977). *Les processus de la communication parlée*. Paris : Masson.
- LURIA, A. R. (1958). « Brain Disorders and Language Analysis ». In *Language and Speech*, 1, p. 14-34.
- (1962). *Higher cortical functions in man*. New York : Basic Books.
- (1970). *Traumatic aphasia*. The Hague : Mouton.
- (1973). *The working brain*. New York : Basic Books.
- MARCIE, P. (1967). « Analyse de la structure des phrases dans des énoncés d'aphasiques de conduction ». In *Langages*, 5, p. 37-48.
- MARTINET, A. (éd.) (1979) *Grammaire fonctionnelle du français*. Paris : Didier.
- SAUSSURE, F. DE (1915). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SCHOGT, H., BHATT, P. (1990). « Some theoretical and methodological implications of Roman Jakobson's hypothesis on acquisition and loss of phonological oppositions ». In *Langues et linguistique*, 16, 191-209.
- WACHAL, R., SPREEN, O. (1973). « Some Measures of Lexical Diversity in Aphasia and Normal Language Performance ». In *Language and Speech*, 16, p. 169-81.
- WAGENAAR, R., SNOW, C., SPRINS, R. (1975). « Spontaneous Speech of Aphasic Patients : a Psycholinguistic Analysis ». In *Brain and Language*, 2, p. 281-303.
- WEPMAN, J. M., JONES, L. (1966). « Studies in Aphasia: Classification of Aphasic Speech by the Noun-Pronoun Ratio ». In *British Journal of Disorders of Communication*, 1, p. 46-54.

Une science pour les humanités ?
Le modèle phonologique :
Apport, problèmes, prolongements

Mortéza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

RÉSUMÉ

L'UN DES APPORTS — le plus important, pensons-nous — de l'Ecole de Prague a été de proposer un *modèle* pour la phonologie.

Pour apprécier l'apport du modèle Pragoï, il faut d'abord rappeler les avantages que présente l'élaboration de modèles en sciences : possibilité de fonder un raisonnement explicite et de confronter les hypothèses aux données empiriques. Ensuite, situer l'Ecole de Prague dans le contexte historique où les progrès de la phonétique avaient remis en question l'intérêt d'étude du matériel phonique fondée sur les impressions auditives, et de façon plus générale, tout recours au jugement intuitif. On en trouve une bonne illustration dans l'idée bloomfieldienne de l'objectivité, conçue comme abstraction totale de l'intuition. De nombreuses études ont montré les difficultés que rencontre une telle conception de l'objectivité, dont le paradoxe du statut du signifiant linguistique : en vertu de sa forme matérielle, donc directement observable, le phonème est objectif, mais il est subjectif dans la mesure où son identité repose sur des critères sémantiques.

Le modèle Pragoï a d'emblée intégré la fonction distinctive dans la définition-même du phonème (de même qu'il a reconnu la fonction de communication comme caractéristique définitoire des langues). Cette prise de position a un statut épistémologique, même si elle n'a pas toujours été conçue comme telle; elle comporte d'importantes implications pour la définition de l'objet et de l'objectivité dans les sciences humaines.

Nous nous proposons dans cet exposé de mettre en évidence ces implications, et d'apprécier — à la lumière de ces positions épistémologiques — l'apport de l'Ecole de Prague. D'autre part, nous relevons certains des problèmes que rencontre la conception pragoïse de

la structure linguistique comme ses prolongements; problèmes que nous examinerons pour en déceler les causes et pour y chercher solution.

1. LE MODÈLE ET SES PROPRIÉTÉS

L'Ecole de Prague est incontestablement l'une des sources — la plus influente, sans doute — de l'analyse et de la description phonologiques. Sa contribution fondamentale a consisté en la proposition d'un modèle pour la phonologie. Les succès de ce modèle étaient tels que la conception de l'objet et de la méthode de la linguistique s'en est trouvée transformée; en même temps, ils ont donné naissance à des généralisations hâtives: ainsi nombre de linguistes — mais aussi de chercheurs d'autres disciplines — ont considéré la méthode pragoise comme représentant le type même de la démarche à adopter dans les sciences du langage; et la structure phonologique, comme le type de la structure qu'on devrait pouvoir atteindre dans une recherche réussie. Etant donné la vaste influence du modèle pragois, cela vaut la peine qu'on en examine la portée et les limites. Quelles sont les caractéristiques du modèle pragois ? Avant d'y répondre, nous aimerions faire quelques remarques sur théorie, modèle et leurs rapports.

On s'attend qu'une science remplisse deux conditions : d'une part qu'elle soit générale, en ce sens que la connaissance qu'elle livre vaille pour toute une catégorie d'objets et non seulement pour un fait individuel ou quelques faits isolés; et d'autre part, qu'elle soit explicite, c'est-à-dire l'objet à l'étude et les propriétés qui lui sont attribuables soient précisément définis. Or, ces deux exigences sont conflictuelles: on ne peut formuler des propositions générales que si l'on les situe à un niveau abstrait. Mais, l'abstraction implique que l'on laisse de côté certains phénomènes qui ne sont pas valables (doit-on dire pertinentes ?) pour le domaine objectif dans sa totalité.

Il est apparu que la meilleure façon de satisfaire aux deux exigences est d'élaborer deux corps de propositions : les unes générales — donc abstraites et peu explicites —, relevant de la théorie; les autres

ponctuelles — précises mais de portée limitée —, constitutives du modèle¹.

2. MODÈLE ET SES AVANTAGES

L'adjonction de modèles à la construction théorique a des avantages certains: en ce qu'ils rendent possible un raisonnement explicite, fondé sur des principes déclarés et permettent l'expérimentation, c'est-à-dire la confrontation des hypothèses aux données empiriques².

Par ailleurs, la multiplicité des modèles possibles dans le cadre d'une même théorie permet d'apprécier les différentes interprétations des principes théoriques, et de mettre en évidence la valeur de chacune. Ce qui fait apparaître le comportement de l'objet dans sa complexité.³

Pour replacer le modèle pragois dans son contexte historique, il convient de noter que nombre de linguistes — qui ne suivaient pas les préjugés d'évidence solidement ancrés dans la tradition — ont cru devoir confronter un choix forcé entre deux positions également absolues: l'objectivisme et le subjectivisme; positions qui risquent fort de conduire à l'impasse. L'École de Prague a su éviter ces extrêmes.

3. PRÉJUGÉ D'ÉVIDENCE

La découverte du phonème vers les années trente a certes marqué un tournant dans la pensée linguistique. Mais tous ceux qui à cette époque s'intéressent au système (ou à la structure) phonologique n'entendent pas la même chose par *phonème*. On remarquera que pour certains d'entre eux, les phonèmes ne sont rien d'autre que des sons, et qu'ils ne

¹ Cette idée fait timidement son chemin dans les sciences de l'homme, mais pour les sciences de la nature, elle est reconnue depuis longtemps, au tournant du 19^{ème} au 20^{ème} siècle, selon Granger. Cf. GRANGER (1967 : § 7.11).

² A titre d'exemple, on peut citer un épistémologue : « It is clear, however, that if a theory is to explain experimental laws, it is not sufficient that its terms be only implicitly defined. Unless something further is added to indicate how its implicitly defined terms are related to ideas occurring in experimental laws, a theory cannot be significantly affirmed or denied [...] » NAGEL. (1961 : 93).

³ Noter que les propositions de Ferdinand de Saussure ne constituent pas de modèles *stricto sensu*, même si ses réflexions ont eu un impact inestimable pour la construction du modèle phonologique.

se posent guère la question de savoir comment les identifier. Une telle conception est fondée sur une évidence, et suit *grosso modo* l'approche ancrée dans une longue tradition, même si des modifications mineures y sont apportées. En effet, à la suite des progrès de la phonétique, il n'était plus possible de soutenir que le phonème est un son. Différentes solutions ont été proposées pour lever cette difficulté. Ainsi, on a pu proposer de définir le phonème comme une famille de sons⁴ ou bien comme une norme statistique⁵. Ces modifications ne touchent pas à l'essentiel des idées reçues, et ne permettent pas de jeter les bases d'un nouvel édifice conceptuel. Dans les deux cas, les unités dont est formé le signifiant linguistique consistent en un ordre de données évidentes, de nature purement phonique, mais il faut seulement en déterminer les caractéristiques physiques plus précisément que par le passé.

4. OBJECTIVISME

Si l'on reconnaît aux unités phoniques un statut autre que purement physique, on est conduit alors à se demander comment on peut y accéder. Ainsi Leonard Bloomfield, qui cherche à dégager les phonèmes par le seul recours aux données objectives; c'est-à-dire des données qui soient observables et qui permettent à un chercheur de contrôler la démarche et les résultats d'une description réalisée par un autre. Dans la mesure où l'introspection et le jugement intuitif sont considérés comme n'étant pas de l'ordre des phénomènes objectifs, seuls les faits comportementaux peuvent servir de critères pour l'identification des unités linguistiques. Ce sont les stimuli et réponses qui précèdent ou suivent les actes de parole⁶. On peut qualifier cette position épistémologique, pour parler comme Granger, de *réaliste*⁷. Les applications conséquentes de cette thèse montrent qu'en adoptant cette perspective, on réduit la science linguistique à une technique⁸.

4 Ainsi de Jones. Cf. JONES. (1962).

5 C'est la position de E. ZWIRNER, K. ZWIRNER (1936).

6 BLOOMFIELD, 1970, chapitre 2.

7 GRANGER (1967 : 181).

8 HARRIS (1951), BLOCH (1950).

5. SUBJECTIVISME

D'autres linguistes, en quête d'une théorie générale, tentent de décrire les éléments dont est formé le signifiant par le seul recours aux relations qu'ils entretiennent entre eux⁹. On est ainsi conduit à réduire les unités linguistiques à des entités formelles, c'est-à-dire à la somme de leurs rapports d'implication logique. Ce faisant, on espère élaborer une théorie qui soit indépendante des aléas des phénomènes physiques. Les unités de l'expression linguistique — peut-on encore les appeler *phonèmes* ? — n'ont dans ce cas aucune propriété pertinente qui soit de nature phonique ou psychique. C'est là un formalisme idéaliste : la théorie crée son objet et se confond avec lui¹⁰.

6. LE MODÈLE PRAGOIS

Le modèle pragois a d'emblée intégré dans la définition-même du phonème la fonction distinctive au même titre que les propriétés physiques. Cette prise de position a un statut épistémologique, même si elle n'a pas toujours été conçue comme telle. Elle comporte d'importantes implications pour la définition de l'objet et de l'objectivité dans les sciences humaines.

Dans la mesure où la fonction distinctive renvoie au sens, donc le plus souvent au jugement intuitif du sujet parlant, on peut dire que le modèle pragois réserve une place tant à l'objectivité qu'à la subjectivité. Dès lors, se pose une question: peut-on mener une étude scientifique sur le langage tout en prenant en compte l'intuition? Autrement dit: est-il possible d'accéder à une connaissance valable du langage quand on prend en compte la dimension subjective ?

7. L'OBJET ET L'OBJECTIVITÉ

Ce qui fait problème ici est — nous semble-t-il — l'ambiguïté des termes *subjectivité* et *objectivité*. Que la connaissance scientifique doive

⁹ Cf. HJELMSLEV (1966). Voir aussi FREEMAN, « On defining the phoneme », in JOOS. (1957) qui y arrive par un autre parcours.

¹⁰ GRANGER, *ibid.*

être objective ne fait pas de doute; encore faut-il expliciter ce qu'on entend par objectivité. L'objectivité scientifique ne peut être circonscrite ni par l'origine — l'objet ne nous dicte pas nos hypothèses, ne nous livre pas de lui-même sa structure — ni par l'adéquation : l'objectivité ne renvoie pas à l'adéquation sans réserve aux données. Dans la mesure où la connaissance suppose un sujet connaissant, l'objectivité dans les sciences ne consiste pas dans l'exclusion de la subjectivité, mais plutôt dans sa limitation, dans son contrôle.

On notera d'abord que par subjectivité, on entend l'intervention de l'expérience du sujet dans la description (ou la structuration) de l'objet; ensuite qu'il y a deux types de subjectivité: subjectivité individuelle et subjectivité collective¹¹.

Si l'on fonde la recherche scientifique sur la subjectivité individuelle, on risque d'ériger en expérience intégrale ce qui n'est que l'expérience d'un individu dans des conditions particulières. La subjectivité collective prend en compte seuls les aspects de l'expérience qui sont communs à l'ensemble des sujets, indépendamment des différences individuelles; autrement dit, elle consiste en l'expérience décentrée par rapport à l'*ego*.

Admettre que la connaissance scientifique comporte de la subjectivité ne renferme aucune contradiction; car, qu'on le veuille ou non, le monde perçu est filtrée par nos sens; et ce serait un leurre que de considérer la connaissance scientifique comme totalement objective. La quête de l'objectivité dans les sciences ne peut donc viser qu'à l'exclusion de la subjectivité individuelle et à l'explicitation de la subjectivité collective. Bref, la recherche scientifique tend vers un dosage judicieux entre objectivité et subjectivité. Ceci vaut tant pour les sciences physiques que pour les sciences humaines.

8. OBJECTIVITÉ EN SCIENCES HUMAINES

Dans les sciences humaines, l'objectivité pose des problèmes péçifiques, étant donné que l'objet a un caractère subjectif¹². Par cette formule,

¹¹ On pourrait rapprocher la subjectivité collective de la subjectivité épistémique de Piaget; à ceci près que la subjectivité épistémique semble conditionnée par des processus biologiques de développement, à l'exclusion des facteurs culturels ou sociaux.

¹² Cf. NAGEL, *The Structure ...*, notamment, §14. IV « The Subjective nature of Social Subject Matter ».

paradoxale en apparence, on entend que l'objet en linguistique — et de façon générale, dans les sciences humaines — n'est pas réductible à la chose physique, et que l'intention du sujet est partie intégrante de l'objet. Par exemple, les phonèmes ne sont pas de simples faits phoniques, la fonction distinctive est constitutive des phonèmes. Ainsi, le constat qu'il existe des sons [x] et [R] en français et en persan ne nous renseigne pas sur le système phonologique de ces langues. Il faut savoir en outre si le sujet parlant les utilise dans l'intention de produire deux éléments différents, pour former deux mots distincts. C'est le cas en persan — où /xam/ “courbe” s'oppose à /Ram/ “souci” —, mais non en français. Il s'ensuit que l'accès à cette intention passe par l'intuition, et qu'il requiert le recours à l'introspection du sujet.

La ressemblance ou différence du rôle de la subjectivité dans les sciences de l'homme comparées aux sciences de la nature peut être illustrée ainsi: les deux ordres de connaissance scientifique se ressemblent du fait que la subjectivité du chercheur est présente dans l'observation de l'objet — tant pour les faits humains que pour ceux de la nature. Elles se distinguent en ce que l'objet naturel — matière ou énergie, par exemple — existe indépendamment de l'intention du sujet ou de l'usage qu'en fait celui-ci; alors que l'intention et l'usage du sujet font partie de l'objet dans les sciences humaines. Le phonème /y/ (de *bus*) et sa différence avec /i/ (de *bis*) n'existent qu'en vertu de l'usage qu'en font et de la connaissance — intuitive ou consciente — qu'en ont les francophones. Deux éléments physiques — comme [y] et [i] — fusionnent en une unité dans une langue — comme l'arabe — où l'usage et la connaissance des sujets ne les opposent pas.

Dans l'observation des faits et leur interprétation, le chercheur en sciences humaines est confronté à des problèmes analogues à ceux rencontrés dans les sciences de la nature. Il a en outre à déterminer la nature et le rôle de l'expérience du sujet — en l'occurrence, de l'usager — qui entre dans la constitution de l'objet (qu'il s'agisse d'une langue, d'une institution, etc.)

9. PORTÉE ET LIMITES DU MODÈLE PRAGOIS

La conception pragoise a certes l'avantage de cerner de près l'objet de la linguistique. Et les succès du modèle phonologique en témoignent.

Cependant, elle ne manque pas de poser des problèmes théoriques qui n'ont guère retenu l'attention des Pragois. Dans ce qui suit, nous

nous proposons d'abord de mettre en évidence les difficultés rencontrées par le modèle pragois, de déterminer ensuite les raisons pour lesquelles le modèle pragois, malgré ses limitations, a été — dans une large mesure — adéquat aux objectifs qu'il s'était fixés et de considérer enfin les modifications propres à conférer au modèle pragois un plus haut degré d'adéquation aux phénomènes phonologiques comme à d'autres phénomènes linguistiques et à la fois une meilleure image des modèles scientifiques dans les humanités.

10. PROBLÈMES RENCONTRÉS

On reconnaît volontiers que l'objet linguistique a — outre son caractère subjectif ou psychique — un caractère social aussi; c'est là une condition et à la fois une conséquence de la fonction de communication. En effet, la communication n'est possible que si émetteur et récepteur disposent d'un même instrument (c'est-à-dire d'un même système, constitué des mêmes unités, régi par les mêmes règles). On est bel et bien face à un dilemme: si l'on admet que la structure linguistique comporte hétérogénéité et variation, la possibilité de communication est de ce fait remise en cause. Or, au vu des données empiriques, rien n'est moins sûr que l'homogénéité et la constance de la structure linguistique.

Les fondateurs de la linguistique moderne — Saussure, Troubetzkoy, Bloomfield,... — posent la constance des faits de langue comme un principe théorique¹³. Mais, à la suite de l'observation de données empiriques, ils sont amenés à reconnaître l'existence du flou et de la variabilité dans les langues. Au terme d'un exercice vieux de plusieurs décennies, cette pratique a obtenu — dans maints courants de pensée linguistique, et la lignée pragoise n'y déroge pas — le statut d'un principe classique bien qu'implicite: attribuer aux langues une structure formelle (unités discrètes, règles absolues,...) et admettre en même

¹³ Ainsi Saussure qui conçoit la langue comme « une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau, à peu près comme un dictionnaire dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre individus ». Cf. SAUSSURE. (1916 : 38). Cf. aussi BLOOMFIELD. « A Set of Postulates for the Science of Language », in JOOS. (1957).

temps que les langues comportent indétermination et continuum¹⁴. C'est là une contradiction riche en implications. Nous y reviendrons. Cf. §19

D'aucuns ont essayé d'y échapper: puisqu'il y aurait conflit entre la fonction de communication et le caractère structuré des langues, la solution serait de choisir l'un des termes de l'alternative. Soit la fonction de communication est valable; il faudra alors abandonner la structure comme une propriété des langues¹⁵. Soit le doute n'est pas permis quant au caractère structuré des langues, la communication ne peut plus être considérée comme leur fonction¹⁶.

11. STRUCTURE ABSOLUE ET FONCTION RELATIVE

Est-il possible de trouver une solution satisfaisante à ce problème sans se contenter d'à peu près ni d'arguments *ad hoc* ?

Les problèmes rencontrés par la conception pragoise de la structure linguistique peuvent être ramenés à ceci : il y a conflit entre fonction et structure quand on les conçoit comme absolues. Nous qualifions d'absolu tout phénomène relevant de la logique du oui ou non, valant par sa présence ou son absence et qui exclut toute variation de degré.

Quelles sont les implications du caractère absolu pour la structure et la fonction des langues ? Dans la mesure où une structure linguistique est caractérisée par les éléments qui la composent et les règles qui les régissent, il s'ensuit que 1° toute structure linguistique comporte un nombre fini d'unités, soumises à un nombre fini de règles; 2° il y a deux structures différentes quand les unités ou les règles n'en sont pas identiques pour deux groupes de locuteurs. Ainsi, il y aurait deux structures distinctes quand un usage possède deux unités là où l'autre n'en connaît qu'une. C'est le cas du parler vaudois comparés à celui de Marseille, par exemple: le premier distingue deux phonèmes /e/ et /ɛ/; opposition que l'usage marseillais ne connaît pas.

14 Cette contradiction dans les termes se trouve souvent dans le même ouvrage à quelques pages de distance. Ains dans GLEASON (JR) (1957); HOCKETT (1958); MARTINET (1960).

15 Ainsi ceux qui — s'inspiration de la pragmatique de Morris — ont voulu intégrer à la description la totalité des circonstances qui font qu'un énoncé particulier réalise tel sens donné. Or, comme le fait remarquer Jean-Blaise Grize, il n'y aurait pas de science si toutes les circonstances particulières étaient prises en compte.

16 HARRIS (1971 : § 2.1).

Le caractère absolu de la communication implique qu'entre deux locuteurs ou groupes de locuteurs l'intercompréhension est soit possible, soit impossible sans moyens paliers. Dans la mesure où la structure linguistique est là pour assurer la communication, il faut conclure que la communication soit impossible entre Vaudois et Marseillais. Conclusion que rien ne vient étayer: tout le monde sait par expérience que les différences des habitudes linguistiques n'ont pas nécessairement pour conséquence de bloquer totalement la communication. Elles peuvent — selon l'ampleur des différences qui séparent les usages en contact — rendre l'intercompréhension plus ou moins difficile; mais il est rare qu'elles la réduisent à zéro. Même entre les usages des points extrêmes de la francophonie, un certain degré d'intercompréhension subsiste. Comment une fonction graduelle peut être assurée par une structure qui n'admet aucune différence de degré ?

12. RELATIVITÉ DE LA STRUCTURE

La difficulté provient de l'attribution d'une fonction relative à une structure que l'on conçoit absolue. La seule issue possible à cette impasse consiste à abandonner la conception formelle pour concevoir la structure comme relative et hiérarchisée. Cela revient à admettre que les éléments dont est constituée une structure sont plus ou moins pertinents, jouent un rôle plus ou moins important dans la fonction que le système est censé remplir. C'est aussi reconnaître que la structure n'est pas une et homogène, mais bien complexe et hiérarchisée (Cf. § 15). Complexe en ce qu'elle consiste en multiples strates. Hiérarchisée parce que ces strates se caractérisent par des degrés variables de contrainte structurale. Nous y reviendrons (Cf. § 21) .

Avant de passer aux implications de la conception relative, pour la structure et le fonctionnement des langues, des remarques sur la structure formelle et l'unité discrète ainsi que sur leur provenance et leur légitimité seraient utiles.

13. DU FORMEL ET DU COMMUNICATIF

C'est une erreur de méthode que de définir — comme on le fait souvent — l'objet de la linguistique à la fois par sa fonction

(communicative) et par sa structure (formelle). On se trouve ainsi acculé au bricolage “théorique” dès qu'on constate que la structure formelle et la fonction de communication entrent — du moins dans certaines conditions — en conflit.

On aurait plutôt intérêt à considérer l'un des deux attributs comme repère fixe, et à en examiner la compatibilité ou le conflit avec l'autre. Ainsi, on pourrait prendre la fonction de communication comme principe de base, et laisser ouverte la question de savoir si la structure est de nature formelle ou relative, ou encore participe des deux. Sous ce rapport, trois questions méritent examen: l'unité discrète correspond-elle à un concept explicite ? La conception relative exclue-t-elle la structure formelle ? Quel est le statut de la structure formelle dans les sciences de la nature ?

14. UNE CONFUSION HISTORIQUE

Le concept d'élément discret a été emprunté aux disciplines logico-mathématiques. A la suite de cette migration, le contenu du terme discret a subi des mutations. Dans son acception originelle, le mot discret renvoie à « ce qui éclate, se résoud en individus isolés [par opposition au] mot continu [qui] désigne ce qui est d'un seul tenant, ce qui se module avec tous les degrés intermédiaires souhaitables [...] »¹⁷

Tout bien considéré, c'est la définition du continu qui est applicable à la lettre aux phonèmes: si les phonèmes sont définis par leurs oppositions, et que les oppositions phonologiques montrent des différences de degré dans l'individu, il s'ensuit que deux éléments phoniques ont statut de phonèmes (car doués de pouvoir distinctif) non de façon absolue, mais à un certain degré (dans la mesure où l'opposition se réalise seulement dans un usage soigné ou dans tous les cas); à cela s'ajoutent les variations phonologiques dans la communauté qui multiplient les degrés intermédiaires de la pertinence donc du statut phonologique¹⁸.

Or, quand on examine d'assez près les arguments évoqués à l'appui de la discrétion des unités linguistiques, on se rend compte qu'il y a confusion entre deux concepts : d'une part la discrétion et de l'autre le

¹⁷ SALANSKI, In *Encyclopaedia universalis*. (sous « Continu et discret »).

¹⁸ SCHOCH, DE SPENGLER (1980).

caractère non proportionnel (ou non iconique) des signes. On entreprend de montrer — par l'observation de faits de l'expérience — que les variations du signifiant (phonématique) ne sont pas proportionnelles à celles du signifié¹⁹. Et on croit pouvoir en conclure que les unités phonologiques constitutives du signifiant sont discrètes. Ce, sans apporter aucun argument tendant à montrer que la discrétion découle de la non proportionnalité. Or, tout ce qu'on peut arguer de tels exemples est qu'il n'y a pas de variations des phonèmes qui aient pour contrepartie des variations proportionnelles du signifié. Pareils exemples ne montrent en rien l'inexistence des variations de degré pour les phonèmes (du point de vue de leur constitution ou de leur pertinence). Il n'en demeure pas moins qu'une pratique de plusieurs décennies a fini par consacrer cette confusion entre le discret et le non-proportionnel, et de l'ériger en dogme.

15. ABANDONNER LE DOGME SANS EXCLURE LE FORMEL

Cette confusion est à la base d'idées largement répandues, bien qu'infondées, comme les dogmes qui veulent que la pertinence ne présente pas de différences de degré ni les phonèmes, des variations continues.

L'abandon des dogmes n'aboutit pas à exclure la possibilité d'une structure formelle dans l'un ou l'autre des systèmes ou sous-systèmes linguistiques. Il ne s'agit pas de prendre le contrepied de la conception formelle pour décréter que tous les systèmes linguistiques sont dotés de structure relative; mais de se doter simplement des moyens nécessaires pour déterminer — compte tenu des données empiriques — si une structure déterminée est de caractère formel.

Cela implique la construction d'un modèle comportant d'une part la définition précise de la structure formelle, d'autre part la délimitation d'un domaine objectif, d'autre part encore d'une procédure (ou protocole) d'observation. Ainsi, quand on part du concept de discret tel que nous venons de le préciser (élément valant par sa présence ou son

¹⁹ Voici un exemple typique : physiquement, l'initiale de *pierre* se prononce plus ou moins sourde ou sonore. Qu'elle se réalise à mi-chemin entre sourde et sonore n'entraîne pas que le mot *pierre* porte une signification à mi-chemin entre *pierre* et *bière* . C'est en substance l'argument présenté par MARTINET (1960 : § 1. 17.).

On trouve le même genre d'argument dans HARRIS, 1971, ch. 2.

absence), et qu'on se donne pour objet les phonèmes du français, et pour technique d'observation l'enquête par questionnaire, il est possible d'apporter une réponse à la question sur le caractère discret des phonèmes.

Des enquêtes ont montré que le phonème /r/ n'est ni tout à fait présent ni tout à fait absent de l'usage des anglophones des Etats Unis, même si l'on restreint le domaine objectif à une seule ville (New York), voire à une seule classe sociale de ses habitants²⁰. C'est là un démenti formel apporté à la prétendue discrétion des phonèmes et à leurs structure formelle.

Si l'on ne part pas du principe général que tous les phénomènes linguistiques relèvent du continuum, rien ne nous interdit de considérer comme formelle une structure — partielle ou globale — si les données réunies se révèlent être de caractère discret et régies par des règles absolues (ou du moins si elles s'en approchent de façon significative). Et c'est là la hiérarchie dont nous parlions au § 12.

Ce cadre conceptuel a en outre l'avantage de mettre en évidence les degrés de structuration ainsi que la variabilité de l'intercompréhension.

16. DE LA THÉORIE SIMPLE AUX MODÈLES COMPLEXES

La structure relative étant acquise, on cherchera à connaître les facteurs qui — comme âge, classe sociale, circonstances d'échange linguistique, ... — conditionnent ces variations, et l'incidence de celles-ci sur le processus de communication²¹.

Il est permis de penser que l'observation menée dans d'autres circonstances fournirait des résultats plus ou moins différents; et que — de façon générale — chaque fois qu'on change un élément du modèle, on doit s'attendre à des variations probables dans le comportement de l'objet.

Certes, une telle conception rend la structure plus complexe. Mais la complexité est-elle un vice ? Et la simplicité, une vertu ? Nous ne croyons pas. Ce, pour deux raisons au moins. D'abord, la théorie est là pour permettre la compréhension de l'empirie. Une théorie, même la plus simple, la plus générale, la plus élégante, ... est un corps

²⁰ LABOV, 1976, ch. 2.

²¹ Martinet et ceux qui le suivent à la lettre se sont presque exclusivement intéressés aux facteurs, mais non à leur incidence. Cf. MARTINET (1945, 1971).

d'hypothèses en attente, tant que son adéquation à l'objet n'est pas assurée. La simplicité — comme tout autre critère d'adéquation interne — n'entre en jeu que pour apprécier la valeur respective des théories d'un même niveau d'adéquation empirique.

Il y a là encore un autre malentendu historique: dans les sciences de la nature, le principe de simplicité permet de formuler des hypothèses générales, empruntées aux domaines où la connaissance est avancée, et de les appliquer et vérifier dans les domaines que nous connaissons moins bien. Ainsi l'application de la conception ondulatoire aux phénomènes de la lumière. Quand les physiciens découvrent la nature ondulatoire du son et de l'électricité, ils sont tentés de transposer la conception ondulatoire au domaine de la lumière. De ce fait, la théorie gagne en simplicité (ou généralité), car un même corps d'hypothèse trouve un champ d'application étendu. Mais cette extrapolation a aussi et surtout l'avantage de prévoir certaines des propriétés jusqu'alors inconnues de la lumière.²²

En outre, le passage de la théorie simple aux modèles complexes est une nécessité; il est appelé par les progrès de la connaissance scientifique, comme le montre bien l'évolution des sciences de la nature²³.

17. ASPECTS DE LA COMPLEXITÉ

Pour bien illustrer la complexité de la structure linguistique, il convient de remarquer que les dimensions psychiques et sociales que nous avons évoquées comportent de nombreux facteurs dont il faut tenir compte: le contexte linguistique et sa redondance, le style (soigné, spontané...), le cadre (milieu familial, lieu de culte, cour de récréation,...), appréciation mutuelle et/ ou présomption des interlocuteurs, connivence et expérience partagée, utilisation concomitante de codes non langagières, savoirs culturels, connaissance de la situation, etc. (dont certains sont groupés dans des catégories énonciatives ou pragmatiques).

Tous ces facteurs peuvent — à un moment ou un autre — contribuer au succès ou à l'échec de la communication; en tant que tels, ils doivent

²² Cf. EINSTEIN et INFELD (1983 : 101-109).

²³ Il n'est pas de notre propos d'en discuter ici. Nous en avons discuté dans *Modern Theories of Language: Empirical Challenge* . (1993). Cf. GRANGER, op. cit. et surtout MORIN (1990).

être intégrés à des modèles linguistiques. Etant donné le caractère continu des dimensions qu'ils présentent, il faut non seulement avoir recours à quantification et mensuration, mais aussi à un puissant outil statistique pour en démêler l'écheveau et déterminer quand un facteur donné intervient (est pertinent) et quelle est la portée de son influence (degré de sa pertinence).

On voit combien la structure complexe est éloignée du modèle pragois, qui exclut — pour employer les termes de Troubetzkoy — la mesure et le nombre.²⁴

18. CAUSES DU SUCCÈS DU MODÈLE PRAGOIS

Le modèle qu'on prône est d'un haut degré de complexité. Si cette complexité est un attribut de la structure linguistique, une question se pose: quels sont les facteurs qui ont permis à la phonologie pragoise — modèle simple, s'il en est — d'accomplir des contributions non négligeables ?

Trois facteurs sont — nous semble-t-il — décisifs : la méthode expérimentale, l'objet accessible à l'observation et l'adéquation entre méthode et objet. Au niveau de la méthode, on remarquera que la procédure d'analyse — qui s'appellera *commutation*, plus tard — est de nature expérimentale. On part de la définition du phonème comme *élément distinctif minimum*²⁵, et on cherche à savoir si tel segment satisfait aux caractéristiques définitoires. Ensuite, pour ce qui est de l'objet, le modèle pragois le délimite de façon telle que son observation ne pose guère de problèmes : l'objet que se donne la phonologie pragoise est la structure élémentaire, c'est-à-dire la partie des éléments phoniques qui est constante dans la communauté et à la fois accessible à l'intuition de l'usager. Enfin, le succès du modèle pragois tient — croyons-nous — à ce que sa méthode est, dans une large mesure, adéquate à son objet. Autrement dit, le recours à l'intuition du sujet

²⁴ Cf. TROUBETZKOY (1964 : 9).

²⁵ Cf. TROUBETZKOY (1964 : 44) : « [...] toute langue suppose des oppositions *phonologiques* distinctives [...] le phonème est un terme de ces oppositions qui ne soit plus divisible en unités *phonologiques* distinctives encore plus petites ».

parlant est assez largement efficace pour juger de l'équivalence et de l'opposition phonologiques au niveau élémentaire qui est visé.

La critique que nous venons d'adresser à ce modèle peut se formuler ainsi: son inadéquation apparaît à l'évidence dès qu'on tente de pousser l'application au-delà de la structure élémentaire. Cette critique est fondée sur deux postulats corrélés: 1° la structure d'une langue est constituée de multiples strates, et 2° la communication est fonction de degrés. Ce qui rend le modèle pragois adéquat à son objet en-deça de certaines limites, c'est — nous semble-t-il — qu'il comporte une approximation qui correspond à celle qu'opère le sujet parlant dans les conditions d'observation retenues par le modèle. Nous en discuterons plus en détail dans un instant. Cf. § 21.

A ce point de l'exposé, nous aimerions remarquer que, passé les limites de la structure élémentaire, le modèle pragois rencontre des difficultés, et ses applications — en diachronie, par ex. — laissent à désirer. Face à de telles difficultés, deux solutions s'offrent. Soit on respecte scrupuleusement les principes fondateurs du modèle. Dans ce cas l'application a de fortes chances de se réduire à un exercice de formalisation (ou formulisation ?), sans qu'il en résulte un éclairage nouveau pour des phénomènes jusqu'alors inexpliqués. Ainsi, les tentatives d'un Jakobson ou d'un Hoeningwlad pour l'application des principes phonologiques aux changements phonétiques²⁶. Elles nous apprennent bien peu de choses sur le processus et les causes de ces évolutions²⁷. Soit on ne s'embarrasse pas du carcan rigide du modèle, et on apporte des vues nouvelles sur la structure phonologique, son fonctionnement et son devenir. Ce faisant, on transgresse les limites imposées par les dogmes. C'est en consentant une telle rançon que Martinet a réussi à ouvrir des perspectives prometteuses en diachronie²⁸

²⁶ Cf. JAKOBSON, « Principes de phonologie historique », in TROUBETZKOY (1965 : 315-336) et HOENIGSWLAD, « Sound change and linguistic structure », in JOOS (1957 : 139-144).

Nous y reviendrons, infra § 23.

²⁷ Dans cette approche on cherche à montrer que les changements importants sont de nature phonologique et non phonétique, que les éléments minima de ces évolutions sont les traits pertinents plutôt que les phonèmes dans leur ensemble, et que la configuration du système est modifiée à la suite de tout changement. Mais comment se produit un changement ? Pour quelles raisons ? Comment la fixité de la structure linguistique (en synchronie) et l'évolution linguistique sont conciliables ? Ce sont là des questions auxquelles cette façon de faire n'apporte aucune réponse.

²⁸ Cf. MARTINET (1955).

même s'il n'en a pas reconnu les implications pour la structure et le fonctionnement en synchronie.

19. DILEMME: STRUCTURE HOMOGENÈME ET USAGES VARIÉS

Revenons à l'antinomie que nous avons signalée en passant (Cf. § 10). La réduction d'un système phonologique — celui de l'anglais, par ex. — à une structure homogène procède d'une approximation, et demeure *ad hoc* tant qu'elle n'est pas dûment assise sur des fondements théoriques. De solides arguments — tant théoriques qu'empiriques — tendent à montrer que le recours à l'approximation se justifie d'une part, et que d'autre part, il permet d'atteindre un plus haut degré d'adéquation externe.

Considérons le problème de plus près. Toute description phonologique part de deux principes: 1° la phonologie est l'étude des sons de la langue et 2° la langue est un système. Dans la mesure où l'on admet que le français est une langue, force est de reconnaître que la phonologie française est un système. Or, des enquêtes montrent que les phonèmes qu'utilisent les locuteurs marseillais sont différents — par leur nombre et par leurs traits pertinents — de ceux des Lillois²⁹. C'est dire que la phonologie marseillaise et celle des Lillois ne sont pas *un* système au sens strict du mot, mais au moins deux. Il y a manifestement un vice quelque part: en partant du principe que le système phonologique du français est un, nous sommes amené à reconnaître la multiplicité de ce système.

Comment s'en sortir sans nier l'existence du système ni ignorer les variations ? D'emblée, deux solutions — souvent adoptées — semblent devoir être écartées. Certains ont voulu renier aux langues la fonction de communication³⁰. D'autres ont cru pouvoir contourner le problème en disant que la langue a une structure formelle, mais ce qu'on décrit n'est qu'un usage, qu'une variété linguistique; ce, sans définir le concept de variété ou usage³¹.

²⁹ Encore faut-il se demander s'il s'agit des mêmes phonèmes.

³⁰ HARRIS (1971 : § 2.1).

³¹ Cf. « Systèmes et variations, Rencontre de Glion » (1984). In *Bulletin de la Section de Linguistique de la Faculté des Lettres de Lausanne*, 4. Cf. « Débats », p. 51 sqq, notamment p. 106-110.

La cause de cette difficulté réside dans les postulats de base du modèle. D'abord, la structure d'une langue n'est pas formelle mais relative. D'autre part, la communication n'est pas absolue, mais fonction de degrés.

Dès lors, on doit abandonner la quête de l'équivalence absolue pour adopter l'équivalence relative, fondée sur l'approximation. Il s'ensuit que 1° c'est mal poser le problème que de demander si le français de Marseille et le français de Lille sont identiques ou différents. La question pertinente est de savoir dans quelle mesure le français de Marseille et le français de Lille se ressemblent et par quelles caractéristiques ils diffèrent; et 2° l'équivalence sans réserve entre le système linguistique de l'émetteur et celui du récepteur n'est pas la condition de la possibilité de la communication.

20. STRUCTURE FEUILLETÉE ET FONCTION DE COMMUNICATION

Si l'on conçoit la structure linguistique comme ouverte — en tant qu'opposée à la structure formelle —, d'importantes conséquences en découlent qui permettent d'envisager le processus de communication sous un jour nouveau. D'une part, le système n'est pas constitué d'un nombre fini d'éléments. D'autre part, un système linguistique ne fonctionne ni n'évolue en vase clos, mais dans ses échanges et sa symbiose avec les systèmes adjacents.

Appliquée à la phonologie, la structure ouverte implique que l'usager ne possède pas *un* système mais toute une gamme de systèmes dont il actualise l'un ou l'autre selon les circonstances. Dès lors, tout acte de parole est situé à l'une des multiples strates de la structure phonologique. Et *a priori* — c'est-à-dire en l'absence d'indications fiables — le choix de l'une ou l'autre strate est fondé sur une présomption. Autrement dit, l'usager suppose qu'étant donné les circonstances, la strate qu'il convient d'utiliser est s_i , s_j , ou s_n . Si cette tentative échoue, l'usager esxt amené à essayer une nouvelle strate. Cela peut être illustré par un exemple emprunté aux enquêtes de Labov, où l'enquêteur interrogeait des vendeurs de grands magasins new-yorkais selon le scénario suivant:

Enquêteur : — Excusez-moi, où se trouvent les chaussures pour femme ?

Vendeur : — *Fourth floor.* (« au quatrième étage »)
 — Pardon ?
 — *Fourth floor.*

Labov a remarqué que dans la seconde réponse, *Fourth floor* était prononcé avec emphase et soin, et comportait significativement plus de *r* prononcés.

Cet exemple appelle une foule de remarques. Nous nous contentons de deux : d'abord le choix de la strate sans *r* (dans la terminologie de Labov) est fondée sur le présupposé qu'elle correspond à l'usage du client, étant donnée le quartier et le genre de clientèle qui fréquente le magasin, compte tenu aussi de l'aspect extérieur de ce client (dont sa tenue vestimentaire), etc. Ensuite, la deuxième tentative du vendeur montre qu'il estime vraisemblable que le ratage soit dû à l'absence de -r- dans sa prononciation; et c'est sur ce point qu'il se reprend et non sur d'autres, tels que la prononciation de *th* [θ, tθ, t], ni sur celui du lexique (cf. *floor* vs *storey*).

Les deux aspects de la structure ouverte sont illustrés par cet exemple : inventaires ouverts (et non fini) d'une part et d'autre part, échange et interaction de la structure phonologique avec d'autres structures linguistiques et à la fois avec des structures connexes (systèmes culturels).

L'image du processus de communication se trouve ainsi considérablement modifiée. Il ne s'agit plus de ramener les séquences phoniques à un système fixe, étalon unique permettant de reconnaître les unités linguistiques. Tout énoncé dans sa production et son interprétation est conçu comme renvoyant à un ensemble de savoirs linguistiques et extra linguistiques parmi lesquels l'usager doit choisir. Les problèmes que pose ce choix aux niveaux de l'émission et de la réception sont parfois analogues parfois distincts. Pour simplifier l'exposé, nous considérerons ici le processus phonologique du point de vue du récepteur.

21. UN MODÈLE POUR LA STRUCTURE FONDAMENTALE

Quelle aurait été la réponse du vendeur s'il savait que le client n'en était pas un, mais bien un enquêteur ? Cette question touche à l'influence qu'ont les conditions d'observation sur la parole observée. On connaît

depuis les recherches de Labov le sens et la portée des variations qui en résultent³². On sait que les locuteurs se sachant observés s'efforcent à produire des réactions conformes à ce qu'ils croient être la norme; que leurs productions spontanées présentent des écarts par rapport à la norme déclarée; que cet écart varie selon les classes sociales; que l'écart est réduit entre la norme et l'usage spontané des couches sociales qui jouissent de prestige; que les classes n'étant pas au bénéfice de ce prestige ont des usages psonantés avec des écarts plus ou moins considérables par rapport à la norme; que la norme subjective est quasi constante à travers les variations du statut social³³.

Il s'ensuit que, placés dans les conditions d'enquête, les locuteurs d'une langue produisent des réactions phonologiques très proches — si non conformes — de leur norme subjective, et que les variations sociales n'y ont que peu ou pas d'influence. Dès lors, la procédure classique de la description phonologique est largement adéquate. Mais adéquate seulement pour l'objet que le modèle pragois s'était — implicitement — fixé. Il y a là un mariage heureux — entre délimitation d'objet et choix de méthode —, mais aussi une restriction de taille.

Ce mariage repose d'abord sur le choix d'un niveau de faits phonologiques comme objet d'étude. Ce faisant, le modèle pragois centre son intérêt sur ce qui est le plus largement partagé dans la communauté linguistique, et qui, en tant que tel, constitue la structure fondamentale (ou élémentaire) du système phonologique. Ensuite, sur l'élaboration d'une technique d'observation adaptée à l'objet visé. Somme toute, il y a là la rencontre heureuse d'un objet et d'une méthode qui, étant situés au même niveau d'approximation, s'accordent assez largement.

Le modèle pragois comporte en même temps une restriction formidable: il réduit l'objet de la phonologie à l'un de ses aspects, la structure multiple et complexe, à la structure élémentaire.

Nous pensons que toute application des acquis de la phonologie à d'autres domaines reste sujette à caution tant qu'on prend la structure élémentaire pour la seule et l'unique structure, et qu'on n'aura pas placé le modèle pragois dans la structure globale de la phonologie avec toute la complexité qu'on lui reconnaît aujourd'hui.

³² LABOV (1976 : ch. 9).

³³ Ne sont évoquées ici que les conclusions qui touchent directement à notre problème.

Noter que cette restriction est judicieuse comme démarche cartésienne pour la délimitation de l'objet. Pourvu qu'elle soit considérée comme provisoire, et qu'on n'oublie pas que le progrès de notre connaissance exige l'approfondissement et/ou l'élargissement du domaine objectif, et par voie de conséquence la remise en cause et le réexamen de la méthode. Mais nombreux sont ceux qui croient y trouver les limites naturelles de la réalité phonologique au-delà desquelles il n'y aurait point de structure.

22. APPROXIMATION ET ÉQUILIBRE PRÉCAIRE

Comment procéder pour esquisser un cadre général pour la structure phonologique ? Le problème est que les facteurs qui entrent en jeu sont fort nombreux (comme on l'a vu au § 17). Il convient d'examiner ce qui permet à l'usager de la langue d'assurer la communication dans des conditions économiques³⁴. Certains de ces procédés sont bien connus: le tri fondé sur la pertinence des facteurs, la hiérarchie qui permet de ne retenir que ceux des facteurs qui sont placés le plus haut... Mais, nous aimerions insister sur des aspects qui ont moins retenu l'attention.

Le débat théorique sur l'économie se déroule généralement dans le cadre de systèmes clos; et tout se passe comme si seul le savoir linguistique est pertinent, et que les facteurs extralinguistiques n'interviennent qu'une fois épuisées les ressources de la langue. Il y a là — nous semble-t-il — deux positions indéfendables, ou du moins peu claires. D'abord, l'ordonnance stricte « le linguistique d'abord, l'extra linguistique ensuite » ne repose sur aucun argument valable. Elle va, en outre, à l'encontre de l'économie. Pourquoi diable l'usager essaierait tous les facteurs linguistiques pour saisir les causes d'un ratage, alors que des indications extérieures au langage permettraient de les connaître aux moindres frais ? Ensuite, l'exploitation exhaustive des ressources linguistiques est un leurre, surtout si l'on tient compte du caractère ouvert des systèmes linguistiques. Le recours à la vraisemblance et à l'approximation semble conférer un plus haut degré d'économie aux échanges communicatifs; et il y a des raisons de croire qu'il correspond à la stratégie qu'utilise l'usager. Reprenons le cas du vendeur: sa

³⁴ Ce, dans la mesure où l'on s'accorde pour admettre que le comportement humain est régi par l'économie.

première prononciation est fondée non sur une certitude, mais sur une hypothèse de vraisemblance. Il semblerait plus économique — même si l'on tient compte des cas d'échec — de tenter une production ou une interprétation vraisemblablement adéquates aux conditions d'échange que de chercher une certitude absolue avant de réagir.

De même pour le second énoncé du vendeur: il n'y a pas là non plus de certitude; et la reprise et l'amélioration sont fondées sur une hypothèse de vraisemblance. Il est permis de penser qu'une nouvelle intervention du client pourrait basculer l'équilibre précaire établi entre les protagonistes. On peut multiplier les exemples à souhait, mais nous ne nous apesantissons pas là-dessus.

Ce que nous avançons ici peut être résumé sous deux points: 1° tout échange communicatif fait appel à des procédures d'approximation, fondées sur la vraisemblance et 2° tout acte de communication aboutit à un équilibre instable entre des facteurs en conflit potentiel.

23. POUR UNE PHONOLOGIE UNIFIÉE

Comment rassembler les pièces du puzzle de façon à obtenir une vue globale intégrant les divers aspects de la structure phonologique ? Nous croyons que concevoir la structure comme relative et ouverte permet de surmonter nombre de difficultés rencontrés par le modèle pragois, dont nous citerons trois exemples :

A) DEGRÉS D'INTERCOMPRÉHENSION :

En théorie, les recherches linguistiques ont pour but de dégager la structure censée assurer la communication. En pratique, elles s'arrêtent, une fois dégagée une structure potentielle pour les faits analysés. Bien que l'analyse parte de l'hypothèse que les techniques descriptives — tels que le corpus, la commutation — sont adéquates aux buts qui leur sont assignés, cette adéquation n'est pas prouvée; et dans une recherche quelque peu exigeante, il serait raisonnable qu'on vérifie l'appropriation et l'efficacité des outils descriptifs pour les fins visées

Un tel recul critique semble exclu tant que la comparaison des usages doit permettre de juger deux structures comme soit équivalentes soit différentes. Une vérification de l'efficacité des outils descriptifs n'est possible que si l'on établit un parallèle entre ressemblances structurales et degrés d'intercompréhension. Si notre description montre que des

trois systèmes examinés s_1 est plus éloignés de s_3 que s_2 , on s'attend en effet qu'il y ait un moindre degré d'intercompréhension entre s_1 et s_3 qu'entre s_1 et s_2 . Et dans le cas contraire, on est conduit à s'interroger sur l'efficacité des outils d'analyse, voire sur le bien fondé des hypothèses dont on est parti.

B) DIALECTOLOGIE :

Le dogme de structure formelle a posé un problème difficile aux recherches dialectologiques. La situation était proprement paradoxale: d'une part l'objet spécifique sur lequel portaient les descriptions étaient les variétés (ou dialectes au sens anglosaxon du terme), d'autre part, la conception formelle donnait l'impression que les variétés d'une langue étaient étanches les unes aux autres, ou du moins, que leur osmose, leur perméabilité ne présentaient guère d'intérêt pour la linguistique. Et ceux qui se donnaient pour tâche d'étudier l'interaction et l'influence réciproque des dialectes et usages, devaient commencer par l'examen du problème de base, à savoir si la recherche dialectologique étaient compatible avec la conception structuraliste³⁵. La réponse apportée à cette question ne laisse guère de doute: la condition de la possibilité d'une dialectologie consistait en la révision du concept de structure, en son couplage avec la variabilité, et en la prise en compte de l'hétérogénéité

C) EVOLUTION PHONIQUE :

La diachronie a toujours posé un problème insoluble aux théories linguistiques. Dans plusieurs courants de pensée structuralistes — outre l'Ecole de Prague —, des tentatives ont été faites pour appliquer aux changements dits "phonétiques" les principes couramment utilisés en phonologie synchronique. Tant que les préceptes de la structure formelle étaient strictement observés, l'exercice se réduisait à une formalisation qui n'apportait rien qu'on ne sût déjà. Ainsi de la tentative de Hœnigswald, post-bloomfieldien ou de Paul Kiparsky³⁶, générativiste. Les résultats acquis ont été tellement décevants que nombre de linguistes ont considéré les thèses et les techniques développées en synchronie comme non pertinentes pour la diachronie.

³⁵ Cf. WEINREICH (1954).

³⁶ Cf. KIPARSKY, « Historical Linguistics », in LYONS.

Des résultats intéressants ont été obtenus à partir du moment où l'on a reconnu l'existence des hétérogénéités, des variations et des tendances conflictuelles inhérentes à la structure.

En effet, si les unités sont discrètes, si elles valent par leur présence ou leur absence, il n'y a aucune possibilité d'opérer une distinction qualitative entre elles. Toutes les unités étant ainsi censées avoir un statut égal, on ne comprend pas pourquoi certaines subissent des évolutions et d'autres non. Une différence de qualité ne peut qu'être fondée sur des dimensions mesurables telles que l'extension dans la communauté, la fréquence dans l'usage, le rendement fonctionnel, l'intégration dans le système, ... Introduire pareilles considérations revient — qu'on le veuille ou non — à passer outre le cadre de structure formelle³⁷. C'est le cas de recherches comme celles de Martinet³⁸, de Lüdtke³⁹, de Labov⁴⁰ et de bien d'autres. Elles ont montré la vacuité de deux thèses courantes selon lesquelles les causes des changements linguistiques étaient obscures, et que les changements en cours ne pouvaient être observés.

L'indétermination phonologique (un ou deux phonèmes, par ex.), les disparités entre les techniques d'enquête et leurs résultats, les limites floues entre la phonétique et la phonologie — et les exemples peuvent être multipliés — sont d'autres cas où le modèle pragois se heurte à des problèmes qui trouvent solution dans une conception relative.

24. DES ACQUIS DE LA PHONOLOGIE AU RÉEXAMEN DE LA THÉORIE LINGUISTIQUE

Le cadre général qui vient d'être esquissé présente — pensons-nous — des avantages en ce qu'il permet de réunir les pièces du puzzle, jusqu'alors séparées par des artefacts. Dans la mesure où l'analyse était censée mettre au jour une structure sans faille et aux contours nets, ceux qui tentaient d'explorer de nouveaux domaines du langage — celui de la sémantique, par ex. — se trouvaient confrontés à un dilemme: soit ne retenir dans la structure (sémantique, en l'occurrence) que ce qui est

³⁷ Le dépassement du cadre formel, implicite dans les travaux diachroniques de Martinet, est explicite chez Labov.

³⁸ MARTINET (1955).

³⁹ LÜDTKE (1977). Voir aussi LÜDTKE (1980).

⁴⁰ LABOV, 1976, ch. 5-7.

constant; mais on évacuerait alors bien des problèmes intéressants, voire essentiels. Soit faire éclater les règles prônées — au nom de leur efficacité en phonologie — pour toute description structurale; ce, au risque de se heurter à une tradition établie.

La difficulté majeure de toute analyse structurale de la signification réside en ceci: la description aboutit à une structure comportant des variations et dotée d'un grand nombre d'éléments et de paradigmes. Pareils résultats ne peuvent être considérés comme valables dans le cadre où toute structure est dûment taillée sur le patron de la phonologie (et encore sur celui de la structure élémentaire de la phonologie).

L'abandon de tels dogmes est prometteur en ce qu'il rend possible la confrontation des parties constitutives d'une langue. Dès lors, on peut espérer que pareilles comparaisons fassent ressortir les ressemblances et différences des structures aux différents niveaux d'analyse, et débouchent ainsi sur la structure globale des langues, mais aussi sur la place de la linguistique dans les humanités.

Dans la perspective ainsi ouverte, la confrontation peut être faite sur des bases nouvelles : on ne pose plus la question de savoir s'il y a structure en sémantique, mais on cherche à comparer les structures phonologique et sémantique, du point de vue, par exemple, de leur généralité et de leur rigueur respectives. Cela revient à rapprocher les contraintes structurales d'un sous-système de celles de l'autre; ou à confronter les variations que subit et les latitudes qu'offre un sous-système de celles de l'autre. Et ainsi de suite. D'intéressants constats pourraient ainsi être faits qui inciteraient à rechercher les causes des disparités dans la constitution et/ou le fonctionnement des sous-systèmes respectifs.

25. LA PHONOLOGIE VS LA SÉMANTIQUE

Qu'est-ce qui permet d'affirmer l'existence d'une structure semblable (ou isomorphe⁴¹) en sémantique et phonologie, alors que tout les sépare ? Du point de vue de la fonction qui leur est dévolue, l'une — la sémantique — est censée être garante de l'universalité (ou de l'omnipotence, selon les variantes terminologiques) du langage; elle doit

⁴¹ Le terme isomorphisme est de Hjelmslev, mais l'idée se trouve exprimée dans d'autres courants théoriques, dont la GGT (pour ne citer que celle-là).

dès lors être douée d'une structure ouverte permettant l'expression de toute expérience. A l'opposé, la phonologie n'est nullement astreinte à couvrir tout le champ phonique — ni même celui des sons facilement prononçables et reconnaissables par l'homme. Nous croyons pouvoir en conclure que l'inventaire fini de la structure sémantique va à l'encontre de la fonction-même qu'elle est appelée à remplir. Cet argument théorique trouve dans les observations empiriques un échos qui le conforte. Alors qu'en phonologie, des études empiriques montrent l'existence d'un petit nombre d'unités⁴², rien de tel n'a encore été obtenu par les études empiriques en sémantique. A ce jour, l'inventaire fini des traits sémantiques reste un *credo* plutôt qu'un constat scientifique; *credo* fondé — nous semble-t-il — sur la contemplation esthétique d'une structure élégante constituée de composantes parallèles. En reconnaissant les différences de fonction qui séparent phonologie et sémantique, on est mieux à même d'admettre et de comprendre la laxité et l'envergure de la structure sémantique relativement à ce qu'on observe en phonologie.

26. OPPOSITION ET IDENTITÉ

Le modèle pragois a érigé l'opposition en critère primordial de l'identité phonologique. Qu'est-ce qui justifie cela ?

Le rôle attribué à l'opposition trouve sa justification — pensons-nous — dans deux caractéristiques du système phonologique: 1° fonction distinctive. Dans la mesure où l'usage distinctif est prépondérant dans le cas des phonèmes, il est probable⁴³ que le sujet connaisse — et reconnaisse — les phonèmes essentiellement sur la base de leur distinctivité; 2° inventaire restreint. La constitution du système phonologique y est en outre favorable. Dans la mesure où l'inventaire comporte peu d'éléments, il est possible de procéder par élimination

42 Unités en nombre petit mais non fini. Nous ne croyons pas qu'il n'y a dans cette assertion ni contradiction ni astuces terminologiques; car, même au niveau de la structure élémentaire, le système sémantique ne peut être réduit à un aussi petit nombre d'élément que le système phonologique.

43 Probable et non prouvé. Car pour être certain, on doit procéder à des expériences permettant de cerner de près la part des propriétés physiques et celle des propriétés fonctionnelles des phonèmes dans leur identification.

pour identifier l'un ou l'autre des éléments phonologiques⁴⁴. Rien de tel pour les niveaux syntaxique ou sémantique. Saisir une signification suppose-t-il qu'on connaisse celles qui en sont distinctes ou qui s'y opposent ? Aucun argument sérieux n'a été avancé à l'appui d'une telle thèse. Le rôle exagéré de l'opposition dans l'identification du signifié linguistique procède d'un placage du modèle phonologique⁴⁵ à la sémantique. Il en va de même pour la syntaxe, où l'application des procédures d'analyse phonologique confère à la description syntaxique une telle envergure⁴⁶ que personne ne l'a effectivement menée à son terme.

Rien ne semble justifier le maintien du dogme qui veut que « l'identité des éléments linguistiques ressorte de leur opposition » ; et les propositions théoriques ainsi que les recherches empiriques qui sont fondées là-dessus montrent clairement l'impasse à laquelle conduit une position⁴⁷.

27. INSPIRATION PHONOLOGIQUE EN SYNTAXE

La syntaxe n'échappe pas au remodelage d'après le patron phonologique. Mais le statut scientifique et l'objet de la syntaxe sont loin de faire l'unanimité parmi les structuralistes. Certains pensent qu'une fois achevée l'étude du système phonologique, il convient d'entreprendre l'étude du signe linguistique en suivant la démarche phonologique⁴⁸.

44 L'idée même d'identification par opposition n'est pas suffisamment explicite. Entend-t-on par là identification par élimination simplement ? Ou une procédure plus complexe qui comporte le recours à l'élimination ?

45 MARTINET (1975). Cf. aussi HERVEY (1979).

46 Comme le montre notre tentative de description de la neutralisation *partitif/ indéfini*. Cf. MAHMOUDIAN (1970 : § 20).

47 Cf. WALTER (1985). L'auteur obtient pour le champ sémantique de *chaussure* un système qu'elle considère comme cohérent ; mais elle ne manque pas d'observer que les usages des sujets parlants sont variables. Mais cela ne l'empêche pas d'affirmer que les traits *pertinents* sont nécessaires, suffisants et permanents.

48 Cf. MARTINET (1960 : ch. 4), notamment § 4.3. Dès 1938, Gougenheim présente une description de la grammaire française où il cherche à fonder l'identité des unités grammaticales sur les oppositions qu'elles ont au sein de leur classe. Cf. GOUGENHEIM (1938).

D'autres remettent en cause la légitimité de la syntaxe⁴⁹. Partant du principe que le signe linguistique est la combinaison d'un signifiant avec un signifié, ils considèrent que la phonologie étudie le signifiant, et la sémantique, le signifié; et qu'une fois accompli ces deux chapitres, l'étude de tous les aspects linguistiquement pertinent du signe est achevée, et que l'objet de la syntaxe s'évanouit.

Chez ceux qui soutiennent l'indépendance de la syntaxe, il est fréquent que l'on accorde à la syntaxe une priorité logique ou chronologique. Les tenants de la thèse « syntaxe d'abord, sémantique ensuite » partent du constat que les faits de signification souffrent de très importantes variations⁵⁰ tant dans l'individu que dans la société. Ils estiment dès lors peu probable qu'il existe dans la signification une structure quelque peu analogue à celle de la phonologie; la syntaxe, en revanche, serait soumise à des régularités, même si elle ne présente pas la même constance ou rigueur que la phonologie.

Le problème est proprement insoluble car, mal posé, pensons-nous. Les protagonistes s'accordent sur un point: le modèle phonologique a des implications pour les autres niveaux de la structure linguistique. Mais, ils n'ont pas la même conception de l'apport et des implications du modèle phonologique. Les uns accordent la prépondérance aux résultats (censés être constants à travers les subjectivités), alors que pour les autres, c'est la méthode qui prévaut, à savoir la *commutation* qui concrétise l'idée saussurienne de l'interdépendance des deux faces du signe linguistique, et l'érigent en procédure opératoire pour identifier les parties constitutives des deux faces du signe. A notre avis, les deux points de vue ont une certaine valeur, et une conception ouverte et relative du signe permet de leur attribuer la place qui leur revient dans une perspective globale.

L'excès de la thèse « syntaxe d'abord » est de concevoir la structure comme formelle, et d'exclure du domaine structuré tout phénomène ayant une part plus ou moins importante de variation. L'exigence exagérée de constance a des conséquences qu'on passe pudiquement sous silence: que la signification n'ait pas de structure n'est-il pas en contradiction avec le principe que la structure des langues est forgée par

⁴⁹ Ainsi HJELMSLEV, op. cit. et PRIETO (1964).

⁵⁰ Le terme souvent employé est celui de *subjectivité* et non *variabilité*. A l'examen, il s'avère que l'argument est double : a) le signifié dépend de la subjectivité, b) cette subjectivité est variable. Or, on ne peut faire grief à la sémantique d'être subjective, alors même que la phonologie — source d'inspiration — l'est.

et pour la communication (c'est-à-dire la transmission de la signification) ? Nous pensons que si.

La thèse de l'inanité de la syntaxe est erronée en ce qu'elle attribue — implicitement — aux sujets parlants une démarche conforme à la logique formelle. De nombreuses recherches montrent que la parole et l'action de la vie quotidienne sont fondées sur une logique bien plus riche et plus complexe que la logique formelle⁵¹. Il s'ensuit que la priorité logique du signifié sur le signe⁵² — si justifiée soit-elle dans une perspective formelle — ne correspond pas nécessairement au comportement et à l'intuition du sujet parlant. En effet, il n'est pas rare que le sujet parlant soit capable de manier un schème syntaxique sans en maîtriser tous les aspects sémantiques.

Quand on refuse à la syntaxe le statut d'un domaine d'étude légitime, on le fait au nom de la logique formelle. La conséquence inévitable de cette position est qu'un modèle descriptif est soit adéquat soit non. Et il n'y a pas lieu de se demander si son adéquation varie en fonction de certaines dimensions (classes sociales, régions géographiques, tranches d'âge, ...) L'analyse et la description portent sur la *langue* et non sur la *parole*. Or, la langue est un objet théorique construit par le linguiste. Il s'ensuit que le contrôle empirique des résultats ainsi obtenus n'est pas possibles⁵³.

28. LE SUJET PERDU DE LA SYNTAXE ?

Les deux positions sont passibles d'une même critique; elles négligent l'apport fondamental de l'École de Prague qui consiste à dégager pour le matériel phonique une structure conforme à l'intuition et au comportement du sujet parlant. En effet, on a souvent remarqué que ce sur quoi opèrent syntaxe et sémantique diffère considérablement; que la matière première que structure la sémantique est une subsance, ce sont des faits concrets; alors que l'objet de la syntaxe consiste en phénomènes déjà structurés, ne serait-ce que partiellement (la face signifiante du signe l'est du moins)⁵⁴.

⁵¹ GRIZE, BOREL, MIÉVILLE (1983).

⁵² Que semblent admettre un Hjelmslev ou un Prieto.

⁵³ Ainsi Prieto qui récuse l'intuition (ou la conscience) linguistique comme critère d'identification. Cf. *Pertinence et pratique*. (1975).

⁵⁴ Cf. MARTINET (1960 : § 4.7).

Dans ces débats, le sujet parlant a un statut peu clair, et la valeur attribuée à la structure obtenue comporte de profondes ambiguïtés. La question que nous posons ici est de savoir si l'on doit se contenter de suivre à la lettre les procédures descriptives de la phonologie qu'on croit applicables à l'objet de la syntaxe ou bien les résultats obtenus peuvent et doivent être appréciés selon des critères indépendants des procédures. Dans un cas, l'appréciation de la description se fonde uniquement sur les qualités intrinsèques (comme cohérence, exhaustivité, simplicité) des procédures et de leur application. Dans l'autre cas, il est permis de faire appel aussi et surtout à des critères externes : le maniement qu'a le sujet des faits de syntaxe, le jugement qu'il porte là-dessus, etc. Généralement, on évoque un mélange indistinct des deux types de critère pour conforter ou récuser une description syntaxique. A notre connaissance, dans ce débat aucune réflexion sérieuse n'a été menée sur la valeur (ou la pertinence) des critères externes, ni sur les difficultés dans l'appréciation de l'adéquation externe en syntaxe.

Que la matière première de la syntaxe soit partiellement structurée a été évoqué par d'aucuns pour affirmer que les fondements de la syntaxe sont solides. Dans cette argumentation, on oublie que cette structuration confère à l'objet syntaxique une forme abstraite telle qui le soustrait au jugement intuitif du sujet parlant. Classes et fonctions, par exemple, sont des concepts indispensables à la syntaxe. Mais, comment en observer le statut dans l'intuition du sujet parlant ?

Dès lors — du point de vue de la conscience du sujet parlant —, on peut distinguer dans les éléments syntaxiques deux pôles opposés : d'une part des éléments (tels les unités isloables comme mots ou séquences de mots) dont le sujet a en général une connaissance consciente, et d'autre part des éléments (comme classes, fonctions, ...) que le sujet maîtrise dans l'usage et dont il a une connaissance opératoire, sans pouvoir l'appeler à la conscience. Pour ces derniers, le recours direct à l'intuition ou au comportement n'est d'aucun secours. Ce qui serait possible, ce serait d'élaborer des descriptions suffisamment explicites pour calculer et prévoir le comportement du sujet parlant dans des conditions précises. Cela permettrait de confronter le comportement supputé du sujet à son comportement effectif ou à son intuition. Ce recours indirect aux données empiriques pourrait permettre à la syntaxe de sortir de sa dépendance de l'arbitraire du descripteur.

A ce point de l'exposé, deux remarques semblent bienvenues:

- i) qu'un type d'éléments structuraux ne soit pas susceptible de confrontation directe aux données empiriques ne signifie nullement qu'il s'agit là d'une catégorie mineure ni d'éléments peu pertinents.

- Témoins les traits pertinents phonologiques qui ne sont généralement pas accessibles à la conscience du sujet, mais dont le rôle dans le fonctionnement et l'évolution des langues est de tout premier ordre;
- ii) l'évidence empirique fait défaut dans les modèles qui ont pour objet un construit (comme la langue saussurienne ou la compétence chomskyenne). Pareils modèles ne peuvent être réfutés pas plus que leur adéquation empirique ne peut faire l'objet d'un contrôle objectif et méthodique.

29. DES STRATES DE LA SYNTAXE

Appliquée à la syntaxe, la conception relative de la structure a pour implication de remettre en cause le caractère monobloc du signe. L'image saussurienne du signe comme une feuille de papier ayant deux faces totalement solidaires a son intérêt, mais aussi ses limites⁵⁵. Si l'on considère les variations synchroniques et les changements historiques, on est amené à reconnaître que l'interdépendance entre signifiant et signifié présente des degrés.

Parce qu'après tout il existe des signes de plein droit (avec un signifiant et un signifié bien caractérisé, et reconnus par la quasi totalité d'une communauté linguistique) d'une part et des signes marginaux (dont l'identité n'est évident que pour certains locuteurs et/ou dans certaines circonstances seulement).

De ces différences de degré résulte le caractère flou des limites entre syntaxe et sémantique d'une part, entre syntaxe et morphologie de l'autre. Admettre cela conduit à poser des questions dont l'examen a des chances de déboucher sur des perspectives prometteuses. Dans la mesure où l'intuition qu'a le sujet des éléments de sa langue est variable, il serait intéressant d'examiner des problèmes comme les suivants : y a-t-il corrélation entre les degrés de solidarité signifiant/signifié et les variations de la connaissance consciente ? Dans quelle mesure le relâchement du lien signifiant/signifié aboutit à la perte de l'identité du signe ? Dans quelles conditions cette perte d'identité se résoud par la genèse de phénomènes morphologiques ? Quelles sont les conséquences de telles pertes sur le plan du signifié ? Et ainsi de suite.

⁵⁵ Il n'est pas de notre propos d'étudier dans quelle mesure ces limites se laissent apercevoir dans le *Cours de linguistique générale* de SAUSSURE.

Le problème des limites de la syntaxe avec la sémantique ou la morphologie a fait couler beaucoup d'encre. Mais très souvent, un chercheur use de toute son ingéniosité pour montrer que les limites "réelles" se trouvent en-deça ou au-delà des jalons posés par un ou plusieurs autres chercheurs. Ce, sans s'interroger sur l'existence de frontières claires et nettes. Et quand les limites syntaxe/sémantique sont remises en cause, c'est pour prôner la fusion totale des deux domaines. Ainsi un Fillmore, qui considère que la syntaxe profonde — débarrassée de phénomènes de surface — est de nature sémantique, sans distinction aucune.

30. OUVERTURE ET PARALLÈLES

L'un des inconvénients majeurs de la conception formelle, c'était le cloisonnement factice des discipline connexes. Chaque discipline prenant à sa charge un ensemble de faits relativement homogènes, excluait de son domaine les faits moins typiques. Ainsi se constituait un *no man's land* entre disciplines voisines où s'entassaient des faits dont aucune ne voulait: des phénomènes apatrides!

Quand un problème touchant les zones limitrophes était posé, les disciplines concernées ne manifestaient pas un enthousiasme débordant pour s'y pencher; et l'interdisciplinarité prenait souvent la forme d'une querelle de clocher où chaque discipline essayait d'imposer ses certitudes à sa ou ses voisines. Par exemple, le linguiste savait, — comme le fait remarquer Theo Herrmann⁵⁶ à propos de générativistes — de quelle nature était la compétence intériorisée du sujet parlant que le psychologue devait mettre en évidence. On pourrait citer de nombreux autres exemples. Le tableau — quelque peu sombre — qu'on vient d'esquisser reste encore actuel dans maints secteurs et courants de la linguistique, même si les choses ont bien évolué par ailleurs.

Tant que les cloisons demeurent étanches, l'objet de la linguistique se réduit à la seule pratique de l'adulte dans sa plus belle parure, en habit du dimanche. Dès qu'on quitte cette sphère relativement homogène, et qu'on s'intéresse aux marges institutionnelles des disciplines, des problèmes se posent. Si l'étude du langage enfantin, par exemple, posait

⁵⁶ HERRMANN (1983).

des problèmes à la linguistique pure et dure, c'est parce que les faits psychiques, les processus du développement y occupent une place importante, et les phénomènes examinés font montre de considérables disparités comparés à ceux observés chez l'adulte cultivé. Et le linguiste se pose le problème de savoir s'il est légitime, prudent, recommandable de s'aventurer dans le domaine des faits psychiques. La position du problème change dès lors qu'on reconnaît que la dimension psychique n'est jamais absente du langage: en abordant le langage enfantin, on n'introduit pas un nouvel ordre de faits. Le changement est quantitatif: un type de phénomène — toujours présent — gagne considérablement en poids du fait qu'on change de catégorie de sujets dont on examine le comportement langagier.

Considérons la dépendance du discours par rapport à l'expérience soit immédiate — on parle alors de *situation* — soit antérieure et cumulée (qu'on appelle *culture, connaissance extra linguistique, ...*) Le recours aux savoirs situationnels et culturels est omniprésent dans les échanges linguistiques. Ce qui fait la différence entre langage adulte et langage enfantin, ce sont — entre autres — la répartition inégale de ces savoirs et la disparité de leur rôle, de leur degré de pertinence. Or, on peut constater qu'entre diverses catégories d'adulte, il existe des différences de même nature mais de moindre amplitude. Dès lors, l'étude du langage enfantin enrichit notre connaissance du langage adulte, surtout dans ses zones marginales et dans ses structures fines.

Le problème se pose de la même façon pour les disciplines limitrophes de la linguistique; et l'évolution de ces disciplines présente un parallèle frappant et prometteur. Prenons la logique. La logique naturelle naît du constat que les systèmes formels ne reflètent que le raisonnement de l'adulte cultivé dans son discours scientifique; que le discours quotidien n'est pas dépourvu de mécanismes logiques; que sa logique est d'un autre ordre: plus complexe, plus riche, car ouverte sur les données de l'expérience (que la logique formelle s'efforce d'exclure de son champ). Pour rendre compte du raisonnement du commun des mortels dans la vie quotidienne, la logique naturelle cherche à mettre à profit les connaissances acquises — ou du moins les directions suivies — par les recherches en psychologie, en anthropologie, etc.⁵⁷ La logique évolue ainsi vers un système ouvert, revêtant un double aspect: ouverture du fait que la logique naturelle ne forme pas un système

⁵⁷ Cf. GRIZE et PIÉRAUT-LE BONNIEC (1983).

fermé, mais aussi du fait que son développement la rapproche de sciences voisines.

La logique n'est pas un cas isolé. Certaines directions de recherche en sociologie révèlent une évolution analogue. Ainsi Goffman, qui étudie les relations sociales dans la vie quotidienne⁵⁸. On connaît l'utilisation qui en est faite dans certains courants pragmatolinguistiques⁵⁹. Un autre aspect de sa réflexion nous retient ici en raison de ses convergences méthodologiques avec certains développements de la linguistique. Dans un exposé solide sur les objectifs et la méthode de sa recherche, Goffman présente ses concepts fondamentaux : il montre — dans un langage simple et clair — que les relations sociales sont structurées, qu'elles s'établissent non entre individus mais bien entre catégories de personnes, et qu'elles sont variables. Il trouve l'intérêt de la catégorisation dans ce qu'elle procure de l'économie mémorielle, et facilite ainsi le choix du patron comportemental. Mais les catégories présentent des inconvénients aussi : elles n'ont pas de limites nettes; ce qui a pour conséquence conflits internes, variations et évolutions⁶⁰.

La ressemblance est frappante: économie, classe, variation, conflit, évolution sont des concepts fondamentaux dans nombre de courants théoriques en linguistique, inspirés de l'école de Prague ou de ses prolongements.

La tendance à concevoir l'objet comme une structure complexe et ouverte semble ne pas être spécifique à la linguistique, mais résulter du développement de la connaissance dans diverses disciplines des humanités. Cette convergence pourrait favoriser un rapprochement, et fournir la plate-forme de fructueuses recherches transdisciplinaires.

31. REMARQUES FINALES

Les développements que nous présentons comme prolongements possibles ou continuations conséquentes des enseignements du Cercle

⁵⁸ Cf. GOFFMAN (1973); notamment vol. 1, ch. 1.

⁵⁹ Cf. BROWN et LEVINSON (1976), « Universals in Language Usage : Politeness Phenomena ». In GOODY. *Questions ans Politeness- Strategies in Social Interaction*.

⁶⁰ Les thèses de Goffman ne sont pas présentées dans la stricte observance de sa terminologie, procéder à une comparaison terminologique étant hors de propos ici.

de Prague pourraient paraître éloignés des intentions et des projets de ses fondateurs et collaborateurs. Cependant, il n'en est rien, comme en témoigne ce qu'écrivait en 1911 Vilém Mathesius⁶¹ :

La linguistique procède d'énoncés concrets d'un individu à ses habitudes linguistiques, à sa parole (*speech*), et finalement au dialecte et à la langue, c'est-à-dire à l'usage linguistique existant dans une communauté linguistique restreinte ou vaste. Ainsi, la langue comprend, *en théorie*, tous les phénomènes linguistiques [...]. *En réalité*, la linguistique ne peut jamais rendre justice à ce fait [...]. Pour cette raison, dès ses débuts, l'analyse linguistique s'est toujours concentrée presque constamment sur les caractéristiques principales (*main outlines*) des langues, d'autant plus que pareilles caractéristiques sont généralement accessibles par des méthodes d'analyse primitives.

Un peu plus loin, il critique « l'apparente simplicité [qu'il n'est pas rare de considérer] non comme une conséquence de la méthode employée, mais comme une propriété effective des phénomènes examinés », ce qui « conduit à de regrettables erreurs. »⁶²

Ce passage est riche en enseignements : on y trouve d'abord la grande complexité des faits de langue et les strates multiples de la structure (depuis l'énoncé concret à la langue d'une communauté); puis, les concepts de structure fondamentale et de modèle élémentaire. Ensuite, la délimitation de l'objet et le choix d'un modèle sont présentés comme des choix tactiques, que justifient l'adéquation entre objet et méthode d'une part, et de l'autre la prise en compte des contraintes qui pèsent sur la réalisation matérielle d'un projet scientifique.

Tout semble indiquer que, parti des positions aussi nuancées, le modèle phonologique s'est durci par suite des succès remportés.

L'examen que nous venons de mener porte sur un aspect de l'apport de l'École de Prague. Nous savons pertinemment que le Cercle de Prague était un creuset effervescent où se brassaient une foule de pensées vivantes; que d'autres vues théoriques y ont été exprimées. Il serait une vision réductrice que de ramener aux seules recherches phonologiques toute la contribution de l'École de Prague. Cependant, le modèle phonologique de Troubetzkoy est celui des apports pragoïses qui a le plus connu d'applications et suscité de débats. Son impact sur le développement de la linguistique est dû à ses applications réussies, mais aussi à ses limites. Élémentaire, le modèle pragoïse s'est révélé adéquat à la structure fondamentale. Mais comme tous les modèles élémentaires, il posait aussi des « questions complexes ou obscures » auxquelles il

61 Vilém MATHESIUS (1964 : 1).

62 Op. cit., p. 2.

proposait «des solutions par trop simples». On aurait certes pu attendre des idées plus claires pour passer à l'application empirique, mais — comme disait Claude Bernard — «on gagne toujours à expérimenter»⁶³. Et le modèle pragois en témoigne: il est parvenu à assurer des assises solides aux principes de base, à en montrer l'intérêt et l'efficacité. Cela acquis, on est naturellement porté — dans et par des applications de plus en plus exigeantes et précises — à déceler des inadéquations dans le cadre conceptuel, à en rechercher les causes et à y remédier. C'est la phonologie pragoise qui — par ses acquis et ses limites — a permis de remettre en cause certains de ses propres fondements, et de repenser le modèle. Les développements récents lui en sont redevables.

© Mortéza Mahmoudian

⁶³ BERNARD (1952 : 57).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Actes de la Rencontre de Glion (1981). *Bulletin de la Section de Linguistique de la Faculté des Lettres de Lausanne*, 4.
- BERNARD, C. (1952). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Flammarion.
- BLOCH, B. (1950). « Phonemics » in *Language*, 26. p. 85-125.
- BLOOMFIELD, L. (1970). *Le langage*, Paris : Payot.
- (1950). « A Set of Postulates for the Science of Language ». In JOOS, M. (1957).
- BROWN, P., LEVINSON, S. (1978). « Universals in Language Usage : Politeness Phenomena » in GOODY, E. G. (1978). *Questions and Politeness — Strategies in Social Interaction*. Cambridge : Cambridge University Press.
- DE SAUSSURE, F. (1916). *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- EINSTEIN, A., INFELD, L. (1983). *L'évolution des idées en physique*. Paris : Flammarion.
- GLEASON, H. J. (JR) (1955). *An Introduction to Descriptive Linguistics*. New York : Rinehart & Winston.
- GOFFMAN, E. (1973). *Mise en scène de la vie quotidienne*, 2 vol. Paris : Minuit.
- GOUGENHEIM, G. (1938). *Système grammatical de la langue française*. Paris : D'artrey.
- GRANGER, G.-G. (1967). *Pensée formelle et sciences de l'homme*. Paris : Aubier-Montaigne.
- GRIZE, J.-B., Borel, M.-J., Miéville, D. (1983). *Essai de logique naturelle*. Berne : Lang.
- GRIZE, J.-B., PIÉRAUT-LE BONNIEC, G. (1983). *La contradiction, Essai sur les opérations de la pensée*. Paris : PUF.
- HARRIS, Z. S. (1951). *Methods in Structural Linguistics*. Chicago : University of Chicago Press.
- (1971). *Structure mathématique du langage*. Paris : Dunod.
- HERRMANN, T. (1983). *Speech and Situation*. Berlin : Springer.
- HERVEY, S. (1979). *Axiomatic Semantics*. Edinburgh : Scottish Academic Press.
- HJELMSLEV, L. (1966). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit.
- HOCKETT, Ch. F. (1958). *A Course in Modern Linguistics*. New York : Mac Millan.
- HOENIGSWALD, H. M. (1957). « Sound change and linguistic structure ». In JOOS, M. (1957), p. 139-144.

- JONES, D. (1962, 2ème éd.). *Phoneme : Its Nature and Use*. Cambridge : Heffer.
- JAKOBSON, R. (1964). « Principes de phonologie historique ». In TROUBETZKOY, N. S. (1964).
- JOOS, M. (1957). *Readings in Linguistics*. Chicago : University of Chicago Press.
- KIPARSKY, P. (1970). « Historical Linguistics » in LYONS, J. (1970). *New Horizons in Linguistics*. Harmondsworth : Penguin.
- LABOV, W. (1976). *Sociolinguistique*. Paris : Minuit.
- LÜDTKE, H. (1977). « Epistemological Remarks on Language Change and Language Universals ». In *Journal of Maltese Studies*, 11, p. 3-18.
- (1980). *Kommunikationstheoretisches Grundlagen des Sprachwandels*. Berlin : de Gruyter.
- MAHMOUDIAN, M. (1970). *Les Modalités nominales en français*. Paris : PUF.
- (1993). *Modern Theories of Language : The Empirical Challenge*. Durham, N. C. & Londres : Duke University Press.
- MARTINET, A. (1945, 1971). *La prononciation du français contemporain*. Genève, Paris : Droz.
- (1955). *Economie des changements phonétiques*. Berne : Francke.
- (1960). *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- (1975) « Sémantique et axiologie ». In *Revue roumaine de linguistique*, XX, 5.
- MATHESIU, V. (1964). « On the Potentiality of the Phenomena of Language ». In VACHEK, J. (1964). *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington, Londres : Indianan University Press.
- MORIN, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : ESF.
- NAGEL, E. (1961). *The structure of science. Problems in the Logic of Scientific Explanation*. New York : Harcourt, Brace & World.
- PRIETO, L. (1964). *Principes de noologie*. La Haye : Mouton.
- (1975). *Pertinence et pratique*. Paris : Minuit.
- SALANSKI, J.-M. « Continu et discret ». In *Encyclopaedia Universalis*, Paris : EU (1968-1984).
- SCHOCH, M. et de SPENGLER, N. (1980). « Structure rigoureuse et structure lâche en phonologie ». In *La linguistique*, 16/1, P. 105-117.
- TROUBETZKOY, N. S. (1964). *Principes de phonologie*. Paris : Klincksick.
- TWADDELL, W. F. (1957). « On defining the phoneme ». In JOOS, M. (1957).
- WALTER, H. (1985). « Sémantique et axiologie : une application pratique au lexique du français » in *La linguistique*, 21, p. 275-295.
- WEINREICH, U. (1954). « Is a structural dialectology possible ? ». In *Word*, 10, p. 388-400.
- ZWIRNER, E., ZWIRNER, K. (1936). *Grundfragen der Phonometrie*, Berlin.

SOMMAIRE

Mortéza MAHMOUDIAN et Patrick SÉRIOT Présentation	1
--	---

I. La genèse des concepts

Jacqueline FONTAINE La conception du système linguistique au Cercle de Prague	7
Patrick SÉRIOT L'origine contradictoire de la notion de système : la genèse naturaliste du structuralisme pragois	19
Jindřich TOMAN Remarques sur le vocabulaire idéologique de R. Jakobson	59
Milena SRPOVÁ Vladimir Šmilauer (1895-1983) : un contemporain du Cercle linguistique de Prague	69
Françoise GADET La genèse du concept de marque (1926-1931)	87

II. Regard historico-critique

Henry SCHOGT L'histoire du signe linguistique de Ferdinand de Saussure et les Pragois	101
Jiří ČERNÝ La tradition de l'Ecole de Prague et la linguistique contemporaine	121

František DANEŠ	
Prague School functionalism as a precursor of text linguistics	131
Savina RAYNAUD	
Les unités lexicales entre système et énonciation	143
Jan ŠABRŠULA	
Etude du signifié : qu'en est-il pour les Pragois?	157

III. Perspectives actuelles

Carl EBELING	
Les unités sémantiques et leur arrangement dans la phrase	171
Cornelis Hendrik VAN SCHOONEVELD	
Dans l'analyse sémantique structurale pragoise - jakobsonnienne finale, la signification est mathématique	179
Parth BHATT	
Unités linguistiques et nosologie des aphasies	219
Mortéza MAHMOUDIAN	
Une science pour les humanités ? Le modèle phonologique : apports, problèmes, prolongements	249